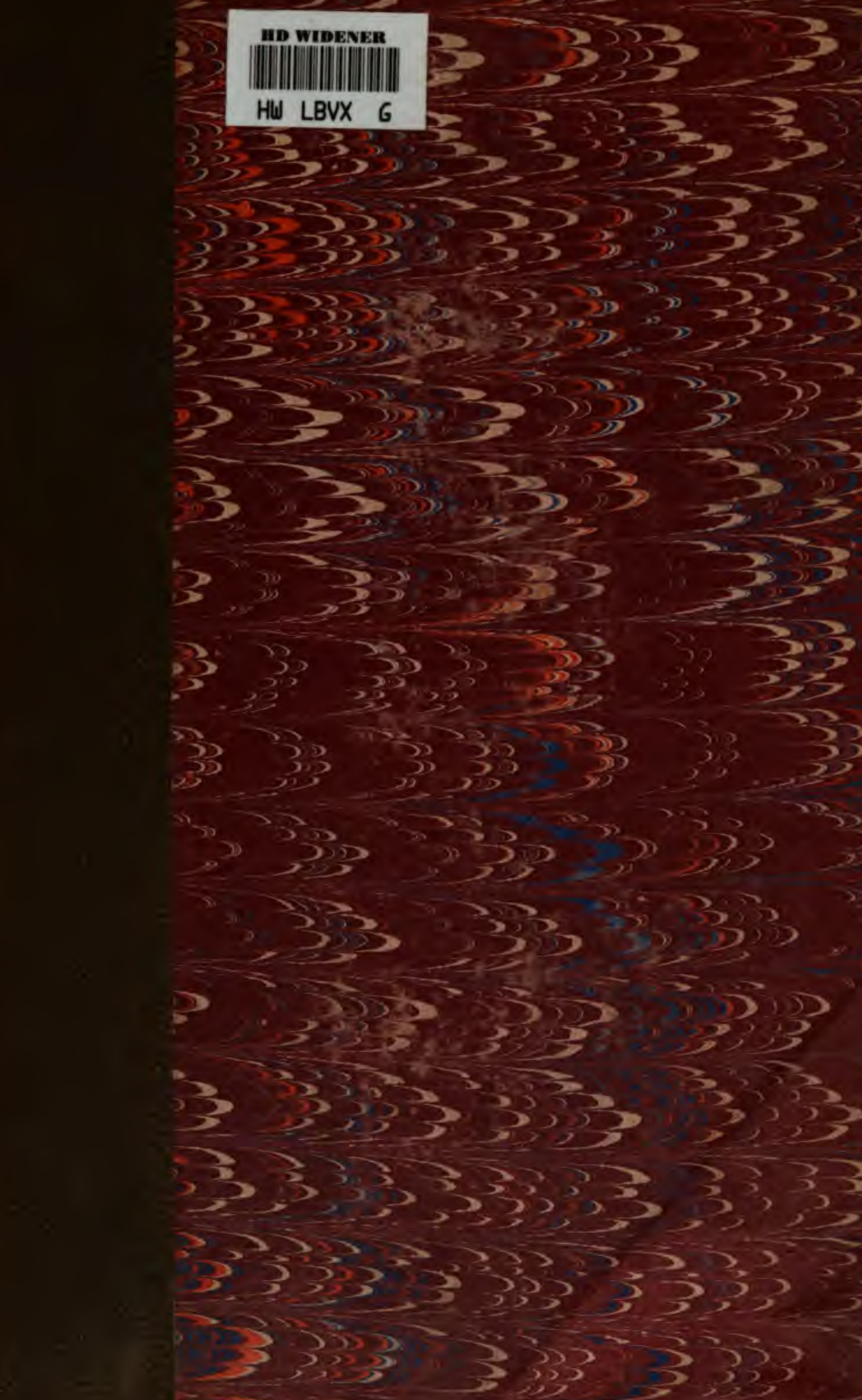

HD WIDENER
HW LBVX G


Bd. Sept., 1884.
SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
By Exchange.
13 July, 1883.



LE

PRÉDICATEUR ÉVANGÉLIQUE,

OU

SERMONS

DE

JEAN-FRÉDÉRIC NARDIN.

DE L'IMPRIMERIE DE POULET,
QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

LE PRÉDICATEUR ÉVANGÉLIQUE,

OU

SERMONS

DE

JEAN-FRÉDÉRIC NARDIN,

MINISTRE DU SAINT-ÉVANGILE ET PASTEUR DE L'ÉGLISE DE BLAMONT.

TOME SECOND.

Quatrième Edition.



A PARIS,

AU BUREAU DES ARCHIVES DU CHRISTIANISME,

RUE NEUVE-SAINT-MARTIN, N°. 3.

Et se trouve aussi

CHEZ POULET, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N°. 9.

1821.

XVme. SERMON.

CONSOLATION

DANS LES AFFLICTIONS.

Et quand il fut entré dans la barque, ses disciples le suivirent, Et il s'éleva tout à coup une grande tempête sur la mer, en sorte que la barque était couverte de flots, mais il dormait. Et ses disciples s'approchant de lui le réveillèrent et lui dirent : Seigneur, sauve-nous, nous périssons, etc. Saint-Matthieu. Chapitre VIII, 23, 27.

Mes chers et bien-aimés Auditeurs !

L'homme, en tombant dans le péché, est tombé dans un état de souffrance qui en est une suite naturelle ; et quoiqu'il se trouve quelquefois dans une situation qui paraît extérieurement heureuse et riante, il n'en est pas moins exposé aux afflictions extérieures, parce qu'elles sont inséparables de sa nature corrompue. Le sage et patient *Job* a bien dépeint cet état de misère, quand il l'appelle *un train de guerre.* En effet l'homme mortel est exposé pendant sa vie à une guerre continuelle. Dès

le moment de sa naissance il est en guerre avec la mort, contre laquelle il est obligé de se défendre tous les jours. Les créatures même qui sont destinées à contribuer à sa conservation ne lui prêtent leur secours que comme à regret, et deviennent souvent ses ennemis dangereux. Ce qu'il y a de plus triste et de plus déshonorant pour l'humanité, c'est que l'homme est presque toujours en guerre avec son prochain ; enfin pour comble de malheur, il est dans une guerre continuelle avec lui-même. Mécontent de son état, il est agité par toutes sortes de pensées, de désirs et de passions qui le portent vers mille objets différens, tous également incapables de le satisfaire et de le rendre heureux. Mais de toutes ces guerres la plus criminelle et la plus funeste est celle qu'il fait à Dieu ; et comme il se déclare par-là l'ennemi de celui en qui est le souverain bien, la source de la parfaite félicité, il ne peut résulter de cette opposition qu'un déluge de maux.

Job avait donc bien raison de dire, que la vie est un train de guerre ; et c'est avec autant de raison que le sage roi Salomon l'appelle une occupation fâcheuse. Les enfans de Dieu ne sont pas exempts des misères auxquelles l'humanité est assujétie. Si par la grâce de Dieu ils sont affranchis du mal souverain, de l'aiguillon de la mort, qui est le péché, ils se trouvent encore exposés à beaucoup de souffrances. Le caractère d'enfans de Dieu, de chrétiens et de disciples de Jésus, ne les en exempte pas. Les exemples que l'Écriture Sainte nous en fournit sont en aussi grand nombre que les enfans de Dieu dont elle fait mention. Cela paraît particulièrement par cette partie de l'histoire évangélique qui fait notre texte d'aujourd'hui. Nous y voyons, d'un

côté, les disciples de Jésus exposés, aussi bien que les autres voyageurs, à une violente tempête; et d'un autre, le secours puissant et signalé que le Sauveur leur accorda. Cet événement nous fournit matière de parler,

Des afflictions des enfans de Dieu. Et nous verrons :

I. Quelles sont leurs afflictions,

II. Comment ils les supportent, et

III. L'issue consolante qu'elles ont.

L'évangéliste qui, sous la direction de l'esprit de Dieu, nous a fait le récit de ce qui arriva aux disciples du Sauveur sur la mer, commence sa relation par une circonstance remarquable qu'il nous fait observer, en disant : *Que Jésus étant entré dans la barque, ses disciples le suivirent*. Ce ne fut donc pas de leur propre mouvement, ni par pur caprice, bien moins par un motif illicite, que ses disciples s'exposèrent sur la mer. Ils étaient renfermés dans les bornes de leur devoir et de leur vocation, lorsque la tempête survint; c'est en suivant les ordres de leur divin maître et en marchant à sa suite qu'ils se virent tout à coup en danger éminent de périr.

I. Cette observation nous conduit d'abord à la connaissance des caractères qui distinguent les souffrances et les afflictions des enfans de Dieu de celles des impies.

1° Celles des enfans de Dieu sont des souffrances qui *leur surviennent lorsqu'ils sont à la suite de Jésus*. Souffrir en suivant Jésus, par une suite de l'obéissance qu'on rend à ses ordres et de l'attachement qu'on a pour

lui ; souffrir avec lui, sous ses yeux et pour sa gloire ; c'est le caractère distinctif des souffrances des enfans de Dieu : c'est ce qui les sanctifie et qui les rend salutaires et heureuses : ce sont celles-là qui selon saint Paul, sont suivies d'une gloire infiniment excellente. Mais qu'est-ce que souffrir à la suite de Jésus? Ce n'est pas seulement être maltraité et persécuté pour la cause de Dieu, pour le témoignage de Jésus, pour les intérêts de sa gloire et de son Eglise ; mais ceci renferme généralement toutes les espèces de souffrances que les enfans de Dieu peuvent ressentir dans ce monde, même celles qui paraissent être les plus légères et avoir le moins de connexion avec la religion et la piété. Toutes les afflictions des enfans de Dieu, même celles qui arrivent ordinairement dans la société humaine, et qui paraissent ne devoir être attribuées qu'au cours de la nature, sont des souffrances de chrétiens, de membres et de disciples de Jésus ; par conséquent elles sont sanctifiées par les souffrances et la croix du Sauveur, parce que ceux qui y sont exposés les supportent avec patience, avec résignation, et pour l'amour de Jésus. Les disciples ne furent pas agités par l'orage et menacés d'un naufrage prochain, uniquement et précisément, parce qu'ils avaient suivi leur maître ; car la même chose arriva à ceux de la compagnie qui n'étaient pas du nombre des disciples. Le même accident menaça toutes les autres barques qui étaient sur la mer ; et en tout autre cas pareil les bons et les méchans sont exposés aux mêmes dangers et subissent le même sort. Cependant l'esprit de Dieu nous dit dès l'entrée de notre texte, que *Jésus fut suivi de ses disciples* ; et cela, pour nous faire observer que ce qui distinguait l'affliction des dis-

ciples de celle des autres, c'est qu'ils étaient à la suite de Jésus. Ainsi dès que nous sommes ses disciples, nous avons lieu de croire que toutes les calamités et les traverses qui nous arrivent nous seront salutaires. Dès que le sauveur peut les regarder comme des croix qu'on porte à sa suite, il les sanctifie, il les adoucit, et les convertit en joie et en gloire.

Ce qui caractérise les souffrances des enfans de Dieu et qui les leur rend supportables, consolantes et salutaires, c'est donc qu'elles leur arrivent à la suite de Jésus. Quand les hommes souffrent, il leur arrive presque à tous indifféremment de donner à leurs maux le beau nom de croix, et de tâcher de se consoler, en se disant à eux-mêmes que tout chrétien doit porter sa croix, que le sort des enfans de Dieu dans ce monde est de souffrir, et que Dieu visite et châtie ainsi ceux qu'il aime. Mais quoique cela soit vrai dans la bouche des enfans de Dieu; il n'en est pas de même quand les mondains et les impies s'en font l'application. Les impies et les hypocrites tiennent ce langage pour qu'on ait bonne opinion d'eux et de leur état, ou parce que tous les autres moyens de se soulager leur manquent; mais dans le fond leurs discours ne sont ni vrais ni sincères. Il n'est pas vrai qu'ils soient châtiés comme des enfans. Il n'est pas vrai qu'ils portent la croix de Christ; parce qu'ils ne sont ni enfans de Dieu, ni disciples de Jésus. Voulez-vous savoir si vous souffrez comme des enfans de Dieu, ou comme des malfaiteurs? Examinez si vous êtes disciples de Jésus, si vous marchez à sa suite, si vous suivez les mouvemens de son esprit, et les maximes de son évangile. Dès que vous trouverez en vous ces caractères, vous trouverez aussi dans toutes vos afflictions une source

abondante de consolations divines ; parce que vous pourrez regarder vos souffrances comme des témoignages de la bonté paternelle de votre Dieu, comme de nouvelles marques de votre adoption, comme autant de traits de ressemblance avec Jésus souffrant et crucifié.

Mais si, comme parle saint Pierre, vous souffrez comme des malfaiteurs, comme des esclaves du péché ; si c'est à la suite du prince de ce siècle, en suivant les maximes du monde et les convoitises de la chair que vos souffrances vous sont survenues, assurément vous ne pouvez, sans mentir, dire que vous portez la croix, et que vous souffrez comme des enfans de Dieu ; par conséquent, vous ne pouvez pas regarder vos afflictions comme des marques consolantes de l'amour et de la correction paternelle de Dieu. Vous ne pouvez les considérer que comme des fléaux de sa justice, ou comme des coups sensibles de sa main charitable, par lesquels il cherche à vous toucher, à vous réveiller de votre sécurité et à amollir vos cœurs pour vous porter à une sincère repentance. Si seulement vous les envisagez de ce côté-là, et que vous tournant vers celui qui vous frappe, vous lui présentiez des cœurs humiliés et contrits, ces souffrances vous deviendront salutaires : elles vous achemineront aux sentiers de la grâce et du salut.

2°. Un *second* caractère des souffrances et des afflictions des enfans de Dieu est, qu'elles n'arrivent point au hasard, ou par leur faute, ni par une suite naturelle de leur mauvaise conduite, mais par une *sage dispensation* de la divine Providence. C'est dans les fonctions de leur devoir, c'est au service et à la suite de leur maître, que les disciples sont menacés par les vents et par les vagues de la mer. Ce n'est pas en abandonnant leur maître, ou

en fuyant comme Jonas ou comme Adam, de devant la face de Dieu; par conséquent ils n'avaient point donné lieu à cet événement; il était ménagé par la main sage et puissante du maître des élémens. Il arrive souvent que les hommes, après s'être engagés dans des circonstances fâcheuses et embarrassantes, par légèreté, par imprudence, ou par un simple mouvement naturel de quelque passion, tâchent d'excuser leur conduite, en disant qu'ils croyaient bien faire. Le cœur de l'homme est si trompeur, que ces gens-là s'imaginent aisément que les maux qui résultent de leurs fausses démarches doivent être mis au rang des croix qu'on souffre pour l'amour de Jésus, et que par-là il est en quelque façon obligé de s'intéresser à eux. Mais s'ils voulaient se rendre justice, ils avoueraient humblement qu'ils sont eux-mêmes, la cause de leurs maux, et en demandant à Dieu pardon de leur faute, ils imploreraient l'assistance de sa grâce, pour avoir à l'avenir un œil toujours fixé sur Jésus, et pour le suivre pas à pas. Cependant il ne faut pas douter que le Sauveur, bon et fidèle comme il est, n'use d'une grande miséricorde envers les âmes de bonne volonté qui sont tombées dans de pareils écarts. Il a pitié de leurs faiblesses, il leur pardonne leur imprudence, il les rappelle de leurs égaremens pour les remettre sur ses voies, et donne à leurs maux une issue favorable et salutaire.

3°. Une *troisième* circonstance qui accompagne souvent les souffrances auxquelles les enfans de Dieu sont exposés à la suite de Jésus, c'est qu'elles sont extrêmement affligeantes et douloureuses. A peine les disciples se furent-ils embarqués avec leur divin Maître, *qu'il s'éleva tout d'un coup sur la mer une si grande tempête;*

que la barque était toute couverte de flots ; cependant Jésus dormait. Ces sortes d'événemens sont de telle nature, que ni la prudence, ni l'art, ni le pouvoir des hommes ne peuvent en arrêter le cours. Le seul parti qu'ils ont à prendre en ce cas, est d'user de certaines précautions ; et pour le reste, de s'abandonner à la merci des vents. Les disciples devaient donc être dans une grande perplexité. Tout leur annonçait une perte prochaine. Aucune créature n'était capable de les tirer de danger. Pour surcroît de peine, Jésus dormait, il paraissait ignorer leurs maux et y être insensible.

Ce tableau nous présente une image bien naturelle de ce que les enfans de Dieu souffrent à la suite de Jésus. Engagés à le suivre sur la mer dangereuse de ce monde, il s'y élève souvent de violens tourbillons qui agitent leur barque et qui la mettent dans un danger éminent de périr, ou, comme parle saint Paul, de *faire naufrage quant à la foi*. Ces orages sont les tentations et les persécutions que le diable et le monde leur suscitent, et qui les jettent dans une profonde inquiétude et dans l'angoisse. Quelquefois les efforts de cet ennemi sont si violens, et la faiblesse des disciples si grande, que si une force invisible ne les soutenait, ils tomberaient dans l'incrédulité, la défiance et le désespoir. C'est à quoi Satan tâche de les porter, lorsqu'il emploie les créatures qui sont sous sa domination, et particulièrement les impies, pour persécuter les enfans de Dieu par des calomnies ou par des injustices et des violences exercées sur leurs biens, sur leurs corps et sur leur vie. Par-là il cherche à les dégoûter de la piété, à les éloigner de Jésus et à les faire rentrer avec les impies et les hypocrites, dans la voie large de la perdition.

Par ces agitations extérieures, il excite souvent des troubles intérieurs. Ce sont comme des vagues poussées contre un navire par un vent impétueux, qui, lorsqu'elles y trouvent entrée, l'inondent et le font couler à fond. C'est ainsi que Satan, cet ennemi rusé des enfans de Dieu, en agit à l'égard de Job : il voulait que, par les souffrances du corps, son cœur fût porté à blasphémer contre Dieu. *Touche à ses biens*, disait-il à Dieu, *étends ta main, touche à ses os et à sa chair, et tu verras s'il ne te maudit point en face*. Job. I, 11. Ch. II, 5. Aussi voyons nous qu'il ne réussit que trop à exciter des troubles dans l'âme de ce serviteur de Dieu. David, au milieu des agitations où ses persécuteurs le jetaient, se trouvait quelquefois sur le point de tomber dans la défiance et dans le découragement; c'est ce qui lui fit dire : *Mes pieds m'ont presque manqué, et peu s'en est fallu que mes pas n'aient glissé*. Ps. LXXIII, 2. Jérémie se voyant assailli de tout côté par Satan, et sans cesse exposé aux persécutions du monde, serait presque tombé dans le découragement. Il fait un aveu bien humiliant de sa faiblesse, quand il dit : *Je jette des cris, j'annonce la violence et la désolation ; mais la parole de l'Eternel m'est tournée en opprobre et en moquerie ; c'est pourquoi j'ai dit : Je ne ferai plus mention de lui, et je ne parlerai plus en son nom. Il y a dans mes os un feu ardent que je suis las de souffrir, je n'en puis plus*. Jér. XX, 8, 9. Tels sont les tristes effets des assauts que Satan livre aux enfans de Dieu; ce sont comme autant de flots impétueux qu'il excite pour troubler le repos des élus, et pour renverser leur foi, s'il lui était possible.

Que ceci nous soit un salutaire avertissement, puis-

que tout ce qui est rapporté dans la parole de Dieu a été écrit pour notre instruction. Soyons sur nos gardes contre les ruses et les violences de Satan et de ses suppôts. L'humilité, la foi, la vigilance et la prière sont les armes les plus sûres que nous puissions opposer à leurs attaques. Apprenons de David à nous tenir constamment attachés au puissant libérateur d'Israël. *Ma vie*, dit-il, *a été continuellement en danger, toutefois je n'ai point oublié ta loi. Les méchans m'ont tendu des piéges, on m'a presque réduit à rien; on m'a mis par terre, mais je ne me suis point égaré de tes commandemens.* Ps. CXIX, 87, 109, 110. C'est ainsi que les enfans de Dieu glorifient leur créateur, et se garantissent de leurs ennemis.

4°. Une *quatrième* circonstance qui accompagne assez souvent les souffrances des enfans de Dieu, et qui augmente leurs alarmes, c'est que Jésus semble dormir ou être insensible à leurs maux. *Jésus dormait*, dit l'évangéliste, tandis que ses disciples étaient dans les transes de la mort. C'est ce qui arrive très-ordinairement aux fidèles affligés, il semble aux yeux de la nature qu'ils sont abandonnés à leur triste sort; et même que Dieu favorise plutôt la cause de leurs ennemis que la leur. Aussi long-temps qu'une âme jouit, non-seulement de la présence intime de Jésus, mais encore des témoignages éclatans de sa protection et de sa délivrance, il lui est aisé de se réjouir dans les adversités; elle pourrait même braver le monde et les puissances infernales: elle peut dire avec David: *par l'assistance de mon Dieu je me jetterai sur toute une bande. Je ne craindrai point plusieurs milliers de peuples rangés contre moi. Quand je marcherais par la vallée de l'om-*

bre de la mort, je ne craindrais aucun mal; car tu es avec moi. Voilà ce que produit sur un âme l'approche d'un Dieu Sauveur; mais lorsque le cœur est privé du sentiment de sa présence gracieuse et des marques évidentes de sa protection, alors l'homme trahit sa faiblesse, il tombe dans la crainte et le découragement; il se plaint, il tâche d'intéresser Dieu dans sa cause; et c'est alors que les disciples savent mauvais gré au Sauveur de rester comme dans le sommeil et dans l'indifférence à leur égard. Cette suspension des douceurs consolantes de la grace de Dieu en Jésus, est exprimée dans l'écriture par différens termes, quand il dit: *Qu'il détourne et cache sa face. — Qu'il dort. — Qu'il se tait. — Qu'il semble abandonner, etc.* Quoique ces expressions figurées ne puissent pas être entendues au pied de la lettre, et que le Sauveur ne prive de sa douce présence que les cœurs qui s'éloignent de lui par légèreté ou infidélité, néanmoins, il est vrai qu'il permet souvent que les siens tombent dans différentes épreuves et afflictions, pour exercer leur foi; mais enfin il rend leurs ennemis confus; en un mot s'il permet qne l'orage s'élève contre eux, il sait tirer la lumière des ténèbres et conduire toutes choses au grand but, qui est la manifestation de sa gloire et le salut de ses enfans.

Quand c'est à notre tour de passer par le creuset des souffrances, nous avons peine à nous résoudre d'être par-là rendus conformes à Jésus souffrant, à ses disciples, à tous les enfans de Dieu, qui ont généralement soutenu ces épreuves. Nous emprutons le langage de David, et nous disons au Seigneur; *O Dieu! pourquoi dors-tu? Pourquoi détournes-tu ta face de moi?* Il nous semble même que les enfans de Dieu n'ont jamais été réduits

à un état de souffrance et d'abandon pareil au nôtre ; mais quand nous envisageons avec foi Jésus, l'homme de douleurs, qui a souffert tant de contradictions, et de cruautés de la part des hommes et du démon, nous sommes honteux d'avoir osé nous plaindre, et de l'avoir soupçonné d'indifférence à notre égard : et lors qu'après avoir regardé Jésus le chef des martyrs, pour attendre de lui la consolation et la délivrance, nous jetons les yeux sur ses membres sur cette nuée de témoins qui ont porté son opprobre et sa croix, nous sommes également confus de voir que leurs épreuves ont été plus rudes que les nôtres ; mais ce n'est pas assez que leur exemple nous rassure et nous console, il faut que nous apprenions aussi d'eux comment il convient que les enfans de Dieu se comportent dans leur état de souffrance. Les disciples agités par la tempête nous l'enseignent dans l'évangile d'aujourd'hui ; et c'est ce que nous voulons considérer dans la seconde partie de notre méditation.

II. Comment les enfans de Dieu se comportent-ils dans leurs souffrances ? Dans les tristes circonstances où se trouvaient les disciples dont parle notre texte, leur *première* et principale ressource était, *qu'ils avaient Jésus dans leur barque*. Ils avaient avec eux, et tout près d'eux, celui dans la compagnie duquel il est impossible qu'on périsse. Il était impossible que Jésus fut enseveli dans les ondes ; un autre genre de mort l'attendait. Si les disciples eussent bien connu celui qui devait être élevé et expirer sur la croix pour sauver tout le monde, ils n'auraient pas craint de faire naufrage avec lui. Ce bon et puissant Sauveur, qui faisait leur sûreté, est aussi la première et la principale ressource des enfans

de Dieu dans toutes leurs calamités. L'unique fondement de leur consolation, l'espérance assurée de leur délivrance, c'est que Jésus est dans la barque, il est avec les siens : il habite dans leurs cœurs : il est le pilote de l'église, et le conducteur de chaque âme fidèle. C'est une heureuse ressource et une douce consolation que celle-là. Il n'est pas possible qu'un homme périsse, quand il porte ce trésor dans son cœur, quand il est dans la compagnie de Jésus, qu'il vit par la foi dans une intime union de cœur avec lui. Quoiqu'il semble, à juger humainement, et selon les circonstances extérieures, que Jésus dort, qu'il se tait, qu'il se cache et qu'il laisse les siens dans l'embarras ; il n'en est pas moins vrai qu'il est près d'eux, et quoiqu'il ne donne pas au dehors des marques éclatantes de sa puissance en leur faveur, ils n'en sont pas moins assurés intérieurement qu'il est un Sauveur, un maître puissant des cieux et de la terre, et un vainqueur de Satan et du monde.

« Il est vrai, » dira une âme agitée, « que Jésus est un maître secourable et qu'on ne peut pas périr dans sa compagnie, mais, hélas ! il me semble que je ne jouis pas de sa présence gracieuse. Je vois bien les tourbillons qui m'environnent, je vois ma faiblesse, je vois les dangers et la ruine prochaine dont je suis menacée ; mais je ne le vois pas. Il me semble que, las de me supporter, il m'a abandonnée à mon triste sort. » Dans ce cas, il suffit que nous sachions en qui nous avons cru, et qu'il est dans notre barque ; c'est-à-dire, dans notre cœur. *Mets-moi comme un cachet sur ton cœur et sur ton bras* ; c'est le langage qu'une âme fidèle tient à Jésus et c'est aussi le langage que Jésus tient au chrétien agité ; *ma grâce te suffit*. Il te suffit de savoir que tu es

du nombre de mes rachetés, que tu m'appartiens, que tu m'as donné ton cœur et qu'il est à moi. Mais ne te contentes pas de me porter dans ton cœur, il faut aussi que tu me *portes sur ton bras*, il faut que mon sceau brille sur ton front, que mon image se réproduise dans ta personne et dans toute ta conduite extérieure; afin que tu me glorifies et que le monde reconnaisse que tu es à moi. Quand au reste, c'est mon affaire dit le Sauveur, je m'en charge.

Mais, d'un autre côté, un enfant de Dieu lui tient le même langage. *Mets-moi sur ton cœur*, ô cœur des compassions éternelles! Tu sais que je t'appartiens et que je t'aime. Tu es mon Sauveur puissant et fidèle. A qui irai je? Je ne puis recourir qu'à ce cœur tendre et charitable, qui a été percé pour servir de refuge aux pauvres âmes pécheresses. Mais en accordant à mon âme une retraite assurée dans ton côté ouvert, que je sois aussi sous la protection de ton bras puissant. Défends-moi contre ceux qui m'attaquent, et fais que, couché entre tes bras, j'y trouve avec le repos, la force, la sûreté et la délivrance.

C'est par ces soupirs ardens, poussés par la crainte du danger et par la confiance en la puissante bonté du Sauveur, qu'une âme agitée le réveille, à l'exemple des disciples. A l'approche du danger éminent qui les menaçait, ils coururent à lui, et *l'éveillèrent*, en lui disant: *Maître, sauve-nous, nous périssons*. Cette conduite des disciples prouve qu'ils étaient pleinement convaincus que leur conservation dépendait de lui seul: ils savaient qu'en qualité de fils de Dieu, il était le maître des élémens; et c'est dans cette persuasion qu'ils le sollicitent et le pressent de les secourir.

Ici nous apprenons quelle est la *seconde ressource* des enfans de Dieu affligés : cette ressource c'est la prière, ce sont les soupirs et les cris que la foi pousse vers Jésus, pour implorer la délivrance. Quand un enfant de Dieu est agité par les tourbillons de la ruse et de la malice de ses ennemis extérieurs, et par les troubles intérieurs de son âme, le seul parti qu'il ait à prendre est de tourner ses yeux vers la montagne d'où lui vient le secours, de se mettre aux pieds de Jésus, de lui exposer son état et sa misère, pour lui demander l'assistance et la délivrance dont il a besoin. Il est vrai que les dangers qui l'environnent, et l'angoisse qui lui serre le cœur, semblent devoir l'éloigner de Dieu et étouffer ses gémissemens; cela arrive en effet aux âmes qui ne connaissent point Jésus; mais ses disciples, loin d'être rebutés par-là, recourent à lui avec plus d'ardeur et de confiance. Leur prière n'est pas, à la vérité, fort longue, ni composée de belles paroles arrangées avec art; mais, dans sa brièveté, elle renferme tout : elle est vive, sincère et pressante : *Seigneur*, disent-ils, *sauve-nous, nous périssons*.

Telle est aussi la disposition de tous les enfans de Dieu, quand ils sont dans la détresse. Leur cœur serré comme par des tenailles se trouve à l'étroit, leur douleur est comme concentrée dans le fond de leur âme, sur-tout quand ils sont éloignés de la société de leurs frères à qui ils pourraient faire confidence de leurs peines ; mais quand le mal devient extrême, la digue se romp, le cœur bondit et va s'épancher aux pieds de Jésus. La bouche ne profère pas beaucoup de paroles, parce que la langue ne saurait suivre les mouvemens du cœur, ni exprimer la vivacité de ses sentimens : la prière

ne consiste qu'en élans, en soupirs, en sanglots. « Ah ! Seigneur, sauve-moi, sans quoi je péris. Chargé du poids de ma misère, et avec cela pressé au-dehors par les efforts de mes ennemis, couvert d'opprobres et d'outrages, je suis prêt à succomber sous le fardeau qui me fait pencher vers la ruine, je suis sur le point de périr ; ainsi, ô Jésus ! je réclame ton puissant et charitable secours, tu es mon Sauveur, sauve-moi, sans quoi je périrai certainement. » C'est-là à peu près le langage d'un cœur affligé, que les enfans de Dieu font retentir aux oreilles de leur Sauveur; c'est ainsi qu'ils le réveillent, qu'ils émeuvent les entrailles de sa miséricorde et qu'ils l'engagent à leur tendre une main secourable. Les enfans d'Iraël, gémissant sous le joug de la servitude en Egypte, n'avaient pas le temps de vaquer à de longs exercice de prière : ils ne pouvaient que sanglotter; cependant l'ange puissant de l'alliance touché de leurs soupirs leur accorda une délivrance miraculeuse. Exod. II, 23, 24. Un jour Moïse, dans l'amertume de la douleur que lui causaient les murmures et les infidélités de son peuple, se tenait en la présence du Seigneur, sans dire mot, et l'Eternel lui dit : « Pourquoi cries-tu ainsi vers moi ? Ce langage muet, ce gémissement du cœur qui ne s'exprime que par des élans, constitue souvent la prière d'un enfant de Dieu affligé : *Seigneur, sauve-moi.* C'était-là aussi toute la prière du péager pénitent. *O Dieu ! sois appaisé envers moi qui suis pécheur.* Luc. XVIII, 13. Et sur cela, ce pauvre péager s'en retourna justifié dans sa maison.

C'est ainsi que doivent apprendre à prier les hommes affligés, sur-tout lorsque leurs maux sont extrêmes, et que leur cœur agité se trouve dans une sorte de

sécheresse spirituelle : leur sûre et unique ressource est de prier ardemment Jésus. Il n'y a que lui, chers amis, qui puisse vous donner une délivrance réelle; qui puisse appaiser les tourbillons qui vous agitent, et vous délivrer de ces vagues qui appésantissent votre pauvre nacelle. Ainsi vous ne pouvez prendre de meilleur parti que celui de vous tenir à lui et de le prier de tout votre cœur, aussi bien que vous le pourrez. Il est vraî que la chair, qui n'aime point à attendre la délivrance de Jésus, vous poussera à chercher du soulagement et de la consolation dans les créatures ; mais vous n'y en trouverez point de réelles. Peut-être que les dissipations auxquelles vous vous laisserez aller, les plaisirs charnels que vous pourriez prendre, et les autres moyens que le monde vous présentera pour vous délivrer vous-mêmes, et pour calmer vos angoisses, tout cela affaiblira peut-être un peu le sentiment de vos misères ; cela pourra vous les faire oublier, mais cela ne les guérira pas : ce ne sera qu'un remède palliatif, qui en adoucissant la douleur, rendra la plaie insensible, mais aussi d'autant plus incurable. Si donc vous désirez une délivrance réelle, allez à Jésus, sollicitez-le sans cesse, et ne vous rebutez point jusqu'à ce qu'il se réveille et qu'il se lève pour vous délivrer; et pour vous soutenir dans cet exercice, considérez tous les exemples des enfans de Dieu. Voyez Jacob, lorsqu'il est abattu par la crainte qu'il avait d'Esaü, son frère ; il entre dans un combat avec Dieu même, il implore celui qui s'était manifesté à lui, et qui lui avait fait tant d'excellentes promesses, il les lui représente, et sur ces promesses il lui demande son secours. *O Dieu!* dit-il, *qui m'as dit, retourne en ton pays, et je te ferai du bien ; je suis trop*

petit au prix de toutes tes faveurs ; je te prie, délivre-moi de la main de mon frère Esaü, car je crains qu'il ne vienne et qu'il ne me frappe, et qu'il ne mette à mort la mère avec les enfans. Dans ses prières et dans ses recherches du secours de son Dieu, il va jusqu'à combattre et à lutter avec lui : il résiste, il se soutient, enfin il surmonte les duretés apparentes de son conducteur, il obtient une excellente bénédiction et l'assurance d'être délivré de la colère de son frère qu'il craignait. Gen. XXXII. — Quelle est la ressource de David dans ses afflictions ? C'est d'invoquer son Dieu, comme ses psaumes le témoignent : c'est en lui sur-tout que nous avons un illustre exemple d'une âme affligée, qui cherche toute sa consolation en Dien et en ses promesses. En effet, ce sont-là les sûrs et uniques moyens de voir un jour la délivrance de Dieu, une délivrance parfaite, digne d'une âme immortelle et capable de la réjouir éternellement ; et la négligence de ces moyens fait qu'on n'éprouve jamais l'accomplissement des promesses de Dieu, et qu'on ne cherche que des consolations passagères chez les hommes, qui ne font qu'endormir la douleur au lieu d'en ôter la cause et l'aiguillon: de là vient qu'on n'éprouve jamais cette prompte et heureuse délivrance que Jésus accorda à ses disciples, et que nous allons considérer dans la troisième partie de cette méditation.

III. Lorsque les disciples, pressés par le danger, se furent approchés de leur maître, qu'ils l'eurent réveillé et lui eurent représenté la juste crainte où ils étaient de périr ; Jésus s'étant réveillé et levé, la première chose qu'il fit, ce fut de leur reprocher leur incrédulité ;

Gens de petite foi, leur dit-il, *pourquoi êtes-vous craintifs ?* Comme s'il eût voulu leur dire : le danger n'est pas si grand que vous le croyez ; si vous aviez la foi et la confiance en moi que vous devriez avoir, vous ne craindriez pas la fureur des vents de la mer, vous vous assureriez que toutes les créatures les plus redoutables ne sauraient vous nuire pendant que je suis avec vous, et que vous êtes dans ma compagnie. » Par-là, Jésus donnait déjà à ses disciples un commencement d'assurance de la délivrance qu'il voulait leur accorder. C'est aussi ce qui arrive quand Jésus se lève pour opérer la délivrance de ses enfans. Il commence par leur reprocher leur pusillanimité : il leur découvre la faiblesse de ces ennemis qu'ils craignent ; il dissipe ces imaginations trompeuses qui leur grossissaient les objets : il ôte le bandeau de l'incrédulité, et leur met devant les yeux, d'un côté sa puissance et sa grandeur, et de l'autre, l'impuissance de ceux qui les attaquent ; ce qui fait naître dans l'âme une salutaire confusion de sa faiblesse et de son peu de foi. Elle a honte d'avoir fait si peu de fond sur la puissance de Jésus. Ces paroles, *O homme de petite foi ! pourquoi es-tu craintif ?* renferment une conviction que Jésus donne à l'âme de la faiblesse de toutes les tentations, et de la force de celui qu'elle a dans sa nacelle. Ces reproches sont des marques qu'il s'est réveillé et qu'il se lève pour la délivrer ; c'est ce que les âmes affligées éprouveront quand Jésus commencera à se lever, et que sa délivrance paraîtra : elles sentiront dans leurs cœurs ces censures, elles seront intérieurement convaincues de leur faiblesse, et s'étonneront d'avoir admis ce nuage d'incrédulité et d'aveuglement qui leur cachait la présence d'un si puissant protecteur,

Après ces reproches, Jésus fit voir qu'il était celui qui donne non-seulement de belles paroles, mais encore qui en fait voir les effets ; car *il tança d'abord les vents et la mer, et aussitôt il y eut un grand calme.* Il fait voir à ses disciples qu'ils n'avaient pas raison de tant craindre, qu'il n'avait qu'à dire une parole pour calmer la violence de ces créatures agitées qui les épouvantaient. *Il tança les vents et la mer.* Il leur fit une espèce de censure, de s'élever ainsi contre leur Maître et leur Créateur, d'agiter la nacelle dans laquelle il était, et de commettre une espèce d'attentat contre celui qu'elles devaient servir, et pour l'usage duquel elles devaient s'employer. Ces créatures étaient peut-être alors les organes dont l'ennemi se servait pour perdre Jésus et ses disciples. Mais les vents et la mer n'eurent pas plutôt entendu la voix de leur Maître, qu'ils obéirent, et rentrèrent dans leur devoir ; la tempête cessa, et il y eut un grand calme.

C'est-là ce que Jésus fait encore en faveur de ses enfans. Lorsqu'il s'est réveillé, qu'il a entendu leurs cris, et qu'il se lève pour leur délivrance, il leur fait voir, par des effets, qu'il lui est bien facile de dissiper toutes les tentations qui les troublent : il commande à la tempête de cesser, il les délivre des tourbillons d'afflictions qui les agitaient, il ramène le calme, il tranquillise leur cœur, et fait cesser les agitations dans lesquelles était leur pauvre nacelle. C'est aussi ce que les enfans de Dieu ont éprouvé de tout temps : il leur a fait voir tôt ou tard sa délivrance ; car il sait délivrer ceux qui l'invoquent. Si cela n'arrive pas dans le temps, ni de la manière que la chair et la raison le croiraient nécessaire ; cela arrive du moins, quand la sagesse de Dieu

le trouve bon et utile pour sa gloire et pour le bien des âmes. Si cela ne paraît pas encore aujourd'hui aux yeux de la chair, il viendra un jour où l'on verra comment Dieu a délivré ses enfans d'une manière également charitable et sage, dans le temps même qu'on les croyait perdus ; ce sera alors que les louanges et les actions de grâces lui seront rendues pour tous les biens qu'il aura faits à ses rachetés, en les délivrant de tant de tempêtes qui les menaçaient de les enfoncer dans les enfers.

Quelquefois ces délivrances éclatent à l'extérieur, comme lorsqu'il délivra Joseph de sa prison, et des dures afflictions qui l'avaient travaillé pendant plusieurs années. C'est ainsi qu'il délivra Job, et le rétablit dans son premier état de félicité. C'est ainsi qu'en différentes occasions il sauva David de la mort qui le menaçait ; c'est ce qu'il reconnaît, et qu'il exalte dans plusieurs de ses psaumes. Mais la délivrance ne paraît pas toujours aux yeux des hommes ; car Dieu délivre quelquefois ses enfans d'une manière qui est non-seulement inconnue aux yeux de la chair, mais encore qui paraît tout-à-fait étrange. Le monde ne saurait s'imaginer que ce soit une délivrance, que d'être enlevé par une mort honteuse et cruelle, de finir ses maux avec la vie par le martyre, ou de ne voir de délivrance des afflictions qu'en sortant du monde : c'est pourtant souvent la plus heureuse et la plus parfaite délivrance. Dans d'autres cas, si Dieu ne retire pas ses enfans du monde, et qu'il ne leur donne pas une délivrance bien visible, il calme la mer intérieure de leur cœur ; de sorte que dans le temps que le monde les croit malheureux, à cause des persécutions et de l'obscurité dans laquelle ils vivent, ils ne laisseront pas d'être heureux, remplis de paix, de joie et de tous

les biens capables de contenter une âme immortelle ; de sorte qu'il a toujours été vrai, et il le sera toujours, que Dieu délivre et tire hors de la détresse ceux qui l'invoquent.

Ainsi, chers amis, qui gémissez sous le poids des tentations et des afflictions, soyez assurés que la délivrance ne manquera pas de suivre vos légères souffrances, et que vous aurez infailliblement sujet de louer et de bénir votre Dieu, pourvu que vous ayez soin de demeurer dans la compagnie de Jésus ; que vous persévériez à implorer son secours, et que vous attendiez en veillant et en priant, l'heure qu'il a destinée pour votre délivrance. Car ce qu'il a fait en faveur de ses enfans du temps passé, c'est ce qu'il veut encore faire tous les jours. Il est toujours le même Dieu puissant : ce lui est peu de chose, cher ami, de tancer les vents qui t'agitent, de calmer la mer de ton cœur qui est en tourmente ; il ne lui faut qu'une parole pour cela, et tu devrais en être si convaincu, que les plus rudes tentatations ne devraient pas te rendre si craintif. Tu devrais plutôt donner gloire à Jésus, et croire qu'il est le maître de toutes ces choses, et qu'il saura t'en délivrer dans son temps. Toujours est-il vrai, soit que tu le croies ou que tu ne le croies pas, que *quoique le juste ait des maux en grand nombre, l'Eternel le délivre de tous ; il garde tous ses os, pas un ne sera rompu. L'Eternel rachète l'âme de ses serviteurs, et aucun de ceux qui se retirent vers lui ne sera détruit*. Ps. XXXIV, 20, 21, 23. Prenez donc garde de vous laisser aller à une vile crainte. Considérez cette grande nuée de témoins que Dieu vous met devant les yeux, tous ces chers enfans de Dieu, ces disciples de Jésus qui vous

ont précédés, ils ont eu à essuyer quantité de tristes tempêtes et de tentations de la part du diable, du monde et de leur chair ; mais voyez aussi l'heureuse issue de leurs maux, et combien ils sont maintenant heureux d'avoir persévéré à suivre leur divin conducteur : ils jouissent à présent et jouiront éternellement de l'heureuse délivrance que leur Dieu leur a donnée.

Regardez Jésus, ce glorieux chef et consommateur de notre foi, combien de tempêtes il a eu à essuyer de la part de tant d'ennemis, combien il a enduré de contradictions de la part des pécheurs, et comment, au lieu de la gloire qui lui était due, il a souffert la croix, ayant méprisé la honte ; et par ce chemin, *il est parvenu à la gloire, et s'est assis à la droite de son Père céleste.* Hebr. XII, 1, 2, 3. *Bienheureux est l'homme qui endure la tentation ! car quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment.* Jacq. I, 12.

Souffrez donc, chers amis, pour un peu de temps avec Jésus et ses membres ; mais que ce soit avec Jésus et dans son heureuse communion que vous souffriez. Ayez ce précieux ami dans votre nacelle, que votre cœur soit son lieu de repos : ayez sans cesse recours à ce maître, et ne vous laissez point captiver par les vaines consolations et les fausses délivrances que le monde vous promet. Dieu vous fasse la grâce, à vous et à moi, d'éprouver ce que l'esprit de Dieu dit aux Philipiens : *Il vous a été donné gratuitement pour l'amour de Christ, non-seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui,* Phil. 29. A ce puissant et glorieux Jésus ; gloire et louange éternelle, Amen!

XVIme. SERMON.

SÉPARATION

DES BONS ET DES MÉCHANS.

Jésus leur proposa une autre similitude, en disant: le royaume des cieux est semblable à un homme qui avait semé de bonnes semences dans son champ: mais pendant que les hommes dormaient, son ennemi vint qui sema de l'ivraie parmi le blé, et s'en alla, etc. St. Matth. Chap. xiii. 24-30.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Le désordre général et l'extrême confusion qui règnent dans le monde sont produits en particulier par la grande sécurité dans laquelle la plupart des hommes vivent. Dieu semble se taire; quelque outrage qu'on fasse à sa majesté, il ne s'en venge point sur le champ, au moins d'une manière qui soit visible à la nature. Ce souverain arbître de l'Univers semble ne point prendre garde à toutes les injustices que les hommes commettent. Les

méchans oppriment les bons, et cependant il semble que Dieu n'y fasse aucune attention ; et quoiqu'ils irritent l'Eternel, ils prospèrent et ne portent point la peine de leur impiété. Ils surpassent souvent les désirs de leurs cœurs, ils sont comblés de biens, pendant que les justes n'ont en partage que misères et afflictions : enfin à considérer l'état extérieur du monde, il semble que l'homme naturel a raison de dire ; si je suis bon et juste, je n'en ai pas plus d'avantages ; si je suis méchant et injuste je n'en ai pas moins, un même sort arrive au bon et au méchant. » Ce qui fait que les hommes sont si pleins d'envie de mal faire, c'est qu'ils ne voient pas la différence qu'il y a entre le bon et le méchant ; au contraire, il leur semble que ceux qui veulent suivre la piété sont plus malheureux que ceux qui suivent le torrent du monde ; mais celui que la lumière céleste éclaire voit toute autre chose, et au milieu de tous ces désordres il aperçoit une sagesse éternelle et infinie, qui remarque tout, qui distingue les bons des méchans, et qui manifestera un jour cette distinction à la gloire des uns, et à la confusion des autres. Il voit que si la chose paraît obscure aux yeux de la nature, il n'en sera pas toujours de même, et qu'il viendra un jour où Dieu saura séparer le bon grain d'avec l'ivraie, pour brûler celle-ci dans un feu qui ne s'éteindra point, et pour transporter celui-là dans une gloire éternelle. C'est-là ce qu'une âme éclairée apprend dans l'école de Jésus, et ce qu'elle entend aujourd'hui de sa bouche sacrée dans la similitude qu'il propose à ses Dissiples. Cette parabole fera la matière de notre méditation, et nous avons dessein d'y examiner,

La séparation des bons d'avec les méchans, où nous considérerons,

I. La séparation qui se fait déjà dès cette vie.

II. La séparation qui se fera au temps de la grande moisson.

I. Tant que ce monde gémira sous la vanité, les bons et les méchans seront toujours mêlés. La parfaite et entière séparation de ces deux sortes de personnes ne ce fera qu'au dernier jugement. Cependant on peut dire qu'il se fait déjà dès cette vie une sorte de séparation des bons d'avec les méchans : il est impossible qu'ils soient confondus à tous égards ; car autant que le ciel est séparé de l'enfer, autant les enfans de Dieu sont séparés des méchans. Il n'y a point de communication entre eux, non plus qu'entre Christ et Bélial, entre la lumière et les ténèbres, entre la justice et l'iniquité. Voici à quels égards ils sont séparés les uns des autres, comme nous le remarquons dans notre texte.

1° *A l'égard de leur origine.* Les uns sont une semence de Dieu, les autres une semence du diable. Jésus-Christ nomme les bons, la semence du père de famille, la semence du fils de l'homme. Ici nous découvrons la haute origine des enfans de Dieu ; ils sont une race, une postérité de Dieu; c'est pourquoi l'écriture dit qu'ils sont nés de Dieu, qu'ils sont *engendrés de lui, par la parole de vérité comme par une semence incorruptible :* elle assure qu'ils sont participans de la nature de Dieu et qu'ils ont son image, selon laquelle ils sont renouvellés dans leur régénération spirituelle, étant rendus conformes à leur père céleste *en justice et en sainteté.* C'est ce qui arrive quand les âmes reçoivent du père céleste la vie nouvelle et divine en vertu de laquelle elles sont créées en Jésus-Christ, et revêtues des mêmes qualités que celui qui les

a engendrées. Cette semence de Dieu ne peut être que quelque chose de vivant, et de puissant dans un âme; c'est elle qui la met en mouvement, qui la tire de cette mort, dans laquelle elle était à l'égard des choses spirituelles: elle lui donne entrée dans le monde intérieur et spirituel qu'elle ne connaissait point auparavant, en lui accordant les priviléges et les avantages de ce royaume, elle lui fait chercher les choses d'en haut comme son véritable héritage: enfin, en la renouvellant dans son entendement, elle lui donne part à la gloire de ces nouveaux cieux et de cette nouvelle terre où la justice habite. Car comme par notre naissance charnelle nous participons aux avantages de ce monde visible et extérieur, ainsi par la naissance nouvelle et spirituelle, nous devenons enfans de Dieu, héritiers de son royaume, nous entrons dans la jouissance du soleil de justice qui est Jésus, nous sommes admis dans la cité nouvelle avec les autres serviteurs de Dieu.

C'est assurément quelque chose de grand que d'être la semence de Dieu, de sa race, de sa famille et de sa parenté celeste: d'être sujet de son royaume spirituel: de vivre avec les anges et les bienheureux dans une étroite union avec Dieu. Voilà ce que sont les enfans de Dieu, et une des choses les plus essentielles à leur état. Ils ne seraient pas enfans de Dieu, s'ils n'étaient pas nés de Dieu; s'ils n'avaient pas reçu de Jésus cette nouvelle vie par laquelle ils sont devenus la race de Dieu. C'est par cet endroit principalement qu'ils sont dans une séparation et dans un éloignement infini de la semence du diable: c'est-à-dire, des méchans; car étant une semence bénie de la femme, loin d'avoir du rapport avec la semence du serpent, ils sont au contraire dans une

guerre continuelle avec elle, selon la déclaration, *je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta semence et la semence de ta femme, elle te brisera la tête, et tu lui briseras le talon*. Cette semence de la femme, c'est Jésus avec toute sa postérié spirituelle, dans laquelle il a combattu et combattra jusqu'à la fin des siècles contre la semence maudite du serpent. Gen. III. 15.

Comme les enfans de Dieu sont la semence de Jésus, ainsi les méchans sont la semence du diable; c'est pourquoi ils sont appelés dans notre texte, *les enfans du malin*. Quand ils sont ainsi nommés, ce n'est pas à cause de leur essence, qui est bonne en elle-même, étant la créature de Dieu, mais c'est par rapport à la corruption du cœur et au péché qui a infecté cette nature; c'est cette corruption, ces péchés qui ont souillé la nature humaine, et qui sont proprement la semence du diable, que les méchans laissent régner et fructifier en eux, ce qui fait qu'il sont regardés comme ses enfans.

C'est pour cela que le Sauveur disait aux juifs incrédules et rebelles, *le Père dont vous êtes issus, c'est le diable*, et vous êtes liés à ce père par la conformité de volontés que vous avez avec lui: il est meurtrier et menteur dès le commencement, et vous l'imitez en ces deux infernales qualités, car vous cherchez à me faire mourir, et vous calomniez sans cesse ma personne, mes œuvres, et tous les témoignages que je vous donne de ce que je suis. Jean. VIII, 40, 44. Les méchans sont donc la postérité du diable, non-seulement parce qu'ils ont cette semence du péché en eux, mais encore parce qu'ils prennent plaisir, qu'ils donnent leur amour et leurs affections à cette semence maudite; parce qu'ils la nourrissent en eux, et qu'ainsi ils sont dans une con-

formité de volonté avec Satan ; étant, comme lui, ennemis de Dieu et de son règne, rebelles à ses volontés, attachés à eux-mêmes, à leur amour-propre et à leur orgueil, et assujétis aux volontés de ce prince de la puissance de l'air, qui agit efficacement en eux comme *dans des enfans de rebellion*. Eph. II, 2. Il est vrai que dans un certain sens les enfans de Dieu ont aussi la semence du Diable en eux, par les restes du péché et par la corruption qui est encore attachée à leur nature, mais pour tout cela ils ne sont pas enfans du malin, parce que cette semence n'y est pas dominante, au contraire elle y est combattue, mortifiée ; elle ne possède point les affections ni la volonté de l'âme ; c'est la semence de Dieu qui y règne, qui remplit le cœur, qui le possède, et qui agit efficacement en lui.

C'est-là la première source de la séparation qui existe déjà ici-bas entre les bons et les méchans. Les bons sont la semence de Dieu, et ils ont cette semence permanente en eux. Les méchans au contraire sont la semence du Diable, et ils ont la semence du serpent opérante et dominante en eux. Cette différence fait que les enfans de Dieu et les enfans du malin ont toujours été et seront de tout temps si contraire les uns aux autres. Ces deux semences se faisaient déjà la guerre dans Abel et dans Caïn, jusque-là que Caïn se laissant dominer par la semence du serpent, tua son frère Abel dans lequel dominait la semence de Dieu. C'est de cette source que vient la haine et l'opposition où le père se trouve souvent contre le fils, et le fils contre le père, la fille contre la mère, et la mère contre la fille, et que les domestiques de l'homme sont ses ennemis. C'est à cause de la contradiction qui règne entre ces deux

semences, que les enfans de Dieu ne sauraient prendre plaisir au train des impies, ni s'asseoir au banc des moqueurs, et qu'au contraire les méchans ne peuvent pas prendre plaisir aux voies droites des enfans de Dieu; delà vient que, comme parle l'Ecriture, *l'homme inique est en abomination aux justes, et celui qui va droit est en abomination aux méchans*. Prov. XXIX, 7.

Ici, chers auditeurs, il s'agit de savoir ce que nous sommes à cet égard? Si nous sommes une semence de Dieu, ou une race du serpent et les enfans du malin? Si nous avons dans nous la semence de Dieu qui y domine, et qui y fructifie; ou si c'est encore la semence du diable qui est habitante et opérante en nous? Une semence est une chose vivante et agissante, quand elle est mise dans un lieu convenable à sa nature; ainsi ces deux semences, celle de Dieu, et celle du diable ne manquent pas d'avoir cette qualité. Quelle que soit celle qui est en vous, elle y sera agissante, et vous en sentirez les mouvemens et les opérations. Si c'est la semence de Dieu, vous éprouverez dans vous quelques sentimens d'amour, de désir, et de tendresse pour lui. La terre de votre cœur commencera à germer en nouvelles inclinations, et vous sentirez naître dans vous des tendres mouvemens pour l'auteur de cette divine semence. Ah! quels cris secrets vos cœurs ne pousseront-ils pas vers votre cher Abba! Quels soupirs de tendresse et d'amour pour Jésus! Soyez assurés, chers amis, que cette semence divine sera dans vous un levain qui pénétrera toute la masse de votre nature et toutes les facultés de votre âme: elle sera un feu céleste qui l'enflammera d'amour pour Dieu et pour les choses divines: enfin vous éprouverez que la semence

de Dieu n'est pas une chose morte, mais puissante et efficace, quand elle trouve une fois place dans un cœur. Si la semence de Dieu demeure en vous, vous sentirez sur-tout une forte aversion pour la semence du Diable, pour la vie des enfans du malin, pour leurs voies et pour tout ce qui fait leurs plaisirs et leurs joies. Alors vous comprendrez le sens de cette exhortation : *sortez du milieu d'eux et vous en séparez, et ne touchez point ce qui est impur, et je vous recevrai, je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles, dit le Seigneur.* 2. Cor. VI, 17, 18. Vous éprouverez la vérité de ce que dit l'Ecriture. *Que l'homme inique est en abomination aux justes.* Prov. XXIX, 27.

Vous saurez ce que David entend quand il dit : *Eternel, ne haïrais-je point ceux qui te haïssent, et ne serais-je point indigné contre ceux qui s'élèvent contre toi ? Je les hais d'une parfaite haine, je les tiens pour mes ennemis.* Ps. CXXXIX. 21, 22. A son exemple vous les haïrez aussi ; non en qualité de créatures de Dieu, rachetées par le sang de Jésus, puisqu'à cet égard on doit les aimer, mais en tant qu'ils sont la race de Satan, des âmes qui se laissent remplir de la semence du serpent, qui s'en laissent dominer, qui font la guerre à Dieu, et s'opposent à ses volontés. Vous n'aurez point de communion avec eux, leurs voies et leurs maximes vous seront dégoûtantes et insupportables, mais en même temps vous serez remplis d'une véritable tendresse et d'une sincère compassion pour leurs pauvres âmes, et vous leur souhaiterez de tout votre cœur les biens réels et divins, au lieu des biens faux et inconstans qu'ils cherchent. Car il ne faut pas

croire que la haine que la semence divine inspire aux enfans de Dieu contre le péché et contre la semence du diable, favorise les mouvemens corrompus de la nature, qui est toujours portée à haïr plutôt les personnes que le mal qui est en elles : non, cette haine est mêlée d'une affection tendre pour les âmes, d'une patience et d'une indulgence charitable pour ceux qu'on voit dans le mal ; tout en fuyant les routes criminelles et dangereuses des mondains. Voilà à peu près ce que vous sentirez dans vous, si vous êtes enfans de Dieu, si la semence de Dieu habite et domine en vous.

Il en sera de même si vous êtes remplis et dominés par cette semence de l'ancien serpent, vous en sentirez aussi les opérations ; mais elles seront toutes opposées à celles que nous venons de vous marquer : vous sentirez vos cœurs émus, mais ce sera pour la terre : vous sentirez des désirs et de l'amour, mais ce sera pour les faux biens de ce monde, et les plaisirs des sens : vous sentirez des passions, mais ce seront des passions criminelles, impures, et déréglées, des passions qui se ressentiront de la source d'où elles partent et de la semence qui les a produites ; enfin vous verrez régner en vous le monde, les désirs et les affections de la chair. Ces mouvemens ne se feront pas seulement sentir, mais ils voudront dominer : il vous entraîneront, ils prendront l'essor, et vous maîtriseront à leur plaisir, parce que vous les favorisez, et que loin de les étouffer, vous les nourrissez, et cherchez à les assouvir. Sur-tout vous verrez que la semence de Satan domine en vous, si vous n'avez point d'aversion pour le train des méchans : si vous aimez encore leurs compagnies, et leurs maximes ; c'est une marque que vous êtes encore de leur

société. Au contraire, si vous n'avez que dégoût et qu'aversion pour les enfans de Dieu, qui sont sa semence, si vous regardez leurs voies comme des folies et des bassesses, si vous vous moquez d'eux, et si vous en venez jusqu'à les persécuter ouvertement; certainement vous avez en cela une marque infaillible que vous êtes encore la semence du serpent, et du nombre des enfans du malin, qui sont dans un éloignement extrême des enfans de Dieu.

Ceci nous fait voir combien la semence de Dieu est rare aujourd'hui, et combien il y en a qui se flattent d'en être, et qui sont de celle de l'ancien serpent: cependant il est triste qu'on se laisse aveugler dans une chose d'une si grande conséquence. Au temps de la grande séparation on ne s'informera point de ce que nous aurons cru être, mais de ce que nous aurons été en effet. Si nous nous trouvons un jour devant Dieu avec les caractères de la semence du diable, nous ne serons pas confondus avec celle de Dieu. Etudions-nous donc à devenir une race de Dieu, jusqu'à ce que nous soyons assurés que la semence de Dieu est dans nous, qu'elle y domine, et que nous en voyions les heureuses productions; car ce que Dieu aura produit dans nous, c'est ce qu'il reconnaîtra pour sien, quand il viendra faire la séparation de son ouvrage d'avec les productions que son ennemi aura introduites sur cette terre.

2°. Une seconde chose en quoi l'éloignement qu'il y a entre les bons et les méchans se fait voir, c'est la manière dont les uns et les autres sont semés et plantés. Les bons sont plantés et cultivés dans le champ de ce monde par celui qui est le maître du monde, par le propriétaire du champ: ils y sont semés, non point en cachette, ni dans les ténèbres, mais de jour, à la vue d'un chacun.

Le champ où ils sont semés, c'est le monde ; or Dieu est le créateur du monde, l'univers est son ouvrage, le champ est donc à lui : c'est lui seul qui a droit d'y semer sa semence ; lui seul a le pouvoir d'y mettre des plantes qui soient les témoins de sa grandeur, et qui annoncent ses merveilles. Ce sont-là les seules plantes qui, de droit, doivent être au monde, et qui devraient s'y multiplier, jusqu'à ce que leur ombrage couvrît la surface de toute la terre. Ah terre ! que tu serais heureuse, si tu n'étais peuplée que de telles plantes, si la semence sainte abondait chez toi! C'est-là aussi la seule semence que tu portes et que tu nourris volontiers. D'où vient donc cette semence maudite, cette ivraie qu'on voit dans ce champ? C'est l'ennemi qui a fait cela. Celui qui sème la mauvaise semence, c'est le diable, qui est l'ennemi du père de famille, qui vient en cachette, pendant que les hommes dorment, semer dans un champ qui n'est point à lui. Il vient jeter sa semence infernale parmi le bon grain, dans un terrain sur lequel il n'a point de droit ; ainsi quoique l'ivraie soit dans le champ, elle n'y convient point : ce n'est point un lieu où elle doive être, elle y a été glissée par la ruse, et par la méchanceté de l'ennemi. Le véritable lieu de la semence du diable et de tous les méchans, c'est l'enfer ; et quoiqu'ils soient encore soufferts sur la terre, la véritable place à laquelle ils sont destinés, c'est l'obscurité des ténèbres de dehors. C'est pourquoi ils sont appelés dans l'Ecriture, une race bâtarde, les enfans de l'étranger, qui n'ont point de droit sur la terre de Dieu, ni de part à son héritage : ils ne possèdent ce qu'ils ont que par usurpation, par violence et contre les intentions du propriétaire.

Il est vrai que Satan est appelé le prince, et même le Dieu de ce monde, et que ses adhérans sont souvent grands, riches et élevés sur la terre; mais quoiqu'ils jouissent des biens et des plaisirs de la vie, ils ne sont que des usurpateurs de tous ces biens-là, ils en jouissent comme des gens que Dieu ne fait que tolérer pendant le temps de sa patience, et qui seront un jour jugés comme des dissipateurs injustes de ses biens. Mais remarquez que ceci doit s'entendre de ce que les impies sont au jugement de Dieu; car d'ailleurs pour ce qui concerne les hommes, à les considérer dans l'état extérieur de la société humaine, Dieu ne veut pas qu'on les regarde ainsi, et qu'on se permette de les priver des choses dont Dieu permet qu'ils jouissent encore. En qualité de créatures, ils ont encore quelque droit aux choses nécessaires, à l'entretien de la vie, et nulle créature n'est autorisée à les en priver; mais en qualité de semence du diable, ils n'ont droit à rien, et tout ce dont ils jouissent, et qu'ils emploient à leur usage, gémit sous leurs mains, et souhaiterait de se soustraire à leur service; de sorte qu'à l'égard de la justice divine ils ne sont que des tyrans et des voleurs des biens de Dieu. Quant aux enfans de Dieu, ils sont les usufruitiers légitimes du monde, c'est à eux qu'il a été donné, eux seuls ont droit d'en jouir, parce qu'il leur a été accordé par celui qui en est le créateur et le maître. C'est pourquoi saint Paul disait aux fidèles de Corinthe: *Toutes choses sont à vous, soit Paul, soit Apollos, soit Céphas, soit le monde, soit la vie, soit la mort, toutes choses sont à vous, et vous à Christ et Christ à Dieu.* 1 Cor. III, 21, 22.

Ceci est encore un point notable de la séparation qu'il

y a entre les bons et les méchans. Les méchans ne jouissent de rien avec tranquillité de conscience ; ils mangent les biens de Dieu, sans sa permission et sans sa bénédiction ; au lieu que les enfans de Dieu ont le droit de jouir de toutes les créatures librement, et en la présence du Créateur. C'est quelque chose de bien consolant pour des âmes réconciliées avec Dieu par Jésus, de savoir qu'elles ont recouvré en ce Jésus le droit sur toutes les créatures qu'elles avaient perdu par leur péché ; de savoir que toutes les servent volontiers, qu'elles se laissent avec plaisir employer à leur usage, et qu'elles se réjouissent d'être rapportées à leur Créateur, par le canal de ses enfans qui en usent à sa gloire. C'est aussi où les créatures tendent ; car la vanité à laquelle les hommes les assujétissent, les fait soupirer après la manifestation des enfans de Dieu. Oui, chers enfans de Dieu, le soleil qui vous éclaire, la terre qui vous porte, l'air que vous respirez, le pain qui vous nourrit, le vin qui vous réjouit, toutes ces créatures vous servent avec joie, parce que tout ce que vous faites vous le faites pour la gloire de leur Créateur, et vous lui en rendez grâces par Jésus. O! si on avait une foi vive et éclairée, quelle gloire ne découvrirait-on pas dans l'état du plus chétif enfant de Dieu ! Quel contentement au milieu de la plus grande pauvreté ! Quelles actions de grâces dans l'usage légitime des créatures ! Enfin quelle paix, quelle assurance, quelle consolation ne goûte pas une âme qui trouve dans ces créatures une bénédiction qui se tourne en tourment et en malédiction pour les méchans ! En effet, ces derniers sont pauvres dans la plus grande abondance, ils sont inquiets et affligés au milieu de leurs plaisirs, ils sont malheureux

dans les honneurs et dans les dignités qui les élèvent dans le monde. Leur conscience souillée leur rend toutes choses impures, et cela occasionne une telle révolte contre eux dans les créatures, qu'elles se soustrairaient volontiers à leur service, ne servant à leur vanité qu'à cause de celui qui les y a assujéties. D'où vient une différence si marquée? c'est qu'étant les ennemis de Dieu ils ont perdu tout droit à la jouissance des créatures. Leur conscience les accusant d'usurpation dans l'usage qu'ils font des biens de Dieu, ils tâchent de noyer les chagrins et les inquiétudes qu'elle leur cause dans les vains plaisirs et dans les autres vanités auxquels ils s'abandonnent, dans l'intention de se procurer un certain repos et de se tranquilliser. Ah! cherchez, chers auditeurs à être de ceux qui sont semés et plantés dans ce monde par la main du Père céleste, demandez ardemment de devenir des amis de Dieu, de sa semence et de ses enfans; alors dans un véritable détachement de toutes choses, vous serez maîtres de tout, et vous jouirez de tout avec tranquillité et avec joie. Travaillez à recouvrer en Jésus le droit sur les créatures, que vous avez perdu par votre péché, et alors leur jouissance étant un renvoi continuel de ces créatures à leur Créateur et à leur véritable source, elle sera reçue comme un sacrifice de bonne odeur.

3o. Il se fait déjà, dès cette vie, une grande séparation des bons et des méchans à l'égard des productions, par lesquelles les uns et les autres se manifestent. Les bons, comme une semence de Dieu, croissent pour produire du fruit; au lieu que les méchans, comme une semence du diable, sont stériles en tout bien, et ne sont fertiles qu'en mal. *Après que la semence eut poussé*,

dit notre texte, *et qu'elle eut produit du fruit, l'ivraie parut aussi.* Il se peut que l'ivraie et la bonne semence ne se distinguent pas d'abord aisément au-dehors ; mais ce ne saurait être pour long-temps ; car comme dans un champ, quand la semence commence à s'avancer, il est impossible qu'on ne discerne pas le froment de l'ivraie ; de même quand la semence de Dieu est une fois dans une âme, elle ne peut être cachée, elle se distingue de la semence maudite du serpent, par ces deux caracteres.

Premièrement, par un avancement conforme à la qualité de la semence. Quand Dieu sème sa semence dans une âme, là commencent les premiers mouvemens de la vie nouvelle, là se forme la nouvelle créature, mais dans ses commencemens, faible et pleine d'infirmités, elle ne se manifeste que dans le cœur de celui qui l'a, par les soupirs et les désirs que cet enfant nouveau-né porte du côté de son origine. Comme une semence fermente dans la terre, y germe, et y prend les premières racines de vie, avant qu'elle sorte ; ainsi un enfant nouvellement né n'est pas encore en état de faire les œuvres d'un homme fort et robuste, il n'a pour marque de vie que ses cris, sa faim, sa soif, et l'avidité avec laquelle il s'attache aux mammelles de sa mère. Cependant cette semence qui germe d'une manière si cachée, cet enfant si faible, ne demeure pas toujours dans cet état. La semence pousse son germe, s'avance premièrement en herbe, ensuite en fruit. Cet enfant faible croît, se fortifie, et devient tous les jours plus fort et plus capable de faire les actions d'un homme fait. C'est ce qui arrive aussi à la semence de Dieu, à la nouvelle créature produite dans le cœur de ses enfans ; elle s'avance, et croît par la nourriture spirituelle qu'elle

reçoit : cet enfant nouveau-né avance dans la connaissance de son Père céleste, il se raffermit dans sa grâce, dans son amour, et dans l'assurance de ses miséricordes et de ses compassions éternelles : sa foi devient plus forte, son amour plus pur ; et c'est par-là que son origine céleste est reconnue.

Secondement, elle se manifeste par le fruit ; car si la semence croît, ce n'est que pour fructifier : si cela manquait, tout le reste serait inutile ; ce serait un petit avantage que la semence eût bien germé, qu'elle eût poussé une herbe épaisse, qu'elle eût une apparence agréable, si tout cela ne produisait enfin du fruit.

De même, si la semence de Dieu ne faisait que germer dans un cœur, qu'elle ne produisît qu'une piété et une dévotion apparente, Dieu serait alors frustré de son attente. Il faut donc que ceux qui conservent soigneusement la semence de Dieu deviennent des champs bénis, dans lesquels *un grain de senevé croisse et devienne un grand arbre*, Luc XIII, 19. Ils sont plantés par le Père céleste et envoyés au monde, afin qu'ils portent beaucoup de fruits, et que leur fruit soit permanent dans la vie éternelle, Jean XV, 16. Ces fruits de justice qu'ils portent sont ceux que l'Apôtre nomme les fruits de l'esprit, *la charité, la joie, la paix, la bénignité, la bonté, la patience, la douceur et la tempérance*, Gal. V. 22.

Il est dit seulement de l'ivraie qu'elle parut, *alors parut aussi l'ivraie* ; on la distingua aisément du bon grain, quand celui-ci eut produit du fruit ; parce que l'ivraie n'avait point de fruits, ou elle n'en avait que des mauvais. En effet, les enfans du malin nous sont dépeints dans la parole de Dieu, ou comme des arbres stériles qui ne portent aucun fruit, ou comme des arbres

sauvages dont les fruits sont âpres et mauvais. Elle nous fait en plusieurs endroits l'énumération de ces œuvres de la chair, et de ces fruits d'injustice et d'iniquité que les méchans produisent ; elle dit qu'ils sont *remplis de toute injustice, d'impureté, de méchanceté, d'avarice, de malice, d'envie, de meurtre, de querelle, de tromperie*. Ils sont *rapporteurs, médisans, ennemis de Dieu, outrageux, orgueilleux, vains, inventeurs de méchanceté, rebelles à pères et mères, sans intelligence, sans foi, sans affection naturelle, implacables*; Rom. 1, 29. 31. Examinez tous ceux qui laissent régner en eux cette semence du serpent, vous retrouverez toujours en eux quelques-uns de ces mauvais fruits, qui en seront les indices. *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits*, dit le Sauveur, Matth. VII. 16. Et afin que l'hypocrisie ne puisse pas long-temps rester cachée, l'esprit de Dieu nous dit, que quand elle a la subtilité de cacher ses mauvais fruits, et qu'il ne paraît pas au dehors d'éclatans péchés qui la fassent reconnaître pour de l'ivraie il faut examiner, non-seulement, si elle produit de mauvais fruits, mais encore si elle n'en produit pas de bons ; car ce ne sont pas seulement les arbres qui ont de mauvais fruits qui sont coupés et jetés au feu, mais on retranche aussi ceux qui n'en ont point du tout ; c'est-à-dire, qui n'en ont point de bons, Matth. III, 10. Cette sentence de malédiction, *que jamais il ne naisse plus aucun fruit de toi*, n'est pas portée contre un arbre qui porte de mauvais fruits, mais contre un figuier qui n'avait que des feuilles, Matth. XXI, 19. Cet ordre du Père de famille, *coupe-le*, n'est pas donné contre un arbre pourri, mais contre un figuier qui n'avait point de fruits depuis trois ans, Luc, 13, 7. Ainsi l'on

ne peut être sans bons fruits, et n'en point avoir de mauvais; mais ces mauvais fruits ne sont pas toujours visibles, et ils ne sont pas assez connus pour pouvoir fonder un jugement sur l'état d'une âme. C'est pourquoi l'écriture veut que nous regardions comme ivraie, tout ce qui ne montre pas les productions de la semence divine.

Voici la grande marque de séparation entre les bons et les méchans; ce sont les fruits, mais des fruits réels et bons au jugement de Dieu. En effet, toute âme qui ne produit point ces fruits convenables à la nature de la semence de Dieu, ne saurait absolument se compter au nombre de ses enfans. De sorte qu'il est étonnant que les enfans du malin osent prétendre à ce rang, malgré les mauvais fruits qui les font reconnaître pour la semence de l'ennemi. En vérité, âmes mondaines, il faut que vous ayez formé la résolution de vous tromper et de vous endormir volontairement dans votre mal, puisque vous ne remarquez pas que toutes les mauvaises œuvres dans lesquelles vous vivez, et tous les mauvais fruits que vous produisez sont des témoins et des productions de cette semence du serpent que vous nourrissez dans votre sein. Quoi! tant de péchés dans lesquels vous vous plaisez, tant de passions et de coutumes criminelles que vous conservez, tant de dissolutions qui vous souillent tous les jours, tant d'indifférence pour l'auteur de votre salut, tant de dégoût pour le bien et pour les choses divines, tant d'attachement pour le monde et pour vous-mêmes, tant de laideur et de difformité que vous découvrez tous les jours dans le miroir de la parole de Dieu, tout cela ne peut vous obliger à reconnaître que le père dont vous êtes nés, c'est le diable, et que vous n'êtes point la postérité du Père céleste. Hélas! quelle

est votre opiniâtreté à vous endurcir ! Ah ! pensez-y avant que la dernière séparation arrive, avant que vous soyez détrompés par le jugement rigoureux que le souverain juge prononcera contre l'ivraie.

II. C'est de cette dernière séparation que nous avons encore à parler dans la seconde partie de notre méditation. Nous avons deux choses à remarquer.

1°. L'empressement des serviteurs du Père de famille à arracher l'ivraie, ou le désir qu'ils ont de voir la dernière séparation des bons et des méchans. Ils demandent s'ils doivent aller arracher l'ivraie d'entre le bon grain : *Veux-tu que nous y allions, et que nous cueillions l'ivraie ?* Ces serviteurs du Père de famille sont toutes les créatures, qui soupirent jusqu'à ce que la gloire des enfans de Dieu soit manifestée, dans l'espérance qu'elles ont d'être délivrées de la captivité sous laquelle elles gémissent. Rom. VIII, 20, 21. Ces créatures ne voient qu'à regret cette semence du diable dans le champ du Seigneur : elles sont affligées de voir dans le monde les ennemis de leur Créateur, qui les assujétissent à la vanité : elles se trouvent si gênées parmi cette ivraie, qu'elles voudraient que le Père de famille leur permît de l'arracher, et demandent toutes ensemble vengeance du mépris et des outrages que cette semence du serpent fait à sa majesté : s'il ne dépendait que d'elles, elles l'extirperaient sur-le-champ. La terre offre ses gouffres pour l'engloutir. La mer dit, veux-tu que je les fasse périr par un nouveau déluge ? Le soleil dit, dois-je les brûler par mes ardeurs, et leur retirer ma lumière ? L'air dit, dois-je leur refuser la respiration que je leur fournis ? Enfin, toutes les créatures demandent ven-

geance contre les méchans. Ce ne sont point ici des idées chimériques ; il est très-vrai que toutes les créatures ne servent les méchans qu'à regret, qu'elles gémissent sous la servitude et la vanité à laquelle les impies les emploient, et que s'il leur était permis, elles les détruiraient.

Mais que répond le Père de famille à ces désirs empressés des créatures ? *Laissez-les croître ensemble jusqu'au temps de la moisson*. Dieu ne veut pas que les méchans soient entièrement arrachés de dessus la terre. Il veut qu'ils y soient supportés et tolérés jusqu'au temps marqué pour la dernière moisson. Si ces enfans du malin sont élevés aux grandeurs et aux dignités de la terre, il veut qu'on les y laisse, et qu'on leur soit sujet. S'ils possèdent des richesses, il veut qu'ils en jouissent tranquillement, pendant que sa providence le leur permet. Enfin, si ce mélange doit durer jusqu'à la moisson, personne n'a droit d'exercer une vengeance qu'il s'est réservée, et qu'il consommera en son temps ; c'est pourquoi il invite ses serviteurs à la patience ; *laissez-les croître ensemble*. Il veut que les créatures soient sujettes à la vanité et au joug des méchans, jusqu'au terme marqué pour leur délivrance. C'est à quoi doivent prendre garde les serviteurs et les ministres de l'Eglise. Ils doivent supporter patiemment les méchans, et enseigner avec douceur ceux qui sont d'un sentiment contraire, pour essayer *si quelque jour Dieu leur donnera la repentance, pour connaître la vérité et pour sortir des piéges du diable qui les tient captifs pour faire sa volonté*. 2. Tim. II, 24, 25. Ils ne doivent pas se flatter de voir jamais l'Eglise de Dieu exempte d'ivraie, pendant qu'elle sera dans le champ du monde, et il faut qu'ils sachent comment ils doivent se conduire dans cet état de mé-

mélange et de confusion où se trouve l'église militante. Pour cela ils ont besoin de la sagesse céleste, d'un esprit de discernement et de prudence divine, pour ne point se laisser gagner par une trop grande impatience, en voyant les méchans dans le champ de Dieu, ni se livrer à une indulgence charnelle et à une paresse criminelle qui les empêche de purger l'Eglise de Dieu, autant qu'il est possible, par les moyens que lui-même a établis, et qu'il leur met en main.

Mais quelle est la raison pour laquelle Dieu veut qu'on supporte les méchans? La voici : *De peur qu'en cueillant l'ivraie, vous n'arrachiez le bon grain en même temps.* C'est à cause du bon grain que l'ivraie est épargnée; c'est à cause des élus et des fidèles, que Dieu supporte encore les méchans. Lorsque ces personnages mis à mort pour le témoignage de Jésus demandent vengeance de leur sang contre les habitans de la terre, il leur est répondu, qu'ils aient patience *jusqu'à ce que le nombre de leurs compagnons de service et de leurs frères, qui doivent souffrir la mort comme eux, soit accompli*, Apoc. VI, 10, 11. C'est à cause de la semence sainte que Dieu conserve encore la terre, afin que le nombre des élus s'accomplisse. Les enfans de Dieu qui sont encore au monde sont comme la digue qui arrête le torrent de la colère de Dieu et le déluge de ses jugemens sur les hommes, afin qu'ils ne périssent point dans une inondation éternelle : ce sont eux qui retiennent encore la violence des créatures, qui les empêchent de poursuivre les méchans, et de les détruire à la façon de l'interdit. Considérez donc, mondains, que c'est aux pauvres membres de Jésus que vous devez votre conservation; à ces enfans de Dieu, que vous regardez avec tant de dédain, que vous traitez avec tant d'indignité, que

vous haïssez, que vous rejetez et que vous persécutez. Ce sont eux qui sont la cause que la terre vous souffre encore, et que vous jouissez des biens qu'elle vous fournit. C'est à ces pauvres lazares, vous riches mondains, que vous devez tout ce que vous avez encore de biens et de plaisirs en ce monde ; et pourtant vous les estimez si peu, vous les regardez avec tant de mépris! Certes, vous êtes une semence du serpent, que Dieu ne souffrirait pas dans son champ, si ce n'était pour l'amour de ses élus.

Cessez donc de vous conduire d'une manière si indigne, si injuste, si cruelle envers eux, et apprenez à reconnaître leur excellence et leur dignité. Si vous la connaissiez, vous aimeriez mieux avoir un seul enfant de Dieu auprès de vous, que d'être environné de la plus forte garde, ou de la cour la plus brillante : vous seriez attentifs à ne leur point faire de mal ; au contraire vous les aimeriez et vous les conserveriez autant qu'il vous serait possible ; car ce sont vos meilleures armes contre vos ennemis. Malheur au pays, à la ville, et aux sociétés qui bannissent les enfans de Dieu, les membres de Jésus, qui les chassent, et qui ne les veulent point souffrir ! Mais hélas! vous ne connaissez pas ces enfans de Dieu ; vous ne croyez pas que ceux que vous méprisez, que vous haïssez, ceux que vous voyez si maltraités, et si affligés dans le monde, vous ne croyez pas qu'ils en soient ; vous les regardez comme des fous, des insensés, et des fanatiques ; c'est pourquoi Dieu a beau vous crier comme à Moab : *Que ceux de mon peuple qui ont été chassés séjournent chez toi, ô Moab! Sois leur une retraite contre celui qui fait le dégât ;* Esaïe. XVI, 4. Vous ne laissez pas d'exercer

votre orgueil, votre fierté, et votre arrogance contre ces disgrâciés du monde ; c'est pourquoi vous serez enveloppés dans un même jugement que Moab.

2°. Enfin le temps viendra auquel le Père de famille dira aux moissonneurs : *cueillez l'ivraie et la liez en faisseaux pour la brûler, mais assemblez le blé dans mon grenier.* Voici le sort des uns et des autres. L'ivraie sera enfin arrachée du champ de Dieu, parce qu'elle n'y appartient point; ce sont *des plantes que le père céleste n'a point plantées, et qui seront enfin déracinées* ; ce sont des arbres infructueux et stériles, qui après avoir été long-temps épargnés dans la vigne du Seigneur, seront coupés, et l'arrêt *coupe-le*, sera enfin exécuté. L'Ecriture témoigne partout, que le triomphe des méchans est de peu de durée, et que la joie de l'hypocrite n'est que pour un moment. *Quand son élévation monterait jusqu'aux cieux, et que sa tête atteindrait les nues, il périra à jamais comme l'ordure, il s'envolera comme un songe, et on le ne trouvera plus*. Ps. XXXVII, 25. Alors les justes le verront, et se réjouiront : alors ils diront : Voyez ces gens qui ne tenaient point leur force de l'Eternel, mais qui se confiaient en leurs richesses, en leur grandeur, en leur puissance. Oui vous les verrez, vous justes, pensez-y dès maintenant, et ne vous laissez point éblouir par le vain éclat des vanités qui environnent les méchans.

Mais que fera-t-on de cette ivraie quand on l'aura cueillie ? *Liez-la en faisseaux*, dit l'arrêt céleste, *pour la brûler*. C'est donc pour être liée et brûlée que l'ivraie sera cueillie ; deux peines sans doute incomparablement affligeantes et insupportables aux méchans. *Liez* ces âmes si peu accoutumées à être gênées et à mettre

la moindre bride à leurs volontés, ces âmes indépendantes qui ne voulaient suivre que leurs propres penchans; alors elles seront liées par la colère de Dieu de chaînes d'obscurité éternelle, et ne pourront plus donner carrière à leurs passions : elles seront privées de tout ce qui leur faisait plaisir dans le monde ; et avec cette privation de tout bien, elles souffriront les peines d'un feu éternel qui les consumera, et d'un ver immortel qui les rongera. Car l'ivraie sera liée et *brûlée : L'Éternel fera pleuvoir sur les méchans du feu et du souffre ; et un vent de tempête sera la portion de leur breuvage.* Esaïe, 30. Ce sera là le sort déplorable des âmes qui auront laissé régner la semence du serpent en elles. Ah! que n'y pensez-vous sérieusement, âmes charnelles, qui vous donnez maintenant du bon temps, qui êtes si libres dans toutes vos pensées, vos paroles et vos actions, qui vous donnez tant de libertés criminelles. Pensez que vous serez un jour liées, chargées d'un jour insupportables. Vous ne croyez pas qu'à vos plaisirs, aux joies mondaines auxquelles vous vous livrez, et à tout cet amas de vanité dans lequel vous cherchez votre contentement, succédera un feu éternel de douleur et de désespoir, et que vous devez un jour être brûlées dans un feu qui ne s'éteindra point. Non, vous ne croyez pas tout cela ; vous n'attendez rien moins qu'un pareil sort, parce que vous ne pensez pas être de l'ivraie, vous vivez dans la sécurité et dans l'ignorance de ce que vous êtes.

Mais quel sera le sort du bon grain? *Assemblez le blé en mon grenier.* Voici l'heureux sort des enfans de Dieu; ils seront rassemblés. Ces pauvres dispersés, ces bannis qui sont souvent sur cette terre comme des brebis éga-

rées, *errans çà et là, vêtus de peaux de brebis ou de chèvres, dénués, affligés, tourmentés, errans dans les déserts, sur les montagnes et dans les cavernes de la terre*. Hebr, XI, 37, 38. Ces pauvres désolés qui sont souvent seuls *comme le passereau sur le toit*, *qui se lassent de séjourner parmi les habitans de Kédar et au milieu des peuples barbares de Mésec*, *seront alors rassemblés entre les bras de leur Père céleste*, ramenés au troupeau, à l'heureuse société des enfans de paix et recueillis des différens endroits éloignés de la maison de leur Père. Car alors l'*Eternel sera comme un berger qui rassemblera son troupeau entre ses bras, il les retirera d'entre les peuples, il les ramenera dans leur terre et les nourrira sur les montagnes d'Israël près du cours des eaux*, Ezech. XXXIV, 13. *Alors le fils de l'homme envoyera ses anges, qui rassembleront ses élus*, sans qu'aucun d'eux soit laissé en arrière. Matth. XIII. Ils seront assemblés pour être introduits au royaume de leur père, pour être consolés dans le sein d'Abraham, et pour être placés dans les tabernacles éternels, où Dieu *habitera avec eux; eux seront son peuple, et Dieu lui-même sera leur Dieu*. Alors *Dieu essuyera toutes larmes de leurs yeux, la mort ne sera plus, il n'y aura plus ni deuil, ni cris, ni travail; car les premières choses seront passées*, les vaines joies des méchans, les aflictions passagères des enfans de Dieu, ces premières choses-là seront passées pour faire place aux dernières qui seront éternelles.

Alors les bons et les méchans seront dans un éloignement et dans une séparation éternelle les uns des autres; alors il n'y aura plus aucune communication entre eux; car un profond abîme les séparera, de sorte

que ceux qui voudraient passer d'un lieu à un autre ne le pourront. Les méchans demeureront dans les flammes éternelles, auxquelles, comme une maudite ivraie, ils auront été condamnés, et les justes demeureront éternellement dans la joie et la gloire du royaume de leur Dieu; car *les méchans s'en iront aux peines éternelles, et les justes s'en iront à la vie éternelle*, Matth. xxv, 46. Bon Dieu! que nous devrions penser souvent à cette dernière séparation, et à ce double sort des bons et des méchans. O si nous découvrions par la foi ces choses à venir, nous ne serions pas si attachés aux choses présentes! Nous ne ferions pas tant de cas des vanités et des folies passagères de ce monde, nous n'estimerions pas tant la prospérité inconstante des méchans, nous ne serions pas si lâches et si découragés dans les petites afflictions qui ne font que passer.

Chers enfans de Dieu! pensez à cette heure fortunée, à ce moment heureux où vous sauterez de joie et où vous triompherez de n'être pas dans le rang des méchans: cela dissipera tout désir de vous joindre à eux ici-bas dans la recherche des vanités qu'ils aiment: vous ne goûterez point de leurs délices, et vous direz de tout votre cœur, *que mon âme n'entre point dans leur conseil secret, et que ma gloire ne soit point jointe à leur assemblée*, Gen. XLIX, 6. Car si vous voulez avoir lieu de vous réjouir alors d'être échappés aux malheurs de la Babilonne spirituelle, il faut que maintenant vous vous sépariez d'elle, que vous ne touchiez à aucune de ses impuretés. Quiconque ne voudra point boire dans la coupe de la colère du grand Dieu avec les méchans, qu'ils se retirent de leurs iniquités. Fuyez donc la conversation des méchans, ne participez en rien à leurs œuvres, mais

que votre plaisir soit dans la loi de l'Eternel que vous méditerez jour et nuit. Soyez pendant votre séjour ici-bas comme une postérité de Dieu, cherchez votre domicile qui est au ciel, et soupirez après votre patrie céleste. O si nous avions vu ce qui arrivera un jour, que nous aurions de zèle et de sincérité à fuir le monde! Que nous serions ardens à chercher les choses qui sont en haut, ces grandes choses éternelles!

Ah! Seigneur Jésus, ouvre nos cœurs et nos yeux pour aimer et pour voir la grandeur des biens éternels, afin que dégoûtés des vanités passagères du siècle, nous tournions tous nos désirs de ce côté-là. Scelle la vérité de la gloire de ton royaume en nous, afin que l'attrait des biens faux et apparens ne nous séduise et ne nous captive point; mais que mettant tout notre honneur à être ta semence et ta postérité, nous soyions préparés par ta grâce à participer avec tes élus aux grands biens que tu leur as destinés. Seigneur Jésus, aide-nous, et nous fais la grâce de pouvoir te posséder éternellement, Amen!

XVIIme. SERMON.

APPEL DE DIEU AUX HOMMES.

Car le royaume des cieux est semblable à un père de famille, qui sortit dès la pointe du jour, afin de louer des ouvriers pour travailler à *sa vigne. Et ayant accordé avec les ouvriers à un denier par jour, il les envoya à sa vigne etc.* St. MATTH., chap. XX, 1, 16.

Mes bien-aimés Auditeurs!

Nous ne nous arrêterons pas ici à examiner les différentes questions qu'on pourrait former sur cette Parabole, questions qui souvent ne servent qu'à nourrir la curiosité, et à éloigner les âmes du véritable fruit qu'elles doivent tirer des divines vérités qui nous sont proposées. Nous dirons seulement, pour servir d'introduction à cette méditation, que le but du Sauveur était d'instruire ses disciples et ses auditeurs sur ce qui devait arriver au sujet de la réjection des Juifs et de la vocation des gentil.

Un jeune pharisien était venu demander à Jésus le moyen d'hériter de la vie éternelle : après en avoir été

instruit de la bouche du Sauveur, loin de saisir ce moyen, il s'en était allé tout triste, parce qu'il avait de grands biens. Sur cela Jésus-Christ avait pris occasion de représenter un des principaux obstacles qui empêchent les hommes d'embrasser l'evangile, savoir l'attachement aux biens de la terre; c'est ce qui lui fit dire à ses Disciples, qu'il était plus aisé qu'un chameau passât par le trou d'une aiguille, qu'il ne l'était à un riche d'entrer dans le royaume des Cieux. Les disciples surpris de ce discours demandèrent à Jésus : *Qui peut donc être sauvé?* Ensuite par une espèce d'opposition, ils demandent quel serait le partage et le salaire de ceux qui auraient tout abandonné comme ils avaient fait: Jésus-Christ les satisfait sur l'une et sur l'autre de ces questions, et il ajoute à la fin, que *plusieurs sont les derniers, qui seront les premiers, et plusieurs sont les premiers qui seront les derniers.* Ne vous étonnez pas, veut-il dire à ses disciples, de voir les Juifs dans un si triste mépris des moyens de grâce que je leur présente, ne croyez pas que quand même ils rejetteront ce grand salut, d'autres ne l'embrasseront point. Ce peuple, qui a été le plus favorisé de Dieu sera le dernier à cause de son ingratitude, et d'autres qui sont maintenant les derniers, et qui paraissent bien éloignés de mon évangile et du salut, seront les premiers dans mon règne de grâce; de sorte que quand même les Juifs, qui comme ce jeune pharisien sont attachés à leurs richesses spirituelles et temporelles, c'est-à-dire, à leurs propre justice, et à leurs intérêts mondains, seraient rejetés et exclus de mon royaume, vous n'avez pourtant pas sujet de vous récrier, et de dire, *qui peut donc être sauvé?* Car voici, ceux que vous

croyez les moins capables du salut seront appelés à la communion de mon évangile, et à la participation des biens spirituels de mon royaume ; après quoi il ajouta la parabole de notre Texte, *car le royaume des Cieux est semblable*, etc.

Dieu est le père de famille qui doit non-seulement rendre égaux, mais encore préférer ceux qui seront loués et appelés les derniers, à ceux qui avaient été loués les premiers. C'est-là le but principal et naturel du Sauveur dans cette parabole ; cependant je crois que cet aimable Jésus ne nous le reprochera point, si nous nous en servons pour vous faire voir que c'est vous aussi, mes auditeurs, que Dieu invite et loue en sa vigne, et qu'il sort encore tous les jours pour vous attirer à la participation de ses grâces et de son amour ; c'est pourquoi nous voulons considérer aujourd'hui,

I. Comment Dieu appelle les hommes,

II. A quoi il les appelle.

III. Les promesses qu'il leur fait et les récompenses qu'il leur accorde.

Après que l'homme eut abandonné Dieu par sa chute, son âme devint semblable à une vigne livrée au pillage ; sa clôture étant rompue, les sangliers de la forêt la détruisirent, et toutes sortes de bêtes sauvages la broutèrent, de sorte qu'elle ne produisit plus que des grappes sauvages, des ronces et des épines, et elle devint un triste désert rempli d'abomination. Dieu s'étant néanmoins proposé, par un effet de son amour infini, de rétablir cette vigne, il fit pour cela tout ce qui était nécessaire. Il fit déclarer aux hommes par ses prophètes les conseils de sa charité, pour leur ouvrir une porte au véritable

bonheur ; et après leur avoir procuré en son fils Jésus une rédemption éternelle, il a voulu qu'ils fussent appelés de sa part à recevoir les grâces et à jouir des biens qu'il présente dans cette rédemption. C'est pourquoi il emploie toutes sortes de moyens pour les tirer de leur funeste chute. Il sort, pour ainsi dire, de son repos, et vient en la personne de Jésus travailler au rétablissement de leurs âmes ; c'est sur quoi notre bien-aimé Sauveur nous donne matière de méditer dans cette parabole.

I. Comment Dieu appelle-t-il les hommes pour les envoyer en sa vigne. — Il se présente ici trois choses, auxquelles nous devons faire attention.

1°. *Les différens temps* auxquels Dieu sort pour appeler les hommes : il sort dès le point du jour, à six heures, à neuf heures et à onze heures. Cette sortie de Dieu n'est autre chose que la manifestation de son amour éternel et de sa tendre charité envers nous, laquelle s'est faite en Jésus, le seul et unique canal par lequel la divinité se communique, et le seul chemin par lequel nous avons accès auprès d'elle. Jésus-Christ est appelé *la parole du père*, parce que c'est par lui que Dieu a manifesté les conseils adorables de son amour envers les hommes. Il est appelé *le chemin*, parce que c'est par lui que Dieu vient à nous, et que nous allons à lui. La première démarche que Dieu fait, c'est de ne pas tenir son amour renfermé dans son cœur, mais de lui donner essor par le canal de Jésus, et de le faire présenter aux hommes en bien des moyens, en leur offrant sa grâce, la félicité et la gloire qui se trouve dans son union. C'est-là sans doute une chose à laquelle nous de-

vrions faire une sérieuse attention. C'est-là une charité infinie pour laquelle nous devrions avoir la reconnaissance la plus vive. Mais l'homme naturel n'en fait point de cas, jusqu'à ce que Dieu lui ayant ouvert les yeux, il commence à apercevoir ce que c'est, et en le voyant il ne peut assez admirer et exalter la bonté de ce Dieu qui est sorti pour le chercher.

Mais afin de nous mieux découvrir les charitables empressemens de Dieu pour nous accorder sa grâce, notre parabole dit, qu'il ne se contente pas de sortir une ou deux fois. Mais qu'il sort plusieurs fois. Il sort le matin, à trois, à six, à neuf et à onze heurs. Ce qui nous apprend que, depuis le commencement de la vie de l'homme jusqu'à sa fin, Dieu ne se lasse point de le chercher et de l'inviter. En effet ces différens temps auxquels le père de famille sort pour louer les ouvriers, marquent les diverses occasions et les différens attraits par lesquels Dieu cherche à tirer les hommes à lui. Faites attention à ceci, chers auditeurs. Dieu est sorti d'abord au point du jour de votre jeunesse pour vous louer en sa vigne, il vous a reçus dans son alliance par le baptême; afin que, comme de fidèles ouvriers, vous travailliez dans cette vigne à produire de bons fruits à la gloire de Dieu et à l'édification du prochain. Et comme, en croissant et en avançant en âge, vous n'avez guères pensé à cette alliance, que vous avez oublié votre Dieu, pour suivre le monde et vos passions, que vous êtes sortis de la vigne du Seigneur par votre dissipation; Dieu est encore sorti pour vous tirer de cet état.

Il est sorti à la troisième heure du jour, c'est-à-dire au temps de votre jeunesse; il vous a appelés, il vous a touchés, et attirés par plusieurs moyens, par différens

mouvemens de son esprit, par les convictions de vos consciences, par les censures et les exhortations de ceux qui étaient chargés de votre éducation, par toutes les grâces qu'il vous a faites, et par les châtimens qu'il vous a infligés. Quoique la jeunesse soit un temps de légèreté et d'ignorance, où l'âme ne fait pas beaucoup d'attention à la conduite de Dieu à son égard ; cependant si chacun de vous veut rappeler en sa mémoire ce temps de jeunesse dans lequel il ne pensait point à Dieu, depuis l'âge de dix ans jusqu'à celui de vingt, vous pourrez vous souvenir que vous avez éprouvé bien des mouvemens par lesquels Dieu vous invitait à sa grâce. Les dangers dont il vous a délivrés, les maladies qu'il vous a envoyées, les secrètes instructions et réprimandes de son esprit dans votre âme, lorsque vous faisiez du mal, sont autant de moyens par lesquels il cherchait à vous tirer de la dissipation où vous viviez. Jeunes gens, écoutez un peu ce Dieu qui vous parle, faites quelque attention à la conduite de celui qui vous cherche, ne méprisez pas les invitations de son esprit, ni les salutaires instructions de sa sagesse éternelle, qui vous engage à entrer dans la vigne de votre Seigneur. Le feu des passions, la légèreté de votre esprit, la vanité de vos pensées vous empêchent de reconnaître et de suivre ces vocations de Dieu; mais rentrez un peu en vous-mêmes, pensez à votre Créateur aux jours de votre jeunesse, sacrifiez les prémices de votre vie à celui qui s'est livré à la mort pour vous, qui est si digne de vous posseder tout entiers et d'être l'unique objet de votre attachement. Quoique dans cet état d'insouciance vous n'ayez point répondu à ses charitables recherches, il est demeuré fidèle. Il ne vous a pas aban-

donnés, il n'a pas laissé de sortir encore sur les six et neuf heures de votre vie, c'est-à-dire, dans un âge plus mur, où le feu violent de la jeunesse est un peu modéré, et où l'esprit léger de l'homme commence à se fixer.

Vers le midi de votre âge, il vous a appelés de rechef, et vous a loués pour travailler en sa vigne : il vous a sollicités pour employer les forces, la santé, et les autres talens qu'il vous a confiés, à produire de bons fruits, et à chercher les biens qui demeurent éternellement. Mais dans cet âge-là, aussi-bien que dans les autres, il vous a trouvés peu disposés à l'écouter. Il vous a trouvés occupés aux soins d'un ménage, livrés aux soucis dévorans de la terre, à l'établissement de votre fortune et de celle de vos enfans ; il vous a trouvés uniquement attachés aux choses présentes ; de sorte que vous ne profitez pas plus des attraits de Dieu dans cet âge, que vous n'avez fait dans le temps de votre folle jeunesse.

Mais enfin, quand l'homme est sur le déclin de son âge, et comme à la dernière heure du jour de sa vie, Dieu fait encore une tentative. Il sort sur les onze heures pour tâcher de le louer et de l'attirer dans sa vigne, c'est-à-dire à la participation de sa grâce. Oui, cet homme qui a négligé, pendant toute sa vie, la vocation de Dieu, qui s'est rendu sourd à ses invitations, qui a vieilli dans le péché et dans la vanité, Dieu l'appelle encore dans sa vieillesse : il ne lui a pas encore tout-à-fait fermé la porte de sa grâce : il lui offre encore les moyens de retourner à lui. C'est ce qui, d'un côté, doit encourager ceux qui ont vieilli sous le joug de Satan et du péché, à aller à celui qui les invite si gracieusement à la dernière heure, et à ne pas négliger cet appel, sous ce faux

prétexte qu'il est trop tard pour aller dans la vigne du Seigneur : mais, d'un autre côté, cela ne doit pas endormir les autres dans la sécurité, et leur faire croire qu'il sera assez temps de suivre la vocation de Dieu à la dernière heure de leur vie, et quand ils auront été rassasiés des délices du péché dans lesquelles ils prennent plaisir à passer leurs plus belles années; car celui qui pêche ainsi malicieusement, et qui se prévaut de la grâce de Dieu pour s'endurcir dans le mal, se met en danger de périr dans ses délais : un vent de colère venant à souffler, il se verra enlevé au milieu de sa course, avant que cette vieillesse arrive où il prétend se convertir. D'ailleurs quand l'homme a passé toute sa vie dans le péché, son cœur devient si stupide, si endurci, si froid et si indifférent par les actes réitérés du péché et par l'habitude du vice, qu'il a incomparablement plus de peine à entendre la voix de Dieu, et à sentir ses attraits, que dans le temps de sa jeunesse, où son cœur était moins dur et sa conscience moins cautérisée. Chers auditeurs, ne vous moquez point de Dieu, et n'endurcissez point vos cœurs quand vous entendez sa voix, de peur que ce Dieu ne jure, dans sa colère, que vous n'entrerez point dans son repos, et ne vous fasse enlever par la mort, dans le temps que vous y penserez le moins.

Il ne sera pas inutile de vous faire encore observer que ces différens temps auxquels le Père de famille sort, sont des momens de grâce particuliers que Dieu accorde aux âmes pour les tirer à soi; car quoiqu'il appelle les hommes pendant toute leur vie, par sa grâce générale, il y a de certains temps dans lesquels Dieu sort d'une manière particulière, et tire une âme avec plus de force

que dans d'autre temps : il n'y a personne qui n'éprouve ces marques d'une visitation particulière et gracieuse. Tout ceci nous fournit matière à faire deux réflexions.

Premièrement, considérez quel est l'amour incomparable de Dieu envers vous, et quels soins infatigables ce Père tendre a de votre salut, dans le temps que vous n'y pensez point, et que vous vivez dans une indifférence criminelle pour une chose si importante. Faites-y plus d'attention que vous n'avez fait jusqu'à présent. Certes, c'est une ingratitude bien indigne envers un tel bienfaiteur, que de souffrir qu'il coure sans cesse après vous, sans vouloir, de votre côté, l'écouter ni répondre aux soins qu'il se donne pour votre bien. Tournez-vous vers ce Dieu qui vous appelle, et regardez celui qui vous crie, *venez à moi.* Il faut avouer que l'homme est plongé dans une prodigieuse indolence pour ce qui concerne son salut : Dieu aurait sujet de lui dire, en le voyant faire si peu de cas de ses grâces, comme il disait à l'Israël ingrat : *Mon peuple, que t'ai-je fait; et en quoi t'ai-je causé de la peine? Réponds-moi. Souviens-toi, mon peuple, de ce que j'ai fait pour toi depuis Sittim jusqu'en Guilgal, fian que tu connaisses que l'Eternel est juste.* Mich. VI, 3. Oui, chers auditeurs, souvenez-vous de ce que Dieu a fait depuis le commencement de votre vie jusqu'à maintenant, pour vous tirer de votre misère et vous amener à la participation des biens éternels qu'il vous a acquis. Si vous y pensiez sérieusement, vous ne pourriez vous empêcher d'être touchés d'une salutaire confusion, à la vue de votre ingratitude, et vous diriez avec ce même Israël ingrat, mais devenu pénitent : *Avec quoi préviendrai-je l'Eternel, et comment me prosternerai-je devant le Dieu souverain?*

Oui sans doute, vous ne pourriez assez vous humilier devant un Dieu si bon, ni assez lui rendre grâces de la patience avec laquelle ils vous a supportés; et des soins charitables qu'il a pris de votre conservation et de votre salut. Mais hélas! l'homme ne fait point attention à tout cela, Satan l'endort dans la sécurité, et les vanités de la terre l'occupent tellement qu'elles rendent captives toutes les puissances de son âme. Cependant nous devons vous le dire; ce Dieu qui prend tant de soin de vous, est une majesté infinie, qui ne se taira pas toujours sur le mépris que vous faites de sa grandeur : il ne veut et ne peut être raillé impunément. Un jour il vous sera dur de soutenir le poids de la colère de ce Dieu dont vous aurez méprisé l'amour. Alors vous reconnaîtrez, mais trop tard, le tort insigne que vous vous serez fait, vous détesterez votre aveuglement et votre folie; mais il ne sera plus temps; car le temps heureux de grâce que vous avez maintenant ne reviendra plus jamais, si vous le laissez passer sans en profiter.

Secondement, de cette réflexion il en naît une autre : c'est que vous devez prendre garde aux heures et aux momens particuliers de grâce dans lesquels Dieu vous cherche. Remarquez, chers amis, quand vous sentez dans vous quelque puissante conviction de votre misère, que vos consciences vous reprochent et vous convainquent de péché, d'une manière qui met vos cœurs en agitation. Lorsque vous tombez dans quelque tristesse dont vous ne connaissez pas la cause, que vous sentez vos cœurs attendris et remplis d'un certain dégoût de vous-mêmes et du monde. Lorsque par quelque affliction, ou quelque marque éclatante de la colère de Dieu,

vous vous sentez saisis de crainte. Lorsque l'immense charité de Dieu, peinte dans le tableau des souffrances et de la mort de Jésus, touche vos cœurs ; pensez que ce sont-là des moyens de grâce par lesquels Dieu sort pour vous chercher. Ce sont des temps de visitation qu'il ne faut pas négliger ; sachez donc en profiter. Souvenez-vous que c'est Dieu qui vous attire et qui vous invite ; tournez-vous vers lui, allez épancher votre cœur devant lui, cherchez à vous entretenir avec lui, afin qu'il vous mette en état de suivre sa vocation. Hélas! la plupart des hommes ne font que peu d'attention à ces momens de grâce : souvent ils les prennent pour des productions d'un esprit mélancolique, ou même quelquefois pour des tentations du diable ; c'est pourquoi, loin de les admettre, ils cherchent à les étouffer, et à s'en délivrer par la dissipation, par des conversations mondaines, par les divertissemens, les jeux, et par d'autres stratagèmes que Satan leur fournit pour se soustraire aux opérations de la grâce : de cette manière ils négligent le temps heureux auquel Dieu les visite et les appelle dans sa vigne. Prenez-y donc garde, chers auditeurs, profitez mieux de ces momens-là, et permettez à l'esprit de Dieu de commencer en vous l'œuvre de sa grâce ; afin qu'elle se continue et s'achève pour la gloire de votre Dieu, et pour votre salut.

2°. Une *seconde* chose à laquelle nous devons faire attention dans cette première partie, c'est *l'état dans lequel Dieu trouve les hommes*, lorsqu'il vient les appeler : notre texte dit, *qu'il en trouva qui étaient assis sur la place, qui ne faisaient rien.* Voici deux tristes dispositions dans lesquelles Dieu trouve les hommes. *Il les trouve sur la place* ; ce qui marque l'agitation, la

dissipation où se trouve l'homme naturel. Il est au milieu des créatures comme sur un marché, tantôt un objet le frappe et le distrait, tantôt un autre l'occupe et le trouble; tantôt une passion l'emporte, tantôt une autre. Il est rempli d'une foule innombrable de désirs et de mouvemens différens qui dissipent son âme, et qui la détournent de chercher les biens véritables et solides. Il est sur une place, il n'est point chez lui, car c'est où il aime le moins à être. Il aime mieux se dissiper par les objets extérieurs, que de demeurer dans sa propre maison, pour entrer dans sa conscience, et pour examiner l'intérieur de son âme. Il n'y a guère d'emblême qui représente mieux l'état inquiet de l'homme charnel que le murmure, le trouble, et le fracas d'une place publique; car son plus grand mal et l'une des principales misères qui le perd, c'est l'inattention, la dissipation et la légèreté. Il ne pense point aux choses d'en-haut, il ne considère que ce qui est devant ses yeux; il s'égare parmi une infinité d'objets, sans trouver le vrai et le solide; delà vient que l'esprit de Dieu compare l'homme naturel *à un âne sauvage aimant à humer l'air à son plaisir, à un dromadaire léger, qui ne tient point de route certaine*. Jérémie. II, 23. En effet, il s'amuse à mille inutilités, dans le temps qu'il néglige le nécessaire et qu'il méprise les choses qui méritent tout son attachement et toutes ses recherches.

Sur cette place l'homme est *oisif*, ou il ne fait rien de bon. Un second caractère de l'homme naturel, c'est l'oisiveté, la paresse et l'inaction à l'égard des choses divines et éternelles. Tous ses désirs, ses penchans et son travail ne vont qu'à la terre et aux choses de la vie présente; c'est à elles qu'il donne son zèle, son em-

pressement, ses soins; mais pour les choses invisibles il ne s'en occupe point, parce qu'elles ne sont point agréables à sa chair; s'il a du temps, qu'il ne sache à quoi employer, il aimera mieux le passer dans l'oisiveté, dans la dissipation, et dans mille pensées vaines et frivoles, que de l'employer à converser avec Dieu, à réfléchir sur soi-même, et à penser sérieusement aux choses à venir. Delà vient que l'Ecriture sainte nous le représente comme un paresseux qui ne veut point se lever de son lit de mollesse: *Va paresseux*, dit Salomon, *vers la fourmi et t'instruis de ses voies: Quand te leveras-tu? Un peu de sommeil, dis-tu, et ta pauvreté viendra comme un passant, et ta disette comme un homme armé.* Elle nous represente l'âme d'un tel paresseux comme un champ tout hérissé d'épines et de ronces. *J'ai passé auprès du champ de l'homme paresreux, et auprès de la vigne de l'homme dépourvu de sens, et voilà, tout y était monté en chardons, les orties en avaient couvert le dessus, et la cloison de pierre en était démolie.* Prov. XXIV, 30. Considérez dans ce passage les deux caractères de l'homme naturel, qui sont d'être dépourvu de sens et paresseux. Heureux qui ajoute avec salomon! *et je mis cela dans mon cœur.* Heureux qui le reconnaît et qui, attentif aux instructions de la sagesse céleste, se laisse salutairement convaincre de sa misère, et en cherche la délivrance par une obéissance volontaire aux invitations de la grâce.

3°. La troisième observation que nous avons à faire ici, regarde *la manière* dont Dieu loue ces ouvriers. Nous remarquons qu'à l'égard des premiers, il fait un accord avec eux: *Quand il eut accordé avec eux à un denier, il les envoya dans sa vigne.* C'est ici une es-

pèce d'alliance que Dieu fait avec ces *premiers* : il y joint les promesses de la récompense: ce n'est pas que Dieu ne soit en droit d'exiger de l'homme une obéissance absolue, sans que celui-ci ait droit d'en espérer aucun avantage. Mais Dieu, qui d'un côté a infiniment d'amour et de condescendance pour l'homme, et qui, de l'autre, connaît parfaitement sa nature, qui aspire au bonheur, se sert de cette disposition pour l'attirer à lui et pour le soumettre à ses volontés. De là vient qu'en l'appelant dans sa vigne, il lui fait d'excellentes promesses, il lui découvre les avantages incomparables qu'il en retirera, et lui déclare qu'il ne veut point que son travail soit sans fruit, mais qu'il veut l'en récompenser éternellement. C'est ce dont la parole de Dieu rend témoignage par les excellentes promesses qu'elle propose aux hommes, lesquelles ne sont point de simples paroles, comme si Dieu voulait seulement les flatter, mais des découvertes que Dieu leur fait des biens solides qu'il leur prépare, et qui seuls sont capables de remplir les désirs infinis de leur âme. La première voie que Dieu emploie pour incliner puissamment un cœur à suivre sa vocation, à quitter le marché de ce monde, pour aller travailler dans sa vigne ; c'est de légitimer la vérité de toutes ses promesses, par lesquelles il l'assure d'une gloire et d'une félicité infinie pour le temps et pour l'éternité.

Quant aux *seconds* de ces ouvriers, il ne leur propose point de promesses expresses, il ne détermine point ce qu'il leur donnera ; il leur dit seulement : *Allez-vous-en dans ma vigne, et vous recevrez ce qui sera raisonnable.* A l'égard de certaines âmes, Dieu n'use pas de beaucoup de représentations, il ne marchande pas avec elles, mais

il leur commande, *allez allez-vous-en dans ma vigne;* et l'obéissance suit le commandement. Il y a des âmes que Dieu change et convertit en leur commandant de le suivre, et par le seul acte de sa volonté, en rendant son commandement aussi efficace qu'il est nécessaire pour les porter à lui obéir. Jésus dit à Mathieu : *Suis-moi, et Mathieu se levant le suivit.* Quand il veut convertir Paul, après l'avoir renversé par sa lumière céleste, il lui commande d'entrer dans la ville, et que *là on lui dirait ce qu'il aurait à faire.* Ce commandement fut suivi de l'obéissance. Paul ne consulta pas long-temps la chair et le sang, mais il se laissa conduire où la puissante main de Dieu le voulut mener. Gal. 1, 15, 16. Telle est la grâce particulière que Dieu a faite et qu'il fait encore à plusieurs âmes de les convertir par sa puissante parole, en leur disant seulement, *allez, venez;* mais c'est que ce commandement gracieux porte avec soi son efficace, qui donne à une âme un doux penchant à le suivre; en même temps il lui apprend que ce Dieu bon ne manquera pas de lui donner ce qui sera raisonnable, puisqu'il ne saurait vouloir que son bonheur et son salut: c'est pourquoi elle se soumet à ses ordres avec une obéissance aveugle, prompte et enfantine.

A l'égard des *troisièmes*, il se sert de reproches et de censures : *Pourquoi vous tenez-vous ici tout le jour sans rien faire?* Voici une autre conduite de la sagesse de Dieu dans la vocation des âmes, et même la plus ordinaire. Il commence par leur reprocher leurs péchés, par les convaincre de leur misère, et du triste état dans lequel elles demeurent, en vivant dans l'impénitence et dans la corruption du siècle. Il leur fait sentir le tort qu'elles ont de passer leur vie, non-seule-

ment dans des choses inutiles, mais encore de négliger l'œuvre principale pour laquelle elles sont dans le monde, en se livrant à des désordres continuels qui les éloignent de Dieu. En découvrant ainsi à une âme ses maladies, il la dispose à chercher et à soupirer après le médecin; car il n'y a que ceux qui sont malades qui ont besoin de médecin; il n'y a que ceux qui sont tourmentés par le sentiment de leurs péchés, qui ont besoin de venir à Jésus pour trouver le repos de leurs âmes. C'est ainsi que Dieu attire les uns par la douceur, les autres par la rigueur, et d'autres par son commandement absolu. Examinez toutes les conversions qui se sont faites dans le monde, vous verrez qu'elles se rapportent à l'une de ces trois manières; ou Dieu a touché les hommes par la douceur de ses promesses, ou il les a épouvantés par ses menaces, ou il les a arrachés comme par la force toute puissante de sa volonté, et par l'efficace de sa parole; car la parole de Dieu est toujours un des moyens dont il se sert pour opérer ces différentes conversions.

Il faut, chers auditeurs, que vous ayez été appelés de Dieu à la conversion, par l'une ou l'autre de ces voies, si jamais vous y êtes parvenus. Examinez-vous là-dessus. Avez-vous jamais senti que la douceur des promesses de Dieu en Jésus ait incliné vos cœurs à vous donner à lui? ou avez-vous été puissamment convaincus de votre misère, pour vous tourner vers lui, afin de trouver votre guérison dans les plaies de Jésus? ou enfin quelque grâce particulière vous a-t-elle arrachés comme par violence de votre état de sécurité, pour vous faire travailler à votre salut? S'il est vrai qu'il se passe toujours quelque chose de semblable dans la conversion d'une âme, et qu'elle éprouve de pareilles opérations

efficaces de la grâce, toute âme qui aura été convertie des ténèbres à la lumière, en aura éprouvé quelque chose. Si elle a été attirée par les convictions de péché, elle aura aussi goûté la douceur des promesses de Dieu. Après que le Père de famille a dit à ces ouvriers, *pourquoi vous tenez-vous ici sans rien faire*, il ajoute la consolation et la promesse, *allez-vous-en aussi dans ma vigne, et vous recevrez ce qui sera raisonnable*. Ainsi quand Dieu a fait sentir à une âme les censures de la loi, il lui ouvre la porte de ses promesses, et lui fait voir, par ses tendres invitations, qu'elle doit venir à lui pour y trouver la vie et le bonheur. Mais si elle a été premièrement touchée par d'autres voies, comme par les promesses, ou par un commandement particulier de Dieu, elle éprouvera aussi ensuite les convictions de péché, le sentiment de la misère et de la corruption où elle est tombée par le péché, et les autres mouvemens qui se font sentir dans les âmes pénitentes. Car quoique les opérations de la grâce soient différentes, par rapport à de certaines circonstances, elles sont toujours les mêmes par rapport à la réalité. Ainsi, chers amis, si vous avez jamais été convertis, vous devez avoir éprouvé toutes ces choses.

II. Mais à quoi Dieu appelle-t-il les hommes? Notre texte nous l'indique, quand il dit, que le père de famille dit aux ouvriers qu'il avait trouvé sur le marché: *allez vous-en dans ma vigne*.

1°. Dieu appelle donc les hommes, à quitter la place publique de la vanité où ils se dissipent et négligent les choses éternelles. Cette place, comme nous l'avons vû, c'est l'amour des faux biens qui captivent les âmes. C'est le monde et les choses qui y sont, à quoi l'homme

s'attachep ar les vains devoirs et l'orgueil de la vie. C'est ce lieu que l'homme doit quitter par l'ordre de Dieu, pour aller dans sa vigne et devenir participant de sa grâce. Il veut qu'il détache ses affections, son amour et son cœur des choses présentes pour les élever vers les choses d'en-haut, qui sont éternelles. Quand nous parlons de quitter le monde, de renoncer au monde, nous n'entendons pas par-là un éloignement, ou un détachement corporel et extérieur : ce n'est pas se renfermer dans un cloître ou dans quelque solitude : ce n'est pas chercher les déserts, pour s'éloigner de tout commerce avec les hommes, *parce que*, comme dit St.-Paul, *il faudrait pour cela sortir tout à-fait du monde*, 1. Cor. v, 10. Mais ce renoncement est un détachement du cœur, qui par la force de la grâce, arrache ses désirs, ses penchans et ses affections aux choses mondaines et aux vanités de la terre. Lorsqu'il commence à sentir du dégoût pour ces choses, il commence en même temps à les combattre, à leur résister et à les mortifier. Ce dégoût, cet abandon intérieur, par lequel un disciple de Jésus détache son cœur du monde ne manque pas de produire à l'extérieur un éloignement sincère et constant, du commerce dangereux et de la communication contagieuse des méchans; il ne communique plus aux œuvres infructueuses des ténèbres; il ne participe point à leurs délices, il dit avec Jacob: *Que mon âme n'entre point dans leur conseil secret et que ma gloire ne soit point jointe à leur assemblée.* Et c'est ainsi qu'il quitte la place sur laquelle Dieu l'a trouvé quand il est venu l'appeler.

C'est ici une des premières dispositions que Dieu demande d'une âme qu'il appelle à la conversion, et une

des premières opérations que sa grâce produit dans ceux qui donnent lieu à la vocation divine. Il leur donne du dégoût pour ce qu'ils aimaient auparavant, et de l'amour pour ce qu'ils haissaient : une âme se sent détachée et dégoûtée des joies charnelles, des divertissemens mondains, des conversations inutiles, des jeux et des autres vanités dans lesquelles sa corruption prenait du plaisir et trouvait sa nourriture. Les honneurs, les richesses, les plaisirs et les autres biens apparens de la terre n'ont plus pour elle les mêmes appas; elle tourne ses désirs vers de meilleurs biens, elle soupire après les choses invisibles et éternelles. Dans le changement qu'elle éprouve, elle s'étonne de l'aveuglement dans lequel elle était, et de la folie qui la tenait attachée à ce monde trompeur, elle se répète souvent : *pourquoi te tenais-tu ainsi tout le jour sur la place sans rien faire?* Elle ne sait que répondre à ces reproches, elle en reconnaît la justice, elle avoue et déteste sa folie; et si elle ose alléguer quelque excuse devant son Dieu, c'est celle dont ces ouvriers se servent : *C'est parce que personne ne nous a loués*. Elle dit quelquefois à son Dieu. « Hélas! seigneur, personne ne m'avait sollicitée de ta part, personne ne m'avait découvert mon état malheureux d'impénitence; ceux qui devaient faire les invitations de ta part m'ont souvent flatté dans ma mauvaise vie, il m'ont plûtôt donné occasion de me tromper moi-même, que de me reconnaître pour ce que j'étais : ainsi loin de croire que je fusse aussi misérable que je le suis, je me flattais d'être dans ta vigne, dans le temps que j'étais enfoncée dans la vanité. Mais maintenant que ta grâce puissante me vient dévoiler mon état, et me convaincre de mes négligences, j'en suis confus, seigneur,

et j'ai horreur d'avoir si long-temps croupi dans l'impénitence et dans le péché; et je souhaite par ta grâce en sortir, et participer à tes biens. Ce sont-là à peu près les mouvemens qui se font sentir dans une âme pénitente qui se sent attirée à quitter le monde pour se donner à Dieu.

C'est à vous, chers auditeurs, à examiner si vous avez jamais senti quelque chose de semblable dans vous; si la grâce vous a jamais donné du dégoût et de la haine pour ces vanités trompeuses qui vous environnent, et si vous en avez jamais reconnu le vide, pour les quitter et pour vous tourner vers d'autres biens? Certes, si le monde et toutes les choses qui y sont, ne vous sont point à charge; c'est une marque que la grâce n'a pas encore gagné vos cœurs. Oui, c'est une marque qu'une âme n'a point encore donné place aux invitations de Dieu, lorsque tout cet amas de vanités, que le monde lui présente, ne lui est point un fardeau, et qu'enfin elle suit le train du siècle. Une telle âme n'est certainement pas encore dans la vigne de Dieu. Et si vous vous sentez encore tels, vous avez sujet de déplorer votre état et d'en chercher de tout votre cœur la délivrance par la grâce de Dieu, en acceptant les offres charitables qu'il vous fait faire.

2°. La seconde chose à quoi Dieu appelle les hommes, lorsqu'il les tire à soi, c'est le *travail*. Ceux que le Père de famille loue sont appelés *des ouvriers*, et ils sont loués et envoyés dans la vigne, non pour y être oisifs comme ils étaient sur le marché, mais pour y travailler. Ainsi quand Dieu appelle un homme à la communion de son fils par son Évangile, ce n'est pas pour y être un arbre stérile, ou un serviteur paresseux, mais une

plante féconde; c'est pour être *un ouvrier* dans sa vigne, qui produise un fruit permanent dans la vie éternelle. Le christianisme n'est point un état de paresse et d'oisiveté, mais c'est un état de vigilance, d'activité et de diligence spirituelle. L'ouvrage du salut demande qu'on s'y occupe *avec crainte et tremblement*. Phil. II, 12. C'est un exercice dans lequel *nous avons à combattre, non contre la chair et le sang, mais contre les esprits malins*. Eph. VI, 12. *C'est une porte étroite par laquelle il faut se faire violence pour entrer, c'est un chemin étroit dans lequel il faut marcher avec précaution et fermeté*. Matth. VII, 13, 14. Enfin c'est un état de mortification, et de renoncement dans lequel il faut sans cesse résister, surmonter et mortifier les membres du vieil homme. Gal. V, 24.

Toutes ces idées et ces descriptions ne représentent pas un état agréable à la nature; mais ce n'est que la chair qui en souffre, qui trouve de la gêne et de la mortification dans ce travail; quant à l'esprit, il y trouve son repos, et sa nourriture. Quand on connaît Jésus, il est doux de l'aimer et de le suivre. C'est un plaisir à une âme qui suit les attraits puissans de sa grâce de voir les progrès que l'esprit de Dieu fait en elle, et ce lui est une joie de faire sa volonté.

Ce qui cause toutes les dificultés que les disciples de Jésus rencontrent dans la vigne du Seigneur, ce sont les ennemis intérieurs et extérieurs qui s'opposent à leur avancement. En quittant le marché de la vanité, et en entrant dans la vigne du Seigneur, ils renoncent au service des maîtres qu'ils avaient servis jusqu'alors, à la tyrannie du Diable, à la servitude du péché, à l'esclavage de la chair. Ils ne veulent plus suivre comme

auparavant les volontés de ces tyrans; mais consacrés de corps et d'âme, à leur unique et véritable maître, ils ne veulent plus vivre que pour lui, ni travailler qu'à ce qui lui est agréable. Ce parti irrite les ennemis sous la tyrannie desquels l'homme vivait; ils s'opposent à ses désirs, et le traversent dans ses bons desseins, de sorte qu'il faut qu'il entre dans un état de combat très-mortifiant, qui l'oblige souvent à crier: *Hélas! misérable que je suis, qui me délivrera du corps de cette mort.* Rom. VII, 24. C'est ainsi, chers amis, que le Seigneur, en nous appelant à lui, ne nous promet point les plaisirs qui flattent les sens: il nous déclarent naïvement qu'il nous appelle au travail, à la mortification, et au renoncement.

Quand nous disons qu'il nous appelle au travail, il faut remarquer, que ce travail ne doit jamais être attribué aux forces naturelles de l'homme, comme s'il venait de son propre fond; car quoique les Saintes Ecritures le recommandent par manière de précepte, elles n'en font pas une partie du changement et du renouvellement de l'homme, comme s'il pouvait opérer indépendamment de la grâce, ou coopérer avec elle. La vraie obéissance de la créature envers Dieu n'est proprement que l'œuvre de la grâce de Dieu dans la créature. La conversion de l'homme, dans son commencement, dans ses progrès et dans sa perfection est uniquement l'œuvre du Saint-Esprit, qui nous applique tout ce que Jésus-Christ nous a acquis et mérité, pour nous faire croître quant à l'homme intérieur, et pour retracer l'image du fils de Dieu en nous. Ainsi on doit dire de ce travail, ce que saint Paul disait de celui de son apostolat; *J'ai travaillé plus qu'eux, toutefois non point*

moi, mais la grâce de Dieu qui habite en moi. On doit dire de ce travail du chrétien, ce que le même apôtre dit de la vie du fidèle; *Je vis, non point moi, mais Christ vit en moi, et ce que je vis en la chair, je le vis en la foi du fils de Dieu.* Delà vient, que quoique une âme ait beaucoup d'ennemis et intérieurs et extérieurs, contre les violences et les ruses desquels elle est obligée de se défendre; elle les renverse et les surmonte facilement, par les armes spirituelles que le St.-Esprit lui met en main, et qu'il dirige lui-même : elle n'est point réduite à se décourager ou à reculer en disant: *Hélas! misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort;* mais elle chante avec une sainte allégresse de cœur; *Grâces à Dieu qui m'a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ.*

Si le christianisme est un travail, c'est un travail infiniment utile et profitable; ce n'est point dans un lieu désert et stérile que les ouvriers sont appelés à travailler. La vigne produit le fruit le plus excellent, un fruit qui réjouit Dieu et les hommes, de sorte que les soins qu'on en prend sont bien récompensés quand Dieu les bénit. Ainsi le christianisme est un travail qui procure les fruits les plus excellens de l'esprit, des fruits qui servent non-seulement à notre consolation, mais à la gloire de Dieu. Les hommes sont loués et appelés à la vigne du seigneur, afin qu'ils y produisent ces fruits; et dès qu'une âme y est introduite, il ne se peut pas qu'on ne voie bientôt des fruits de son travail : ce n'est pas proprement les peines qu'elle prend qui sont la cause des fruits qu'elle produit, mais c'est la grâce et la bénédiction de son Dieu qui agit en elle. C'est pourquoi notre sauveur dit à ses disciples; *je suis le cep et*

vous en êtes les sarments, celui qui demeure en moi et moi en lui porte beaucoup de fruits, car hors de moi vous ne pouvez rien faire. Jean. 15, 5.

Quand un Chrétien est occupé dans la vigne du Seigneur, ce n'est point à une chimère qu'il travaille, ce n'est point à une chose dont il ne doive point tirer d'utilité; c'est à une œuvre dont les productions sont très-réelles, et dont les fruits sont non-seulement visibles, mais encore doux et consolans. Il serait à souhaiter que les hommes voulussent examiner quel est le travail auquel ils s'occupent par les fruits qu'ils produisent. S'il sont dans la vigne du seigneur, dans le règne de Jésus, s'ils s'y occupent sérieusement, ils ne manqueront pas de produire des fruits convenables à la nature de la vigne dans laquelle ils travailleut; on verra chez eux douceur, patience, humilité : on y trouvera la joie divine, les forces de l'esprit de Jésus, et les consolations de cet esprit qui soutient et qui fortifie contre toutes les tentations et dans toutes les afflictions. Plut à Dieu qu'on trouvât de pareils fruits parmi vous, mes chers auditeurs! Mais hélas! si je visite vos communautés, vos sociétés, vos familles, et la vigne de vos cœurs, j'y rencontre bien des fruits mauvais; des raisins dont le vin est un venin, et un fiel amer, de sorte que je suis obligé de conclure que vos vignes sont du terroir de Sodome, et du plant de Gomorrhe; que vous n'êtes point des ouvriers de Dieu qui travaillez dans sa vigne, mais des mercenaires de Satan, et des ouvriers d'iniquité qui ne travaillez qu'à votre perdition. En effet on ne voit guères parmi vous que des fruits de la chair et des œuvres de ténèbres, qui sont *l'impureté, l'insolence, les inimitiés, les querelles, les colères, les divisions, l'en-*

vie, la haine, le meurtre, l'ivrognerie, la gourmandise, Gal. v, 19. Ce sont-là les tristes fruits qu'on trouve abondamment chez vous, et à peine peut-on jeter les yeux sur un endroit sans y apercevoir les mauvaises productions du service que vous rendez au vigneron infernal.

Quant aux bons fruits, quiconque en voudrait chercher parmi vous, aurait sujet de se plaindre, comme autrefois Michée : *Hélas! je suis comme quand on a cueilli les fruits d'été et les grapillages de la vendange, il n'y a point de grappe pour manger, et cependant mon âme désirerait des premiers fruits*. Mich. VII, 1, 2. Ne vous étonnez point de ceci, et ne vous en scandalisez point, mais ouvrez les yeux sur vous-mêmes et sur ceux au milieu desquels vous vivez. Examinez ce que vous êtes et ce qu'ils sont; examinez vos œuvres, votre vie et votre conduite, et considérez l'état dans lequel le monde vit. Sur-tout demandez à Dieu des yeux éclairés de la lumière de son esprit, et vous verrez bientôt comment les chrétiens se sont détournés et sont devenus une vigne de plants abatardis, qui ne produit plus que des grappes sauvages. Si au lieu de nous roidir contre de pareils témoignages, nous commencions à nous connaître et à donner gloire à la vérité; si, à la vue des mauvais fruits que nous produisons, qui sont connus de tout le monde, et qui sont des marques du mauvais travail auquel nous nous occupons, nous voulions avouer notre misère, désirer notre délivrance, et tâcher de devenir des ouvriers de Dieu pour travailler à l'œuvre de notre salut, nous verrions un jour l'accomplissement de ses promesses, et la récompense qu'il accorde à ses fidèles serviteurs. Nous en voyons un exemple dans les

ouvriers de notre texte, qui, après leur travail, reçoivent leur salaire : ce salaire sera le sujet de la troisième partie de notre méditation.

III. Le salaire que les ouvriers de notre texte reçoivent, c'est un *denier* qui leur est payé selon qu'il leur avait été promis. Un denier était le salaire ordinaire qu'on donnait aux journaliers ; et cela faisait environ cinq au six sous de notre monnaie : ce denier leur fut donné au soir, lorsque le travail de la journée était fini. Ceci nous donne matière d'examiner la récompense gratuite que Dieu accordera un jour à ses enfans.

1°. C'est *une récompense assurée*, qui sera infailliblement donnée aux ouvriers au jour de la grande rétribution. Elle est assurée, parce qu'elle est fondée sur l'alliance et sur les promesses de Dieu. Le Père de famille s'était accordé avec les ouvriers ; ainsi leur salaire était certain, en supposant que celui qui avait fait cet accord avec eux était homme de parole et de bonne foi. De même Dieu, dans son alliance et par ses promesses, s'est engagé à donner une récompense à ses enfans, à ceux qui travaillent fidèlement dans sa vigne. Il l'a non-seulement promis, mais encore *il y a fait intervenir le serment, afin que par deux choses immuables dans lesquelles il est impossible que Dieu trompe*, la récompense soit assurée aux héritiers de la promesse, et et qu'ils aient une ferme consolation. Ces promesses immuables de Dieu sont, sans contredit, une puissante consolation pour les enfans de Dieu au milieu de leurs travaux et de leurs afflictions. Lorsqu'ils sont obligés de porter le faix et le hâle du jour du travail dans la vigne du Seigneur, ils ont ces promesses devant les yeux, qui

les assurent que les petites peines qu'ils essuient seront abondamment récompensées ; que leur légère affliction qui ne fait que passer, produira *un poids d'une gloire excellemment excellente*, 2. Cor. IV, 17. Qu'un jour leur tristesse sera changée en une loi éternelle, lorsqu'après avoir souffert avec Jésus ils règneront avec lui, *et qu'après avoir semé avec larmes, ils moissonneront avec chant de triomphe*. Ces excellentes promesses venant à être appliquées par le Saint-Esprit dans les âmes des enfans de Dieu, leur sont de puissans soutiens, parce qu'ils sont assurés par-là que leur salaire est certain, et que leur travail en notre Seigneur Jésus-Christ n'est point vain.

Chers amis, qui combattez pour la foi et qui travaillez dans la vigne du Seigneur, où vous essuyez beaucoup d'afflictions et de traverses, prenez ces promesses dans vos cœurs, ayez-les devant les yeux, et par elles fortifiez-vous dans le dessein que vous avez de vous attacher à Dieu et de suivre Jésus. Notre nature est si paresseuse et sitôt découragée, qu'il est nécessaire que nous soyons sans cesse aiguillonnés par l'esprit de Dieu, et qu'il nous représente continuellement ces promesses pour nous soutenir. On ne peut pas dire combien cela donne de force et de courage à une âme. Remettez-vous souvent en mémoire que ce n'est que pour un peu de temps que vous avez à demeurer ici-bas, et que tout ce que vous y aurez à soutenir de travail, de misères et d'afflictions, n'est que comme une goutte comparée à la vaste mer de l'eternité, dans laquelle Dieu vous promet une félicité abondante et éternelle. Ah ! quel triomphe sera celui des âmes qui auront vaincu, et quels seront leurs transports de joie, d'avoir essuyé

quelques afflictions, d'avoir supporté quelque travail et souffert quelques petites peines pour se préparer à une gloire semblable : alors elles diront avec une joie inexprimable : « O! combien heureux sont ceux qui ont vaincu, qui ont gardé la parole et le témoignage de Jésus; car *ils ont part à l'arbre de vie, et ils entreront par les portes de la cité,* » Apoc. XXII, 14. Au contraire, quel regret éternel ne sera pas celui des méchans, lorsqu'ils reconnaîtront le tort qu'ils ont eu de ne pas vouloir se soumettre à quelques légères souffrances, pour éviter un malheur éternel : de refuser de travailler un peu de temps pour se procurer une récompense éternelle : d'avoir malheureusement préferé des vanités passagères à la solidité et à la réalité des biens célestes que Dieu leur promettait ! Croyez-en donc les promesses de Dieu, et résolvez-vous courageusement à travailler à l'œuvre de votre salut. Qu'il arrive de vous ce qu'il plaira à Dieu ; ayez devant les yeux la vérité des promesses et la certitude de la récompense qu'il destine à ses enfans ; c'est ce qui vous fera vaincre toute chose, et il vous arrivera comme à Moïse, duquel il est dit, qu'il méprisa tous les trésors, les grandeurs et les délices de l'Egypte, qu'il choisit d'être affligé avec le peuple de Dieu, et qu'il fit plus de cas de l'opprobre de Christ, que de la gloire *du* monde, *parce qu'il regardait à la rémunération,* Hebr. XI, 24, 25, 36.

Cette récompense est *assurée*, parce qu'en effet nous voyons dans notre texte, que l'accomplissement et la réalité suit les promesses. *Le soir étant venu, le père de famille dit à celui qui avait la charge de ses affaires, appelle les ouvriers et leur paie leur salaire.* Cela fut aussi exécuté selon son commandement ; de sorte que

les engagemnes de ce père de famille envers ces ouvriers, et les conditions de son traité, eurent leur effet. C'est aussi ce qui arrive, et ce qui se fera à l'égard des ouvriers de la vigne de Dieu : ils ont non-seulement les promesses certaines et assurées, mais encore ils en voient déjà l'accomplissement en bien des manières dans ce monde ; et à la fin du jour de leur vie, ils en verront le parfait et entier accomplissement pour toute l'éternité. Alors le père de famille dira à Jésus, à qui il a donné toute puissance et tout jugement, *appelle les ouvriers et leur paie leur salaire*. Alors Jésus, assis sur le trône de son règne, fera venir ces ouvriers devant lui, et leur dira, *venez, les bénis de mon père, possédez en héritage le royaume qui vous a été préparé avant la fondation du monde*. Vous avez été fidèles dans le petit travail que mon père vous avait commis, et vous l'avez témoigné dans l'attachement que vous avez eu pour moi et pour mes membres. *Entrez donc dans la joie de votre Seigneur, et jouissez-en à jamais*. Matt. xxx, 34. Alors ces justes, ces fidèles ouvriers, s'en iront à la gloire éternelle, dans le royaume de leur père, où ils reluiront à jamais comme le soleil.

C'est cet accomplissement des promesses de Dieu, que le Saint-Esprit propose souvent aux fidèles dans sa parole, et que Jésus lui-même met devant les yeux de ses disciples, pour les porter à renoncer aux chétives vanités du monde, et à porter patiemment les croix qui se rencontent à sa suite. Quant après leur avoir dit : *Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et charge sa croix sur soi et me suive*. Il ajoute : *car le fils de l'homme doit venir dans la gloire de son père, et alors il viendra à chacun selon son œuvre*. Matth. xvi, 26.

Pour plus grande assurance de l'accomplissement infaillible qui doit un jour suivre les promesses, Dieu en donne déjà à ses enfans des prémices et des arrhes dès cette vie. Il leur fait goûter par avance le don céleste, la bonne parole de Dieu, et les puissances du siècle à venir : il les rend déjà participans du Saint-Esprit, qui, comme autrefois l'autel des enfans de Ruben, est le témoin que les Israëlites de de-çà le fleuve sont un même peuple avec les Israëlites de de-là le fleuve, qu'ils appartiennent à un même royaume, et qu'ils ont part aux mêmes priviléges. Jos. XXII. Ces prémices et ces arrhes rassurent puissament une âme, et lui donnent courage. Ceux qui en sont favorisés voient mieux que personne, combien la récompense des enfans de Dieu est certaine, et ils sont en état de se réjouir dans l'attente de l'entier accomplissement de l'espérance glorieuse qui leur est réservée. Certes, chers amis, le bonheur d'un enfant de Dieu est quelque chose de bien réel. Dieu veuille ouvrir les yeux à ceux qui ne l'éprouvent pas encore, afin qu'ils cherchent et qu'ils trouvent un jour ces divines réalités : Dieu veuille fortifier les âmes qui ont déjà quelque expérience de ces grandes choses, afin qu'elles y avancent de plus en plus, et qu'elles persévèrent jusqu'à ce qu'elles remportent la fin heureuse de leur foi, et l'accomplissement entier des promesses de Dieu.

2°. Cette récompense qui suit le travail est cependant *une récompense gratuite*. Quoiqu'elle soit nommée dans notre texte *un salaire*, il ne faut pas croire que ce soit un droit acquis par le mérite de l'homme ; car ceci n'est dit qu'en similitude, et la nature de la parabole est de nous représenter sous des emblêmes étrangers la manière dont Dieu en agit envers les hommes. Il ne faut pas

étendre toutes les particularités qui y sont rapportées au-delà du but qu'on s'y est proposé, pour démontrer quelque vérité fondamentale. Outre cela, il est assez ordinaire à l'Ecriture Sainte d'appeler la récompense gratuite que Dieu donne à ses enfans, *un salaire*. Luc. VI, 25. Matth. V, 12. X, 41, 42. Ce n'est pas qu'elle établisse quelque mérite dans l'homme, mais elle nous marque seulement que Dieu agit envers ses enfans qui lui obéissent, comme les hommes ont coutume de faire envers ceux qui leur rendent service. Pour ce qui regarde le mérite de l'homme, lors même qu'il est assisté de la grâce, lorsqu'il est le plus attaché au service et aux intérêts de Dieu, cette déclaration de Jésus-Christ demeure ferme : *Quand vous aurez fait tout ce qui vous était commandé de faire, dites, nous sommes des serviteurs inutiles ; car nous n'avons fait que ce que nous étions tenus de faire*. Luc. XVII, 10. C'est aussi ce que notre texte fait entendre assez clairement, lorsqu'il nous apprend que les ouvriers, qui n'avaient travaillé qu'une heure, reçurent le salaire comme s'ils avaient travaillé tout le jour. Il demeure donc vrai, que ce salaire est une récompense qui n'est donnée aux enfans de Dieu que par grâce, en conséquence des promesses de Dieu ; qui n'a pour base et pour fondement que la grâce gratuite de Dieu en Jésus-Christ, afin que l'homme n'ait aucun sujet de se glorifier. Aussi un véritable enfant de Dieu, l'ouvrier le plus fidèle dans la vigne du Seigneur ne se glorifie-t-il de rien que de la grâce pure et simple de son créateur : il n'attend rien que de cette source, il est convaincu dans sa conscience, que si Dieu voulait le traiter

selon ses mérites, il n'aurait rien de bon à attendre, puisque même au milieu de ses désirs les plus sincères, il remarque dans lui beaucoup de mouvemens qui souillent ses meilleures œuvres, et qui les rendraient désagréables aux yeux purs de la divinité si elles devaient être regardées en elles mêmes et jugées à la rigueur.

Oui, le fondement du salut et de l'espérance d'un enfant de Dieu, c'est la seule grâce de son Dieu en Jésus-Christ qu'il embrasse par la foi, et il sait que c'est elle seule qui le soutiendra devant le trône de Dieu, et qui lui procurera la récompense destinée aux élus.

Cependant quoique cette récompense soit gratuite, il faut remarquer qu'elle suit *le travail*: les ouvriers de la vigne recevront le salaire, non pas comme un fruit de leur travail, ou comme si leur travail en était la cause et le principe ; mais comme la récompense que Dieu leur avait promise, sous la condition de la foi et de l'obéissance : personne ne sera récompensé qu'il n'ait été un ouvrier, au moins d'entre ceux qui auront eu le temps d'en être et qui auront été appelés à en être. Au contraire, ceux qui n'auront point travaillé à l'œuvre du Seigneur, ne seront point récompensés comme ouvriers de Dieu, et ne recevront point de lui le salaire de grâce, mais plutôt un salaire de colère et de punition, comme étant des ouvriers d'iniquité ; lorsqu'il leur dira : *Allez, retirez-vous de moi, vous qui faites métier d'iniquité.* Luc XIII, 27.

Chers auditeurs, faites quelques réflexions sur toutes ces importantes vérités. Vous êtes aussi de ceux que Dieu appelle et qu'il tâche d'amener dans sa vigne

pour vous y appliquer à l'œuvre de votre salut. En cela Dieu ne cherche point son intérêt, il ne demande que votre félicité. Ce sera à votre profit et pour vous que vous travaillerez si vous suivez sa vocation, et vous en aurez l'avantage éternellement; au lieu que si vous négligez cette vocation ce sera aussi vous seuls qui en supporterez le dommage et qui en souffrirez éternellement. Voici le temps de grâce dans lequel vous pouvez heureusement profiter des soins que Dieu prend de vous et des offres qu'il vous fait. Certes, il faut que vous soyez bien aveugles et bien malheureux si vous négligez toujours un si grand bonheur, si vous n'ouvrez point une fois les yeux sur l'amour incomparable que ce Dieu si bon vous porte, et si vous ne tâchez pas d'en profiter dès à présent de manière à pouvoir en jouir éternellement. Pensez-y; laissez-vous conduire en la vigne de Dieu par les puissans attraits de son esprit et par les opérations de sa grâce. Devenez des ouvriers de Dieu, et consacrez vos corps et vos âmes, vos forces, votre vie, vos peines et votre travail à son service et à sa gloire; car ce sera vous qui en aurez le profit. Que le Seigneur Jésus touche vos cœurs et vous ouvre les yeux pour reconnaître les charitables intentions de Dieu à votre égard. Qu'il vous attire par une grâce si puissante dans sa vigne, que vous n'y puissiez résister, que vous vous laissiez gagner par ce Dieu qui vous aime et qui souhaite de vous rendre plus heureux, afin que vous connaissiez un jour avec joie la charité inéfable que Dieu vous aura témoigné, en vous arrachant, comme malgré vous, de votre état de sécurité et de mort. Seigneur, ne nous laisse point à nous-mêmes; conduis-

nous où tu veux que nous allions, brise les chaînes qui nous tiennent captifs hors de ton service, et nous attache à toi par des liens d'amour, qui nous serrent et qui nous fassent suivre tes adorables volontés, afin qu'étant tes serviteurs ici bas, nous entrions un jour dans ta joie, ô notre bon et unique seigneur. Amen!

XVIIIme. SERMON.

LA PAROLE

BIEN OU MAL REÇUE.

Et comme une grande foule de peuple s'assemblait, et que plusieurs venaient à lui de toutes les villes, il leur dit en parabole : Un semeur sortit pour semer, et en semant, une partie du grain tomba le long du chemin, et elle fut foulée, et les oiseaux du ciel la mangèrent toute, etc. St. Luc. VIII, 4, 15.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Ce n'est pas sans raison que le Seigneur Jésus disait, *il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus*. Il paraît d'abord incroyable, que les hommes refusent les offres d'un Dieu qui leur présente des biens si glorieux, et si capables de les rendre heureux pour toute l'éternité. Quoi! disent la plupart des hommes qui ne se connaissent point : qui serait assez malheureux pour rejeter de si grands biens, et pour négliger les grâces que Dieu veut nous faire! C'est ainsi que les âmes aveugles se croyent bien éloignées de mépriser Dieu et sa vocation :

elles se flattent qu'elles embrassent de tout leur cœur et avec reconnaissance les biens qu'il leur présente, dans le temps même que la réprobation, dont elles portent les marques, les entretient dans un triste mépris de ses grâces. Si on en voulait croire les hommes, cette parole, *il y a peu d'élus*, deviendrait fausse, parce qu'ils croient tous être de ce nombre ; cependant Jésus sait mieux ce qui en est que tous ceux qui aiment à se flatter, à se laisser tromper par leurs propres imaginations ; ainsi nous devons l'en croire, et être assurés sur sa parole, qu'il y a peu d'élus.

Voulez-vous savoir la cause de cela ? En voici une des principales ; c'est que Dieu appelle les hommes au travail avant que de leur donner la récompense : il les conduit par plusieurs afflictions avant que de les mener à la gloire, et il leur fait goûter l'amertume, avant que de leur faire savourer la douceur. Delà vient que Jésus ne trouve pas beaucoup d'âmes disposées à le suivre. Le chemin qui mène à la vie est étroit, il y en a peu qui le trouvent et qui y marchent. Matth. VII, 14. Le monde et le diable tiennent une conduite toute opposée, ils ne présentent à l'homme que douceurs et plaisirs, ils le laissent vivre à sa liberté, ils favorisent ses passions, ils aident même à les satisfaire. Il ne faut donc pas s'étonner s'ils ont tant d'adhérans, si la foule les suit. Le chemin qui mène à la perdition étant large, spacieux et facile, il y en a beaucoup qui y marchent. Il n'est donc pas surprenant que, quoique Dieu appelle tous les hommes à la communion de son fils et des biens de son Evangile, il y en ait si peu qui les reçoivent, et qui deviennent des élus. Il n'est pas surprenant que parmi tant d'âmes qui entendent la parole, et qui

reçoivent la semence du céleste Semeur, il y en ait si peu qui la reçoivent bien, et qui lui laissent produire du fruit. Notre bien-aimé Sauveur nous en dit la raison dans le texte d'aujourd'hui. Nous voyons dans la parabole qu'il nous y propose, que de quatre parties, il n'y en a qu'une qui profite de la parole et qui porte du fruit; ceci nous fournit matière d'examiner, la différente réception de la semence de Dieu; nous considérerons :

I. Ceux qui la reçoivent mal,

II. Ceux qui la reçoivent bien.

Il faut d'abord remarquer que notre Sauveur parle ici d'un semeur, et ce semeur c'est Jésus lui-même, comme il le déclare en saint Matth. XIII, 37. La semence c'est la parole de Dieu, ce sont les divines vérités, par lesquelles il attaque le cœur de l'homme, et tout le règne des ténèbres qui y a son siége. Jésus est donc le semeur qui sème la semence: c'est lui qui l'a semée de tout temps, et qui doit encore la semer tous les jours. Si un pasteur veut annoncer l'Evangile d'une manière convenable, il faut que ce soit Jésus qui sème par son organe, qui parle et qui agisse par lui. Quand ce n'est pas Jésus qui sème, la semence n'est pas semée comme il faut. Un homme peut bien employer la parole de Dieu, pour en faire le sujet de ses discours et pour en parler aux autres; mais ne semant point selon l'ordre et l'intention de Jésus-Christ, il arrive très-souvent qu'il applique mal ce qui est bon en soi-même. Souvent la semence ne produit point son fruit, non-seulement parce que le champ est mal disposé, mais aussi à cause que l'homme qui la sème

ne s'y entend pas, étant destitué de la lumière et de l'expérience nécessaires. Il n'est donc pas étonnant qu'encore aujourd'hui la semence de la vérité porte si peu de fruit, puisque sous le ministère de Jésus même, de toute une grande troupe qui accourait pour l'entendre, la plus grande partie d'entr'eux ne reçoivent point la parole, ou la reçoivent mal; tandis que le plus petit nombre était ceux qui la recevaient bien et qui en profitaient pour leur salut.

I. Dans la description que Jésus nous fait des champs qui reçoivent mal la semence, il nous fait découvrir les obstacles qui empêchent ordinairement la parole de Dieu de prendre racine dans le cœur des hommes, comme cela paraîtra par l'examen que nous devons faire de ces champs infructueux. Jésus-Christ nous en représente de trois sortes.

1°. Les premiers sont ceux qui reçoivent la semence sur un chemin battu : *Une partie*, dit-il, *tomba dans le chemin, et elle fut foulée, et les oiseaux la mangèrent toute*. Ceci représente les cœurs qui recevant la semence, c'est-à-dire, écoutant la parole, la laissent ravir par le diable. La première sorte d'auditeurs qui reçoivent mal la parole de Dieu sont donc comparés *à un chemin battu*. Cet emblême représente admirablement bien l'état d'un cœur endurci. Un chemin est un lieu *ouvert* aux passans et aux animaux, et où tout est foulé aux pieds. C'est-là le portrait d'un cœur impénitent : il est ouvert et fréquenté de quantité d'allans et venans qui le foulent et qui le durcissent. Il est ravagé et gâté par quantité de passions vicieuses qui, comme autant de bêtes voraces, n'y laissent rien croître de bon :

les vanités du monde sont comme autant de passans qui vont et viennent sans cesse dans un cœur dont la haie est rompue. En vérité il serait difficile de dépeindre, ou seulement de concevoir l'état misérable d'un tel cœur.

Dans son état de grâce et d'union avec Dieu, l'homme était une agréable vigne environnée d'une cloison de pierres tout à l'entour. Es. v, 2. Il était entouré de la faveur et de la vigilance gracieuse de son Dieu comme d'une muraille de feu. Zach. II, 5. Il avait autour de soi, pour garde et pour boulevard, *des montagnes de feu, des chariots et des chevaux de feu*; *savoir le camp des anges de l'Eternel campés à l'entour de lui*. Mais par le péché cette clôture a été rompue; la muraille a été démolie. Dieu et ses anges se sont retirés de lui, et il a été abandonné comme une vigne ruinée et bâtarde, dans laquelle les ronces et les épines ont pris racine partout, dans laquelle les bêtes de la forêt sont entrées, l'ont désolée, et réduite en désert. C'est ainsi que, dans l'état où l'homme se trouve après sa chute, il est en proie à tous les maux, il est ouvert au démon, aux passions, au péché, au monde et à sa vanité, qui y ont tous un libre accès. Ah! s'il connaissait son état, s'il se voyait comme il se verra un jour, quelle horreur n'aurait-il point de sa misère, et quelle juste douleur ne concevrait-il pas à la vue de la désolation où il est plongé! Combien de pensées inquiètes, combien de mouvemens d'orgueil, de vengeance, de colère, de crainte, d'espérance, de joie, de tristesse, ne se font pas sentir dans lui? Ce sont-là comme autant d'allans et de venans qui le foulent sans cesse, qui le rabaissent continuellement et qui l'empêchent de s'approcher de l'auteur de son être et de remonter à la source de son bonheur. Les

impiétés, les blasphêmes et les murmures secrets, les haines, les inimitiés contre Dieu, l'incrédulité, la defiance et le désespoir, dont le cœur de l'homme est rempli, souvent sans qu'il s'en apperçoive, sont autant de lutins, de démons qui y ont leur gîte. Les sentimens de la colère de Dieu, les frayeurs de la mort et de l'enfer, les reproches, et les remords de conscience, sont autant de serpens brûlans qui le font hurler et gémir : sur-tout quand Dieu étend sa main d'une manière sensible par quelque accident fâcheux qui lui arrive. Tout cela se trouve dans l'homme, et l'homme est encore plus misérable que toutes ces idées là ne peuvent nous le représenter Si vous ne voulez pas, ou si vous ne pouvez pas le croire, lisez la description que l'esprit de Dieu fait de la désolation arrivée à la vigne du Seigneur. Ps. LXXX, 13, 14. Esaïe. V, 5, 6. Mais sur-tout priez le Seigneur qu'il vous ouvre les yeux et qu'il vous fasse voir ce que vous êtes; car l'homme est non-seulement un chemin ouvert, mais encore un chemin battu, semblable aux chemins fréquentés qui sont quelquefois aussi durs que la pierre.

Une suite nécessaire de sa première misère, c'est qu'il est durci par les passans ; à force d'être foulé par les passions et par le péché, la conscience se cautérise et le cœur tombe dans un état de sécurité qui l'empêche de sentir le poids de ses maux. Il devient si dur que, ni les péchés les plus grossiers, ni les mouvemens de la grâce, n'y font plus d'impression. Dans cet état, l'homme boit le péché comme l'eau, il en fait un jeu, il l'autorise dans lui-même et dans les autres ; tant il est vrai que, comme l'écriture sainte le témoigne, *le cœur de l'homme est de pierre*, qu'il est *plus dur que les roches*,

que les hommes charnels *ont des fronts d'airain*, qu'ils *ont des cous roides et endurcis*. Ezéch. XXXVI, 26, II, 4, III, 7. Jérém. V, 3. L'expérience s'accorde parfaitement avec ce qu'en dit l'écriture. Suivez l'homme dans son état d'impénitence et de sécurité, vous y reconnaîtrez une appropriation et une familiarité si intime avec le péché, un plaisir si grand dans ce qui devrait lui faire horreur, qu'il *n'y a rien qui coûte moins à la maison d'Israël que de commettre des abominations*, comme Dieu s'en plaint. Ezéch. VIII, 17. Ce qui durcit ainsi le cœur de l'homme, ce sont les actes réitérés du péché auquel le cœur s'accoutume et dans lequel il trouve son plaisir. Un vice, pour lequel on avait au commencement de l'horreur, devient insensiblement familier, puis agréable, et enfin avec le temps on s'y habitue tellement, que dans les plus grands désordres on ne sent plus de remords, on ne voit plus l'état dangereux dans lequel on est, on se flatte même d'être vrai chrétien et enfant de Dieu.

Ainsi, l'un des plus grands obstacles qui empêchent l'homme de recevoir la parole de Dieu, c'est qu'il laisse son cœur ouvert au diable. *Le diable vient*, dit le texte *et ravit ce qui est semé dans le cœur*. Mais, comment vient-il? En bien des manières, selon qu'il voit qu'il pourra le mieux réussir dans ses desseins, et empêcher quelque grain de la bonne semence de prendre racine dans le cœur. Dans les uns, il est un esprit de contradiction et d'opposition à toutes les vérités célestes; à mesure que le divin semeur répand sa semence et veut faire entrer les vérités éternelles dans le cœur, il est là pour y vomir des pensées de blasphêmes, de contradictions et de rejections : il fait croire à une âme que

tout ce qu'on lui dit de l'état dans lequel elle est, et dans lequel elle devrait être, n'est point vrai, ou qu'il n'est ni possible, ni nécessaire d'en changer : il remplit le cœur de mauvais soupçons, de mauvaises impressions, ou contre celui qui lui parle, ou contre les choses qui lui sont dites, en substituant la doctrine empoisonnée de l'enfer à la divine vérité. Souvent même ces pensées d'opposition et de contradiction vont jusqu'à des mouvemens de colère et de fureur contre la parole de Dieu et contre ceux qui la sèment ; de sorte que ceux qui sont invités prennent les serviteurs, les outragent et les tuent. D'autres fois, ce sera un esprit de dissipation, de stupidité, d'ignorance et d'endurcissement. Pendant que le semeur sémera, il distraira tellement le cœur, qu'il ne fera aucune attention à ce qu'on lui dira ; il écoutera et ne comprendra point, il assistera à un sermon comme n'y étant point et comme si tout ce qu'on y dit ne le regardait pas ; enfin, il en sortira sans savoir et sans penser à rien de ce qu'on y aura dit. Satan a tellement rempli le cœur des hommes des choses de la terre, et les a tellement rendus stupides et ignorans dans les choses divines, qu'ils n'entendent plus quand on leur parle du spirituel ; ils ne le comprennent pas plus que si on leur parlait un langage barbare. La plupart des hommes d'aujourd'hui sont comme des rochers dans lesquels les flèches du carquois de Jésus n'entrent point.

Tel est l'état où l'ennemi aime à voir les pauvres âmes et où il remarque qu'elles se plaisent le mieux. Aussi, plus il voit de trouble dans un cœur, plus il se croit tranquille ; en effet, plus le cœur est indifférent, mort et dégoûté de toutes les choses célestes, plus son empire

ténébreux est en sûreté. Il ne faut pas croire que ces tristes dispositions se trouvent seulement dans les idiots et les ignorans : ceux qui se croient être les plus éclairés et les plus instruits dans leur religion, et qui pensent être dans la lumière de l'évangile, sont les plus insensibles aux vérités célestes. Mais enfin, si malgré tous les efforts de Satan, et toutes les peines qu'il se donne pour entretenir le cœur ou dans la rejection ou dans le mépris de la parole, il arrive qu'il y tombe quelques grains de semence, non pas tout à fait sur le chemin, mais *à côté du chemin*, où il peut y avoir un peu de terre capable de laisser prendre racine à la semence ; s'il arrive que l'épée de l'esprit et les flèches de la parole de Dieu frappent le cœur au défaut de la cuirasse, ou dans l'endroit où il est un peu sensible, de sorte qu'il en soit touché ; c'est alors que Satan y accourt avec plus d'empressement : il emploie toutes les ruses pour arracher cette semence du cœur : il représente à l'homme mille objets et mille pensées différentes pour le distraire de ce qui l'a frappé. S'il revient en son logis, il lui présente les chagrins du ménage, les soins de son corps et de ceux de sa famille, ou il lui suscite quelque occasion de s'abandonner à la colère, aux dissensions, aux mouvemens de vengeance, ou il lui met devant les yeux les difficultés qu'il aurait à surmonter, s'il voulait suivre cette parole, et se convertir. « Tu serais, *lui dit-il*, « exposé au mépris et aux injures des autres, il te fau- » drait renoncer à tels plaisirs, à telles compagnies, à » tels engagemens : il te faudrait restituer le bien de » ton prochain que tu retiens ; enfin, il te faudrait » passer pour fou, pour fanatique, pour bigot, pour » une personne sans cœur et sans honneur. » Souvent

par de telles représentations Satan vient à bout de ravir du cœur la parole qui y était semée ; de sorte que l'âme retombe dans son premier assoupissement ; ses bons mouvemens se ralentissent, et le torrent de la corruption l'entraîne aussi fortement que jamais.

Voilà ce qui arrive pendant tout le temps que notre cœur est un héritage sans clôture ; ainsi, jamais aucune vérité ne pourra s'enraciner ni produire du fruit en nous si nous ne commençons pas à environner notre âme d'une bonne haie. Cette clôture, c'est la prière, la vigilance, et l'attention sur nous-mêmes. Il faut visiter l'état de notre cœur, de notre parc intérieur. Certes, pendant que nous serons dans cette dissipation, sans examen et sans recherche, sans prières et sans une attention sérieuse sur ce que nous sommes, il n'est pas possible que la parole de Dieu puisse prendre racine dans nous et y produire du fruit.

Ames grossières dont l'aveuglement va jusqu'à se croire dans un bon état et à se placer au rang des vrais chrétiens, dans le temps que vous vous abandonnez à la dissolution, prenez ici le temps de vous examiner. Reconnaissez la dureté de vos cœurs, et regardez-la comme une preuve du juste jugement que Dieu exerce déjà contre vous, à cause du mépris que vous faites de sa parole. Delà vient en effet que l'homme est souvent livré à un esprit d'égarement. On commet sans scrupule les péchés les plus grossiers, on jure, on s'enivre on se haït, on se maudit, on se trompe l'un l'autre, on se livre à l'impureté, sans s'en faire de reproches, sans en avoir horreur ; ces péchés passent dans le monde pour des coutumes, ou innocentes ou excusables. Bon Dieu! quelle ignorance damnable, quelle tromperie infernale

au milieu de la lumière de la parole de Dieu, au milieu de la profession extérieure qu'on fait de la religion de Jésus-Christ ! Certes, parce que vous n'avez point tenu compte de la connaissance de Dieu et de son évangile pour l'embrasser et le glorifier comme Dieu, il vous a livrés à un esprit dépourvu de tout jugement ; de sorte que non-seulement vous commettez le mal, mais encore vous l'autorisez, vous l'excusez, et dans vous et dans les autres, Rom. 1, 28, 32.

2°. La *seconde* espèce de champ dans lequel la semence ne produit point de fruit, ce sont les lieux *pierreux*. *Uue autre partie*, dit Jésus-Christ, *tomba dans des lieux pierreux*. Ceci représente, comme l'explique le sauveur lui-même, ceux qui reçoivent d'abord la parole avec joie ; mais parce qu'ils n'ont point de racine, quand la tentation survient, ils se retirent. Ces lieux pierreux ne sont pas seulement ces terroirs graveleux qui ont beaucoup de pierres mêlées avec la terre, mais aussi ces fonds arides qui n'ayant qu'un peu de terre sur leur superficie ont le fond de roche. Quand on jette la semence sur ces terrains-là, elle germe et pousse aussi bien que celle qui est en bonne terre ; mais quand les chaleurs de l'été viennent, et que cette herbe qui a été produite par la semence devrait monter et produire du fruit ; alors la roche, qui est sous le peu de terre qui la couvre, venant à être échauffée, brule la faible racine de cette semence ; de sorte qu'elle sèche et ne porte point de fruit à maturité. C'est ici un emblême des âmes qui paraissent d'abord fort disposées à recevoir la parole, qui en sont d'abord touchées, qui semblent y trouver beaucoup de goût, et y avoir beaucoup d'attachement. On reçoit la parole, on la laisse même germer

et produire quelque réforme extérieure ; on s'attache à ceux qui sèment cette parole, on fréquente ceux qui en parlent et qui l'aiment : on a quelquefois une grande apparence de piéte et de zèle pour la vérité ; de sorte qu'à l'extérieur il ne paraît aucune différence entre des âmes ainsi touchées, et celles qui sont réellement converties et changées. Mais l'endroit par où elles manquent, c'est le fond ; le fond est de roche, et ce rocher n'a point été taillé, ni amolli. Le cœur n'a point été brisé et ouvert pour comprendre la grandeur de sa corruption, pour chercher sa purification dans le sang de Jésus, et sa délivrance dans la vertu de sa rédemption. La parole de Dieu n'a pas encore atteint jusques à la division de l'âme, des jointures et des moëlles. Dans cet état l'homme trouve de l'avantage dans les promesses de Dieu, il aurait beaucoup de plaisir à être participant des priviléges de ses enfans, il voudrait avoir part aux bénédictions divines, et comme il sait que ces promesses et ces priviléges ne sont que pour ceux qui aiment Dieu et qui lui obéissent, il se résout à se soumettre à cet ordre de Dieu, mais seulement dans les choses qui ne lui coûtent pas beaucoup, dans les réformations extérieures, dans une vie moralement bonne, et dans l'exactitude aux devoirs extérieurs de la religion. Toutes ces choses ont un certain éclat extérieur ; mais hélas ! toutes ces belles apparences n'ont point de fond, ni de racines solides : elles ne sont point fondées dans un changement sincère du cœur, ni dans une nouvelle vie produite par le Saint-esprit. C'est pourquoi, au temps de l'épreuve, leur fond se découvre, leur herbe, leur fleur se flétrit et se sèche. Quand il s'agit de soutenir l'ardeur des afflictions et des tentations qui s'élèvent pour la pa-

role, « remarquez bien ces expressions, *pour la parole* » quand il faut soutenir les attaques du diable, les mépris, et les persécutions du monde; c'est alors qu'on voit si on suit Jésus pour lui-même, ou si on ne le suit que parce qu'on a mangé des pains; c'est-à-dire, parce qu'on cherche auprès de lui à être estimé et honoré des hommes ou d'autres avantages temporels.

C'est là notre pierre de touche, c'est *la croix*. c'est *l'affliction pour la parole*. Pendant que Jésus est honoré, suivi et respecté, on voit beaucoup d'âmes qui se rangent de son parti. Quand il leur fait du bien, qu'il les repaît de pains, et qu'il guérit leurs maladies, quand ils voient les acclamations qu'on fait à Jésus, ils crient *Hosanna*; mais dès qu'ils le voient livré aux souverains sacrificateurs, qu'ils le voient accusé, condamné et crucifié, ils se retirent de son parti, et comme ils avaient crié ci-devant *Hosanna*, ils crient maintenant, *crucifié*.

Certes, chers auditeurs, il faut que votre foi et votre attachement à Jésus passe par ce creuset. Il ne faut pas croire qu'il n'y ait d'affliction pour la parole que lorsqu'il s'élève des persécutions publiques d'un parti contre un autre. Aussitôt qu'une âme reçoit la parole de Jésus, il s'élève une guerre contre elle, et les puissances infernales conjurent ensemble pour la perdre et lui faire quitter prise; il faut que cette âme passe par la croix intérieure qui est le renoncement à soi-même et à ses passions. Si *quelqu'un*, dit Jésus-Christ, *veut être mon disciple, s'il veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, et qu'il charge sur soi sa croix et me suive*. Matth. XVI. Ce renoncement à soi-même n'est autre chose que la résolution qu'une âme

prend de soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ les inclinations de sa chair qui voudraient la captiver, pour suivre les maximes d'humilité, et de résignation que Jésus prescrit à ses enfans. Quand l'homme vient à sentir cette croix intérieure, d'abord il s'excuse, et se retire, parce qu'il ne peut point se résoudre à tout quitter, pour suivre Jésus. La même chose lui arrive dans la croix extérieure. Quand une âme, qui n'a que la superficie, commence à être exposée aux opprobres, aux injures, et aux persécutions du monde; on la voit bientôt se retirer du chemin de la piété, abandonner les voies de Dieu, suivre de nouveau les maximes du monde, et se laisser aller aux passions les plus violentes pour se soutenir, et pour se délivrer des injures qu'on veut lui faire. C'est ainsi qu'elle se retire, lorsque l'affliction pour la parole survient. Si vous voulez donc savoir si votre foi et votre attachement à Jésus est sincère, il faut qu'en passant par ces croix intérieures, et extérieures, vous remportiez la victoire dans toutes ces afflictions qui surviennent pour la parole.

C'est ici le second obstacle qui empêche les hommes de recevoir la parole de Dieu, et de produire du fruit; ils se contentent de la *superficie*. Ils ne laissent point humilier et convertir leurs cœurs. Cependant toutes les autres choses, sans un cœur brisé et froissé, ne sont comptées pour rien devant Dieu, toutes les belles apparences, les admirations, les louanges, qu'on donne à la parole de Dieu, la promptitude avec laquelle on l'écoute, toute la réformation extérieure, l'exactitude dans les exercices de dévotion, et dans le dehors de la religion, toutes ces choses-là, lorsquelles ne viennent point d'un cœur véritablement pénitent ne servent de

rien, et ne soutiennent point l'épreuve au temps de la tentation. C'est un cœur humilié et froissé que Dieu cherche, parce que cette disposition seule le met en état de recevoir la grâce et la semence de la vraie vie. C'est un cœur brisé qu'il a toujours reçu comme le vrai sacrifice qui lui est agréable; c'est le domicile où il veut habiter. Ps. II, et Esaïe LVII. Au contraire, quand il reproche aux hommes leur mauvais train il se plaint sur-tout de la dureté de leurs cœurs, *vous avez marché*, dit-il, *selon la dureté de votre cœur*. Jér. IX, 14. Et à cause de cette dureté de cœur il proteste que tous les sacrifices, tout le culte et le service qu'on lui rend, ne lui sont point agréables. Jérém. VII, 22. C'est aussi ce qu'il a toujours fait voir dans la réjection ou la réception qu'il a faite des hommes. Abel et Caïn avaient la même parole, les mêmes promesses de la semence bénie de la femme, ils offrirent tous deux des sacrifices; mais parce que la parole de la promesse n'avait point touché ni humilié le cœur de Caïn, pour lui faire chercher son salut par la foi en ce Sauveur promis, l'Ecriture dit que Dieu eut égard au sacrifice d'Abel, mais qu'il n'en eut point à celui de Caïn. Gen. VI. Hébr. XI, 4. Les Israëlites dans le désert recherchaient l'Eternel, quand il les punissait; mais parce que leurs cœurs n'étaient pas véritablement contrits, le Saint-Esprit se plaint que leurs cœurs n'étaient pas droits envers lui. Ps. LXXVIII, 34, 37. C'est ce qui se voit aussi dans les personnes qui suivaient Jésus. Elles admiraient les grandes choses qu'elles voyaient et qu'elles entendaient, et il semblait qu'elles y prissent plaisir; mais parce qu'elles ne laissaient point toucher leurs cœurs, qu'elles ne reconnaissaient pas leur misère, la parole

de Jésus ne pouvait point prendre racine en elles, ni produire de fuits.

Ceci devrait donner occasion à beaucoup d'âmes de s'examiner, sur-tout à celles qui ont quelque apparence de fruit et de pieté. Voyez, mes chers frères, Jésus découvre le mal par le fond, il perce jusqu'aux replis les plus cachés du cœur. Il ne se contente point de l'apparence, il voit bien, si cette belle apparence cache encore un cœur de pierre. Une âme qui aspire avec quelque sincérité à son salut a sujet d'être sulutairement effrayée, quand elle s'examine sous les yeux clair-voyans de Jésus, qui découvrent dans nos cœurs beaucoup de tromperies que nous n'y apercevons pas. Et dès-lors, elle tâche de s'assurer de son état, elle ne se fie point à ses propres lumières, ni à ses jugemens, mais elle demande à Dieu de l'assurer lui-même, et de la scéler puissamment du sceau de son esprit, afin que l'esprit de Dieu lui rende témoignage qu'elle est enfant de Dieu.

Au reste l'intention de Jésus et de ses messagers, dans la découverte de ces tromperies du cœur de l'homme, n'est point et n'a jamais été de jeter da nsle trouble les âmes simples et de bonne volonté. Leur but n'est pas de leur inspirer de l'horreur à la vue de la dépravation du cœur humain. Ils veulent seulement porter ceux qui croient être entrés dans les voies du salut à s'examiner soigneusement pour voir si la grâce les a humiliés et pénétrés profondément. En effet, il faut agir ici de bonne foi. Celui avec qui vous avez à faire est un Dieu qui connaît vos cœurs. Voulez-vous avoir une connaissance salutaire de vous-mêmes, allez vous prosterner devant son trône, jetez-vous aux pieds

de Jésus qui connaît ce qui est dans l'homme, et prenant vos cœurs, pour ainsi dire, en vos mains, dites-lui : « Mon adorable Sauveur, tu n'as pas besoin, pour » me connaître, que je te découvres le fond de mon » cœur ; tu le vois et tu en sondes jusqu'aux replis les » plus cachés. Tu sais s'il y a en moi des dispositions » à produire des fruits de mort, des racines maudites » d'incrédulité, et une dureté damnable à recevoir la » divine semence qui doit produire des fruits de vie » pour ta gloire. Fais-moi la grâce que je me connaisse » aussi, pour voir si mon cœur est un fond réellement » touché, converti et changé ; et s'il ne l'est pas encore, » rend-le tel par ta grâce. Que ton esprit le cultive, » le défriche, et le prépare à recevoir la semence de » ta parole et la force de ta vie. Alors, devenu un » champ fertile, je rapporterai à ta gloire les fruits » que ta grâce aura elle-même produits en moi. » Oui, chers amis, présentez ainsi vos cœurs à Jésus, et le priez de ne pas vous laisser dans l'incertitude à cet égard ; car il vous importe infiniment de savoir avec certitude divine où vous en êtes.

3°. *La troisième espèce de terroir* où la semence ne produit point de fruit, est celui qui est rempli d'épines. *Une partie*, dit notre texte, *tomba entre les épines, ces épines crûrent et l'étouffèrent*. C'est ici l'image de ces auditeurs, qui ayant le cœur rempli des sollicitudes de cette vie, ne permettent pas à la semence de la parole de Dieu, de croître et de porter du fruit. Quelque bonne que la semence soit, si vous la semez dans un lieu hérissé d'épines, ou dans un terroir savauge qui n'a jamais été défriché, votre peine sera perdue et la semence ne produira rien, parce que les ronces l'étouf-

sent, et lui dérobent l'influence du soleil et le suc nourricier qui pourrait servir à son accroissement.

L'homme, séduit par Satan et gâté par le péché, est devenu une créature terrestre, charnelle et brute. Ses pensées, ses désirs, son amour, ne se portent que vers les objets présens et grossiers. Ces créatures terrestres, occupant toute la capacité de son âme, forment comme un buisson épais, comme une forte haie d'épines qui le rendent semblable à ces terrains sauvages et déserts où l'on ne peut entrer qu'avec la serpe et la hache. Esaïe. VII, 23, 24. Il est comme une vigne qui, n'étant ni fossoyée, ni taillée, les ronces ont pris la place des ceps. Quand la semence de la parole de Dieu vient à être jetée sur des cœurs pareils, elle ne peut pas y prendre de l'accroissement ni porter des fruits; elle y languit, et enfin elle se perd tout à fait. S'il arrive qu'un homme conçoive quelques bonnes pensées, ou qu'il sente dans son cœur quelques bons mouvemens que l'esprit de Jésus aura excités en lui par sa parole, bientôt ces bonnes pensées seront dissipées par une foule de pensées vaines, ces mouvemens salutaires seront étouffés par ceux des passions. Pour peu que chacun veuille faire attention à ce qui se passe dans son intérieur, il reconnaîtra la réalité de tout ce que je viens de dire.

Ce que j'avance ici ne se vérifie pas seulement à l'égard des hommes purement naturels et charnels; les âmes touchées et réveillées par la grâce en font aussi la triste expérience. Elles éprouvent avec douleur que le tracas du monde, l'embarras des affaires, les distractions, les bienséances auxquelles il faut souvent se prêter, les soins qu'exigent de nous les biens temporels,

et plusieurs autres dissipations, les détournent de l'attention qu'elles devraient avoir pour l'affaire du salut, et les ralentissent dans l'exercice de la pieté. Delà vient qu'elles se voient souvent réduites à gémir devant Dieu, de ce que le monde a encore tant de pouvoir sur elles, et qu'elles se sentent si peu d'ardeur pour les choses éternelles. Cela prouve qu'il y a toujours quelques épines qui blessent et navrent le cœur ; mais à l'égard de ceux qui en conçoivent de la douleur, c'est déjà une bonne marque ; c'est une preuve que les épines ne sont pas assez fortes pour étouffer la bonne semence. Elles peuvent, il est vrai, retarder son accroissement et lui ôter une partie de sa force : mais un jour viendra où elle s'élèvera au-dessus de toutes les productions de Satan et de la chair. Quant à ceux en qui la grâce n'a pas encore opéré un changement de cœur réel, les épines du péché, les productions de la chair, les œuvres de Satan étouffent toujours la bonne semence : quoiqu'ils se plaignent souvent des chagrins et des inquiétudes qu'ils ont dans le monde ; comme ils aiment encore ce qui nourrit ces épines, qu'ils ne cherchent point sérieusement à en être délivrés, elles croissent toujours de plus en plus, et la parole de Dieu est enfin étouffée.

Ces épines se trouvent chez tous les hommes, mais remarquez qu'elles ne sont pas dans les enfans de Dieu comme dans les mondains. Dans ceux-ci les épines sont cultivées, et la semence y est négligée et abandonnée, c'est pourquoi les premières croissent, deviennent fortes, tandis que la semence périt. Mais dans les enfans de Dieu les épines sont amorties, on leur ôte leur nourriture, on les coupe, on les retranche, on les détruit ;

la parole de Dieu, au contraire, y est aimée, et cultivée, on lui procure les moyens de croître et de s'avancer; c'est pourquoi elle s'élève plus que les épines. C'est ce que le Sauveur nous a voulu faire remarquer, quand il dit dans cette parabole, que *les épines crûrent en même temps*, qu'elles *montèrent*, *et étouffèrent la semence*.

Ainsi, chers amis, si vous voulez être délivrés de cet obstacle, il faut commencer par couper et arracher les épines. Il faut bannir de vos cœurs ces soins rongeans et ces passions inquiètes qui vous troublent, et les étouffer par la prière, par l'élévation de votre cœur à Dieu, par un recours continuel à Jésus, et par l'usage des autres moyens que Dieu vous fournit. Conservez soigneusement et cultivez sans cesse les bons mouvemens et les bons grains de semence qui pourraient être tombés dans vous : cultivez-les, en vous exerçant dans la méditation de la parole divine, dans l'entretien avec votre Dieu, et dans la recherche des choses à venir. Alors vous sentirez insensiblement les épines s'affaiblir, et la semence croître. Vous sentirez que l'amour pour les choses présentes diminuera dans vous, et au contraire l'amour des biens éternels se fortifiera de plus en plus. Vous vous verrez enfin affermis dans une foi divine qui tranquillisera votre cœur, qui le délivrera des mouvemens de la chair, de la corruption, et de ces mauvaises agitations dont les soins pour le monde remplissent une pauvre âme ; et elle y fera succéder de saintes sollicitudes, des soins chrétiens de votre salut et de votre préparation à l'éternité. Tout cela, il est vrai, paraît dur à la chair, et même impossible ; mais la grâce de Jésus rend tout facile aux âmes qui cher-

chent en lui toute leur force et leur délivrance. Si vous prenez ce parti, vous deviendrez des champs disposés à recevoir la semence de Dieu. Vous deviendrez une terre bénie, qui reçoit la parole de Dieu dans un cœur honnête et bon, et qui produit du fruit avec patience: c'est de ceux qui reçoivent ainsi la divine semence que nous allons parler maintenant dans notre seconde partie.

II. Des quatre différentes espèces de personnes qui reçoivent la semence de la parole, il n'y en a qu'une seule qui la reçoive bien, et *qui porte du fruit à maturité*. Une autre partie, dit la parabole, *tomba dans une bonne terre, et rapporta du fruit au centuple*. Par-là Jésus-Christ a voulu dépeindre les auditeurs de la parole qui la reçoivent, qui la retiennent, et qui la laissent fructifier en eux: *Ceux qui ont reçu la semence dans une bonne terre, ce sont ceux qui écoutent la parole, la retiennent dans un cœur honnête et bon, et portent du fruit avec persévérance*. Nous remarquons dans ces paroles trois caractères des âmes qui reçoivent convenablement la parole de Dieu.

1°. Ceux *qui écoutent la parole et la mettent dans un cœur honnête et bon*. Ils ont ceci de commun avec les autres auditeurs : *Ils écoutent la parole*. Tous l'écoutent, elle est annoncée à tous. Jésus est un semeur impartial; qui présente ses biens et ses grâces à tous; mais ce qu'ils ont de différent des autres et de particulier à eux seuls; c'est qu'*ils la mettent dans un cœur honnête et bon*. Que faut-il entendre par ce *cœur honnête et bon?* Y a-t-il des cœurs qui de leur nature soient meilleurs que les autres, et qui soient des

terrains mieux disposés à recevoir la semence que d'autres? Non assurément, tous les hommes de leur nature sont des terroirs maudits, infructueux et incapables de rien produire de bon : ils sont tous pétris de la même masse de corruption. Leurs plus belles qualités naturelles ne les rendent même pas plus capables de produire de bon fruit que les autres qualités qui sont manifestement vicieuses. L'homme animal, c'est-à-dire, l'homme naturel et non converti, quelque intelligent et quelque éclairé qu'il puisse paraître, *ne comprend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu. Elles lui paraissent une folie, parce que c'est spirituellement qu'on en juge.* 1. Cor. II, 14.

Il n'y a donc point de terroir naturellement meilleur l'un que l'autre, ou mieux disposé par sa nature à recevoir la bonne semence et à produire de bons fruits. Quand Jésus parle d'une terre, d'un cœur honnête et bon, dans lequel la semence produit du fruit, il faut savoir que la semence dont il parle, qui est la parole vivante de Dieu, porte avec soi une propriété efficace pour disposer le cœur, et le rendre capable de la recevoir; car c'est cette parole même qui le réveille, qui l'ouvre, qui l'éclaire, et qui lui donne les premiers mouvemens qu'il sent pour les choses divines. Si le cœur ne résiste point malicieusement, cette parole entre, s'enracine dans lui, s'y fortifie, et enfin porte du fruit. Mais si, dans les premiers mouvemens que cette parole excite, dans les premiers rayons de lumière qu'elle répand, le cœur lui résiste et préfère les ténèbres, alors la semence demeure infructueuse. Tout ce qui met de la différence entre les bons et les mauvais terroirs, c'est, ou la résistance, ou la soumission

que l'âme apporte aux premières opérations de la grâce. Ceux qui admettent et qui embrassent la lumière qui leur est présentée, qui ne rejettent point les premiers mouvemens de vie que Dieu excite dans eux par sa parole, deviennent de bons terroirs qui produisent du fruit ; mais ceux qui résistent et qui ne se soumettent point aux premières opérations de la grâce, qui refusent et qui haïssent la lumière que Dieu leur envoie, sont ceux qui demeurent des terroirs infructueux et stériles.

Remarquez donc ici que l'homme n'a pas plus de capacité dans les choses spirituelles qu'un mort n'en a de ressusciter, ou qu'un enfant de s'engendrer soi-même. Cependant, quand Dieu envoie sa parole et sa lumière, comme la vertu qui doit ressusciter et régénérer une âme, l'homme peut résister à cette vertu qui s'offre pour travailler en lui : il peut lui opposer malicieusement des obstacles, en préférant, pour son malheur, les choses temporelles aux biens spirituels, que la grâce de Dieu lui présente en Jésus. Delà vient que le Sauveur se plaint de ce que, quand il veut les rassembler, ils ne le veulent point, que quand il leur présente la conversion, avec la grâce qui doit et qui peut la produire en eux, ils la refusent opiniâtrement et ne veulent point se convertir. Jérém. v, 3, et VIII, 5. La lumière vient chez eux, et ils ne veulent point la recevoir aimant mieux les ténèbres, parce qu'ils se plaisent dans leurs mauvaises œuvres. Jean III, 19. Ainsi, un cœur honnête et bon, c'est un cœur qui ayant été touché et attiré par la grâce, par la force de la semence et de la parole de Dieu, n'a point résisté malicieusement à ces premières opérations, et s'est laissé disposer à produire du fruit. Celui qui a, qui profite, et qui

emploie bien les premières grâces, il lui sera donné, et il aura encore plus; mais celui qui n'a rien, qui refuse ce que Dieu veut lui donner, ce qu'il a, lui sera ôté. Ces premiers mouvemens de grâce, ces premières opérations de l'esprit de Dieu auxquelles il résiste, seront éteintes et étouffées par les obstacles qu'il y met. Matth. XIII, 12.

2°. Un second caractère d'un bon auditeur de la parole, c'est *de produire du fruit.* Un laboureur ne sème que dans l'espérance de recueillir le fruit abondant qui le réjouira et qui le récompensera de ses peines. Quel fruit produisent les âmes qui reçoivent bien la parole? C'est sans doute un fruit convenable à la nature de la semence. La semence, c'est l'Evangile, c'est la parole de Dieu, qui est la parole de vérité, c'est une parole de paix, un ministère de réconciliation. *Mes paroles*, dit le Sauveur, *sont esprit et vie.* Et St.-Paul assure *que l'Evangile est une puissance divine.* Les fruits qu'elle produit doivent donc être des fruits consolans de justice, de vie et de paix pour l'âme dans laquelle ils sont produits; car cette céleste semence, quand elle est reçue et conservée dans le cœur, nous régénère en espérance vive, et en produisant en nous la foi en Jésus, elle nous procure l'avantage d'être faits enfans de Dieu: elle nous rend la paix, l'assurance et la joie d'une bonne conscience, d'une conscience purifiée des œuvres mortes et de toutes souillures de chair et d'esprit par le sang de Jésus; enfin, elle nous fait rentrer dans une heureuse communion avec Dieu, notre souverain bien, parce qu'étant justifiés par sa grâce, par la rédemption qui est en Jésus, *nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ.* Rom. V, 1.

C'est là un fruit de la parole de l'Evangile qui est in-

finiment consolant. Il est heureux pour nous de voir arracher de notre cœur cette haine infernale que nous avons contre Dieu; cette indifférence à l'égard de notre bon Sauveur, cette crainte servile qui nous fait fuir devant lui. Il nous est doux d'oser approcher de lui avec confiance et amour; et c'est à quoi l'évangile nous conduit, en nous découvrant et en nous appliquant puissamment l'amour et la miséricorde infinie de Dieu, pour nous faire crier avec une douce et filiale confiance : *Abba, Père!*

Observez que ces fruits ne sont pas tellement renfermés dans une âme, qu'ils ne se produisent au-dehors à l'égard du prochain. Un cœur dans lequel la semence est conservée et cultivée, produit des fruits de charité envers le prochain, des fruits de douceur, de bénignité, de patience et de toutes sortes d'inclinations bienfaisantes, qui bannissent du cœur la haine et l'aigreur, qui étouffent l'envie, l'orgueil, la fierté et toutes les autres passions par lesquelles on blesse l'amour qu'on doit à ses frères. Le chrétien devient alors, comme dit St.-Paul, un enfant de Dieu, sans reproche : *Un élu de Dieu saint et bien-aimé, revêtu des entrailles de miséricorde, de bonté, d'humilité, de douceur, de patience.* Col. III, 12.

Cependant il faut remarquer que ces bons auditeurs n'ont pas tous la même mesure de dons. Les uns produisent moins de fruits et les autres plus. *L'un produit cent, l'autre soixante, et l'autre trente.* Matt. XIII, 8. Observez que le moindre produit est de trente pour un, ce qui est beaucoup. Ici Jésus a voulu ôter à toute âme charnelle les secrètes tromperies dans lesquelles elle se berce. En voyant quelque apparence de bien et de fruit

dans soi, elle juge d'abord favorablement de son état, et se flatte que si elle ne produit pas beaucoup de fruit, elle en produit pourtant selon sa mesure. « Chacun, dit-on, á sa mesure, tous les dons ne sont pas égaux; si je n'ai pas toute la sainteté qu'avaient les Abrahams, les Davids, les Pauls, et les autres enfans de Dieu, j'espère pourtant en avoir un petit degré, qui est suffisant pour témoigner que je suis aussi un enfant de Dieu. » Mais remarquez que le moindre don et la plus petite mesure de la grâce produit trente pour un, c'est-à-dire, beaucoup de fruits solides et agréables à Dieu. Le plus petit degré de foi est une victoire qui surmonte le monde et en nous et hors de nous. La grâce, dans les premiers enseignemens qu'elle nous donne, nous apprend *à renoncer à l'impiété et aux convoitises du monde, et à vivre en ce présent siècle sobrement, justement et religieusement*. A ce compte, les pauvres hommes charnels se trompent grossièrement dans les fausses espérances qu'ils se font; car, non-seulement ils ne produisent point de bons fruits en abondance, mais encore ils n'en produisent point du tout, et même ils en produisent de mauvais, qui pourraient leur être des témoignages que la semence de Dieu n'est point en eux s'ils voulaient s'examiner. Cependent cette différence de mesure de grâce et de fruits ne doit pas laisser d'être un sujet de consolation aux âmes sincères : elles doivent savoir que Jésus ne juge pas comme les hommes. Il semble souvent à une âme qu'elle est tout à fait stérile, parce qu'elle ne fait pas des choses extraordinaires et qu'elle ne se voit pas revêtue de dons éclatans; mais elle doit savoir que Jésus regarde comme des fruits agréables des choses que les hommes comptent pour rien. Une âme

simple, qui marche dans la foi devant Dieu, qui fait tout au nom du Seigneur Jésus, même les choses qui paraissent les plus basses et les plus viles, qui se domine elle même par la patience dans toutes les occasions; dans les chagrins que peut lui susciter un ménage, ses enfans, ses domestiques, et dans les autres choses qui pourraient exciter ses passions, peut offrir à Dieu toutes ces choses-là comme des fruits agréables à ses yeux : il trouve peut-être plus de fruits dans une pareille âme, que dans les actions publiques et éclatantes de beaucoup de grands docteurs qui, par leurs écrits, par leur érudition et leurs discours, croient faire beaucoup pour le bien de l'Église et pour l'avancement du règne de Jésus. L'aumône qu'une pauvre veuve met au tronc est plus estimée devant Dieu que les riches offrandes des scribes et des pharisiens.

3.° Enfin un *troisième caractère* d'une âme qui reçoit bien la semence. C'est *qu'elle produit du fruit avec persévérance*; cette parole pourait fournir une ample matière à faire voir l'état d'un vrai chrétien; mais comme ce qu'on en pourrait dire nous mènerait trop loin, nous nous contenterons de faire ici ces deux réflexions. — Premièrement les enfans de Dieu produisent du fruit *avec persévérance*, parce qu'ils doivent supporter patiemment leurs propres infirmités et leurs défauts. Une âme ne doit pas s'inquiéter ni se décourager, quoiqu'elle ne remarque pas d'abord en elle tous les fruits et tous les progrès qu'elle voudrait y voir ; car la semence qui est semée et jetée en terre ne produit pas dans un jour un fruit mur. Le grain commence par germer, il pousse de l'herbe, ensuite une tige et un épi qui porte enfin le fruit à maturité. Ainsi lorsque la grâce et la semence

de Dieu a pris racine dans les âmes, elles ne doivent pas s'imaginer de pouvoir arriver dans un moment à un état de perfection, l'expérience doit leur apprendre que la grâce, à cause de leur faiblesse, n'avance que peu à peu : la vue des petits progrès qu'elles font et de leur impuissance doit les fortifier dans une sainte attente soutenue par la patience. C'est ici une chose très-remarquable pour les âmes qui reçoivent la lumière de Dieu et qui sont touchées de la parole ; car ordinairement ces âmes commençantes ne voyant que misère, que pauvreté et faiblesse en elles, voudraient s'en voir délivrées tout à coup, et quand cela n'arrive pas comme elles le souhaiteraient, elles s'impatientent, elles s'inquiètent, souvent elles se découragent et perdent toute espérance de délivrance. Il est bien nécessaire que ces âmes-là apprennent à *porter du fruit avec persévérance* ; qu'elles apprennent premièrement à mourir à elles-mêmes; afin que la semence germe, s'avance, et produise enfin le fruit qu'elles désirent. Oui, chèrs amis, apprenez cette science céleste que l'esprit de Jésus seul peut enseigner, qui est, de prier et de chercher sans relâche ; mais sans murmure, sans impatience et sans trop vous chagriner.

Secondement, Jésus a voulu aussi par ces paroles nous insinuer quel est le sort qu'un enfant de Dieu doit attendre dans le monde ; c'est la croix et les souffrances; car il doit *porter du fruit avec persévérance*. C'est-à-dire qu'il y a beaucoup de choses capables d'empêcher l'accroissement de ce fruit, beaucoup d'ennemis qui s'y opposent, et qui tâchent de le gâter. Le Diable, le péché, le monde, suscitent quantité d'oppositions de contradictions et de persécutions aux enfans de Dieu ; mais

leur patience, leur résignation les fait vaincre : *Ayez bon courage*, leur dit Jésus, *j'ai vaincu le monde. Votre foi est la victoire qui surmonte le monde*. Quelle excellente science, n'est-ce pas que vaincre en souffrant; mais hélas ! qu'elle est peu connue à la nature et peu d'accord avec les inclinations de la chair ! il nous semble selon notre sens, que lorsque nous ne cherchons rien que de bon, on ne devrait point nous contredire, ni mettre des obstacles à nos justes desseins ; et quand le contraire arrive, que nous ne rencontrons partout qu'oppositions et contradictions, nous sommes souvent portés à nous impatienter ; c'est pourquoi nous avons besoin d'apprendre de Jésus à *porter du fruit avec persévérance*, à nous résoudre aux croix et aux persécutions suscitées par les ennemis de son règne; parce que lui et ses enfans sont un signe auquel on contredit sans-cesse. Mais pour pratiquer cela il faut l'esprit de lumière et de grâce, il faut qu'on ait été rendu de bons terrains, et qu'on ait reçu de la plénitude de son onction céleste les dispositions nécessaires pour produire du fruit.

Hélas, Seigneur Jésus ! que pouvons-nous sans toi ? Regarde-nous donc dans tes compassions, et en semant dans nous ta divine semence, ouvre nos cœurs pour la recevoir ; dispose- les à lui donner place et entrée, et à la laisser prendre racine ; afin qu'elle produise du fruit pour ta gloire et pour notre salut, Amen !

XIXme. SERMON.

LA CROIX DE JÉSUS

ET DE SES MEMBRES.

Jésus prit ensuite à part les douze, et leur dit : Voici nous montons à Jérusalem, et toutes les choses qui ont été écrites par les prophètes, touchant le fils de l'homme, vont être accomplies. Car il sera livré aux nations, on se moquera de lui, il sera outragé, et on lui crachera au visage, etc. St. Luc. Chap. XVIII, 31, 43.

Mes chers et bien-aimés auditeurs !

RIEN n'est si vrai que ce que Dieu dit par la bouche de son prophète Esaïe : *Mes pensées ne sont pas vos pensées, et mes voies ne sont pas vos voies ; autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant mes voies sont-elles élevées au-dessus de vos voies, et mes pensées au-dessus de vos pensées*. Esaïe LV, 8, 9.

Les pensées de Dieu ne peuvent être que des pensées justes, saintes et sages ; au lieu que celles des hommes sont des pensées sensuelles et mondaines. Cependant ils osent quelquefois contrôler celles de Dieu, et même juger et condamner ses voies; ils ont la témérité de dire : *La voie de l'Eternel n'est pas réglée*. Ezéch. XVIII, 25. Si l'homme avait assez de raison pour se renfermer dans sa sphère, et qu'il ne voulût pas s'élever au-dessus de sa portée, il n'entreprendrait pas de condamner Dieu dans ses voies ; mais non, il ne s'en peut abstenir, et cette folle témérité est une triste suite de sa rebellion et de son inimitié contre Dieu. Il trouve à redire à tout ce qui vient de Dieu, à tout ce que Dieu fait, et il sent toujours dans son cœur des oppositions, et des murmures. C'est ce qu'on remarque aisément, quand on veut faire attention à ce qui se passe dans notre intérieur, lorsque la moindre chose, qui nous tient un peu à cœur, ne va pas selon nos volontés. Dans tout ce qui combat nos pensées et nos propres voies, nous sentons un mécontentement secret, qui dit à Dieu : *Tes voies ne sont pas bien réglées*. Que sont toutes ces inquiétudes, toutes ces impatiences qui portent avec tant d'empressement au choix de sa propre volonté préférablement à celle de Dieu? Que signifie l'inquiétude d'un homme qui désire avec tant d'ardeur des choses que Dieu n'approuve pas, et que sa sagesse juge lui être nuisible? N'est-ce pas dire secrètement à Dieu : *Tes voies ne sont pas bien réglées*. Ainsi rien n'est plus opposé aux voies de Dieu que les voies de l'homme; et cela se remarque sur-tout dans cet ordre que Dieu a établi, dans cette voie que sa sagesse a choisie pour nous conduire au salut, qui est

la croix. C'est sur-tout cette voie de Dieu qui paraît folie à l'homme, et à laquelle il ne saurait se soumettre. De tout temps la raison corrompue de l'homme a eu de la répugnance à entrer dans ces voies de Dieu. Cette opposition de la nature est si grande, que les âmes qui sont déjà en quelque façon éclairées de la lumière de Dieu, et même les disciples de Jésus-Christ, ont de la peine à entrer dans le mystère de la croix. Nous en trouvons un exemple dans les disciples de notre texte, ils n'entendent rien dans le discours que Jésus leur tient touchant ses souffrances. Tant il est vrai que l'homme aveugle est toujours incapable de comprendre ces choses-là, jusqu'à ce que Jésus lui ait ouvert les yeux, comme il fit à l'aveugle de Jéricho. Nous trouvons dans ce texte une excellente matière à examiner.

I. Comment cette croix est inconnue à la nature.

II. Comment il faut des yeux éclairés pour la connaître.

La matière que nous avons à traiter aujourd'hui, mes chers auditeurs, est bien répugnante à la nature et bien inconnue à la plupart des hommes. Quand ils entendent parler de la croix de Jésus, ils ne conçoivent autre chose que ce poteau de bois auquel il a été cloué, ou ce que cet aimable Sauveur a souffert dans sa propre personne : ils ne considèrent point que les souffrances du corps spirituel de Jésus sont une chose qui a commencé dès le commencement du monde, et qui doit durer jusqu'à la fin des siècles ; et que c'est en partie par cet endroit que le Sauveur est appelé l'*agneau qui a été mis à mort dès la fondation du monde*. Jésus

est le chef d'un corps mystique ; quand un ou plusieurs membres souffrent, tout le corps est censé souffrir ; chacun des vrais disciples de Jésus étant un membre de ce divin corps, doit comme saint Paul, porter sa part des souffrances de Christ. Col. 1, 24. Il est vrai que les souffrances méritoires du chef sont la seule bâse et l'unique fondement de tout ce qu'il y a de bon dans celles des membres, et que ce sont les seules qui nous ont acquis le salut. Les souffrances des membres ne sont qu'une conformité d'état avec leur chef, elles n'ont rien de suffisant pour faire subsister une âme devant le tribunal de Dieu. Cependant ces souffrances des membres ont ceci de commun avec celles du chef, qu'elles sont inconnues et répugnantes à la nature. Il faut avoir recouvré la vue spirituelle par la grâce illuminante de Jésus pour entrer dans la découverte du mystère de la croix, et pour ne se point scandaliser du joug qu'il faut porter à la suite d'un Jésus crucifié.

I. Nous allons, avec l'assistance de son esprit, entrer dans un examen plus détaillé de ces vérités, selon notre texte, et voir comment la croix est une chose inconnue à la nature.

1°. Pour éclaircir ce premier point, et pour expliquer notre Evangile d'une manière édifiante, il convient d'observer *premièrement*, ce que c'est que cette croix, et en quoi elle consiste ? Jésus-Crist dans notre texte nous dépeint ses souffrances, et en même temps celles de ses membres, d'une manière qui en exprime bien l'amertume. *Voici, nous montons*, dit-il, *à Jérusalem, et le fils de l'homme sera livré aux nations, il sera moqué, injurié, et on lui crachera au visage,*

et après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir. Ce sont ici des choses bien dures que Jésus avait à souffrir et qu'il souffrit effectivement, comme l'histoire de la passion nous l'apprend : il n'y a point de sortes d'ignominie, de douleur, d'angoisse et de misère par lesquelles il n'ait passé. Ce grand et adorable chef devait être ainsi consacré par les souffrances, pour être l'auteur du salut de tous ceux qui croiraient en lui, et qui voudraient entrer dans une heureuse communion avec lui. Hébr. v, 8, 9. Mais outre que Jésus nous a reconciliés par ses souffrances avec Dieu son père, il est aussi devenu en cela un modèle, afin que nous suivions ses traces, et que nous marchions après lui dans le chemin de la croix et des souffrances. Pour mieux découvrir, par les souffrances de Jésus, celles que ses membres ont à endurer avec lui, examinons-les un peu plus en détail.

Il sera livré aux gentils. Par qui sera-t-il livré? Par son disciple, par ses parens, par ses compatriotes, par ceux qui faisaient profession d'une même religion que lui, par ceux qui avaient part aux alliances de Dieu, qui étaient son peuple, et même par les docteurs, par les interprètes les plus éclairés des prophéties, qui devaient reconnaître Jésus pour le Messie, et le faire recevoir aux autres en cette qualité. C'est aussi ce qui arrive à un enfant de Dieu ; car de qui a-t-il le plus à souffrir, et qui sont ceux qui le livrent le plus souvent aux nations? Qui sont ceux qui le calomnient, qui le persécutent? Ne sont-ce pas ordinairement ceux qui se disent ses amis, ses parens, ceux qui font état d'adorer et de servir un même Dieu que lui, et qui prétendent être des sectateurs zélés de la vraie religion? Ne sont-ce pas de ceux-là que les enfans de Dieu ont

eu de tout temps le plus à souffrir? Qui est-ce qui persécutait les prophètes? C'étaient leurs parens, leurs amis, les enfans de leur peuple, comme Dieu le disait à Jérémie. *Tes frères mêmes, et la maison de ton père, agiront perfidement contre toi, eux-mêmes ont crié après toi à plein gosier, ne les crois point, quand même ils te parleront amicalement.* Jérém. XII, 6. Qui étaient les plus grands persécuteurs de Jésus-Christ, n'était-ce pas les Pharisiens, les docteurs de la loi, ces personnes éclairées et instruites dans les écrits des prophètes? N'était-ce pas ses frères qui le tenaient pour un fou et pour un homme hors de sens? Marc. II, 21. Aussi, lorsqu'il annonce à ses disciples le sort qu'ils auraient à attendre comme lui dans le monde, il leur dit: *Vous serez livrés par vos pères, par vos mères, par vos frères, et par vos parens, et par vos amis, et ils en feront mourir d'entre vous*, Luc XXI, 16. Il ne faut donc pas s'imaginer qu'il n'y ait de persécution que de la part de ceux qui ont une religion contraire, et qu'un enfant de Dieu n'ait à souffrir que de ceux qui pourraient avoir quelque sujet de haine contre lui. Non, il a le plus ordinairement à souffrir de ceux de sa nation et de sa religion, de sa parenté et de sa maison.

La véritable cause de cela, c'est la haine irréconciliable qu'il y a entre la semence de la femme et la semence de l'ancien serpent. Quand ces deux semences se rencontrent, que l'une habite dans une âme, et l'autre dans une autre, ces deux personnes ont beau faire profession d'une même religion bonne en elle-même, elles ont beau être liées par les liens du sang et de la nature, elles ont beau être dans une même

société, il est impossible que ces deux semences ne se fassent la guerre. Quand la semence de Jésus commence à être agissante dans un cœur, et à se produire par ses fruits, il est impossible que la semence du serpent, qui est dans les méchans, ne s'oppose à elle, et ne la persécute : à mesure que la divine semence croît, elle éprouve cette haine du serpent et de sa race quelque amitié qu'il y ait eu entre eux auparavant. C'est ce qui faisait dire à David : *Je suis devenu étranger à mes frères, aux enfans de ma mère ;* pourquoi cela ? *C'est*, ajoute-t-il, *parce que le zèle de ta maison m'a rongé.* Ps. LXIX, 9, 10. C'est sans doute une chose bien mortifiante à la nature, que d'être ainsi l'objet de la haine de ses proches, de ses compatriotes, et de ceux de sa religion ; mais tel fut le sort de Jésus, et tel est celui de tous ses membres.

Le fils de l'homme, dit le texte, *sera moqué, injurié et on lui crachera au visage ;* ce sont-là les opprobres auxquels cet adorable Sauveur fut exposé, et parmi lesquels ses disciples doivent le suivre. Une des souffrances que les enfans de Dieu doivent attendre dans le monde, ce sont les mépris et les moqueries des hommes. L'Ecriture témoigne *que les choses spirituelles sont une folie à l'homme naturel, qu'il ne les peut point comprendre absolument.* 1. Cor. II, 14. Elle dit que *Jésus crucifié est un scandale aux juifs et une folie aux Grecs.* 1. Cor. I, 23. Ainsi il est indubitable que ceux qui se tourneront vers ces choses spirituelles, qui embrasseront la croix de Christ, et qui s'attacheront de tout leur cœur à Jésus crucifié, seront une folie et un scandale aux mondains. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à considérer les manières peu hu-

maines que les âmes charnelles, hautaines et orgueilleuses ont pour ceux qui suivent Jésus dans sa patience, dans sa résignation, qui ne se vengent point, qui souffrent patiemment les torts et les injures qu'on leur fait. C'est pour cela que l'esprit de Dieu avertit si souvent ceux qui veulent suivre la justice, *de ne point craindre la disgrâce des hommes*. Esaïe. LVII, 7. Et saint Paul dit à tous les vrais disciples de Jésus : *Sortons hors du camp pour aller à lui, en portant son opprobre*. Hébr. XII, 13.

A ces opprobres le monde ajoute les mauvais traitemens : *Après qu'ils l'auront fouetté, ils le feront mourir*. La haine du diable et du monde est si grande contre Jésus et ses membres, qu'elle ne se borne pas à se moquer d'eux, mais elle veut être assouvie s'il se peut par le sang et la cruauté. On les chasse, on les exile, on les prive de leurs biens, on les fouette dans les synagogues pour les crimes qu'on leur impute ; enfin on croit rendre service à Dieu de les ôter du monde et de les bannir de la société, comme des pestes publiques. Voilà jusqu'où la rage du serpent s'étend, et si cette fureur n'éclate pas toujours comme elle le souhaiterait, elle ne manque pas de le chercher, et un enfant de Dieu doit se préparer à en éprouver les plus violens effets. Il n'y a point d'enfant de Dieu qui ne soit *un décapité pour le nom de Jésus*. Apoc VI, 10, 11. Quoiqu'ils ne soient pas tous effectivement mis à mort, et qu'on ne leur ôte pas la vie du corps ; on leur fait souffrir beaucoup d'autres choses, qui sont souvent aussi cruelles que plusieurs morts ; d'ailleurs comme ils sont toujours prêts à scéler de leur sang le témoignage de Jésus et la vérité de son évangile, on peut bien les appeler *des décapités pour le nom de Jésus*.

Le Sauveur, en annonçant à ses disciples sa mort en croix, ne fait point mention de *ses souffrances intérieures*, qui étaient cependant les plus douloureuses, et sans lesquelles toutes les autres auraient été plus supportables. La raison en est, que Jésus ayant à munir les siens contre le scandale de la croix et l'opprobre auquel ils allaient bientôt le voir exposé, il ne leur parle que de ce qu'ils devaient voir, et qui par conséquent pouvait les scandaliser : or comme les souffrances intérieures n'étaient point visibles, il était moins à craindre qu'ils en prissent ombrage, que de l'extrême abaissement dans lequel il allait être plongé. Il ne faut pas néanmoins douter que les douleurs cachées et intérieures de Jésus Christ n'aient été les plus dures et les plus affligeantes. Ce bon Sauveur n'a pas eu à souffrir seulement les douleurs du corps, et l'abandon des hommes, mais il a eu à lutter avec la colère et la justice vengeresse de son père ; il a été dans la privation des influences consolantes de son amour, ce qui l'obligea à s'écrier, *mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as tu abandonné!* Il a souffert des angoisses et des détresses mortelles et infernales, car le poids accablant du péché dont il était chargé, lui faisait dire, *mon âme est saisie de tristesse de toutes parts jusqu'à la mort*. Ceci prouve que Jésus a bu seul, la lie de la coupe de la colère ; circonstance où personne n'a pu et n'aurait jamais pu le suivre, n'y ayant aucune créature capable de porter le poids du péché, et de soutenir le combat contre la colère qui le poursuivait. Les membres de Jésus ont cependant en ceci quelque conformité avec leur chef. Il est certain que toutes les afflictions qu'ils ont en la chair, toutes les haines, les persécutions, et les oppro-

bres des hommes, toutes les tentations du Diable, ne leur feraient pas tant de peine, s'ils se sentaient toujours soutenus et fortifiés par la main paternelle de leur Dieu, et si la douceur de sa grâce se répandait toujours dans leurs cœurs; mais ce qui les afflige le plus, et ce qui leur est un surcroît de douleur et de mortification, c'est lorsque Dieu semble les abandonner, qu'ils sont obligés de combattre avec Dieu même, qu'il paraît venir à eux en ennemi plutôt qu'en ami. Lorsqu'avec le sentiment de sa colère ils ne voient en eux que péché, indignité, et impureté; c'est ce qui les décourage souvent dans la souffrance, ce qui leur fait tomber les armes des mains, et qui les expose aux tristes désolations auxquelles les ennemis de leur salut les réduisent; car quand Dieu est contre eux, qui veut être pour eux? En vérité il est difficile de se représenter la triste situation dans laquelle une pauvre âme se trouve alors. Quand Dieu était présent, elle aurait marché dans la vallée de mort sans craindre aucun mal; mais quand *Dieu cachait sa face, elle était troublée*, éperdue et ne savait que faire. Job demande souvent à Dieu *qu'il retire sa main de dessus lui, et que sa frayeur ne le trouble point*. Job XIII. 21. Chap IX. 34. Et quand il décrit ses douleurs et ses souffrances, il dit que les principales sont celles qui lui viennent de la part de Dieu. *Les flèches du Tout-puissant sont en moi, mon esprit en suce le venin; les frayeurs de Dieu se rangent en bataille contre moi, et son indignation augmente.* Il se plaint que *Dieu chasse après lui comme un grand lion, et qu'il se rend admirable contre lui.* Job VI, 4. Chap. X; 16, 17. Ecoutez toutes les plaintes des enfans de Dieu, comment ils crient: *Eternel, pourquoi caches-tu ta*

face? pourquoi nous oublies-tu continuellement? C'est là ce qui leur a fait de tout temps le plus de peine, et c'est encore aujourd'hui la plus dure épreuve que les enfans de Dieu aient à soutenir.

Telles sont, chers amis, les souffrances par lesquelles Jésus a passé, et par lesquelles passent tous ses enfans. C'est là le chemin que Jésus a consacré par son exemple pour aller à la gloire, et celui par lequel tous ses membres doivent le suivre pour avoir part à sa victoire.

2°. Si vous avez de la peine à le croire, écoutez comment Jésus dans notre texte nous produit les écritures et cite à ses disciples les prophéties anciennes: ces prédictions nous assurent toutes que ces souffrances doivent s'accomplir dans le fils de l'homme et dans ses membres. *Voici*, dit Jésus-Christ, *les choses qui sont écrites par les prophètes, touchant le fils de l'homme, s'en vont être accomplies.*

Les souffrances de Jésus-Christ étaient quelque chose de trop grand, et en même temps de trop important, pour n'être pas marquées dans les prophéties; c'était la circonstance la plus humiliante sous laquelle devait paraître le Messie, et ce qui aurait pu donner aux hommes le plus d'éloignement pour lui. Ces souffrances devaient donc être prédites et précisément marquées comme un caractère approprié au Messie, afin que les fidèles ne fussent pas scandalisés des mépris et des abaissemens auxquels ils verront leur rédempteur exposé. A peine y a-t-il un seul des prophètes qui n'ait *recherché soigneusement quel temps leur désignait l'esprit prophétique de Christ, qui était en eux, et qui par avance leur rendait témoignage des souffrances du Messie et*

des divers degrés de gloire dont elles devaient être suivies. 1. Pier. I, 11. Consultons entre autres David et Esaïe ; ces deux hommes de Dieu n'ont laissé échapper aucune circonstance de la passion de Jésus sans la marquer. Lisez le LIIIe. chap. d'Esaïe, vous verrez qu'il décrit ses souffrances, comme si elles étaient arrivées de son temps et qu'il les eût vues de ses propres yeux. David, dans les psaumes XXII et LXIX et dans d'autres, marque précisément les circonstances de son crucifiement, de son abandon, de ses angoisses, avec tous les outrages des souverains sacrificateurs, des juifs et des soldats ; de sorte qu'en lisant ces excellentes phophéties, et en les comparant avec tout ce que l'histoire évangélique nous rapporte des souffrances de Jésus, on ne peut pas douter que ce Jésus crucifié ne soit le véritable original des tableaux qui nous sont tracés dans ces prédictions.

Mais comme les souffrances du chef ont été prédites, pour prévenir le scandale de la croix et de l'abaissement par lequel il devait passer ; de même l'esprit de Dieu a pris soin de prédire aux disciples les afflictions qu'ils auraient à souffrir à la suite de leur maître, pour les fortifier et les soutenir par-là contre les alarmes que la croix pourrait occasionner. C'est ce que la parole de Dieu leur expose en bien des manières : elle leur met non-seulement devant les yeux les exemples de ceux qui les ont précédés et qui ont tous passés par le chemin de la croix, mais encore elle les avertit par des déclarations formelles, du sort qu'ils ont à attendre dans ce monde. D'abord après la chute de l'homme, il l'avertit d'une guerre continuelle que la semence de la femme aurait avec la semence du serpent. Il lui parle déjà des souffrances et des misères auxquelles il serait exposé, et

même de la mort qu'il devait enfin subir. *Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage*, lui dit-il, *la terre sera maudite à cause de toi, tu en mangeras les fruits en travail tous les jours de la vie, jusqu'à ce que tu retournes en la poudre de laquelle tu as été pris*. Gen. III. Ces paroles renferment une claire prédiction de la croix, que Dieu choisissait dès-lors, comme la route la plus assurée par laquelle l'homme devait arriver au salut qu'il avait perdu par son péché, et il est encore averti, qu'à cause de son péché, il devait se regarder sur cette terre comme un pauvre exilé, qui regrette la patrie et le lieu de son origine avec larmes et gémissemens.

Consultez ensuite toute la parole de Dieu, vous y découvrirez, par les caractères qu'elle donne aux enfans de Dieu, qu'ils ne peuvent tenir un autre chemin: elle les appelle des pauvres, des affligés, des désolés, elle dit que ce sont des âmes sans cesse plongées dans différentes afflictions, et assiégées de plusieurs tentations qui les travaillent. Les témoignages des apôtres et de Jésus-Christ dans le nouveau Testament s'accordent avec ceux des prophètes de l'ancien. Ils disent partout aux disciples de Jésus, qu'ils *auront des afflictions au monde, qu'ils pleureront et se lamenteront pendant que le monde se réjouira : qu'ils seront haïs, persécutés et maltraités du monde à cause du nom de Jésus*, et que même *on les fera mourir*. Ils les assurent que *c'est par plusieurs tribulations qu'il faut qu'ils entrent au royaume des cieux*. Act. XIV, 22. Que *tous ceux qui voudront vivre selon la pieté en Jésus-Christ souffriront persécution*. 2. Tim. III, 12. Et par plusieurs autres témoignages ils font entendre aux membres de Jésus que, comme leur chef a été consacré par les souf-

frances, eux doivent le suivre et se résoudre au même sort.

Ces *prédictions* sont vérifiées par *l'exemple* des enfans de Dieu que l'Écriture nous met devant les yeux, lesquels ont tous été conduits par le chemin de la croix aussi bien que Jésus leur maître. D'abord au commencement du monde elle nous fait voir un Abel qui est persécuté et tué par son frère Caïn, *parce que ses œuvres étaient bonnes et que celles de Caïn étaient mauvaises*. Gén. IV, Jean, III, 12. Dans les familles des patriarches et des hommes de Dieu, ceux qui étaient selon la chair, c'est-à-dire, ceux qui étaient affectionnés aux choses du monde, persécutaient ceux qui étaient selon l'esprit. Ismaël persécute Isaac, — Esaü Jacob, — les onze fils de Jacob haïssent et vendent leur frère Joseph. Enfin dans tout l'ancien Testament nous trouvous une grande nuée de témoins qui attestent tous cette vérité. Ils nous disent qu'ils *ont été éprouvés par des moqueries, par des coups, par des liens, par les prisons:* qu'ils *ont été lapidés, sciés et mis à mort par le tranchant de l'épée; qu'ils ont été errans çà et là, vêtus de peaux de brebis et de chèvres, destitués, affligés, tourmentés*. Hébr. XI, 36, 37. A cette nuée de témoins de l'ancien Testament nous pouvons joindre les témoins de l'agneau et tous ceux qui les ont suivis, lesquels ont été exposés tous les jours à la mort, et qui ont même scélé de leur sang le témoignage de Jésus.

Si, à ces exemples de croix et de souffrances, on voulait opposer quelques exemples d'enfans de Dieu, qui, quoique pieux et sages, ont vécu dans la prospépérité, comme un Abraham, un Daniel, un David, et beaucoup de rois, qui, avec la piété, jouissaient aussi

des biens de la vie; il suffit de considérer de près ces exemples pour remarquer qu'ils n'étaient pas exempts de croix. Abraham, il est vrai, était un prince riche et puissant; mais qu'elle mortification ne fut-ce pas pour lui de quitter sa patrie, ses parens et ses amis, pour devenir voyageur, errant dans un pays où il était exposé tous les jours aux insultes et aux mauvais traitemens des habitans? La circoncision ne lui était-elle pas une chose bien mortifiante, et qui l'exposait aux mépris de toutes les autres nations? En combien de manière dures et affligeantes sa foi n'a-t-elle point été éprouvée? La vie de cet excellent patriarche et de ses descendans Isaac et Jacob n'a été qu'une école continuelle de croix, dans laquelle ils ont appris à renoncer à eux-mêmes, aux inclinations de la nature et aux lumières de la prudence humaine, pour s'abandonner entièrement à Dieu. Si nous considérons les exemples de Daniel, de David et des autres rois pieux, nous trouverons qu'ils ont tous été sous la croix, jusque-là que les prospérités apparentes, dans lesquelles ils ont vécu, leur étaient encore des sujets de mortification et de peine, par la difficulté de résister à l'appas des faux biens de la vie qui veulent captiver sans cesse les affections de l'âme, et les détourner de Dieu. C'est donc une vérité qui demeure constante et indubitable, que tous les membres de Jésus ont été obligés de le suivre par le chemin de la croix.

Faites donc attention, chers amis, que les souffrances des enfans de Dieu ne sont pas de ces choses qui arrivent à l'aventure; non, elles ont été prédites et marquées long-temps auparavant. Ce ne sont pas non plus des choses qu'on doive se flatter d'éviter, c'est un ordre

établi de Dieu : il faut aller par la croix à la gloire. C'est un ordre auquel Jésus s'est soumis, et auquel les siens se sont conformés de tout temps. Il est même d'une nécessité indispensable à tous les vrais membres de Jésus d'être rendus conformes à sa vie crucifiée et souffrante, avant qu'ils soient rendus conformes à son image glorieuse. Mais si ces prophéties et ces exemples prouvent l'infaillibilité des croix des enfans de Dieu, ce leur est aussi un solide fondement de consolation, de voir que Dieu ait déjà prédit tout ce qui leur devait arriver, avant même qu'ils aient été dans le monde. Il a déjà assigné à chacun d'eux la mesure qu'ils doivent remplir, et la portion qu'ils doivent avoir des souffrances de ce glorieux corps mystique de Jésus. Certes, si les âmes étaient bien convaincues de cela, elles ne seraient pas si découragées dans les afflictions, on les verrait se soumettre à cet ordre de leur Dieu avec plus de résignation et de constance. Mais hélas! loin de s'attacher à ces fondemens solides de consolation, on s'abandonne aux mouvemens de la nature, et on écoute la chair et le sang ; de sorte qu'il n'est pas étonnant si on est semblable aux disciples desquels il est dit dans notre texte ; *Qu'ils n'entendirent point ce que Jésus disait, et que ces discours de croix et de souffrances leur étaient cachés.* Pourquoi cela ?

La croix est une chose inconnue et insupportable à la nature, malgré toutes les prédictions divines touchant les souffrances du messie, malgré toute la clarté avec laquelle les prophètes en ont parlé. Quand elles ont dû avoir leur accomplissement en la personnes de Jésus, personne n'a voulu les reconnaître comme un caractère du Rédempteur. Ceux même qui étaient dans

son école, qui étaient ses disciples depuis si longtemps, à qui le Sauveur avait déjà déclaré en particulier tout ce qui devait lui arriver, ceux là même ne peuvent point comprendre ce mystère : ils n'entendent rien à ces choses. Quand on lit tout ce que Jésus a souffert, on le lit sans réflexion, comme une chose qui ayant dû arriver ainsi, n'a rien qui doive nous frapper d'étonnement. On admire la patience, l'humilité et la douceur de Jésus dans ses souffrances. De même on ne saurait s'empêcher de louer et d'admirer la constance des enfans de Dieu dans leurs afflictions : on les approuve, on les dit heureux, et particulièrement favorisés de Dieu ; mais quand il s'agit de nous, et que nous sommes appelés à boire dans la même coupe d'amertume ; c'est alors qu'on sent combien ce mystère de la croix est inconnu et répugne à la nature ! On ne comprend point le langage de Jésus quand il nous parle de croix et de souffrances.

Aussi remarque-t-on que le monde aveugle se soucie peu de cette doctrine, et qu'il en fait aussi peu de cas qu'un pourceau ferait d'une perle : il ne pense guère à la croix de Jésus que pour en faire un manteau pour couvrir et excuser ses péchés. Quand il a péché malicieusement, et que le péché lui est représenté comme une chose désagréable à Dieu, et qui mérite son indignation, il sait se servir de la croix et des souffrances de Jésus, pour se consoler et pour se rassurer dans son mauvais état. Les mérites de Jésus, sa croix et sa mort sont ce qui doit le sauver, malgré son impénitence et son endurcissement. Bon Dieu ! quel est l'éloignement du monde, pour la croix de ce bon Jésus ! Combien cette croix lui est-elle une folie et un scandale ! Ses maximes,

ses principes, ses plaisirs, et toutes ses recherches sont des choses aussi opposées à la croix de Jésus, que les cieux le sont à l'enfer, et que Satan l'est à Dieu. Il ne faut donc pas prétendre trouver chez les âmes mondaines quelques dispositions à admettre et à embrasser la croix de Jésus; c'est leur mort, c'est l'objet de leur aversion, et il n'y a rien au monde qu'elles détestent davantage. Vivre d'une vie purement animale : donner un libre cours à ses passions : être exempt de gêne et de contrainte : se faire valoir, s'avancer dans le monde, y chercher les honneurs, les richesses et les plaisirs des sens; y faire fortune, y être honoré et estimé par quelqu'endroit que ce soit, y goûter les divertissemens charnels, voilà ce que les hommes aiment et recherchent. Mais se soumettre au joug de Jésus, voir gêner son cœur, mortifier ses passions, faire peu de cas des richesses, des honneurs et des plaisirs sensuels, se voir exposé aux injures et aux mépris, souffrir tous les mauvais traitemens sans colère, sans aigreur, sans désir de vengeance, et demeurer dans la résignation au milieu de tout cela, c'est un état que le monde envisage comme trop malheureux; et lui dire que c'est par cette voie qu'il doit aller à son bonheur, c'est lui parler d'une chose qu'il n'entend point; il ne souhaite pas de l'apprendre, bien moins encore de l'éprouver.

Mais laissons-là le monde, et voyons ce qui se passe chez les disciples de Jésus. Il n'est que trop vrai que le mystère de sa croix leur est aussi une chose cachée. Ce n'est que difficilement qu'ils se laissent convaincre que les souffrances et les croix sont des choses inévitables à un enfant de Dieu. Malgré le soin que Jésus prend de les faire entrer dans la connaissance de ce mystère, en

les tirant à part, en les séparant de la foule aveugle et corrompue, pour les faire entrer dans une familiarité plus intime avec lui, et leur donner la connaissance des mystères de leur salut; malgré cela ils ne comprennent rien quand Jésus leur parle de croix, et qu'il leur insinue qu'ils en doivent éprouver quelque chose. Il n'y a point de leçons dans toute sa parole, qu'ils soient moins disposés à recevoir et à apprendre que celle-ci. Les choses divines leur plaisent, ils estiment les dons de Dieu, ils désirent ses grâces et tous les fruits de l'esprit, ils demandent du zèle, de l'amour et de l'attachement pour Dieu et pour sa gloire; mais quand il s'agit de la doctrine de la croix réduite en pratique; quand Jésus leur fait entendre qu'il faut le suivre et monter avec lui à Jérusalem pour y souffrir, cela les afflige et les déconcerte. Lorsque Jésus, malgré toutes leurs répugnances, les retient dans l'école de la croix, en leur faisant éprouver plusieurs tribulations, on remarque que la nature se révolte, se plaint, et voudrait se soustraire à la discipline du Seigneur. Si Jésus les laissait faire, ils rejetteraient le remède salutaire de sa croix, si nécessaire à leur guérison et à leur purification.

Ce sont ces mauvaises dispositions de la nature par rapport aux souffrances et aux croix, qui ont porté les enfans de Dieu à tant d'impatience, et souvent de murmures. Job se plaignait souvent, il exagérait ses souffrances, il croyait ne les avoir pas méritées. — Jérémie se plaint à Dieu des opprobres et des mépris auxquels il était exposé à cause de la parole de l'Eternel; et dans l'excès de sa douleur impatiente, il est tenté de maudire aussi le jour de sa naissance. Jérém. xx. — Asaph, dans ses souffrances, s'inquiète de se voir affligé pendant que

les méchans prospéraient. Ps. LXXIII. Enfin, la nature a été toujours ignorante dans les voies de Dieu, et a toujours eu de la répugnance à souffrir. Les enfans de Dieu ont encore cette nature qui leur fait envisager la croix avec frayeur et tremblement. Mais ils ont aussi un autre principe en eux, qui est la vie et la lumière de Jésus, qui combat, qui rectifie et qui mortifie la nature, qui les porte à se soumettre avec résignation à la conduite de leur Dieu, et qui leur découvre de plus en plus la gloire qui est cachée sous la croix : plus cette lumière augmente, plus elle les met en état de suivre Jésus. Cette lumière est absolument nécessaire pour entrer dans la découverte de ce mystère si caché à la nature, comme nous le verrons dans la seconde partie de notre méditation.

II. Ce n'est pas sans de sages raisons que l'esprit de Dieu, après nous avoir fait remarquer l'aveuglement des disciples à l'égard des souffrances et de la croix du Sauveur, nous présente la circonstance d'un aveugle qui se trouve sur le chemin, qui crie après Jésus, et qui est guéri par lui. C'est sans doute pour nous apprendre que la nature étant aveugle dans le mystère de la croix, une âme qui veut le connaître doit demander à Jésus des yeux éclairés, afin que, délivrée de son aveuglement et de sa stupidité, elle puisse apprendre à le suivre dans le chemin de la croix. Nous avons donc, dans l'exemple de cet aveugle, une instruction de ce que nous devons faire pour apercevoir la gloire qui est cachée sous la croix de Christ et de ses membres : que fait cet aveugle ; et comment recouvre-t-il la vue ?

1°. Dès qu'on lui dit que Jésus passe, il implore son

secours en s'écriant : *Jésus, fils de David, aie pitié de moi ;* et comme les troupes qui allaient devant, lui ordonnaient de se taire, il se mit à crier plus fort, *Jésus, fils de David, aie pitié de moi.* Le Sauveur faisait alors son dernier voyage à Jérusalem, où il devait souffrir et mourir quelques jours après : si l'aveugle l'avait laissé passer sans demander son secours, il serait demeuré dans sa misère et dans son aveuglement. Ce fut donc un bonheur particulier pour lui, d'avoir profité de cette rencontre. Cette circonstance renferme une des plus importantes leçons. Le seul parti que nous ayons à prendre, c'est de crier après Jésus. Lorsqu'il passe, lorsqu'il s'approche de nos cœurs, qu'il vient les toucher, que nous sentons quelques mouvemens de sa grâce, et quelques attraits de son esprit ; quand il vient frapper à la porte du cœur par les convictions de sa parole, par les reproches de la conscience, le moment où il passe ainsi vers nous, est celui où il faut crier ; *Jésus, fils de David, aie pitié de moi.* C'est alors que nos désirs, nos prières, et les tendres soupirs de nos cœurs doivent être autant de voix qui crient après lui, et que tout ce qui est dans nous doit se remuer et se porter vers ce puissant médecin des âmes. Le cri indique la véhémence des prières des enfans de Dieu, que l'Ecriture-Sainte nomme souvent *des cris ;* parce qu'en effet il n'y a rien de si perçant que la voix des enfans de Dieu, quand leurs âmes sont touchées et leurs cœurs brisés ; leurs gémissemens, leurs soupirs, leurs sanglots sont autant de puissantes voix qui percent jusqu'aux cieux, qui attendrissent Jésus, et qui émeuvent les entrailles de miséricorde de leur Père céleste.

Quand David veut exprimer l'ardeur de ses prières, il

les nomme *des cris : J'ai crié*, dit-il, *de tout mon cœur ; réponds-moi, ô Eternel ! J'ai crié vers toi, mets-moi en sûreté ; j'ai prévenu le point du jour, et j'ai crié*, Ps. CXIX, 145. L'esprit de Dieu, en nommant les prières des enfans de Dieu *des cris*, veut nous apprendre d'abord que leurs prières ont beaucoup d'obstacles à surmonter, et d'ennemis qui s'opposent à leur passage. Il nous représente les enfans de Dieu comme environnés de misères et de péchés, qui, par leur tumulte, étouffent la voix de leurs prières, et qui les éloignent si fort de Dieu, qu'il semble qu'il ne les écoute point, et qu'il n'est point touché de l'état de dénuement et d'affliction dans lequel ils sont : ainsi ils crient, afin que leur voix perce à travers les ennemis qui les environnent, et qu'elle aille au trône de Dieu pour le solliciter à les délivrer. En effet, chers amis, les prières des enfans de Dieu ont bien des barrières à franchir ; il faut que ce soit de puissans cris, pour percer au travers de tout ce camp d'ennemis, de cette foule de mouvemens d'incrédulité, de découragement, et d'autres obstacles que Satan leur suscite. L'expérience seule peut nous apprendre ce qui en est.

L'esprit de Dieu veut encore, par ce mot de *cri*, nous représenter l'ardeur avec laquelle les enfans de Dieu prient. Leurs prières ne sont pas des mouvemens languissans, des paroles qui ne roulent que sur leurs lèvres, des discours sans zèle, sans feu, sans dévotion, prononcés simplement par coutume et par manière d'acquit; ce sont des cris qui partent du cœur, et qui ne sont autre chose que les désirs sincères et ardens par lesquels ils demandent à Dieu leur délivrance. Représentez-vous une personne attaquée dans un bois, par une

troupe de brigands résolus de lui ôter la vie, ou une personne tombée dans quelque précipice : dans un pareil état, elle ne manque pas de crier au secours de toutes ses forces, elle est dans une agitation violente pour se tirer du danger. Tout ce que cette personne peut faire pour éviter sa perte n'est qu'une faible peinture de ce qui se passe dans un enfant de Dieu qui se voit environné des ennemis de son salut et menacé d'un malheur éternel si Dieu ne l'en délivre : il ne faut pas douter que dans cette triste et dangereuse situation, il ne crie jusqu'à ce que Dieu tourne ses regards vers lui et le tire de sa misère par un prompt secours.

Chers amis, qui avez quelques désirs de suivre Jésus et d'être délivrés de votre aveuglement spirituel, imitez l'exemple de cet aveugle. Quand vous entendez que Jésus passe vers vous, criez et implorez son secours de toutes vos forces. Une des principales causes de la misère dans laquelle vous croupissez malgré les bons mouvemens que vous sentez quelquefois, c'est que vous ne criez pas avec assez de zèle et de constance. Si vous criez quelquefois, vous vous laissez bientôt décourager et détourner par la foule qui passe. Vos péchés précédens, les infidélités auxquelles vous vous êtes laissé aller, l'indignité dans laquelle vous vous trouvez, sont comme des troupes qui vous empêchent de pousser vos cris vers Jésus. Vous vous en laissez surmonter, et moins sensibles à vos misères et aux approches de Jésus que cet aveugle qui, plus on le tançait, plus il criait à haute voix ; vous perdez courage, vous vous taisez, et ainsi vous n'éprouvez point la délivrance. Votre paresse et votre lenteur naturelle se joint à ces reproches de péché, vous tombez dans le relâchement, et parce que

vous ne sentez point de plaisir à prier, vous négligez de le faire, ne pensant point que la prière est un combat dans lequel il faut se faire violence, et surmonter aussi bien sa paresse et la pesanteur de sa chair que les autres ennemis. C'est dans ce cas que le Sauveur vous adresse ces paroles : *Le royaume des cieux est forcé, et les violens le ravissent.* Matth. XI, 12. Ne vous laissez point détourner malgré les différentes tentations qui s'opposent à vos cris et à vos prières ; ne vous lassez point de les adresser à Jésus. Je sais que c'est là une chose difficile et pénible contre laquelle votre cœur incrédule fera bien des objections ; mais quelles que soient ces oppositions, je vous le répète, prenez la résolution de continuer et de renforcer de plus en plus vos cris : Dites-vous à vous-mêmes : « Quoiqu'il en soit, je veux » prier Jésus, je veux me tenir aux pieds de son trône » et lui demander grâces. Malgré tous les dégoûts que » je sens, malgré tous les reproches de ma conscience, » malgré tous les efforts de Satan et des enfers, je veux » crier après Jésus de tout mon cœur, pour qu'il ait » pitié de moi et qu'il m'accorde son secours. » Si vous persévérez dans cette résolution, vous verrez enfin la délivrance

2°. L'évangile saint Marc observe que, quand Jésus eut appelé cet aveugle, il *se leva, et jeta aussitôt son manteau pour aller à lui.* Marc x, 50.. Le Sauveur ayant ouï les cris redoublés de ce pauvre misérable, commanda qu'on le fit venir auprès de lui ; ce que cet aveugle entendant il ne tarde pas à profiter de cet appel, et pour aller à Jésus il quitta son manteau qui était un témoignage de sa misère, selon la coutume de

ce temps-là, où les aveugles, les lépreux et les autres mendians étaient couverts d'un manteau.

C'est ici un autre conseil bien salutaire à une âme qui veut être délivrée de son aveuglement spirituel, c'est d'aller à Jésus, en se débarassant de ce qui l'empêche de suivre son appel. Dieu n'agit pas sur les hommes comme sur des créatures inertes, il travaille à leur conversion d'une manière convenable à des êtres raisonnables. Il ne délivre pas les âmes de leur aveuglement et de leur misère, par les mouvemens extraordinaires d'une violence nécessitante et par des espèces d'enthousiasme. Dieu agit sur le cœur, il l'éclaire, il l'incline par sa parole et par son esprit, et quand le cœur touché ne s'oppose point à la lumière de Dieu, ne résiste point et ne préfère pas ses ténèbres à la lumière; c'est alors que, pressé par la nécessité et fatigué de l'état du péché où il a vécu, il appelle Jésus, il désire son secours et cherche auprès de lui sa guérison et sa délivrance. Quand Jésus entend la voix de ce cœur affligé, il le fait approcher plus près de lui, il l'invite, et lui donne ainsi la force de venir à lui. Dès qu'un cœur entend sa voix, qu'il se sert des forces qui lui sont données pour obéir et suivre Jésus, il éprouve la délivrance qu'il accorde à ceux qui viennent à lui. Mais si au contraire, il méprise cette vocation, et que loin de la suivre et de venir, il aime mieux demeurer dans son impénitence; alors le Sauveur ne peut pas lui faire sentir les effets de sa grâce, et il se voit comme obligé de l'abandonner.

Observez ici que la croix a toujours été le moyen que Dieu a employé pour appeler les pécheurs, et à mesure que nous nous soumettrons à cet ordre de Dieu, nous

verrons notre délivrance approcher. Tant qu'une âme résistera à ces appels de Jésus, et qu'elle rejettera les moyens par lesquels le Seigneur travaille à mortifier son avarice, son orgueil, son impatience et ses autres passions, jamais elle n'arrivera à une véritable délivrance; mais si elle se laisse conduire par la sage main de Jésus qui veut la mener par le chemin de la croix, elle éprouvera que de ces petites mortifications auxquelles il l'appelle, il naîtra un heureux fruit de justice, de paix et de joie par le Saint-Esprit. Mais pour suivre cet appel de Jésus il faut se défaire de son manteau, il faut renoncer aux maximes du monde, aux penchans du vieil homme et aux mouvemens du corps de péché qui, comme dit Saint-Paul, *nous enveloppe comme un vêtement.*

Si vous faites usage de ces moyens, vous ne manquerez pas d'en éprouver la force et l'éficace comme cet aveugle, lequel étant allé à Jésus lorsqu'il l'appela, recouvra la vue, et le suivit en glorifiant Dieu. C'est ce qui vous arrivera, si vous suivez ses attraits. Vos yeux seront ouverts, vous découvrirez la gloire et la félicité qui est cachée sous le voile de la croix; et vous verrez combien il est doux d'éprouver la vérité de cette parole de Saint-Paul : *il vous a été gratuitement donné pour Christ, non-seulement de croire en lui, mais aussi de souffrir pour lui*, Phil. I. 29.

Une âme à qui Jésus ouvre les yeux pour connaître les mystères de sa croix, se glorifie plus dans ses afflictions que les rois ne s'énorgueillissent de leurs sceptres et de leurs couronnes. Elle ne changerait pas les flétrissures du Seigneur Jésus, qu'elle porte en son cœur et

en son corps, contre les plus éclatantes marques d'honneur et de gloire que le monde pourrait lui donner. Elle suit Jésus dans ce chemin de croix, mais ce n'est plus en tremblant comme les disciples encore faibles, mais en louant et glorifiant son Dieu, qui la rend digne de souffrir pour le nom de Christ; enfin elle trouve son honneur, sa gloire et sa joie dans la croix de Jésus, dans la conformité à ses souffrances et à sa mort.

S'il vous semble, chers amis, qu'on exige trop de vous, en prétendant que vous preniez plaisir dans les afflictions; remarquez que l'on ne demande pas proprement cela de vous, mais on dit que Jésus le veut faire dans vous; si vous le lui demandez avec ferveur: il vous fera voir la gloire qui est cachée sous sa croix, et quand il vous aura ouvert les yeux, vous reconnaîtrez le bonheur qu'il y a à souffrir avec lui. Si vous le connaissiez, vous ne refuseriez pas de tout souffrir avec joie pour l'amour de lui. S'il vous paraît encore impossible de suivre Jésus en portant sa croix avec joie et avec actions de grâces, suivez-le au moins avec patience et avec résignation. Au lieu de vous soustraire à la discipline du Seigneur, demeurez dans l'école de sa divine sagesse, dût-elle vous mener par un chemin raboteux; car Jésus ne se laissera point sans témoignage en vous, il adoucira les amertumes que vous rencontrez à sa suite, il vous fera trouver facile ce qui vous paraissait auparavant impossible, et votre cœur se réjouira dans la force de l'Eternel. Criez seulement, priez, cherchez sans relâche, et vous verrez l'heureuse issue que Jésus donnera à vos souffrances.

Que le Seigneur Jésus convainque puissamment nos cœurs de ces divines vérités, afin que nous nous y attachions constamment, et qu'un jour nous en voyions l'heureux accomplissement en nous, pour la gloire de notre Dieu, et pour notre consolation éternelle, Amen!

XXme. SERMON.

LES ARMES DE SATAN

ET DES ENFANS DE DIEU.

Alors Jésus fut emmené par l'Esprit dans un désert pour être tenté par le Diable. Et après qu'il eut jeûné quarante jours et quarante nuits, il eut faim. Et le tentateur s'étant approché de lui, lui dit : Si tu es le fils de Dieu, dis que ces pierres deviennent des pains, etc. St. Matth. Chap. IV, 1, 11.

Mes chers et bien-aimés auditeurs !

Le christianisme engage un enfant de Dieu et un vrai membre de Jésus dans une espèce de guerre où il est obligé de combattre tout le temps de sa vie contre les différens ennemis de son salut. Ce combat est tout à fait étrange.

1°. Par rapport aux *forces des combattans*; d'un

côté, c'est un simple enfant de Dieu, qui n'a qu'infirmités, que faiblesse, que misères; de l'autre, c'est le diable, ce lion rugissant, avec le monde, le péché, les enfers et toutes leurs armées. Il s'en faut donc beaucoup que la partie soit égale. En voyant ces combattans et l'inégalité de leurs forces, aussi bien que de leur nombre, qui dirait qu'un pauvre enfant de Dieu, faible et infirme, serait le vainqueur de toutes ces armées redoutables. Cependant il n'y a rien de si certain, selon saint Paul, *en toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs;* mais comment? *par celui qui nous a aimés*. Notre grand roi Jésus fait sur-tout éclater sa gloire en ce qu'il fait triompher les brebis au milieu des loups, les colombes au milieu des vautours, et les faibles enfans parmi les géans les plus terribles.

2°. C'est un étrange *combat*, si nous considérons *ce qui fait le sujet de la guerre*. Un enfant de Dieu combat pour son âme, pour son salut, pour obtenir le prix d'une vocation céleste; Satan et ses adhérans combattent pour lui ravir ce prix, pour lui arracher sa couronne et pour le perdre éternellement. Combattre pour sa vie, pour une vie éternelle, c'est sans doute un combat bien intéressant et qui mérite qu'on risque tout pour remporter la victoire. Qui verrait, d'un côté, les efforts d'un enfant de Dieu, ses prières, son ardeur, sa résistance; et d'un autre côté, la haine, la violence et la rage de Satan, les dards enflammés qu'il lui jette, et les assauts fréquens qu'il lui livre, avouerait que c'est un périlleux combat que celui du chrétien.

3°. C'est un étrange *combat*, si on le considère par rapport *aux armes dont les combattans se servent;* d'un côté, c'est le mensonge, la ruse et la violence; de

l'autre, la vérité, la simplicité, les prières, la patience et la résignation. C'est par ces armes, qui paraissent faibles, qu'un fidèle soldat de Jésus remporte la victoire sur tous ses ennemis. Ici il suit l'exemple de son maître et de son chef, qui oppose aux armes infernales par lesquelles Satan l'attaque, les armes de la parole de Dieu et de la résignation : c'est ce que nous voyons dans l'histoire de la tentation qu'il eut à soutenir aux jours de sa chair contre Satan, et qui est rapportée dans notre texte. Dans l'explication que nous nous proposons d'en faire, nous considérerons particulièrement ;

Les armes dont Satan se sert pour attaquer Jésus et ses disciples, et celles que les enfans de Dieu, à l'exemple de leur chef, opposent à leurs ennemis. Nous verrons,

I. Quelles sont les armes de Satan.

II. Quelles sont celles des enfans de Dieu.

Il convient de faire d'abord ici une réflexion sur le mot d'*alors*, par lequel notre texte commence. *Alors Jésus fut emmené*, etc. Ce mot nous renvoie à ce qui est dit dans les derniers versets du chapitre précédent où nous voyons comment Jésus-Christ, baptisé au Jourdain, reçoit ce témoignage authentique du père, *qu'il est son fils bien-aimé ;* sur quoi le Saint-Esprit descend sur lui en forme de colombe. Quand est-ce que Jésus est tenté par le Diable ? C'est après avoir reçu ces éclatans témoignages, et après avoir été installé solennellement dans la charge à laquelle il était appelé. Ceci nous apprend qui sont ceux que Satan attaque ; et contre lesquels il emploie ses armes et ses ruses. Ce ne sont

pas ceux qui sont déjà ses esclaves et ses sujets, qui font avec plaisir sa volonté; mais ceux qui, ayant renoncé à son empire, et embrassé le parti de Jésus, ont été scélés par le Saint-Esprit que Dieu a envoyé dans leurs cœurs pour être l'arrhe de leur héritage, et qui ont reçu du père le témoignage d'être enfans de Dieu: ce sont donc les vrais disciples et les vrais membres de Jésus que le démon tâche sur-tout de tenter.

Quant aux autres, il les laisse en repos, il les laisse vivre à leur volonté, il leur facilite même les moyens de se satisfaire; delà vient qu'ils suivent avec joie le train du siècle, et le prince de la puissance de l'air, qui agit en eux et qui les fortifie dans leur rebellion. Il n'a pas besoin de les tenter, il les tient captifs sous son empire, chacun par les liens de ses inclinations; car c'est un ennemi rusé qui sait se servir de tout ce qui est dans l'homme, pour exécuter ses desseins infernaux. Si quelquefois il semble tenter ses esclaves, ce n'est qu'une feinte; il les tente ordinairement dans des choses qui ne sont point de leur goût, et à quoi ils n'ont point de penchant, pour leur persuader qu'ils sont enfans de Dieu, et que souffrant les tentations du diable, ils sont des vrais chrétiens; c'est ainsi qu'il les endort dans la sécurité, pour les empêcher d'apercevoir les autres endroits par lesquels il les tient sous sa captivité. Il n'y a donc, proprement, que les véritables membres de Jésus, ceux qui ont reçu le Saint-Esprit, et auxquels le Père a rendu témoignage qu'ils sont ses enfans, qui soient les objets des tentations et des persécutions de Satan: en effet, ces âmes-là étant sorties de son service, ayant renoncé à ses maximes, pour suivre Jésus et ses

lois, Satan ne peut pas manquer d'être leur ennemi déclaré, et d'employer tout ce qu'il a de ruses et de forces pour les perdre.

I. Mais quels sont les assauts qu'il leur livre, et les tentations par lesquelles il tâche de les faire tomber?

1°. La *première* tentation que Satan emploie contre Jésus, aussi-bien que contre ses serviteurs, c'est celle par laquelle il tâche de les porter à la *défiance*, de leur ravir la douce confiance qu'ils doivent avoir en la bonté et aux soins de leur Père, pour les porter à chercher du secours dans les créatures plutôt que dans la providence de leur Dieu. Cet ennemi voyant Jésus dans le désert comme abandonné, pressé de la faim, et dans un état où il ne paraissait pas être le fils de Dieu, s'approche de lui, il croit avoir trouvé une occasion favorable pour le porter à commettre quelque chose de contraire au caractère d'enfant de Dieu. Il veut le faire douter de ce qu'il est, en lui reprochant la misère à laquelle il se voit réduit. Il veut le porter à chercher sa délivrance par des voies extraordinaires, de son propre choix, sans attendre la volonté de son Père. *Si tu es le fils de Dieu*, lui dit-il, *dis que ces pierres deviennent des pains*. « S'il est vrai que tu sois le fils de Dieu, pourquoi es-tu dans un état si pauvre et si misérable? pourquoi diffères-tu si long-temps de te procurer les secours nécessaires? Tu attends en vain l'heure de Dieu, tu vois bien qu'elle ne vient point, et que Dieu veut que tu te serves de ta propre puissance, pour te tirer de la misère: cherche donc en toi-même les moyens de remédier à tes maux; commandes à ces pierres qu'elles deviennent des pains; elles t'obéiront si tu es le fils de Dieu. Si tu

l'étais comme tu le fais croire, tu le ferais, et il te serait facile d'être soulagé dans les nécessités qui te pressent; mais ton impuissance, et la misère dont tu ne peux t'affranchir, sont une preuve que tu n'es pas fils de Dieu, comme tu prétends l'être. » C'est ainsi que Satan tâchait d'affaiblir le puissant témoignage que Jésus avait reçu du Père, et de le faire tomber dans la défiance, s'il eût été possible.

Ce que Satan essaya de faire contre le chef, c'est ce qu'il met encore en pratique contre ses membres : comme il ne le put vaincre, il tâche de s'en venger sur ses disciples. Il emploie encore tous les jours contre eux ces dards enflammés qu'il lança inutilement contre Jésus; il tâche de les faire tomber dans la défiance, et de les porter à douter s'ils sont élus, si Dieu les aime, et s'il a soin d'eux. Lorsque Dieu, après avoir assuré une âme de sa grâce, après l'avoir scélée par le Saint-Esprit, permet qu'elle soit menée dans le désert, elle se voit attaquée de plusieurs manières. Elle se voit exposée à la faim, à la soif, et au sentiment affligeant de sa pauvreté. Dans cet état, Satan ne manque pas de s'approcher, de travailler à lui ôter sa confiance, et à la faire tomber dans le désespoir, en lui mettant devant les yeux l'état de misère où elle se trouve. « Si tu étais un enfant de Dieu, lui dit-il, serais-tu si pauvre, si faible, si misérable; serais-tu encore agitée de tant de passions; aurais-tu encore tant de dégoûts pour les choses éternelles; sentirais-tu si peu de zèle pour ce qui concerne ton salut? Est-ce là l'état d'un enfant de Dieu? Si tu l'étais, Dieu se communiquerait à toi, il remplirait ton cœur des mouvemens de sa grâce, et te ferait goûter son amour. Quitte donc les folles imaginations et les

espérances chimériques que tu as conçues, en te flattant que Dieu te regarde comme son enfant. Cherche ailleurs les moyens de te tirer de cet état misérable, sans attendre un secours qui ne te viendra point; dans le temps que tu en peux trouver dans le monde, profites-en, comme tu vois que les autres font. »

Ce sont-là des dards empoisonnés contre lesquels les âmes tourmentées ne savent comment se défendre. Toute leur ressource est de se plaindre, de gémir et de soupirer. Quand Satan les serre de près, et qu'elles se voient comme enveloppées dans ses piéges, elles se tourmentent pour trouver une issue; mais le désordre et l'étourdissement où elles sont réduites ne leur permet pas de voir la délivrance; de sorte qu'elles disent avec David: *Le Seigneur m'a-t-il rejeté pour toujours, ne continuera-t-il plus à m'avoir pour agréable? Le Dieu fort a-t-il retiré par courroux ses compassions, a-t-il oublié d'avoir pitié?* Ps. LXXVII. Il serait difficile de rapporter toutes les pensées tristes et affligeantes qui s'élèvent dans une telle âme. Ce qu'on peut dire à de pareilles âmes persécutées par Satan, c'est de les exhorter à recourir à Jésus, à réclamer son puissant secours, en lui disant, comme les disciples menacés du naufrage: *Seigneur, sauve-nous, nous périssons;* et à l'exemple de David: *Seigneur, fais la guerre à ceux qui me font la guerre; dis à mon âme; Je suis ta délivrance.* En même temps, elles doivent rappeler dans leur mémoire les témoignages d'amour que Dieu leur a donnés, et se ressouvenir comment le Saint-Esprit les a assurées qu'elles sont enfans de Dieu. Si cet esprit suspend pour quelque temps ses douces influences, ce n'est pas qu'il les ait entièrement abandonnées, mais il permet qu'elles soient

ainsi mises à la gêne, afin que, reconnaissant leur grande faiblesse, et combien il est dangereux de vivre hors de l'union et de la dépendance de Jésus, elles demeurent fidèlement attachées à lui par la foi. Outre cela, ces assauts de Satan, loin de faire perdre courage aux âmes, doivent leur être une preuve qu'elles sont amies de Dieu. Ceux qui sont enfans de Dieu, Satan tâche de leur persuader qu'ils ne le sont point, et qu'ils se trompent dans la confiance qu'ils mettent en sa grâce et en sa miséricorde. Au contraire, ceux qui sont éloignés de Dieu et de sa grâce, il tâche de leur persuader qu'ils sont ses enfans, il les berce dans une fausse espérance, et dans la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes. Ceux-ci se gardent bien de douter de leur salut; selon eux, il n'y a rien de mieux établi que l'espérance qu'ils en ont. Ainsi, lorsqu'une âme est exposée aux attaques du diable, et qu'elle combat par la foi, par ses prières et par ses larmes, c'est une marque qu'elle appartient à Jésus, et qu'elle est du nombre de ceux qu'il a rachetés de l'esclavage de Satan.

Ce qui arrive dans les misères intérieures et spirituelles, se fait aussi sentir dans les calamités temporelles; c'est aussi dans ces sortes d'occasions que Satan tâche de nuire aux disciples de Jésus. Lorsqu'ils tombent dans quelque désastre, qu'ils viennent à être réduits à la pauvreté et à la misère, il tâche de leur faire regarder cela comme des châtimens de Dieu, comme des effets de sa colère et des marques qu'ils ne sont pas des enfans. » Si » tu étais enfant de Dieu, dit-il à une âme, serais-tu » ainsi dans la misère et dans la pauvreté, serais-tu si » dénuée des choses nécessaires à la vie? Serais-tu ex» posée aux mépris, et souffrirais-tu tant de mauvais

» traitemens? Dieu ne prendrait-il pas soin de toi? ne
» te délivrerait-il pas de tous tes maux? Où est l'accom-
» plissement de tant de belles promesses que Dieu fait
» à ses enfans, qu'il les entretiendra au temps de la fa-
» mine, qu'ils n'auront faute d'aucun bien, qu'il déli-
» vrera ceux qui sont foulés, et qu'il ne les laissera
» point condamner quand ils seront jugés? Ne vois-tu
» pas la malédiction de Dieu qui te poursuit »? C'est ainsi que Satan tâche de persuader une âme, que Dieu est courroucé contre elle, et que ses souffrances sont des marques de sa colère; par-là il tâche d'affaiblir sa confiance, et à mesure que sa confiance diminue, la force de l'ennemi devient plus grande. Il est donc bien important pour nous, mes chers amis, de nous tenir ferme dans l'espérance de notre vocation, et de ne point laisser affaiblir notre confiance, mais de nous fortifier dans la douce assurance de la grâce et de l'amour de notre Dieu en Jésus. C'est cela seul qui nous donne la supériorité sur l'ennemi; car quand on est assuré d'avoir Jésus pour garant et pour appui, que doit-on craindre? *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? combattez donc pour la foi qui vous a été donnée comme à tous les saints*; et prenez garde que Satan *ne vous ravisse votre couronne.*

2°. *La seconde tentative* que l'ennemi fait contre les enfans de Dieu, c'est de les porter à *l'orgueil.* Lorsque Satan vit qu'il ne pouvait pas faire tomber Jésus dans la défiance, il changea de batterie, et essaya de le pousser à la présomption. Il le transporta sur les creneaux du temple, et lui dit : *Si tu es le fils de Dieu, jette-toi en bas; car il est écrit, qu'il commandera à ses Anges d'avoir soin de toi*, etc. « S'il est vrai, » veut dire le

tentateur, « que tu sois fils de Dieu, c'est à toi qu'appartiennent ces belles promesses, que Dieu donnera charge à ses anges de te porter dans leurs mains, de peur que tu ne heurtes le pied contre quelque pierre. Il n'y a donc point de danger pour toi de te jeter du haut de cette tour en bas; au contraire tu donneras par-là un témoignage que tu es véritablement celui auquel appartiennent ces promesses, et que c'est à juste titre que tu t'attribues l'honneur d'être fils de Dieu. C'est là encore un trait bien dangereux de Satan. Il sait que l'homme est naturellement porté à la présomption et à l'orgueil. Quant il voit que les dards de la défiance ont porté à faut, il tâche de tirer parti de l'avantage que les fidèles ont d'être enfans de Dieu, et il s'en sert comme d'une arme pour les pousser à la vanité. Il fait l'éloge de leurs belles qualités; il les élève sur le *faîte* du temple, il les flatte par le récit des grâces particulières que Dieu leur a faites, il veut faire croire qu'ils sont de ses enfans les plus chéris, les plus avancés dans sa grâce et dans son amour. Du haut de ce pinacle sur lequel il les met, il tâche de les précipiter en bas, de les faire tomber dans la présomption, dans l'estime d'eux-mêmes, dans l'amour propre, et dans le mépris des autres. Il tâche de leur faire entreprendre des choses contre leur vocation, au-dessus de leurs forces, et écartées des voies dans lesquelles Dieu les a mis.

Pour en venir plus facilement à bout, il ne néglige pas de se servir de la parole de Dieu, d'alléguer ses promesses, et les exemples de ses enfans qui ont fait telles ou telles choses pour la gloire de leur maître. Par exemple, s'il veut porter un homme à faire le censeur à contre temps, et à reprendre sans vocation le péché

dans les autres personnes ; pour parvenir à ses fins, il ne manque pas de lui représenter, tout ce qui est capable de le faire donner dans ses piéges ; il lui exagère la grandeur de la corruption dans laquelle le monde est plongé ; il lui représente l'obligation générale dans laquelle sont tous les enfans de Dieu, de s'opposer au règne du diable et de repousser les œuvres infructueuses des ténèbres : il lui cite les passages qui parlent de cette obligation : il lui met devant les yeux les exemples des témoins de Jésus qui l'ont fait. S'il voit que la faiblesse et la crainte l'empêchent de faire ce qu'il lui suggère, il lui reproche sa timidité, son incrédulité, son peu de zèle pour la gloire de Dieu et pour l'avancement de son règne ; enfin il met tout en œuvre pour le pousser à se précipiter dans divers dangers, en sortant des bornes de sa vocation, et en entreprenant des choses au-dessus de ses forces. Ces ruses sont d'autant plus dangereuses pour les âmes, qu'en résistant à ces mouvemens elles craignent de résister à l'esprit de Dieu : il leur semble qu'elles agissent contre sa volonté, et qu'elles ne suivent pas les préceptes de sa parole. Dans cet état elles ne savent souvent de quel côté se tourner, et leur embarras est d'autant plus grand, que leur infirmité naturelle s'en mêle, la crainte des hommes et de la croix les épouvante ; et ces différens mouvemens les jettent dans le trouble et dans la perplexité.

Le meilleur conseil qu'on puisse donner à ceux qui sont ainsi assaillis, c'est de demander à Dieu l'esprit d'humilité, la connaissance de leurs propres misères, et un désir ardent d'en être affranchis ; afin qu'étant fortifiés dans la grâce, ils puissent ensuite instruire, reprendre et affermir leurs frères, avec un esprit de

charité. Que s'ils sont obligés de repousser les œuvres infructueuses des ténèbres, ils le fassent avec sagesse et prudence, sans envie et sans aigreur. Ils ont sur-tout besoin d'être sur leurs gardes du côté de l'amour-propre qui cherche à se faire voir, afin qu'ils se contiennent dans les bornes du devoir et qu'ils ne donnent pas lieu à Satan de les pousser hors des voies, de les porter à tenter l'Eternel et à contrister son esprit.

Du reste il ne faut pas qu'un enfant de Dieu s'arrête beaucoup aux jugemens que le monde porte sur sa conduite. Il a coutume d'attribuer à un orgueil spirituel ce qu'un disciple de Jésus fait pour satisfaire à ses devoirs. On s'imagine que ce n'est que par un esprit de singularité qu'il ne fait point comme les autres et qu'il ne participe point à leurs péchés. Mais il suffit à un chrétien d'être convaincu de la droiture de ses intention et des motifs qui le font agir; car le monde n'est jamais content, de quelque manière qu'on s'y prenne, à moins qu'on ne fasse comme lui.

3°. Enfin la *troisième tentation* par laquelle l'ennemi attaque Jésus et ses disciples, c'est l'appas des biens de ce monde. Ce que Satan ne peut pas obtenir par la force et la violence, il tâche d'en venir à bout par la séduction des promesses. Après avoir vu que Jésus avait vaincu ses deux premières tentations, et qu'il n'avait pas été possible de le porter à la défiance ni à la présomption, il fait encore une tentative, pour voir s'il ne pourrait pas être touché par les vanités de la terre, s'il ne préférerait pas la situation d'un monarque de ce monde à la condition basse dans laquelle il le voyait. Pour s'en éclaircir il le transporte sur une haute montagne, il lui fait voir tous les royaumes de la terre,

et les lui offre, pourvu qu'il veuille lui en faire hommage, et le reconnaître pour son maître. *Je te donnerai toutes ces choses, dit-il, si en te prosternant en terre tu m'adores.* On ne peut que s'étonner ici de la témérité et de l'effronterie du démon ; sur-tout si on considère la personne de qui il exigeait cela et la manière dont il le demandait. Mais on n'y trouve rien de surprenant, dès qu'on fait attention que cet ange orgueilleux ne reconnaît personne au-dessus de lui. Depuis qu'il s'est révolté contre Dieu et qu'il est devenu son ennemi, s'il pouvait le mettre sous ses pieds, il le détruirait infailliblement.

Si Satan a eu l'audace d'attaquer ainsi notre chef, nous pouvons être assurés qu'il ne manquera pas d'attaquer aussi ses membres. Il sait que l'homme a une inclination naturelle pour la terre, qu'il a du penchant pour les choses visibles, sur-tout pour celles qui ont un peu d'éclat. Il voit d'ailleurs que les enfans de Dieu sont assez souvent misérables, pauvres, méprisés dans le monde, qu'ils vivent dans l'obscurité, et persécutés comme Jésus leur maître. Dans ces circonstances il leur expose adroitement la différence qu'il y a, entre l'état abject et obscur dans lequel ils vivent, et l'état heureux dans lequel ils pourraient être, s'ils voulaient se laisser conduire par lui et suivre les maximes du siècle. Il leur représente l'état de mortification et de renoncement dans lequel ils vivent comme un joug pesant qui les rend misérables, pendant que les autres sont dans un état de liberté, où ils vivent à leur plaisir sans se laisser ronger le cœur par tant de scrupules inutiles. Il leur étale la fortune brillante de ceux qui avancent dans les honneurs, et dans les commodités

de la vie, pendant qu'eux demeurent, dans le mépris et dans la disette. Ici il paraît avoir dépouillé son esprit de haine et de fureur, et vouloir devenir leur ami. Il paraît touché de leurs maux et porté à les en délivrer. Pour cela il se sert utilement des langues flatteuses des mondains, et même des parens et des amis. Ces amis et ces parens selon la chair savent attirer ceux qui cherchent à renoncer au monde, en les prenant par l'endroit où ils sont le plus sensibles : ils font semblant d'approuver leurs bons desseins, ils confessent avec eux qu'il serait à souhaiter que chacun se réformât ; ils entrent même dans plusieurs bons sentimens des âmes pieuses. « Il faut pourtant, disent-ils bientôt après, il faut vivre avec le monde, il faut savoir se comporter sagement au milieu du siècle corrompu où nous sommes, il ne faut pas enfouir son talent, et rendre inutiles les beaux dons que Dieu a mis dans nous, par une trop grande austérité. Il ne faut pas devenir misantrope ou ennemi de la société, ni être indifférent aux biens et aux avantages innocens qu'on peut avoir dans cette vie. » Pourquoi s'opiniâtrer, » continuent ils, « à s'exposer volontairement et sans nécessité aux mépris et aux mauvais traitemens du monde ? Dieu ne défend point de se ménager, de se procurer quelque bien-être temporel. » Tel est le langage séduisant du tentateur, quand il parle par la bouche de ses émissaires à ceux qui paraissaient disposés à quitter son parti, pour embrasser celui de Jésus. Il serait difficile de rapporter ici toutes les ruses, et les sratagêmes dont le diable et le monde se servent pour engager les enfans de Dieu dans l'amour des choses vaines. Plusieurs âmes qui avaient courageusement vaincu les autres tentations, se sont

laissées de nouveau entraîner par ces trompeuses flatteries, par cet amour empoisonné que le monde, fidèle compagnon de Satan, témoigne aux enfans de Dieu Hélas! il n'arrive que trop souvent que ces ennemis viennent à bout de leurs desseins, et qu'ils entraînent beaucoup de bonnes âmes dans leurs piéges; et cela d'une manière presque imperceptile. Pour peu qu'on écoute le monde, on se familiarise et on capitule avec lui. Peu à peu on s'accoutume à le supporter dans ses dissolutions, on a moins de répugnance à partager ses désordres, et quoiqu'on ne veuille pas encore faire comme les autres, cependant comme Satan et le monde n'accordent leurs faveurs qu'à condition qu'on se prosternera devant eux, souvent l'appas des faux biens de la terre, par lequel nous nous sommes laissés captiver, nous engage enfin à nous ranger encore sous l'empire, du prince de l'air, pour avoir part aux faux biens dont l'éclat nous a éblouis.

Certes, chers amis vous avez bien sujet de veiller et de prier, afin d'éviter les filets du diable et la séduction du monde. Pendant que le grand nombre court après les vanités du siècle que Satan leur présente, et que tous se laïssent emporter par le torrent de la vanité, il faut qu'une salutaire frayeur vous fasse recourir à Dieu de tout votre cœur, afin qu'il vous garantisse des piéges de Satan, qu'il vous donne son esprit de lumière, pour que vous cherchiez constamment les biens éternels, seuls dignes de votre estime, et de votre attachement, et que méprisant ceux de la terre, lorsque Satan voudra vous tenter par eux, vous puissiez lui fermer la bouche, en disant: *Retire-toi de moi, Satan, je veux adorer le Seigneur mon Dieu et le servir lui seul.*

Nous venons de voir les trois principales tentations par lesquelles Satan attaque les enfans de Dieu ; *la défiance*, *l'orgueil spirituel*, ou *la présomption*, et enfin *la vanité et l'amour des choses présentes*. Tantôt cet ennemi des âmes tâche de les porter à la défiance et au découragement à la vue de leurs péchés et de leurs misères ; tantôt à la présomption et à l'orgueil, par la considération des grâces dont Dieu les a favorisées ; et tantôt à la vanité et à l'amour des choses présentes, en leur suggérant de fuir la croix, d'éviter les afflictions qui accompagnent la profession de la vérité, de se faire valoir dans le monde et de rechercher sa faveur, afin d'avoir part aux chimériques prospérités dont les mondains se repaissent et s'ennivrent. Résister à ces attraits de Satan ; se revêtir pour cela des armes de Dieu, et sur-tout du bouclier de la foi, pour trouver en Jésus le courage, la force et la victoire ; persévérer dans un fidèle attachement à lui et dans une humble confiance en Dieu ; enfin renoncer constamment à tous les désirs que Satan tâche d'inspirer pour les vanités de la terre ; c'est être un vrai soldat de Christ ; c'est un triomphe auquel toutes les victoires des grands héros ne sont pas comparables.

II. Dans l'exposition que nous venons de faire des différens moyens que Satan emploie pour tenter les enfans de Dieu, nous avons déjà indiqué, en général, comment ils peuvent se garantir de ses assauts. Dans l'histoire de la tentation du Sauveur, nous voyons que les deux armes principales, dont il fit usage contre l'ennemi, furent *la parole de Dieu, et un abandon humble, fidèle et entier à sa conduite gracieuse.*

1°. C'est par *la parole de Dieu* que Jésus et ses membres surmontent Satan. A chaque attaque du diable, le Sauveur répond, *il est écrit*. Il ne s'arrête pas à lui faire voir l'injustice de ce qu'il demandait de lui, et quand Satan applique mal la parole de Dieu, il ne s'attache point à lui reprocher sa mauvaise foi ; il se contente de lui dire pour toute réponse, *il est écrit*. Il lui suffit d'alléguer la parole de Dieu comme l'unique règle de sa conduite, et comme la loi selon laquelle cet ange rebelle sera jugé.. Les décisions de cette divine parole sont en effet comme autant de foudres qui renversent Satan, et auxquels il est obligé de céder, sans trouver de quoi répliquer ; aussi fut-il obligé de se retirer et de laisser la victoire à Jésus et à la puissante parole que Dieu avait mise dans sa bouche.

C'est ici une preuve bien convaincante de l'efficace de la parole de Dieu, pour la destruction de Satan et de son règne. Lorsque l'usage de cette divine parole est accompagné de la foi, lorsque c'est la foi qui s'en sert, lorsqu'elle est vivante dans le cœur, et que le Saint-Esprit la scelle dans ce cœur par sa force ; c'est une arme à laquelle toutes les portes de l'enfer ne sauraient résister: c'est pourquoi est elle appelée *une épée à deux tranchans, qui atteint jusqu'au fond de l'âme, des jointures et des moëlles, et qui est le juge des pensées les plus secrètes.* Hébr. IV, 12. Saint Paul la nomme *l'épée de l'esprit*, et il la recommande à ceux qui combattent sous l'étendard de Jésus, afin qu'ils puissent résister au mauvais jour, et qu'après avoir tout surmonté, ils demeurent fermes. Eph. VI, 17. Armé de ce glaive de l'Eternel, et instruit par le Saint-Esprit à s'en bien servir, il n'y a point de nœuds, point de liens de Satan, qu'un chré-

rien ne soit en état de couper ; mais remarquez, chers amis, qu'il faut en être armé, c'est-à-dire, qu'il faut que cette parole soit vivante et réalisée dans le cœur par le Saint-Esprit. On peut bien savoir cette parole par mémoire, on peut même en faire de beaux discours, sans que pour cela on soit en état de résister à Satan. Lorsqu'elle n'est que dans la tête, qu'on s'en sert pour se fortifier dans son relâchement, on allègue cette parole comme fait Satan dans notre texte, pour détruire Jésus et son règne. C'est ce qui arrive ordinairement lorsqu'on ne fait de la parole de Dieu qu'une science de la tête, et qu'on ne la laisse point avoir sa vertu, sa force dans le cœur. Il n'en est pas ainsi d'un enfant de Dieu en qui le Saint-Esprit a scellé cette divine parole, et dont le cœur en possède la réalité. Il éprouve que c'est une arme puissante pour la destruction des forteresses de Satan, et que par elle, non-seulement on peut se défendre contre lui, mais qu'on ôse aller l'attaquer jusques dans son fort. Non-seulement on soutient ses efforts, mais encore on détruit son règne, on découvre ses ruses, on met au jour ses tromperies, en un mot, partout où cette parole de Dieu règne dans sa force, où elle est puissamment proposée, où cette épée de l'esprit est bien employée, Satan est alarmé, il voit avec regret son règne tomber en ruine, et celui de Jésus s'établir.

Telle est, chers amis, l'utilité de cette arme puissante que Jésus vous met en main et qu'il vous enseigne lui-même à manier. Laissez vous-en donc armer, laissez-vous appliquer par le Saint-Esprit cette force divine. Ayez pour la parole de votre Dieu plus de respect et faites-en plus de cas que jamais. Si le Saint-Esprit

vous donne d'en goûter la force, elle sera pour vous, non-seulement une manne céleste qui vous nourrira dans ce pélerinage et qui vous préparera à la gloire, mais encore elle vous sera une arme puissante, par laquelle vous vaincrez Satan, le monde et tous les ennemis de votre salut. En vérité, il est triste de voir que les chrétiens aient si peu de goût et d'amour pour cette divine parole. Cela se remarque même chez ceux dont le cœur a déja été salutairement touché, et qui ont déja reçu un germe de la nouvelle vie de Jésus. On en voit un grand nombre qui sont comme des personnes malades ou convalescentes, dont l'estomac faible et dérangé ne goûte pas encore les viandes saines. Vous qui vous trouvez dans cet état de langueur, priez Jésus, qui est la parole vivante et éternelle du père, et dont les paroles sont esprit et vie, qu'il vous donne son esprit, qui vous fasse connaître la beauté, et la force de cette parole. Lisez la avec prière, avec un désir sincère de la recevoir et de lui laisser prendre racine dans vous : par là elle vous deviendra aimable, elle sera pour vous une nourriture céleste qui vous remplira de joie, d'amour et de foi. Les gens d'étude, et en particulier ceux qui sont voués au ministère, ont sur-tout besoin d'être ainsi nourris de ce pain spirituel ; mais hélas ! il n'y en a que trop de ceux qui ne la lisent et ne l'étudient que pour avancer leurs intérêts dans le monde, pour en faire un moyen de se procurer les biens de la vie ; d'autres qui n'ont pas ces vues là, ne la lisent que par coutume, avec un esprit de dissipation, sans application et sans goût ; de sorte qu'elle ne produit point de fruits chez eux. S'ils en retiennent quelque chose, ce n'est qu'une connaissance littérale qui ne touche point le cœur et qui

ne sert qu'à les enfler d'*orgueil*. Telles sont les malheureuses dispositions dans lesquelles les âmes charnelles se trouvent à l'égard de la parole de Dieu ; tristes et convaincantes preuves de l'endurcissement des hommes et et de l'empire de Satan.

Chers amis, qui voulez être des combattans sous l'étendard de la croix, ne soyez point les compagons de ces aveugles : aimez la parole de votre Dieu, retirez-vous dans votre cabinet pour la lire, pour la méditer, et pour prier votre Père céleste qu'il vous l'explique par son esprit. Faites-en votre plus douce nourriture, la matière de vos pensées et de vos entretiens tant publics que particuliers. Vous y êtes invités par l'exemple de tous les disciples de Jésus, de tous les enfans de Dieu qui ont été avant vous. David en faisait ses plus chères délices, il l'aimait plus *que l'or, et plus que tout le fin or* : Il la trouvait *plus douce que le miel et que ce qui distile des rayons de miel*. C'est pourquoi il la méditait jour et nuit, il en faisait sa compagne fidèle et dans la prospérité et dans l'adversité. Saint Paul et tous ses compagnons nous exhortent *à laisser abonder la parole de Dieu au milieu de nous, en nous entretenant de ce qui peut nourrir et édifier nos âmes*. Ils nous invitent *à mettre cette parole en pratique, et à la recevoir comme une semence incorruptible qui nous régénère, et par laquelle nos âmes sont amenées à la vie nouvelle et à la vie éternelle*. Col. III, 16. Jacq. I, 21. 1. Pier. I, 23. C'est avec raison que la parole de Dieu est appelée une épée ; mais ce glaive ne pénètre dans nos âmes qu'autant que nous le laissons aiguiser par le Saint-Esprit. C'est pourquoi Moïse disait déjà de son temps : *Les paroles que je commande aujourd'hui, seront dans ton cœur, tu les en-*

seigneras soigneusement (ou, selon le terme de l'original, *tu les aiguiseras*) *à tes enfans, tu t'en entretiendras quand tu demeureras à la maison, quand tu voyageras, quand tu te coucheras et quand tu te lèveras.* Deut. VI, 6, 7. Si nous avons donc bien à cœur de nous servir utilement de cette épée de l'esprit, elle nous sera une puissante arme défensive contre toutes les tentations de Satan, et contre les attaques de tous les autres ennemis de notre salut.

2°. La *seconde arme* que Jésus et ses enfans emploient contre Satan, c'est la *résignation* accompagnée d'humilité et de confiance en Dieu. Jésus aurait pu, d'une seule parole, chasser l'ennemi et l'envoyer dans son abîme infernal : c'est ce qu'il ne fait pourtant pas. Il se laisse non-seulement tenter, mais encore il se laisse emmener et transporter d'un lieu en un autre : toute sa résistance, c'est de souffrir, de se tenir tranquille, et de se résigner à la volonté de son Père, en attendant que l'heure de la tentation soit passée. Ici notre adorable chef fait voir son profond anéantissement, son humilité, sa patience et sa soumission entière à la volonté de son Père céleste. C'est quelque chose d'étonnant de voir Satan se jouer ainsi de la personne sacrée de Jésus, la mener d'un lieu à un autre à son plaisir, et de voir ce fils de Dieu se laisser ainsi traiter par la plus vile et la plus indigne de toutes les créatures. Cependant gardons-nous bien de révoquer en doute la réalité de la chose, et d'avoir recours à la vision, en feignant que tout ceci ne se passait qu'en imagination. Disons plutôt que le fils de Dieu a voulu permettre tout cela, pour montrer à ses enfans un exemple de résignation, et pour leur apprendre comment ils doivent se comporter quand ils vien-

nent à être tentés par le diable. Comme lui, ils doivent acquiescer à tout ce que Dieu permet, et souffrir les insultes de leurs ennemis, jusqu'à ce que l'heure de la tentation soit passée, et que celle de la délivrance soit venue.

C'est ici une excellente leçon que Jésus nous donne. Il nous indique un moyen qui est capable de vaincre Satan, de le confondre, et qui renverse toutes les ruses et les violences de l'enfer. Ici l'ennemi se voit vaincu par l'endroit où il croyait vaincre. Il excite des tentations, il élève des persécutions contre les enfans de Dieu, dans le dessein de les perdre; et c'est justement par-là qu'il est confondu, et obligé de sentir sa faiblesse. Sans lui opposer d'autres armes que celles de l'humilité et de la patience, un chrétien demeure vainqueur. C'est assurément un étrange moyen de vaincre, que celui-là; cependant c'est un moyen établi de Dieu : c'est en souffrant patiemment et avec résignation à la volonté de son Père, que Jésus a remporté la victoire; c'est en souffrant qu'il a renversé le règne de Satan, qu'il a ôté à la mort son aiguillon, qu'il a aboli la puissance du péché et de la loi, et qu'il a acquis à ses élus une rédemption éternelle de la main de tous leurs ennemis. C'est par une humble et constante résignation dans les souffrances que tous ses enfans ont surmonté la fureur et les persécutions du diable et des hommes, et qu'ils ont enfin obtenu la victoire destinée aux vainqueurs. Leur force a toujours été *de se tenir tranquille, de se tenir en repos et en espérance*. Esaïe XXX, 7, 15.

C'est à cela, mes frères, que Dieu vous appelle encore aujourd'hui, vous qui avez à traverser le désert de ce monde, qui devez passer par le royaume du prince

de ce siècle, et qui souhaitez d'emporter vos âmes pour butin. Suivez le conseil et l'exemple de votre chef. Quand vous sentez au-dedans et au-dehors les persécutions et les tentations de Satan, tenez-vous tranquilles et en repos aux pieds de Jésus, en demeurant attachés par la foi à la vérité de ses promesses et à la force victorieuse de sa grâce. Ne vous laissez point aller à l'inquiétude et à des désirs impatiens de vous voir délivrés. Laissez passer le nuage de la tentation que Dieu a dispensée sur vous. Persévérez dans l'espérance et dans l'attente du secours de Dieu; mais avec cela priez, et sur-tout demandez la foi en Jésus, et la confiance en la miséricorde de votre Dieu. Priez-le de vous assurer qu'il vous aime malgré vos misères, et qu'il a un œil de pitié et de compassion ouvert sur vous au milieu de vos tribulations. Je sais que c'est un parti bien difficile pour la chair que celui de la patience; car elle est naturellement faible, inquiète et impatiente, c'est pourquoi vous ne devez pas l'écouter; mais allez à l'école de Jésus tenté, de Jésus persécuté, de Jésus souffrant sur la croix. Allez apprendre de lui le secret admirable de la patience à toute épreuve, et de l'abandon total à la conduite de Dieu. Demandez-lui son esprit, qui est un esprit de résignation et de paix, qui vous enseignera à vous tranquiliser au milieu des flots qui vous agitent, qui vous donnera la force d'appaiser ces mouvemens inquiets de la nature, et de vous appuyer sur la volonté de votre père céleste. C'est-là un heureux centre de repos pour les enfans de Dieu. Priez-le de vous donner cet appui, et vous verrez que votre cœur bien assuré ne craindra rien, et surmontera aisément les tentations les plus violentes de l'ennemi.

Glorieux et adorable Sauveur ! tu as vaincu pour nous; mais ce n'est pas assez que tu aies triomphé de tes ennemis et des nôtres sur la croix, nous te prions de les vaincre aussi dans nous. Tu sais à combien de différentes attaques nous sommes exposés, et tu connais notre impuissance ; aide-nous donc. Donne-nous ton esprit de force et de lumière, qui réalise en nous la puissance de ta parole, qui nous en munisse comme d'une armure divine à toute épreuve, et qui nous donne des cœurs résignés, patiens, remplis de courage et de confiance dans toutes les afflictions ; afin que par la foi en toi, par la patience et par la parole de Dieu, nous surmontions tout et demeurions fermes jusqu'à la fin, pour avoir part à ton triomphe éternellement. Amen !

XXIme. SERMON.

LE COMBAT

ET LA VICTOIRE DE LA FOI.

Et Jésus partant de là, se retira aux quartiers de Tyr et de Sidon. Et une femme cananéenne, qui venait de ces quartiers-là, s'écria et lui dit : Seigneur, fils de David, aie pitié de moi, ma fille est misérablement tourmentée par le démon. Mais il ne lui répondit rien. Sur quoi ses disciples s'étant approchés, le prièrent, disant : Renvoie-là ; car elle crie après nous. Et il répondit : Je ne suis envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, etc. St.-Matth. Chap. XV, 21, 28.

Mes chers et bien-aimés auditeurs !

Un enfant de Dieu est exposé à bien des sortes de combats, et sa foi passe par diverses épreuves. La plus douloureuse de toutes, c'est lorsqu'il est obligé de com-

battre avec Dieu même, et que ce Dieu, dont il a éprouvé la grâce, semble non-seulement vouloir l'abandonner, mais encore devenir pour lui un juge sévère, un Dieu irrité. Dans les autres combats, contre le diable, le monde et la chair, une âme a encore cette ressource que Dieu est pour elle, et avec elle; c'est lui qui la soutient et qui la console. Mais dans celui-ci, une âme poursuivie par l'ennemi, persécutée des hommes, haïe du monde, et avec cela affligée par les reproches de sa conscience, est réduite au comble de la désolation, lorsqu'au milieu de toutes ces misères Dieu semble l'abandonner et la rejeter. Dans cet état, cette pauvre âme ne sait où chercher du secours. Elle tombe dans le découragement et dans une espèce de désespoir qui la fait crier avec Jésus; *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?*

C'est-là sans doute l'état le plus désolant où une âme puisse se trouver; et cependant c'est l'état par lequel Dieu fait souvent passer ceux qu'il appelle à lui. C'est le creuset dans lequel il les met pour épurer leur foi, et pour les fortifier dans sa grâce. Cela étant, il convient d'avertir ceux qui veulent suivre Jésus de se préparer à de pareils combats et de leur montrer comment ils doivent s'y comporter; afin que, d'un côté, ils ne soient pas surpris, quand ils tomberont dans ces épreuves, et que de l'autre ils demeurent dans les bornes de la soumission à Dieu, et dans l'attente de sa délivrance. C'est-là le but que le Seigneur se propose, quand il nous met devant les yeux les exemples de ceux qui ont passé par ces états, et qui en sont heureusement sortis victorieux, pour être comblés de gloire. Un des plus éclatans exemples que nous ayons d'un pareil com-

bat, c'est celui de la femme cananéenne dont notre texte fait mention. Ce texte nous fournit d'excellentes leçons, non-seulement pour l'instruction de ceux qui sont déjà engagés dans le combat de la foi, mais aussi pour la conviction de ceux qui ne savent ce que c'est que la foi. Nous allons en faire le sujet de notre méditation, et considérer avec l'assistance de Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi,

I. Le combat et l'épreuve de la foi.

II. Sa victoire et son triomphe.

I. C'est une étrange production que la foi. Elle se fortifie par ses contraires, par ce qui paraît devoir l'éteindre. Elle naît sous la croix, elle se nourrit de la croix, elle se purifie et se fortifie par la croix, et elle avance à mesure qu'elle trouve plus de résistance. C'est par-là aussi qu'elle se signale et se légitime comme une œuvre divine ; car les œuvres divines ont ce caractère, qu'elles sont d'autant plus avancées et fortifiées, qu'elles sont combattues et traversées par une foule d'ennemis.

Ce caractère se trouve dans la foi de la Cananéenne. Pour vous en convaincre remarquez—comment la foi est produite dans cette âme sous la croix, — et comment elle est purifiée et fortifiée par la croix. Dans sa production et dans son accroissement la foi passe par le creuset de l'épreuve, et c'est par ce moyen qu'elle est rendue plus pure, plus solide et plus éclatante.

1°. Les combats que la foi de la cananéenne eut à soutenir sont annoncés dès le *commencement* de notre texte : c'est par la croix que Dieu voulut la produire dans cette âme. Par une sage dispensation de sa providence il permit qu'une fille unique qui lui était chère fûtt our-

mentée par le diable ; ce qui était pour une mère tendre une affliction bien désolante ; mais c'est cette même affliction qui la fait rentrer en elle-même, qui la fait penser à chercher du remède, et qui, la tirant des *quartiers de Tyr et de Sidon*, la conduit à Jésus comme au seul médecin capable de lui donner du secours. Si cette misère ne lui fût survenue, si Dieu ne l'eût affligée aussi sensiblement, elle n'aurait peut être jamais pensé à sortir de son paganisme. Jamais elle n'aurait pensé à chercher Jésus, et ainsi elle serait demeurée dans son infidélité. Mais quand elle sent la main de Dieu appésantie sur elle, et qu'elle se voit dans une misère à laquelle il n'y a de remède que la grâce divine ; c'est ce qui la conduit à Jésus, et qui lui met à la bouche la prière qu'elle lui adresse : *Seigneur fils de David aie pitié de moi.* C'est-là proprement en quoi consiste *la foi.* C'est d'aller à Jésus dans le sentiment de sa misère pour chercher auprès de lui le secours et la délivrance.

C'est ainsi que la foi est produite dans tous les enfans de Dieu ; c'est par la croix et sous la croix. Lorsque Dieu les afflige, les humilie, leur fait sentir l'extrême misère dans laquelle leur fille unique, je veux dire leur pauvre âme, est plongée, comment elle est possédée et tourmentée du Diable, et emportée par mille passions. Quand Dieu découvre ainsi à une âme son état, elle commence à gémir, et à chercher du secours : elle se tourne du côté de Jésus, elle crie après lui ; et voilà *la foi.* Cette foi ne se produit cependant pas sans qu'il en coûte à l'homme des peines et des combats, sur-tout dans les commencemens de sa conversion. Avant la conversion l'âme est dans un aveuglement étrange, elle est une païenne éloignée de Dieu et de ses alliances ;

elle vit hors de l'heureuse communion des vrais Israëlites : elle demeure parmi les Tyriens et les Sydoniens de ce monde. Comme eux elle suit le train du siècle et la volonté du prince de l'air ; enfin elle est enfoncée dans le péché, dans ses habitudes criminelles, qui la tiennent captive sous l'empire de Satan. Dans cet état, lorsque Dieu vient lui faire sentir son mal, elle éprouve intérieurement un étrange combat avant que de se résoudre à aller à Jésus. Il lui fâche de quitter son pays, de renoncer à ses anciennes connaissances, aux amitiés, et aux conversations mondaines qu'elle avait avec les Sydoniens et les Tyriens. Elle regrette son état de liberté charnelle et ses plaisirs. Elle craint d'aller à Jésus qui gênera ses inclinations, et qui lui imposera le joug de la croix. Il n'y a que ceux qui l'ont éprouvé qui sachent combien la nature résiste alors aux opérations de la grâce ; jusqu'à ce que les premiers mouvemens de la foi soient produits ; et si Jésus ne faisait les premiers pas, s'il ne venait aux quartiers de Tyr et de Sydon pour chercher cette âme, malgré toutes les convictions qu'elle sent, elle demeurerait dans son malheur, elle aimerait mieux rester dans sa captivité que de venir à Jésus.

Mais ce tendre et fidèle ami des âmes connaît celles que son Père touche et réveille. Il voit tous les mouvemens des cœurs affligés qui gémissent sous la tyrannie de Satan, et qui désirent d'en être délivrés ; c'est pourquoi il s'approche des *quartiers de Tyr et de Sydon*. Il vient se présenter à ces âmes affligées, et leur crier : *Venez à moi, vous tous qui êtes travaillés et chargés, je vous soulagerai*. C'est cette grâce prévenante qui détermine une âme à quitter les quartiers de sa corrup-

tion, à se tourner vers ce Jésus, et à lui demander sa délivrance; de sorte qu'on peut dire d'elle comme de cette Cananéenne, *une femme sortie de ces quartiers-là s'écria après Jésus*. Oui, elle quitte son état de sécurité et d'impénitence, elle va à Jésus, elle crie après lui : *Seigneur, fils de David, aie pitié de moi*. Il faut avouer que le Saint-Esprit nous donne, dans l'exemple de cette femme païenne, une description bien juste de la production et de la nature de la foi. Observez sur-tout ces trois mouvemens de la vraie foi, qui en font le caractère essentiel. — *Sortir des quartiers de Tyr et de Sydon*, c'est la haine du péché et le dégoût qu'une âme conçoit pour son état de corruption. — *Venir à Jésus*, ce sont les désirs du cœur, par lesquels il s'attache fortement à lui, comme à celui seul qui peut le délivrer. — Enfin, *les cris* après ce Jésus, ne sont autre chose que les prières ardentes d'un cœur qui cherche constamment sa délivrance auprès de ce Sauveur. Voilà ce qui se manifeste dans l'homme, dès qu'il conçoit les premiers mouvemens de la foi; et c'est ainsi que la foi fut produite dans cette Cananéenne, par la croix et par l'affliction.

2°. La foi a des épreuves à soutenir, non-seulement dans ses *commencemens*, mais aussi dans ses *progrès*. Quand cette foi fut ainsi produite, la Cananéenne eut à essuyer une dure épreuve et une espèce de combat avec Jésus. Étrange combat d'une créature avec son Dieu, d'une pauvre âme affligée et misérable avec ce bon et charitable ami, qui peut aider et qui souhaite de tout son cœur d'aider tous ceux qui vont à lui. Ici on remarque d'un côté les armes dont Jésus semble vouloir se servir contre la foi, et de l'autre les armes de la foi contre les apparentes duretés de son Dieu. Les armes

de Jésus sont le silence — le refus — et les reproches.

Le *silence* du Sauveur aux cris redoublés et empressés de cette pauvre femme qui lui demandait du secours, était étonnant. Notre texte dit que *Jésus ne lui répondit mot*. Tendre cœur de Jésus, pourquoi n'étais-tu pas touché des cris de cette pauvre mère ? — Ils ne manquaient pas sans doute d'émouvoir les entrailles de ta miséricorde ; mais tu te taisais, tu te contènais pour un moment, afin de donner ensuite un plein essor à ta bonté. Ce silence paraît dur à une âme qui se voit pressée, il lui semble que son mal ne souffre point de délai, et qu'elle va périr. Mais qu'est-ce que ce silence de Jésus ? Ce n'est autre chose qu'une suspension du doux sentiment de sa grâce. Les réponses de Jésus sont ces consolans mouvemens de confiance qu'il donne à une âme, lorsqu'elle lui expose ses misères. Dans ces réponses de Jésus, il y a quelque chose de touchant qui se répand dans toutes les puissances de l'âme, qui la rassure, qui la réjouit, et qui lui donne courage dans tous ses combats et ses tentations. Mais quand ces doux sentimens de l'âme sont affaiblis où interrompus, c'est alors que Jésus semble se taire ; qu'il paraît sourd aux cris, aux prières et aux larmes. C'est ce silence qui a été de tout temps mortifiant pour les enfans de Dieu. David sur-tout s'en plaint dans presque tous ses Psaumes de prières : *O Eternel!* dit-il souvent, *puisque je crie, réponds-moi*. Ps. IV, 1. *Je crie de jour, mais tu ne me réponds point, et de nuit je n'ai point de repos*. Ps. XXII, 2. Et dans un autre endroit, il dit à Dieu : *Pourquoi te caches-tu de moi ?* Ps. XIII.

Mais non-seulement Jésus ne répond mot, même quand il est sollicité par ses disciples et par les cris im-

portuns de cette femme, il semble encore vouloir donner tout-à-fait un *refus*. Il déclare qu'il n'est envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël : il semble lui ôter toute espérance d'obtenir aucun secours : il met entre elle et lui cette paroi qui séparait les païens de la nation élue, et qui les excluait des grâces qu'il faisait à son peuple. C'est ainsi qu'une âme éprouve quelquefois les refus de Jésus, qui semble ne vouloir pas lui donner accès à sa grâce. Dans cet état, elle se dit souvent à elle-même, ce n'est pas à toi que Jésus a été envoyé ; tu es trop païenne, trop impure et trop abominable ; tu n'es point de ce peuple élu, de ces âmes favorisées et bien-aimées, pour la rédemption desquelles Jésus est venu. Toute occupée de ces tristes pensées, elle s'imagine que Jésus n'écoute point ses demandes, qu'il y a un mur de séparation entre lui et elle, que ses cris ne parviennent pas jusqu'à lui, et que s'il les entend, il refuse de l'exaucer. Dans cet état, une pauvre âme se croit éloignée du peuple de Dieu, elle regarde ceux qu'elle croit être véritablement enfans de Dieu, comme des créatures heureuses et privilégiées. Un vrai membre de Jésus est quelque chose de grand à ses yeux ; mais elle n'oserait se mettre du nombre, parce qu'il lui semble que ce Sauveur ne veut pas la recevoir, qu'il refuse de l'admettre dans son heureuse communion, pour être un objet de ses soins, et pour avoir part à sa grâce. C'est-là sans doute un état bien affligeant, et il est encore plus triste et plus dangereux quand on y tombe par légèreté ou par infidélité ; car c'est alors qu'on a sujet de dire avec David : *O Eternel! pourquoi rejettes-tu mon âme, et pourquoi caches-tu ta face de moi?* Ps. LXXXVIII, 15. *Est-ce pour toujours, ô Eternel!*

que tu m'as rejeté, ne veux-tu point avoir pitié de moi et m'avoir pour agréable? Ps. LXXVII, 8.

Enfin, la plus redoutable de toutes les armes que Jésus emploie dans ce combat, ce sont *les reproches*. Non-seulement il ne répond pas aux cris de cette femme, non-seulement il lui refuse ce qu'elle demande, et déclare que ce n'est pas pour elle qu'il est envoyé; mais encore, lorsqu'elle vient se jeter à ses pieds et l'adorer, il lui reproche son indignité, il la compare à un petit chien auquel il ne faut pas donner le pain des enfans. Par-là il semble vouloir la rebuter tout-à-fait et lui refuser absolument ce qu'elle lui demande. Ces reproches sont ce qui blesse le plus un cœur désolé. Une pauvre âme est déjà inquiétée de toutes parts, Satan, le monde et sa propre conscience l'accusent; faut-il que Jésus, ce charitable médiateur, suspende ses fonctions d'avocat pour faire celles d'accusateur: c'est ôter à une âme sa meilleure ressource, et son état ne peut être alors qu'infiniment désolant. De là vient que Job se plaignait dans l'amertume de son âme, en disant: *Plût à Dieu que ce qui m'irrite fût bien pesé, et que ma calamité fût mise dans une balance; car elle serait plus pesante que le sable de la mer; c'est pourquoi les paroles me manquent.* Pourquoi est-il dans une si grande désolation? Il en découvre la cause, quand il ajoute: *Les flèches du Tout-Puissant sont en moi, mon esprit en suce le venin, les frayeurs de Dieu se rangent en bataille contre moi.* Job, chap. VI, 2. Si vous en voulez voir d'autres exemples, vous les trouverez dans David, Ps. LXXXVIII; dans Jonas, chap. III; dans Ezéchias, chap. XXXVIII; dans Jérémie, chap. VI.

Mais pourquoi ce bon Jésus, qui aime tant les âmes,

les traite-t-il avec tant de rigueur ? Il a sans doute des raisons bien puissantes pour en agir de la sorte. Sa sagesse juge à propos d'exercer ainsi les siens ; pour *humilier* leurs cœurs, et pour leur faire voir les abominations qui y sont encore cachées. Le cœur de l'homme *est désespérément malin*, et il est bon que Dieu, par ses reproches, mette devant les yeux de l'homme ce qu'il est, afin qu'il ait horreur de sa difformité. *Il est bon*, disait David, *que tu m'aies humilié, car avant que je fusse affligé, je m'égarais ; mais maintenant j'observe ta parole*. Ps. CXIX. Telle est l'utilité de cet état ; on y apprend à s'humilier, à s'anéantir, et à s'abaisser profondément devant Dieu. — C'est afin que l'homme apprenne à ne vivre que *de grâce*, et à fonder son salut uniquement sur la miséricorde de Dieu en Jésus. L'homme est naturellement attaché à ses propres mérites, il croit toujours qu'il y a quelque chose du sien dans ce qu'il a de bon, il y a dans lui de secrètes complaisances, de subtiles flatteries qui nourrissent son amour-propre : il lui en coûte de donner tout-à-fait la gloire à Dieu et à sa grâce. Pour le tirer de cette dangereuse présomption, il faut que Dieu l'humilie et le terrasse, en lui faisant sentir son indignité et sa profonde misère ; c'est ainsi que la foi est exercée, et qu'elle voit de plus en plus l'unique objet auquel elle doit s'attacher, qui est la pure grâce de Dieu en Jésus-Christ.

Reconnaissons et déplorons ici l'étrange aveuglement du monde qui regarde la foi comme quelque chose de languissant et de faible, comme une production de l'esprit de l'homme, ou comme un simple acte de sa propre volonté. Certes c'est tout autre chose. Dieu la regarde comme l'œuvre à la perfection de laquelle il travaille plus

qu'à aucune autre. Pauvres âmes qui croyez avoir la foi, pensez-y, examinez si la foi a jamais été produite dans vous par la croix, si elle y a été avancée, fortifiée et purifiée par cette même croix. Ne vous laissez pas toujours tromper par le Diable qui vous fait prendre un fantôme de foi dont il est l'auteur, pour la véritable foi que Dieu seul produit, qu'il perfectionne et qu'il purifie dans ses enfans pour sa gloire et pour leur bonheur.

Voyons aussi maintenant *quelles armes la foi emploie* dans cette espèce de combat. Au silence de Jésus elle oppose les cris ; — à ses refus, l'adoration et l'anéantissement ; — aux reproches, l'aveu, la confession, et la gloire qu'elle donne à Dieu. C'est ce que nous remarquons dans la foi de cette cananéenne.

Dans le temps que Jésus ne lui *répond* mot, et qu'il ne fait pas semblant de l'entendre, elle *redouble* ses cris, jusques là que ceux qui marchent avec Jésus en sont importunés et intercèdent pour elle. Telle est la disposition d'une âme qui croit ; plus Jésus semble se taire, plus elle redouble ses cris et ses prières. Comme cette veuve, elle ne se lasse point d'importuner son juge, jusques à ce qu'il l'ait garanti des poursuites de sa partie adverse, Luc XVIII. A l'exemple de ce pauvre père de famille, elle importune tant son ami, qu'il est enfin forcé de lui donner des pains autant qu'il en faut pour lui et pour ses enfans, Luc XI. Chers amis qui souhaitez de trouver auprès de lui la délivrance de vos misères, remarquez bien ceci. Ne vous lassez point de crier, ne vous découragez point, quand même il vous semblera qu'il ne vous répond point ; priez, demandez, cherchez, heurtez, et vous verrez enfin la porte de la grâce s'ouvrir. Satan tâchera de vous fermer la bouche ; cepen-

dant, si vous avez votre salut à cœur, vous ne vous en laisserez point détourner. Mais, bon Dieu! où entend-on aujourd'hui les cris de ceux qui croient avoir la foi, où sont leurs prières, leurs larmes, leurs ardeurs rédoublées, et leur persévérance constante à chercher Jésus? Hélas! ce ne sont pas là les caractères de cette foi vaine dont la plupart des chrétiens d'aujourd'hui se contentent. Mon Dieu! ne permets pas que je me laisse tromper, et délivré de cette tromperie toutes les âmes qui ont quelque vrai dessein de chercher Jésus.

Au *refus* de Jésus, cette mère désolée *oppose l'adoration* et l'anéantissement: *elle vint et l'adora, disant, seigneur, aide-moi*. Les refus de ce sauveur ne la décourageant point, elle vient embrasser ses genoux, et plus il semble la rebuter, plus elle s'approche et s'anéantit devant lui. C'est aussi ce que fait une âme engagée dans cet exercice de la foi. Les refus de Jésus au lieu de l'éloigner de lui, font qu'elle s'en approche encore davantage, elle vient l'adorer, l'embrasser et se jeter à ses pieds dans un profond anéantissement; elle se tient attachée à lui, comme à celui seul qui a le pouvoir de la délivrer.

Telle est la force de la foi, que malgré les apparentes difficultés qu'elle rencontre, elle renonce d'autant plus au monde et à tous les faux secours qu'il lui présente, pour se tenir attachée à Jésus, en lui disant: *Seigneur, aide-moi!* il n'y a que toi qui puisse me donner la délivrance que je cherche. Il ne faut pas moins qu'une foi divine et vivante pour inspirer ces sentimens; car ces refus apparens rebutent d'abord des âmes qui ne sont pas sincères. Quand elles ne trouvent pas auprès de lui ce qu'elles y croyaient trouver, elles se tournent

vers le monde et ses faux biens pour y chercher leur consolation et leur délivrance ; au lieu que le vrai fidèle aimerait mieux mourir aux pieds de Jésus en l'adorant, que d'aller chercher ailleurs des secours imaginaires.

Chers auditeurs, qui combattez réellement pour la foi, prenez bien garde à ceci. Il est très-facile que le cœur retourne vers les faux biens du monde, vers les chimériques consolations de la terre : il est naturellement enclin à cesser ses poursuites et à marcher de nouveau sur ses premières brisées ; c'est pourquoi arrêtez-vous à Jésus, embrassez constamment ses genoux ; adorez-le sans cesse, donnez-lui la gloire qui lui appartient, qui est de reconnaître que c'est lui seul qui peut vous délivrer. Certes, personne ne vous délivrera que Jésus, et autant vous vous éloignerez de lui, autant vous retarderez votre délivrance ; mais autant vous vous en approcherez et vous attacherez à lui, autant vous hâterez l'heureux moment de votre rédemption.

3°. Enfin, aux *reproches* de Jésus, l'âme fidèle oppose l'*aveu* et la confession de son indignité. *Il est vrai, Seigneur*, dit-elle ; oui, il n'est que trop vrai, *que je ne suis devant toi que comme un chien indigne de tes grâces ; mais pourtant les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres*. Elle reconnaît la justice des reproches que lui fait Jésus, elle confesse sa misère et son indignité ; mais cette indignité ne l'empêche pas de continuer sa demande et de persévérer dans ses recherches. C'est là véritablement l'œuvre de la foi dans une âme pénitente : elle reconnaît, elle avoue, elle confesse de tout son cœur son indignité ; néanmoins cela ne lui ôte point le courage de continuer et de redoubler ses instantes prières. Telles sont aussi

les productions de la foi dans toutes les âmes qui sont ainsi éprouvées. Le Seigneur, par sa lumière et par les convictions de son esprit, leur découvre leurs péchés et en même-temps la grandeur de son amour, qui lui a fait donner son sang et sa vie pour leur réconciliation et leur salut. Ces âmes ainsi éclairées s'humilient et donnent gloire à leur Sauveur : elles sentent qu'elles sont indignes de toutes ces grâces, qu'elles sont moins que des chiens devant Dieu, elles disent à Jésus : *il est vrai, Seigneur*; mais en avouant leur indignité elles désirent être rassasiées des miettes de la table de ce bon maître, c'est-à-dire, des fruits de sa mort en croix, de sa chair et de son sang.

Voilà, chers amis, le véritable caractère de la foi, et les armes avec lesquelles elle remporte la victoire. Si vous avez une foi vraie, vous donnerez gloire à Dieu par le sincère aveu de votre misère, et en même temps vous approcherez de lui avec confiance pour lui demander son secours. Vous trouverez sans doute de la difficulté dans cet exercice de la foi, et dans l'usage des armes qu'elle emploie pour gagner la victoire. Sentir son indignité devant Dieu, sentir que c'est lui qui nous la reproche, et pourtant le prier, lui demander ses biens, ses grâces et ses faveurs; cela est plus au-dessus de la nature que ne pourront jamais l'imaginer ceux qui ne l'ont point éprouvé. L'homme naturel croit que rien n'est plus aisé que cela. Selon lui rien de si facile que de croire en Dieu et de s'assurer en ses compassions; mais hélas! pauvre monde aveugle, tu es bien éloigné d'en être venu là, c'est le plus haut degré de la foi, par où elle remporte la victoire dans tous les combats. La foi que tu crois avoir, la confiance que tu crois

mettre en la miséricorde de Dieu, n'est qu'une chimère qui n'existe que dans ton imagination, une production de ta sécurité, et une tromperie dangereuse du diable, qui t'empêche tant qu'il peut de venir à la connaissance et à la possession d'une véritable foi.

Les âmes que Jésus favorise du don de la foi, et dans lesquelles il veut la faire croître, savent ce qu'il y a à soutenir jusqu'à ce que leur foi surmonte le sentiment de leur indignité, les frayeurs de la conscience et les reproches de Dieu même. Quoiqu'il en soit, chers amis, dans tous les combats et dans les sentimens douloureux de votre misère, servez-vous des armes de la foi. Allez au-devant de tous les reproches qu'on pourrait vous faire; avouez vous-mêmes ingénuement votre mal, et loin de vous laisser détourner de la prière et du désir ardent de votre délivrance, continuez à présenter à Jésus vos requêtes. Comme cette femme, tirez du fond même de votre indignité, le motif et le droit que vous avez d'aller à Jésus. Tel est l'artifice merveilleux de la foi, de savoir tourner à son avantage les armes qu'on emploie contre elle. Le cœur incrédule nous dit en secret. « Tu es un indigne pêcheur devant Dieu; tu n'oserais te présenter à lui, tu n'oserais espérer qu'il t'exauce et qu'il te favorise de ses grâces. » Mais la foi tient un langage tout opposé. « Je suis indigne, je suis pécheur, il est vrai, mais par-là même j'ai d'autant plus sujet de m'approcher de Dieu, par-là j'ai droit d'aller à Jésus, le charitable ami des pauvres pécheurs, pour trouver auprès de lui du secours, et pour être délivré de mes misères. »

Ce sont là, chers auditeurs, quelques exemples des épreuves que la foi doit soutenir dans son commence-

ment et dans son accroissement. Cela doit servir à vous donner une idée de la nature des principaux caractères de la foi, et à rectifier les idées chimériques et fausses que le monde s'en fait. Ne vous y laissez donc pas tromper, l'erreur serait dangereuse et d'une très-funeste conséquence. Priez Dieu qu'il opère une foi vivante dans vous, qu'il la forme par son esprit dans le creuset de la croix et de la repentance, et qu'il la conserve dans vous jusqu'à la fin. Ne vous opposez point aux soins que Dieu prend à la former, en refusant de vous soumettre au joug de Jésus, qui est la croix, en ne voulant point vous laisser humilier, et en rejetant les moyens ordinaires par lesquels Dieu la produit, la conserve et la purifie. Si vous laissez agir Dieu, et que vous vous soumettiez à sa conduite dans la production de cette œuvre divine, vous verrez qu'elle sera opérée en vous, qu'elle y sera avancée, fortifiée et enfin couronnée, comme elle le fut dans cette femme ; car après beaucoup d'épreuves elle obtint de Jésus ce qu'elle lui demandait, comme nous le verrons dans la seconde partie de notre méditation.

II. Nous remarquerons deux traits dans l'exemple de cette femme, par lesquels la *victoire* de la foi paraît avec éclat.

1°. Le témoignage authentique que Jésus rend à cette foi d'être quelque chose de grand. *O femme!* dit Jésus, *ta foi est grande*. Le Sauveur savait déjà la portée de la foi de cette femme avant qu'il entrât en lice avec elle ; mais il voulait l'exercer et l'éprouver, non pas pour s'en instruire comme s'il ne l'avait pas déjà bien connue, mais afin de la mettre au jour, tant aux yeux de cette

pauvre âme et pour sa consolation, que pour l'édification et l'instruction du prochain. Remarquez ici, chers auditeurs, que la foi, quand elle est exercée, est comme dans une crise qui la fait méconnaître. Elle est comme enveloppée dans l'obscurité de l'épreuve; de sorte qu'elle n'est aperçue clairement, ni de l'âme qui la possède, ni des autres: mais quand elle devient victorieuse, et qu'elle est tirée du creuset, elle paraît dans sa force et dans son éclat, comme l'or qui a passé par le feu; et Dieu, par le témoignage d'approbation qu'il lui rend, la légitime comme une œuvre divine, et la manifeste aux yeux de tous. Par ce témoignage et cette manifestation, la foi reçoit deux avantages.

Premièrement, elle est comme tirée des enveloppes qui la couvraient aux yeux même de l'âme, et qui l'empêchaient d'en tirer la consolation qu'elle en devait sentir. Il arrive souvent que dans le fort de l'épreuve, l'âme ne s'aperçoit pas distinctement si elle a la foi: il lui semble qu'elle en est toute dénuée: elle voit tant de choses en elle, contraires à la foi, qu'elle n'oserait conclure qu'elle l'ait; le voile de la tentation la lui cache encore; elle est comme ensevelie dans le feu de l'épreuve. Mais quand, après la tentation, Dieu vient, par son témoignage, mettre en évidence à une âme le trésor de foi qu'elle porte, et qu'il lui dit d'une voix consolante et efficace: *Chère âme, ta foi est grande*, ta foi m'est agréable, elle est une chose précieuse à mes yeux; cette foi par laquelle tu t'attaches à moi; cette foi par laquelle tu me cherches même parmi les obscurités de la tentation et de l'affliction, je l'approuve, je la reçois, et je veux lui accorder ce qu'elle cherche. C'est alors qu'une âme est assurée qu'elle a la foi, et cette assurance pro-

duit dans elle un sentiment de joie et de consolation inexprimable.

Secondement, par ce témoignage que Dieu rend à la foi, elle est aussi manifestée aux autres pour leur édification. Un enfant de Dieu, quand il est affligé et agité, se trouve sujet à beaucoup d'infirmités et de misères, qui le font méconnaître pour ce qu'il est, et qui souvent sont un sujet de scandale à ceux qui l'environnent; mais quand Dieu a exercé sa foi, qu'il l'a purifiée et fait sortir du creuset, alors il la met au jour, il la fait éclater par des productions qui la font remarquer aux hommes, pour qu'elle serve à les édifier. Ce sont là les fins que Dieu se propose en éprouvant la foi de ses enfans : quant à lui, il connaît parfaitement toutes choses, même les plus secrètes et les plus cachées; mais quand il éprouve ses enfans, c'est pour les donner à connaître à eux-mêmes et aux autres. C'est ainsi qu'il éprouva Abraham, afin de le fortifier dans l'assurance de sa grâce et de l'alliance qu'il avait traitée avec lui, aussi-bien que pour le proposer à la postérité comme un exemple de foi, et le constituer père des croyans.

C'est sans doute une victoire bien glorieuse pour la foi, de recevoir ainsi ce témoignage si authentique de Dieu, qu'elle lui est agréable. Mais que dirons-nous à des âmes qui n'ont pas encore eu part à cette victoire, qui gémissent encore sous les infirmités d'une foi languissante, combattue par le doute et la crainte, qui, loin de recevoir ce témoignage ; *O âme! ta foi est grande*, n'entendent que ces reproches, *ô gens de petite foi! ô homme de petite foi! pourquoi doutes-tu?* Nous leur dirons premièrement, que la faiblesse de leur foi naît de leur légèreté, de leurs infidélités, du peu

de soin qu'elles ont à veiller, de leur négligence à prier, et enfin du peu de constance avec laquelle elles s'attachent à Jésus. Si elles s'examinent un peu, elles verront que leurs doutes et leurs craintes viennent de ces sources. Elles font trop de retours vers les créatures, elles s'entretiennent dans le relâchement, elles ont trop peu d'empressement à chercher Jésus parmi les obscurités et les faiblesses ; ainsi le meilleur conseil qu'on puisse leur donner, c'est de crier après Jésus avec plus d'ardeur, de prier avec plus de persévérance, et de veiller sur leurs cœurs et sur leurs actions avec plus d'exactitude, afin d'éviter les chutes qui blessent la conscience, qui affaiblissent la foi, et qui mettent l'âme dans le trouble.

Nous leur dirons encore que si leur foi, quoique faible, est véritable, elle ne manquera pas de recevoir de temps en temps quelques consolans témoignages d'approbation et d'assurance de la part de Jésus : elle entraînera la volonté, les affections et les désirs, pour les soustraire à l'empire de la corruption, à la captivité du diable et du monde ; de sorte que si elles se trouvent encore sujettes à beaucoup de défauts et d'infirmités, ce n'est que malgré elles : elles n'y prennent plus de plaisir, elles les haïssent, et les évitent autant qu'elles peuvent. C'est là sans doute *une victoire importante* que la foi obtient, lors même qu'elle est faible ; car il n'y a point de foi qui ne soit *une victoire du monde*. Toute âme qui sent de la haine pour le mal et de l'amour pour le bien, pourvu que cela soit sincère et constant, doit s'assurer que l'œuvre de Dieu est en elle, et que sa foi a déjà remporté une victoire.

Nous leur dirons enfin, que si elles sont fidèles à

Dieu, elles ne manqueront pas de voir d'une manière plus consolante la victoire de la foi. Leur foi est faible maintenant, parce qu'elle est peu aperçue et peu sentie ; mais il ne s'ensuit pas qu'elle doive toujours demeurer ainsi : elle doit sortir de ce creuset, elle doit paraître avec éclat et dans sa beauté : elle doit remporter une victoire consolante pour l'âme fidèle, et édifiante au prochain, selon la sage dispensation de Dieu, et selon la mesure de grâce qu'il a ordonnée pour chacun.

Au reste, ce que nous venons de dire n'a été dit que pour la consolation des pauvres âmes gémissantes et désolées, et non pour favoriser la sécurité des âmes mondaines et charnelles, qui se flattent au milieu de leurs péchés, que si elles n'ont pas une foi bien ferme, pourvu qu'elles en aient une faible, elles ne laisseront pas d'être sauvées. Il faut savoir que tout homme qui a la foi, quelque faible qu'elle soit, a de la sincérité pour Dieu, de la haine et du dégoût pour le péché, un amour tendre pour Jésus son Sauveur, et un penchant décidé pour les choses spirituelles et éternelles ; c'est de quoi les âmes fidèles me rendront toutes témoignage : elles diront toutes d'une voix, qu'elles voudraient voir le péché entièrement banni de chez elles ; qu'elles souhaiteraient de glorifier leur Dieu en toutes choses, d'aimer par-dessus tout Jésus leur aimable Sauveur, et de se sacrifier à son service avec plus de zèle qu'elles ne le font. Les âmes mondaines et impénitentes n'éprouvant pas cela, elles n'ont pas lieu de se flatter d'avoir une foi qui les sauvera : non, elles n'ont pas la foi, elles sont dans l'incrédulité, dans l'infidélité, elles n'aiment que le péché, le monde et sa vanité ; c'est pourquoi, dans la grande jour-

née où elles recevront le fruit de leurs œuvres, elles verront qu'elles n'ont jamais eu la foi. Pour n'y être pas trompées, elles n'ont qu'un parti à prendre, qui est, de prier Jésus qu'il se manifete à elles, et qu'il produise en elles, par son esprit, cette œuvre divine et nécessaire, par laquelle seule elles peuvent subsister devant Dieu.

2°. Un fruit de la victoire que la foi remporte, c'est qu'elle obtient de Dieu et trouve en Jésus-Christ tout ce qu'elle demande. *Qu'il te soit fait*, dit-il à la Cananéenne, *comme tu veux; et à l'instant même sa fille fut guérie*. Telle est l'issue consolante du combat de la foi, et le fruit des soupirs, des prières et des larmes de cette âme désolée. Elle fait, pour ainsi dire, plier la volonté de Dieu sous la sienne. Le Sauveur, fléchi et désarmé, ne peut plus lui refuser sa demande; il la console par la délivrance de sa fille. Elle éprouva alors la vérité de cette prédiction, *vous pleurerez et vous gémirez, mais votre tristesse sera convertie en joie*. Saint Jean XVI. Ici la Cananéenne, comme une femme en travail, enfante pour ainsi dire sa fille une seconde fois; du moins souffrit-elle des douleurs plus aiguës que celles qu'elle avait senties en la mettant au monde; mais la délivrance arrivée, elle oublie bientôt les douleurs du travail, par la joie qu'elle a de voir son cher enfant retourné à une meilleure vie.

La même chose arrive aux âmes agitées et affligées qui combattent par la foi sous les étendards de Jésus leur chef. Par lui, elles remportent la victoire sur tous leurs ennemis, et la délivrance de tous leurs maux. Dieu même, qui leur paraissait inexorable et contraire, se laisse fléchir, et soumet pour ainsi dire sa volonté aux

désirs de leur foi. En effet, il veut toujours ce que la foi désire, parce que la foi ne demande que ce qu'il veut. Si Dieu semble quelquefois inflexible, ce n'est que pour épurer davantage la foi, et pour que, sortant du creuset de l'affliction, elle paraisse avec plus d'éclat aux yeux du fidèle et des autres : encore ne laisse-t-il pas durer cette épreuve trop long-temps; il se rend bientôt à la douce violence que la foi lui fait. L'Eternel prend plaisir à se laisser vaincre par de telles armes ; et s'il combat avec une âme, c'est pour en être vaincu. Jusqu'où ne va pas sa bonté envers les enfans des hommes, et combien n'aime-t-il pas les pauvres âmes qui le cherchent et qui l'invoquent? Il se plaît à exerçer ses enfans, pour les faire triompher. C'est dans de pareilles vues de sagesse et de bonté paternelle qu'il éprouva Abraham, qu'il affligea Job, qu'il lutta avec Jacob. Quelle riche moisson de grâces et de bénédictions n'ont-ils pas recueillies sur le champ où leur foi avait été exercée?

Chers amis, qui vous trouvez un peu à l'étroit dans le creuset des afflictions, des traverses et des persécutions, contemplez ces exemples de foi, et tenez les yeux fixés sur celui qui en est l'auteur et le consommateur. *Ne trouvez point étrange d'être éprouvés par le feu des afflictions? au contraire, réjouissez vous en, puisque par-là vous participez aux souffrances de Jésus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joie et remplis d'allégresse lorsqu'il paraîtra dans sa gloire.* 1. Pier. IV, 12. *Regardez les diverses épreuves qui vous arrivent comme le plus grand sujet de votre joie, considérant que l'épreuve de votre foi produit la patience, afin que vous soyez si parfaitement accomplis qu'il ne*

vons manque rien. Heureux est l'homme qui souffre constamment la tentation, parce qu'après avoir été éprouvé il recevra la couronne de vie que le Seigneur a promise à ceux qui l'aiment. Jaq. 1, 2, etc.

Chrétiens affligés, voilà de quoi vous consoler et vous fortifier dans l'attente de votre délivrance. Après cela vous pouvez espérer fermement de voir un jour votre fille unique, votre pauvre âme agitée, délivrée des poursuites de Satan, de l'aiguillon du péché, des foudres de la loi, des frayeurs de la mort et des horreurs de l'enfer. Si Jésus vous laisse un peu long temps sous la presse, c'est pour vous obliger à redoubler vos cris; mais quand son heure sera venue, il vous garantira de votre partie adverse, S'il tarde un peu, attendez-le, car il viendra sûrement et vous délivrera, et alors vous chanterez à la gloire de l'agneau, avec les rachetés de l'Eternel : *Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux, car tu as été mis à mort, et tu nous as rachetés par ton sang, de toutes nations, tribus, langues et peuples; tu nous as faits rois et sacrificateurs à Dieu ton père, et nous règnerons sur la terre.* Apoc. v, 9, 10.

O Jésus notre roi et notre rédempteur! accomplis dans nous tes glorieuses promesses, et nous donnes enfin la victoire sur tous nos ennemis. Produis dans nous une foi vivante et divine, soutiens-là, épure-là, afin que nous remportions un jour la fin qu'elle doit obtenir, qui est le salut de nos âmes, et qu'après avoir combattu et vaincu sur la terre par ton secours, nous triomphions éternellement avec toi. Amen!

XXIIme. SERMON.

L'ÉTABLISSEMENT

ET LA

DESTRUCTION DU RÈGNE DE SATAN.

Jésus chassa aussi un démon qui était muet ; et le démon étant sorti, le muet parla ; et le peuple était dans l'admiratiou. Et quelques-uns d'entr'eux dirent ; c'est par Béelzébul le prince des démons, qu'il chasse les démons. Mais d'autres, pour l'éprouver, lui demandaient quelque miracle qui vînt du ciel, etc. St.-Luc, chap. XI, 14, 28.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Depuis la première déclaration de guerre qui se fit dans le paradis terrestre entre la postérité de la femme et celle du serpent, entre Jésus et Satan ; depuis que Dieu dit au séducteur ; *Je mettrai inimitié entre toi et la femme, et entre ta postérité et celle de la femme, cette postérité te brisera la tête et tu la blesseras au talon* ; depuis

cette première déclaration, dis-je, la guerre a toujours duré entre ces deux partis, entre le règne du fils de Dieu et celui du diable. L'origine de cette guerre, c'est la tyrannique usurpation que le démon a fait de l'âme de l'homme, de ce fond qui appartenait à Dieu seul, qu'il avait créé pour sa gloire, pour être le lieu de son habitation particulière et l'objet de ses bontés. Dieu ne voulant pas laisser cette proie à l'ennemi, lui déclara la guerre dès lors; et son fils Jésus est celui qui s'est chargé de conduire cette guerre, qui est venu pour détruire l'empire du diable, pour lui ôter sa puissance, et pour arracher d'entre ses griffes la proie dont il espérait repaître sa rage éternellement. Ce libérateur est venu en personne accomplir la vérité de cet oracle. Il a brisé par sa mort la tête de l'ancien serpent, *il a détruit celui qui avait l'empire de la mort*, c'est-à-dire, *le diable*. Hébr. II, 14.

Cette victoire que Jésus a remportée sur le démon et sur son règne est la cause et le fondement de celle que les enfans de Dieu doivent remporter sur leurs ennemis, aussi long-temps qu'ils seront sur la terre, parce que cette guerre dure encore, et qu'elle ne finira qu'avec le monde. Comme la victoire de Jésus ne sera complète que quand le nombre des élus sera accompli, la guerre durera jusqu'alors, et Satan tâchera de soutenir son règne jusqu'à ce que le jour de son jugement et de sa punition finale soit venu. De là toutes ses ruses et ses machinations pour la conservation et l'affermissement de son empire: de là tous ces puissans moyens de grâce et ces armes spirituelles que Jésus emploie pour détruire le règne de Satan établi dans l'homme. Nous trouvons dans le texte d'aujourd'hui des traits bien mar-

qués de ce pouvoir que le démon exerce sur l'homme, et en même temps de la puissance victorieuse que le Sauveur emploie pour délivrer l'homme de sa domination. Cette matière nous fournit occasion de parler,

De l'établissement et de la destruction du règne de Satan, et de voir,

I. Comment ce règne s'établit et se soutient dans les âmes.

II. Comment Jésus le combat et le détruit.

I. L'esprit de Dieu semble avoir pris à tâche de nous montrer dans sa parole ce qui se passe dans l'homme, comment Dieu et le diable y agissent, et comment chacun l'attire à lui; Dieu pour le sauver, et le diable pour le perdre. Rien n'est donc plus intéressant pour les hommes que de faire souvent des retours sérieux sur eux-mêmes, et leur étude la plus constante doit être de se considérer dans le miroir de la parole de Dieu pour apprendre à connaître ce qu'ils sont, ce qui se passe dans leur intérieur, et quel est le principe qui y agit

Nous découvrons dans notre texte comment le règne du diable est établi dans nous, pendant tout le temps que nous sommes dans notre état de nature et d'impénitence; — comment Satan tâche de se maintenir dans ce règne; — et comment il se défend contre les assauts que Jésus lui livre.

Comment le règne du Diable est-il établi dans nos cœurs? — Quel est ce *démoniaque muet* qui est amené à Jesus, et qui nous est dépeint par Saint-Matth. comme *aveugle?* Chap. XII. 16. Ne croyez-vous pas que l'esprit de Dieu ait voulu vous présenter une image de ce

que vous êtes et de ce que tous les hommes sont dans leur nature? Ne sont-ils pas en effet des créatures possedées du Diable, dans lesquelles il a établi son règne, qu'il a aveuglées et privées de toute faculté de connaître Dieu, de l'aimer et de le glorifier? Certes, ce démoniaque aveugle et muet est un emblême vivant de l'homme naturel et impénitent, et en même temps un fidèle tableau du funeste esclavage, et de la misère déplorable où il se trouve. Le règne de Satan étant un règne ténébreux, l'homme qui est détenu sous ses chaines ne saurait manquer d'être aveugle. C'est-là la *premiere* misère à laquelle la puissance du démon réduit, et la source de tous les autres malheurs; de là vient que l'Ecriture-Sainte dit, que les âmes impénitentes ont *leur entendement obscurci de ténèbres*, et qu'elles sont *éloignées de la vie de Dieu, à cause dc l'ignorance qui est en elles par l'endurcissement de leurs cœurs*; Cor. IV, 4, Ephes IX. 18.

En effet Satan dérobe à l'homme la connoissance de Dieu—des choses éternelles — et de soi-même.—Quant à la connoissance de Dieu, l'homme est entièrement aveugle; il ne sait qui est ce Dieu qu'il a perdu, il pense peu à lui, il se soucie peu de sa grandeur, de sa majesté et de sa présence. Il le respecte moins que la plus vile créature; il n'y a rien qu'il rejette tant, qu'il haïsse et qu'il méprise plus, que ce qui a du rapport avec Dieu; et s'il pense quelques fois à la divinité, ce n'est qu'avec des mouvemens de crainte servile, de dégoût, de haine et de rébellion: en un mot, il dit en son cœur qu'il n'y a point de Dieu, parce qu'il détruirait volontiers la divinité s'il le pouvait. Si quelques fois il est obligé de lui rendre quelque culte, ce n'est que contrainte, grimaces et hypocrisie; il n'y a

point de sincérité, ni d'amour dans tout le service qu'il lui rend. Tel est l'état où la parole de Dieu dit que l'homme est par rapport à Dieu. Lisez les Ps. x et xiv, Job. xxi, 14, 15. Rom. iii, 10, 11, viii, 7. 1. Cor. ii, 14. — A l'égard des choses à venir, l'homme est aveugle pour elles, il n'en est point touché, elles lui paraissent des rêveries, et il n'en fait pas l'objet de ses recherches. Ses désirs sont attachés à la terre, il n'aime que les choses qu'il voit devant ses yeux, et il pense que ce serait à lui une folie de renoncer à ces choses-là qu'il regarde comme réelles, pour en chercher d'invisibles qu'il croit imaginaires. Que n'est-il donné à chacun de connaître son cœur! Quel oubli, quel éloignement, quelle répugnance pour les biens à venir, quel attachement, quelle passion et quel amour pour les biens du siècle n'y découvrirait-il pas? Ps. xvii, 14, Phil. ii, 19. — Pour comble de malheur l'homme est aveugle sur soi-même, et ne se connaît point. Eloigné de Dieu et des choses divines, loin de croire qu'il soit dans un si triste état, il se flatte qu'il est ce quil devrait être. Enfin l'homme est malheureux sans le savoir, et même sans vouloir s'en laisser convaincre. Il ne peut pas se persuader qu'il soit si ennemi de Dieu, qu'il porte dans soi un si grand fond de rebellion et de haine contre lui, et qu'il ne fait cas que des choses passagères. Tel est l'état où Satan tâche d'entretenir les âmes tant qu'il peut, parce que cet aveuglement est le plus fort boulevard de son règne. Il n'y a que les âmes éclairées qui connaissent l'aveuglement étrange de l'homme charnel, et elles ne s'en aperçoivent que quand elles ont vu la splendeur qui reluit sur la face de Jésus-Christ.

2°. L'homme naturel n'est pas seulement aveugle et sourd, mais encore *muet*. La privation de la parole vient le plus souvent de la surdité. Quand un homme naît sourd, il demeure aussi nécessairement muet; de sorte que ces deux défauts ont une connexion naturelle l'une avec l'autre. L'homme naturel n'est muet que parce qu'il naît avec la surdité spirituelle, c'est-à-dire, parce qu'il est sourd à la voix de Dieu; qu'il n'entend point les paroles que Dieu lui adresse, les voies différentes par lesquelles il l'appelle. Le langage de Dieu lui est tout-à-fait inconnu; aussi n'a-t-il pas la faculté de lui répondre. Il ne saurait parler *à Dieu*, le prier, le louer, le bénir, l'invoquer comme il convient. Il n'a pour celà ni force, ni goût, ni inclination. Il ne sait ce que c'est que de prier Dieu, comme son père, dans le sentiment de ses nécessités spirituelles. S'il prie, ce sont des paroles qu'il lit où qu'il récite par mémoire, sans attention, sans dévotion, sans foi et sans zèle. Ce n'est point Dieu qu'il prie, c'est l'idole de son propre cœur; encore ne le fait-il que par coutume, avec contrainte et dégoût; c'est pourquoi l'Ecriture sainte témoigne que *les prières des méchans sont en abomination à l'Eternel, que le Seigneur ne les écoute point, et qu'il n'y a point d'égard*. Prov. xv, 8. Jean ix, 31. Parce que ce ne sont point des effusions d'un cœur qui adore Dieu en esprit et en vérité.

L'homme animal et charnel ne peut pas non plus parler *de Dieu*. C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle; le cœur étant vide de Dieu, plein du monde et de sa vanité, il n'en peut rien sortir de divin; il est muet à l'égard des choses spirituelles. Ici on dira peut-être, qu'on voit beaucoup de gens qui parlent

savamment de Dieu et des matières de religion, quoiqu'il paraisse par leur conduite que ce sont des personnes peu religieuses. A cela je réponds que, *parler de Dieu* ce n'est pas en faire des discours, ou en dire ce qu'on en a appris par l'étude, à l'aide des talens naturels qu'on peut avoir. *Parler de Dieu*, c'est lors que le cœur touché par le Saint-Esprit exprime ses sentimens par des paroles, dans la simple vue de glorifier Dieu et d'édifier le prochain. Un vrai chrétien ne parle de la providence, des œuvres de Dieu, de la miséricorde qu'il témoigne en Jésus à ses créatures, qu'autant qu'il en est touché dans son cœur, parce qu'il souhaiterait que les autres fussent aussi participans des biens spirituels qu'il possède, et que son Dieu fût universellement connu, aimé et adoré. Ces discours de Dieu ne sont que des expressions extérieures de l'amour qui a été répandu dans son cœur par le Saint-Esprit; de sorte qu'il peut dire avec David; *J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé*. Ps. CXVI, 10.

C'est ce que ne saurait faire un homme charnel, quelque éloquent et quelque savant qu'il soit dans les matières de religion. S'il veut discourir des choses divines, il n'en parlera que de la tête et non du cœur, il n'en sera pas touché et pénétré, il ne sentira ni la force ni la douceur des vérités qu'il dira. Ce ne sera pas le zèle qu'il a pour son Dieu, ni l'amour du prochain qui le feront parler : il ne le fera que pour satisfaire à un devoir de la charge qui lui est imposée, ou par un principe de vaine gloire. Dès que ces motifs ne le conduiront pas, on le verra bientôt muet; ou il redonnera essor à ce dont son cœur est rempli, qui est le monde, la vanité et les choses de la terre. Quant aux paroles de louanges

et d'actions de grâces, elles lui manqueront infailliblement, parce qu'il ne sait pas pourquoi il doit rendre grâces, il n'est point touché des bienfaits de son Dieu, il n'a jamais éprouvé la grâce et la miséricorde de Dieu en Jésus dans la rémission de ses péchés et dans l'heureuse délivrance de la tyrannie des ennemis qui tiennent son âme captive; il ne sait ce que c'est que de dire avec David; *Mon âme béni l'Eternel, car c'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités, et qui guérit toutes tes infirmités.* Ps. CIII, 23, 3. XL, CIII, CXVI, CXVIII, etc.

C'est ainsi que le règne du Diable est établi dans le cœur de l'homme : que vous en semble, chers auditeurs, n'en trouvez-vous pas quelques vestiges dans le vôtre? Ne vous reconnoissez-vous pas dans le tableau que nous venons de faire d'un démoniaque spirituel; et ne remarquez-vous pas dans vous les caractères que nous en avons donnés? La question que je vous fais vous paraîtra sans doute insultante. Peut-être ne daignerez-vous pas y répondre, parce que vous regardez cela comme une chose infinimeut éloignée de vous. Mais ne vous flattez point, il s'agit de la vérité; il vous importe de savoir si vous avez été véritablement arrachés du règne des ténèbres et transportés dans le règne de la lumière de Jésus. Le grand éloignement où vous êtes de pouvoir croire que vous soyez sous la domination de l'ennemi, est déja une marque que vous y êtes encore; car si vous en étiez délivrés, vous en parleriez autrement que vous n'en parlez. Un enfant de Dieu qui est délivré de ce règne ténébreux avoue de tout son cœur que c'est là l'état funeste où il était avant sa conversion : il reconnaît que lui aussi bien que tous ceux qui sont dans l'impénitence,

étaient aveuglés par Satan et dans une impuissance insurmontable de rien dire à Dieu et de parler de Dieu; que toutes ses prières et ses actes de religion n'étaient qu'hypocrisie, que coutume et contrainte; enfin il reconnaît qu'il était véritablement l'esclave du démon. Outre cela, il voit encore en lui bien de tristes vestiges de cette puissance. Il trouve encore en lui beaucoup d'indifférence à l'égard de Dieu et des choses éternelles, baucoup d'inclination pour les vanités du monde. Cependant le dragon est mort, son empire est détruit, et il ne peut plus le rétablir aussi long-temps que l'homme reste attaché à celui qui brise la tête du serpent, aussi longtemps que *la semence de Dieu demeure en lui*, 1. Jean. III, 9.

Voilà ce que les âmes délivrées de l'esclavage de Satan sentent et qu'elles avouent : elles sont bien éloignées de la malheureuse présomption de ceux qui croient recevoir un affront quand on leur parle du règne du diable en elles. Hélas ! pauvres âmes aveugles, vous êtes le siége de Satan sans le savoir ; et il est d'autant plus tranquille dans la possession de son empire, que vous le croyez bien éloigné de vous, et que vous ne vous défiez de rien.

2°. Après que Satan a ainsi établi son règne dans le cœur de l'homme, il tâche de l'y *maintenir*; mais quelles armes emploie-t-il contre les attaques que Jésus lui livre, pour se soutenir dans la possession de ce qu'il a usurpé? Notre Sauveur le compare, dans notre texte, à un homme fort et bien armé, qui garde sa maison ; ce qui nous donne l'idée non-seulement de la possession dans laquelle Satan est du cœur de l'homme, mais encore des soins qu'il prend à s'y fortifier. Il a des armes sur les-

quelles il se confie, dont l'épreuve lui a réussi plusieurs fois pour se maintenir dans la possession de son empire. Mais quelles sont ces armes? Notre texte nous en découvre trois principales, qui sont, *l'incrédulité, les blasphêmes et la sécurité*.

Pendant les jours de sa chair, le Sauveur était sans cesse occupé à combattre et à renverser le règne du diable. Il venait de faire, dans la guérison de ce démoniaque muet, une notable brèche à ce règne ténébreux; c'était un assaut redoutable que Jésus avait livré à Satan; car par-là, non-seulement il avait délivré cette pauvre créature de sa tyrannie et de sa servitude, mais encore il avait, par ce miracle, donné une grande matière d'édification à tous ceux qui en avaient été les témoins: aussi ne faut-il pas douter que l'ennemi ne sentît son règne ébranlé dans plusieurs âmes qui, par ce miracle, entraient dans des dispositions favorables pour Jésus, et se trouvaient puissamment portées à le recevoir pour leur Sauveur. C'est pourquoi il ne manque pas de se défendre de cette attaque, et il s'efforce d'empêcher que ce miracle n'ait tout l'effet que Jésus s'était proposé: pour cela il porte les uns *à l'incrédulité*; car quelques-uns de ceux qui avaient vu ce miracle, non contens de voir la puissance qui y éclatait, afin de reconnaître Jésus pour ce qu'il était, *lui demandent des signes du ciel*. Après avoir été témoins des miracles que Jésus faisait en la terre, ils en auraient voulu voir au ciel; ce qui ne provenait que de leur incrédulité et de la dureté de cœur dans laquelle Satan les retenait. S'ils n'eussent point laissé verser dans leurs cœurs, par cet ennemi, une opposition malicieuse à Jésus, ils auraient eu assez de témoignages convaincans pour produire en eux une

véritable foi, et pour les porter à s'attacher à lui comme à leur vrai rédempteur.

Satan agit encore aujourd'hui de la même manière à l'égard de ceux en qui Jésus tâche de détruire son règne. Il sait que Dieu ne cesse point de chercher l'homme, et de lui donner des témoignages sensibles du désir qu'il a de l'amener à lui, en le délivrant de la tyrannie du diable. Il sait aussi que toutes les œuvres de Dieu sont autant de miracles par lesquels l'homme, s'il y prenait garde, serait efficacement porté à le reconnaître et à s'attacher à lui comme à son souverain bien. Tant de grâces que Dieu fait à l'homme tous les jours, tant de moyens qu'il emploie pour le faire rentrer en lui-même : — ses jugemens, ses châtimens, les maladies, les adversités, la guerison, la santé et la délivrance de tant de maux : — tant d'avertissemens, d'invitations, de menaces et de châtimens ; tout cela demeure sans fruit. Malgré tous ces moyens, Dieu n'arrive point aux fins qu'il se propose ; pourquoi ? parce que Satan aveugle l'homme par l'incrédulité, il l'endurcit au point qu'il ne fait aucune attention aux voies de Dieu à son égard. Les signes merveilleux qui paraissent tous les jours sur la terre ne le contentent point, il voudrait des signes du ciel : il voudrait que Dieu fît des choses extraordinaires pour lui, et qu'il employât des moyens miraculeux d'une nouvelle espèce, pour le convertir et le sauver. « Si Dieu te faisait telle ou telle grâce, dit-il, s'il te conduisait par telle et telle voie, s'il te donnait quelque éclatant témoignage de sa bonté, tu serais plus efficacement porté à croire en lui. » D'autres, par les mêmes tromperies de leur cœur incrédule, disent : « Si tu n'étais pas dans cet état, dans les circonstances où tu

te trouves, tu penserais plus à Dieu ; mais pendant que tu es dans cette situation et dans des lieux où tu trouves tant d'obstacles à la piété, tu ne saurais faire ce qu'on demande de toi, tu ne saurais te convertir, ni changer de vie. » Voilà comment l'incrédulité de l'homme lui fait sans cesse désirer des choses qu'il n'a point, et négliger celles qu'il a, et qu'il devrait bien employer. C'est ce que le Saint-Esprit appelle, dans notre texte, *tenter Christ*, quand on veut être plus sage que lui, qu'on n'est point content de sa conduite à notre égard, qu'on souhaite d'autres choses, d'être dans un autre état et dans d'autres circonstances que celles dans lesquelles il nous met, et que par-là on néglige malheureusement ses grâces.

Chers amis, examinez bien votre intérieur, vous trouverez qu'il s'y passe quelque chose de pareil, et que c'est ce qui en retient plusieurs dans l'impénitence. Vous pensez souvent en vous-mêmes ; quand tu auras passé ta jeunesse, quand tu auras un peu mis ordre à tes affaires, quand tu seras hors de tels et tels embarras, que tu seras dans un lieu ou dans un état qui mettra moins d'obstacles à tes vues, tu penseras plus sérieusement à ton salut, tu te convertiras. Il y en a plusieurs qui, sous de pareils prétextes suggérés par Satan, s'éloignent de Dieu, croupissent dans leur impénitence, et enfin meurent sans avoir jamais trouvé ces temps, ces lieux et ces circonstances que leur cœur incrédule et rebelle jugeait nécessaires à leur conversion. Si vous ne voulez point être les dupes et les victimes de l'ennemi, n'écoutez point ses discours trompeurs, mais rendez-vous aux attraits de la grâce, embrassez les moyens qu'elle vous présente, entrez dans les voies par les-

quelles elle veut vous conduire. N'allez point chercher dans l'avenir des circonstances plus favorables que celles où vous êtes ; regardez toute la conduite de Dieu envers vous, tant son amour que sa sévérité, comme une invitation d'aller à lui. Que toutes ses grâces, quelques petites qu'elles paraissent, vous soient des sujets de le louer ; et tous les petits chagrins, des occasions de vous exercer à la patience. Cette foi simple et enfantine, qui envisage Dieu en toutes choses, et qui fait usage de tout pour se laisser ramener à lui, est quelque chose de bien précieux, mais en même temps quelque chose de bien rare. Souvent nous voulons des signes du ciel, et nous n'avons pas encore profité de ceux de la terre. Nous désirons des grâces extraordinaires, et nous n'avons pas encore mis à profit les plus ordinaires. Nous croyons être en état de souffrir beaucoup pour Jésus, et nous n'avons pas encore appris à supporter les moindres petits mécontentemens domestiques. D'où vient tout cela ? Ce ne peut-être que de *l'incrédulité* qui, méconnaissant la sage conduite de Dieu, cherche des choses par lesquelles l'orgueil et l'amour-propre soient nourris et fortifiés, pendant que la foi et la véritable piété en sont affaiblies. Apprenez donc à être fidèles dans les petites choses, afin que si Dieu vous appelle à de plus grandes, vous y soyez aussi trouvés fidèles. Prenez garde que vous ne tentiez Christ, en négligeant la manne quotidienne qu'il fait tomber de sa grâce ordinaire, pour demander des cailles, des délicatesses et des choses extraordinaires, de peur que vous ne retombiez dans le désert, et que vous ne périssiez dans votre incrédulité.

Mais Satan ne sollicite pas seulement l'homme à négliger les voies de Dieu par *l'incrédulité*, il le porte en-

core souvent à les *blasphémer;* et c'est la *seconde arme* qu'il emploie pour se soutenir contre les attaques de Jésus. Il paraît, par notre texte, que le Sauveur venait de faire une œuvre marquée au coin de la toute-puissance divine, le miracle le plus capable de faire remarquer le doigt de Dieu; cependant le diable porte une bonne partie de ceux qui l'avaient vu, et même les plus éclairés et les plus savans d'entre eux, les Scribes, les Pharisiens et les docteurs de la loi, il les porte à calomnier cet éclatant miracle, et à l'attribuer à Satan. *C'est par Béelzébut,* disent-ils, *c'est par le prince des diables qu'il chasse les diables.* De pareils blasphêmes contre le fils de Dieu feront sans doute horreur à plusieurs. Quoi! vouloir faire passer le fils éternel de Dieu pour un magicien, pour un associé de Satan, qui se faisait obéir par les démons d'une obéissance volontaire; assurément il y a là de quoi faire trembler; cependant plusieurs de ceux qui condamnent cette conduite des pharisiens, s'ils s'examinaient bien, remarqueraient peut-être en eux ce même esprit de blasphême. Car, après tout, les pharisiens n'avaient pas un autre cœur que nous, ils n'étaient pas d'une autre nature que la nôtre; nous avons tous le même fond de corruption. Ces blasphêmes et ces calomnies infernales contre Jésus et ses œuvres se trouvent dans toutes les âmes qui sont encore dans leur état naturel.

Aussitôt que Jésus se fait sentir à un cœur, qu'il vient le toucher et ébranler le règne du démon par les convictions, les reproches et la crainte qu'il y excite, Satan est d'abord prêt à blasphêmer pour rendre suspect et pour détruire ces mouvemens de la grâce. Il vomit son venin et ses calomnies contre ces œuvres de Dieu, il

persuade à une âme que cela ne vient point de Dieu, que ce sont des tentations du diable qui veut la faire douter de son salut et la jeter dans la défiance; que ce sont des effets de son tempéramment mélancolique et d'une mauvaise humeur qui s'est répandue dans son sang. Par-là il tâche de la porter à étouffer tous ces mouvemens, à ne les point écouter : il lui suggère que, pour dissiper ces mauvaises humeurs, ces pensées tristes, il faut prendre des divertissemens, voir les compagnies et se défaire de toutes ces imaginations chagrines et inquétantes. O infernale vipère! qui blasphême ainsi les voies du Seigneur, combien n'en précipites-tu pas dans la perdition! Cet ennemi rusé du salut ne dit pas à ceux qui sentent quelque ébranlement dans leur conscience, qu'il faut chercher du soulagement à ses angoisses et le repos de leur âme aux pieds de Jésus en cherchant dans son sang le moyen d'être lavés et délivrés de leurs péchés, et d'avoir une conscience purifiée des œuvres mortes; mais il leur conseille de chasser ces mouvemens par la dissipation, et les plaisirs. D'un autre côté, s'il arrive qu'une âme charnelle voie dans un enfant de Dieu des choses qui ne s'accordent pas avec ses principes et ses maximes mondaines lorsqu'elle le voit se comporter d'une toute autre manière que les autres, Satan ne manque pas de la porter à blasphémer cette œuvre de Dieu; à l'appeler un esprit d'hypocrisie, de folie, d'enthousiame; de sorte qu'elle attribue à l'erreur et au mensonge, ce qui est une production du doigt de Dieu et un effet de la grâce illuminante de Jésus.

C'est ainsi que le pharisien blasphémateur est dans le cœur de bien des hommes, et peut-être dans le vôtre; mais vous ne le reconnaissez pas. Il vous semble qu'il

n'y a personne de si criminel que ces pharisiens qui calomnient Jésus dans sa propre personne; mais il vous faut souvenir que ces gens là ne connaissaient pas Jésus. Ils ne le regardaient que comme un homme ordinaire, delà vient qu'ils se faisaient si peu de scrupule de le traiter de trompeur et d'imposteur : aussi Jésus ne défend-il pas tant sa personne que ses œuvres ; mais vous qui condamnez les pharisiens, n'êtes-vous pas plus criminels qu'eux? Et en vérité, blasphémer et calomnier les œuvres, les voies et le peuple de Jésus, c'est blasphémer Jésus lui-même, et un Jésus qu'on fait pourtant profession de regarder et d'adorer comme le vrai Dieu. Prenez donc garde à vous, chers amis, ne laissez point ainsi entrer dans vos cœurs le venin du serpent pour le vomir contre les œuvres de Jésus et de son esprit. Quand on vous parle de votre état d'impénitence, quand l'esprit de Dieu vient vous toucher pour vous convaincre de vos péchés, quand sa parole reproche à vos consciences vos mauvaises œuvres, vous rejetez cela comme des mensonges, comme des impostures, comme l'œuvre du diable. De cette *manière* le règne de Satan doit se fortifier de plus en plus dans vous, par un juste jugement de ce Dieu dont vous méprisez les attractions et dont vous blasphémez les voies. O comment subsisterez-vous et que répondrez-vous quand Dieu vous remettra devant les yeux tant de choses qu'il vous aura fait sentir tant de mouvemens qu'il aura excités dans vous, tant de salutaires voies par lesquelles il vous aura cherchés, et que pourtant vous aurez toujours rejetées, foulées aux pieds et blasphémées? En vérité, quand il vous montrera tout cela et qu'il vous reprochera l'abus criminel que vous en aurez fait, il ne vous restera pour partage

que la confusion de vous être ainsi laissés tromper par le diable ; c'est pourquoi pensez-y bien pendant qu'il est encore temps.

Satan ne se contente pas de blasphémer les œuvres et les voies de Dieu par l'organe de ses esclaves, il tâche encore de le faire dans les enfans de Dieu. Il cherche sans cesse à affaiblir en eux tout ce que la grâce leur donne de témoignages de leur adoption. Si le Saint-Esprit, pour les assurer de la miséricorde de Dieu, leur fait voir et sentir les caractères des chrétiens qu'ils possèdent, s'ils les console et les anime dans la carrière de leur salut ; Satan tâche de leur faire croire que tout cela ne sont que des imaginations, qu'ils ne sont pas revêtus des véritables caractères des élus, et qu'ils ont plutôt ceux des réprouvés. « Tout ce que tu sens, leur dit-il, et que tu vois dans toi, que tu crois être l'œuvre de Dieu, n'est que l'œuvre de ton imagination, ce sont des sentimens particuliers et des opinions arbitraires que tu t'es mises dans l'esprit. Comment oses-tu t'approprier les caractères d'enfant de Dieu? Où est ta foi, ton amour, ton zèle, ton attachement à Dieu, ta diligence à le chercher, et ton empressement à le louer et à avancer sa gloire ? Dans tout ce que tu fais, tu n'agis que par orgueil et par un désir de te faire passer pour quelque chose ; tu emploies ce que tu as de dons et de talens à te procurer l'estime des hommes ; enfin, il n'y a en toi que faiblesse, vanité, hypocrisie. » C'est ainsi qu'il n'y a pas le moindre mouvement de grâce et la plus petite œuvre de Dieu, et dans les bons et dans les méchans, que Satan ne tâche de salir et d'étouffer par ses calomnies et ses blasphêmes. Il en vient le plus souvent à bout dans ses esclaves, car il les empêche par-là d'é-

couter la voix de Dieu et de se laisser amener à une véritable repentance. A l'égard de ceux dans lesquels Jésus, la semence de la femme, a brisé la tête du serpent, l'ennemi ne fait que leur blesser le talon, c'est-à-dire, les exercer et les faire gémir sous les différentes traverses qui leur suscite, en tâchant d'affaiblir leur foi, de les jeter dans l'abattement et dans le trouble.

Enfin la *troisième arme* dont Satan se sert contre le règne de Jésus, c'ést la *sécurité ou le faux repos*. C'est celle qu'il emploie pour faire retomber sous sa puissance ceux qui avaient déjà quitté son règne, et qui avaient été convertis de la puissanee de Satan à Dieu. Jésus nous dit dans notre texte, que cet ennemi, quand il est sorti de quelqu'un, et qu'il a été obligé d'abandonner la place à Jésus et à son règne, s'en va. *Il s'en va*, dit-il, *et se retire dans les lieux arides, cherchant du repos*. Il quitte cette âme, il la laisse en repos pour quelque temps, il semble vouloir cesser ses poursuites, ses tentations et ses combats, pour la laisser jouir de la douceur de là grâce; mais à quoi aboutit cette trève simulée? Il en agit ainsi afin que cette âme s'endorme, se livre à un faux repos et à la sécurité: afin que quand il viendra l'assaillir de nouveau, il puisse s'emparer d'elle d'autant plus facilement. Quand cet ennemi croit qu'il a assez demeuré dans ces lieux arides en attendant qu'une âme se relâche il dit: *Je m'en irai et retournerai dans la maison d'où je suis sorti, et y étant venu il la trouve balayée et parée*. La trouvant conforme à ses intentions et à ses vues il ne se contente pas d'y rentrer seul, mais il prend avec soi sept autres esprits plus méchant que lui, afin qu'il n'en soit pas sitôt chassé que la première fois; de sorte que la dernière con-

dition de cette âme devient pire que la première. Cette maison balayée et parée, c'est une âme qui, après avoir été délivrée de la tyrannie de Satan par la rédemption de Jésus, se laisse aller à la légèreté, à la mollesse et à la paresse spirituelle. Qui ne se pare qu'à l'extérieur, pendant qu'elle laisse retomber son cœur dans l'oubli de Dieu, dans l'indifférence envers le Sauveur, dans les piéges du monde, dans le relâchement à prier et à veiller sur soi-même. Une pareille âme est d'autant plus accessible à Satan, que sa parure extérieure la trompe, et qu'en abandonnant la réalité de l'intérieur, elle vit en repos dans la considération de sa belle apparence extérieure ; c'est dans une telle âme que Satan rentre avec sept autres esprits pis que celui qui la possédait au commencement, et qu'ils y habitent. En mettant en usage les armes de l'incrédulité et des blasphêmes, Satan combat, attaque, résiste ; mais ici il cède pour vaincre, et se retire pour revenir avec d'autant plus de force et de succès.

Assurément il y a ici de quoi faire trembler, non-seulement les impies, mais encore ceux qui ont sérieusement renoncé au régne de Satan, et qui en ont été delivrés par la grâce de Jésus. Quelle devrait donc être leur attention à veiller et à prier, pour ne pas se laisser séduire de nouveau par ces ruses du diable ! Quel sujet n'ont-ils pas de se munir contre le faux repos et la sécurité, qui sont des armes d'autant plus dangereuses, qu'elles semblent ne point faire de mal! Ils devraient veiller et être sobres, non-seulement quand leur adversaire, le diable, tourne autour d'eux et cherche à les engloutir, mais encore lors même qu'il fait semblant de se retirer, qu'ils ne sentent pas la violence de ses tentations, qu'il les laisse en repos, et qu'ils croient

pouvoir jouir d'une profonde tranquillité. Pensez-y, chers amis, ne vous laissez point aller à la paresse, ne croyez pas, quand vous avez reçu quelque grâce de Dieu, quelque victoire sur Satan et sur le péché, qu'il faille mettre bas les armes, et qu'il n'y ait plus rien à craindre pour vous; non, c'est une guerre continuelle que vous avez avec Satan et son règne. Ecoutez la voix de l'esprit qui vous crie : *Veillez et priez de peur que vous n'entriez en tentation.* Les tristes exemples de plusieurs, qui après avoir commencé à bien courir dans la lice, se sont malheureusement laissés ravir leur couronne, devraient nous servir de leçons. Il vaudrait mieux qu'ils n'eussent jamais connu la voie de la justice, qu'après l'avoir connue se détourner du saint commandement; parce que si après s'être retirés des souillures du monde, ils viennent à en être de nouveau enveloppés, *leur dernière condition devient pire que la première.* 2 Pier. II, 20. Pensons-y donc, et prenons ces fidèles instructions de Jésus et de son esprit pour de salutaires préservatifs, non-seulement contre les violences ouvertes de Satan, mais aussi contre ses ruses et ses tromperies. Il est temps que nous passions à notre seconde partie.

II. Toutes ces résistances du diable, avec tous les efforts et les ruses qu'il emploie contre Jésus, ne sauraient pourtant empêcher que son règne ne triomphe et ne s'établisse dans quelques âmes. Il s'agit donc de voir par quel moyen cela se fait, et quelles armes Jésus emploie pour détruire le règne de son ennemi dans le cœur de ses enfans. Nous examinerons *premièrement* les moyens qui sont insuffisans pour la destruction de ce règne, et *secondement* ceux qui sont efficaces et puissans pour cela.

1°. Nous trouvons deux choses dans notre texte qui semblent combattre le règne du diable, et qui pourtant sont *insuffisantes* pour le détruire et le renverser.

La première c'est l'approbation et l'admiration des œuvres de Dieu. Nous voyons dans notre texte une sorte de gens, qui, à la vue du miracle que le Sauveur avait fait en délivrant ce démoniaque muet, admirent la puissance de Jésus; *le peuple s'en étonna*. L'admiration est appelée la fille de l'ignorance, et même lorsqu'on en demeure là, elle devient un soutien de l'incrédulité. C'était ce à quoi la plus grande partie des troupes qui suivaient Jésus se bornaient. Ils admiraient ses œuvres miraculeuses, sa doctrine et les paroles pleines d'onction qui sortaient de sa bouche, mais ils n'en profitaient pas pour laisser toucher leurs cœurs de sa grâce; ils se contentaient de s'en étonner, et dans leur étonnement ils font souvent paraître leur incrédulité, ils se demandent quelquefois l'un à l'autre: *D'où viennent à celui-ci toutes ces choses, cette sagesse et ces œuvres miraculeuses qu'il fait? N'est-il pas fils de Joseph, sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie, et ses frères et ses sœurs ne sont-ils pas parmi nous? D'où viennent donc à celui-ci toutes ces choses?* Marc VI, 2. Luc IV, 22. Ainsi, malgré leur étonnement, ils ne laissaient pas que de demeurer dans leur impénitence; de sorte que le Sauveur *s'étonnait lui-même de leur incrédulité*. Marc VI, 6. Pendant que Jésus est honoré et qu'il se rend recommandable par ses miracles et par ses bienfaits, ils le suivent, ils l'admirent, ils paraissent l'aimer; mais quand il est exposé aux souffrances, qu'il est livré par les souverains sacrificateurs pour être mis à mort, alors toutes ces troupes ne le

connaissent plus, elles se déclarent contre lui, et crient avec les autres, *crucifie*, *crucifie*.

Voilà ce qui arrive encore tous les jours. Se contenter de confesser Jésus de bouche, d'admirer ses œuvres et d'approuver sa doctrine; tout cela ne suffit point pour détruire le règne du diable. On peut avec cela demeurer sous la tyrannie de Satan. Plusieurs âmes sont touchées de la beauté de la parole de Dieu, et cependant demeurent sous l'exclavage du péché, parce qu'elles ne laissent point changer et renouveler leurs cœurs par la grâce puissante qui leur est présentée. Satan et son règne ne se laissent pas détruire par de simples approbations; par des confessions et des admirations; il faut des réalités, il faut des opérations vivantes et puissantes dans le cœur. Il y a beaucoup d'âmes qui sentent la force de la vérité qui leur est annoncée de bouche, ou présentée par le Saint-Esprit dans leurs consciences, et qui ressemblent à ces troupes infidèles. Elles ne sont pas ouvertement ennemies du règne de Jésus: elles ne blasphèment pas comme les autres les voies et les œuvres de Dieu, elles ne calomnient pas ses enfans; au contraire elles les estiment, les honorent, elles approuvent leur conduite, elles souhaiteraient d'être comme eux, elles recherchent leurs entretiens et leur amitié. Tout cela n'est pourtant pas encore suffisant pour renverser le règne du diable; et si elles en demeurent là je n'hésiterai pas de dire que cela le fortifie plutôt que de le détruire, en favorisant la fausse estime qu'elles ont d'elles-mêmes et la sécurité qui les retient sous l'empire de Satan.

Une *seconde* chose qui est insuffisante pour combattre et renverser le règne de Satan, ce sont *les priviléges extérieurs*. Il se trouva une femme dans le temps que Jésus

parlait, qui élevant sa voix, lui dit; *bienheureux est le sein qui t'a porté, et les mamelles qui t'ont allaité.* Cette femme ne savait pas encore en quoi consistait le véritable bonheur. Elle regardait comme un grand avantage d'avoir porté dans ses flancs, et nourri de ses mamelles cet homme incomparable qu'elle entendait parler d'une manière si ravissante, à qui elle voyait faire des miracles si éclatans, et qu'elle voyait suivi de tant de monde. En effet, c'est ainsi que la raison en juge; mais Jésus pense autrement. Il ne lie point le vrai bonheur à tous les priviléges extérieurs, il l'attribue à cette seule chose qui est d'entendre la parole de Dieu et de la garder. *Mais plutôt*, dit-il, *bienheureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent.*

Si le privilége éclatant d'avoir porté et allaité le fils de Dieu ne constitue pas le vrai bonheur; si cet avantage n'est pas encore ce qui détruit le règne du démon, ce qui établit le règne de Jésus dans une âme; nous osons bien dire la même chose de tous les autres priviléges exterieurs. On peut assurer que tous les avantages extérieurs qu'une âme pourrait avoir préférablement à d'autres ne sont pas des moyens suffisans pour détruire le règne de Satan. Voici ce que j'appelle avantages et priviléges extérieurs. Quand une personne par exemple, habite parmi le peuple de Dieu; qu'elle a part aux alliances, quant à la profession extérieure; qu'elle jouit du dépôt de la parole de Dieu; qu'elle a accès aux sacremens; qu'elle a de belles connaissances; qu'elle porte, pour ainsi dire, Jésus dans ses paroles; qu'elle le présente aux autres; qu'elle allaite son corps, qui est son église par ses discours et par ses instructions; enfin qu'elle a de remarquables talens qui contribuent à l'édi-

fication de l'église : je dis que si tout cela est détaché, comme cela peut l'être, de la grâce régénérante et sanctificante, une âme peut avec tout cela rester l'esclave de Satan, et éloignée du règne de Jésus. *Tous ceux qui me disent, seigneur, seigneur*, dit Jésus-Christ, *n'entreront pas au royaume des cieux : plusieurs me diront en cette journée là, n'avons-nous pas prophétisé en ton nom? N'avons-nous pas chassé les diables en ton nom? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en ton nom? Mais je leur déclarerai : je ne vous ai jamais connus ; retirez-vous de moi, vous qui faites métier d'iniqnité.* Matth., VII. 21. Lisez aussi Chap. I. XIII. Corinth. et comparez ce que les prophêtes ont dit aux Juifs qui se confiaient en leurs priviléges extérieurs.

J'avoue que la nature a bien de la peine à croire cela; elle qui est si portée à se contenter de la simple apparence : car les hommes n'ont presque point d'autre religion et ils ne la font consister que dans l'extérieur. Pourvu qu'ils adhérent à un culte approuvé de Dieu, qu'ils en observent les dehors avec exactitude, qu'ils voient d'ailleurs en eux quelques vertus spécieuses ; une conduite irréprochable selon le monde : sur-tout lorsqu'ils ont quelques talens peu communs ou quelque emploi distingué, s'il sont, par exemple, pasteurs, docteurs, ou prédicateurs ; ils sont bien éloignés de croire que le règne de Satan soit en eux, quand même les sentimens de leur cœur ne répondent pas à la profession extérieure. C'est-là une tromperie qui a été de tout temps et qui perd une infinité d'âmes. Cependant ceux qui cherchent sincèrement leur salut, ne s'y laisseront pas surprendre : ils apprendront dans la parole de Dieu et dans la lumière de son esprit, que les priviléges

extérieurs les plus éclatans ne sauraient être suffisans pour les rendre heureux ; ils chercheront sérieusement la réalité qui influe sur le cœur et la délivrance du règne du diable.

2° Cette délivrance se fait par les moyens efficaces que Jésus emploie pour cela.

Un des principaux et des plus puissans moyens que Jésus-Christ emploie contre le règne de Satan, c'est *sa parole*, qui étant entendue et gardée, est comme la source et le fondement du vrai bonheur, et par conséquent détruit le règne des ténèbres, pour établir sur ses ruines le règne de lumière. *Bienheureux*, dit-il, sont *ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent*. En effet la parole est cette arme puissante par laquelle Jésus-Christ confond l'incrédulité de ceux qui le tentaient, les blasphêmes de ceux qui le calomniaient, et les ruses du diable : elle est seule suffisante pour être opposée à tous les efforts de Satan ; aussi le Sauveur ne se sert-il point d'autres armes. Par cette parole il combat l'incrédulité et l'opiniâtreté de l'homme. A ceux qui lui demandaient des signes du ciel, il répond ; *La nation méchante et adultère demande un signe, mais il ne lui sera point donné de signe, sinon le signe de Jonas le prophête ; car comme Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi faut-il que le fils de l'homme soit dans le sein de la terre*. La méthode que Jésus emploie pour confondre l'incrédulité de ces âmes orgueilleuses paraît étrange ; elles demandent des signes du ciel, et il leur donne un simple signe qui leur était déja connu ; elles attendaient quelque chose d'éclatant et d'extraordinaire dans le Messie, et il se contente de leur dire qu'il serait trois jours et trois nuits

dans le sein de la terre, dans le plus profond annéantissement et dans la mort. Ce sage Jésus prend une route opposée à ce que ces âmes incrédules veulent, et sa conduite à leur égard ne contente guères l'orgueil de ceux qui n'ambitionnent que des choses extraordinaires. Mais c'est ainsi que Jésus confond l'incrédulité. Jamais Dieu ne fera rien pour la satisfaire, mais il agira toujours directement contre ce qu'elle voudrait : il ne créera pas des choses nouvelles pour lui plaire ; car quand même il le ferait, et que des morts ressusciteraient, les âmes incrédules ne seraient pas persuadées et converties : c'est pourquoi il confond l'incrédulité par des choses qui lui sont contraires. La sagesse de Dieu, qui est si peu estimée et goutée de l'homme animal a voulu, pour le confondre, choisir les choses faibles, basses et folles de ce monde, pour confondre les fortes, les hautes et les sages. Il en a fait un ordre constant dans l'économie du salut ; *car puisque, par la sagesse de Dieu, le monde n'a point connu Dieu, il a plu à Dieu de sauver les croyans par la folie* ; afin de confondre *la sagesse de ce monde*, et l'incrédulité de l'homme. 1. Cor. 1. 20, 21.

Selon cette maxime générale, reçue dans le conseil de sa sagesse éternelle ; Dieu combat de la même manière les restes d'incrédulité qui peuvent encore se trouver dans ses enfans. Quand ils ne sont point contents, qu'ils souhaitent d'autres situations, d'autres dons, une autre conduite de Dieu à leur égard que celle qu'il tient ; lorsque, non contents des signes de la terre, ils demandent des signes du ciel, Dieu les ramène au sein de la terre, pour y voir des signes et y recevoir des leçons de renoncement, de mortification, d'humiliation et d'anéantissement ; afin de les amener par là à un simple

abandon, à une résignation enfantine à sa volonté. Par là l'incrédulité de la nature est puissamment confondue dans les méchans, et à l'égard des enfans de Dieu, cela sert à les humilier, à les détacher des liens de l'incrédulité, et à les affermir dans la foi.

Par cette parole Jésus-Christ combat aussi les blasphêmes et les calomnies de Satan. Nous voyons dans notre texte, quelle peine et quel soin cette sagesse éternelle prend pour instruire et convaincre les âmes qui calomniaient ses œuvres : comment cet aimable Sauveur tâche, par des raisons convaincantes et solides, de faire sentir aux pharisiens leur aveuglement et leur méchanceté, le peu de fondement qu'ils avaient à blasphémer ses œuvres et ses miracles d'une manière si noire, et de se roidir contre les charitables offres qu'il leur faisait de son royaume. Il leur propose des raisons tirées du bon sens, qu'un royaume ne saurait être divisé sans courir à sa ruine, et qu'ainsi Satan ne pourrait pas subsister s'il était divisé contre lui-même. Il leur allègue des raisons tirées de l'expérience et de ce qui se passait parmi eux, car ils avaient encore entre eux des gens qui avaient ce don de Dieu de pouvoir chasser les démons. Personne ne s'avisait de dire que ces gens-là agissaient par Béelzébub, et ils blasphémaient en Jésus ce qu'ils admiraient et regardaient comme une œuvre de Dieu dans leurs fils. Enfin, il les assure que son règne et celui de Satan sont si opposés, qu'on ne peut être à lui sans avoir quitté le parti de Satan, et qu'on ne peut pas être du parti de Satan sans être contraire à ses intérêts; *qui n'est point avec moi, il est contre moi, et qui n'amasse point avec moi, dissipe*. Matth. XII, 30.

C'est ainsi que Jésus, cette parole éternelle du père,

confond les pensées blasphématoires que Satan suggère à l'homme. Un des principaux usages à quoi Jésus emploie sa parole, c'est de persuader l'homme que ces convictions, ces mouvemens, ces reproches et ces sentimens qu'il éprouve, ne sont pas les productions d'un esprit étranger et suspect, ni l'effet du tempéramment ou des dispositions du sang et des humeurs; mais que ce sont les productions de l'esprit de Dieu. Pour en convaincre l'âme, cette sagesse céleste lui fait sentir que ces reproches ne peuvent pas venir de l'esprit malin, puisqu'ils tendent à la destruction de son règne, puisqu'ils portent l'âme à la conversion et à la repentance. Elle lui représente les exemples des enfans de Dieu, hors desquels Satan a été chassé, qui ont senti le doigt de Dieu, lorsque Jésus les a affranchis de la tyrannie de Satan et de la loi du péché. Enfin cette sagesse céleste mène l'âme à un examen de sa vie précédente, elle lui fait sentir comment elle n'a point été avec lui, mais contre lui; comment elle n'a point recueilli avec lui, mais dispersé et dissipé les grâces de son Dieu. Elle lui fait voir qu'un état, tel que celui dans lequel elle a vécu, n'est pas celui d'un affranchi de Jésus et d'un enfant de Dieu, mais plutôt la condition d'un esclave du péché, d'une âme captivée par le monde et sa vanité. Cette sagesse éternelle fait tout cela dans l'âme pour y établir cette importante vérité, que l'homme de sa nature et dans son état d'impénitence, est un misérable démoniaque, aveugle, muet et sourd, un pécheur éloigné de Dieu et sujet à la damnation. Tandis que ces convictions ne sont point établies dans l'âme, elle ne peut pas être guérie; car Jésus n'est venu appeler que les pécheurs, c'est-à-dire, ceux qui sentent leurs péchés. Il

n'y a que les malades, ceux qui sont travaillés et pénétrés des maladies de leurs âmes, qui sentent le besoin qu'ils ont du médecin, qui l'appellent et qui reçoivent la guérison. C'est ce que Satan tâche par tout moyen d'empêcher; mais Jésus de son côté travaille efficacement par sa parole et par son esprit à y conduire les âmes.

Enfin la *troisième* chose que Jésus combat et tâche de détruire dans les hommes, sur-tout dans ceux qui ont déjà le bonheur d'être à lui, c'est la *sécurité et le faux repos;* il travaille à les empêcher de s'y laisser aller, comme Satan s'efforce de les y engager par ses tromperies. Quand cet ennemi rusé semble les laisser en repos, Jésus les réveille, de peur qu'ils ne tombent dans la sécurité et dans une léthargie spirituelle. Il leur fait entendre qu'il ne suffit pas de porter Jésus, mais qu'il faut écouter la parole de Dieu et la garder : que ce n'est pas assez d'avoir part à quelques priviléges extérieurs; mais qu'il faut sur-tout que sa parole prenne racine dans l'âme, pour y être gardée comme une pâture céleste, comme une semence efficace et féconde en productions de foi, de justice et de charité. Si Satan les laisse dans un faux repos, Jésus ne les y laisse pas, il les conduit dans la connaissance de ses mystères, il les prépare à la croix et à soutenir les assauts de l'ennemi qui doit revenir avec plus de violence qu'auparavant, à surmonter le monde, les persécutions et les mauvais traitemens auxquels ils ne manqueront pas d'être exposés; enfin Jésus n'oublie rien pour fortifier et pour munir cette forteresse qu'il a reprise sur Satan; et quand il en a une fois chassé le fort armé, il le lie, il lui ôte les armes auxquelles il se confiait, et partage ses dépouilles.

Mais pour que cela se fasse dans l'homme, il faut qu'il donne accès à toutes ces convictions de la parole de Dieu. Il faut non-seulement l'écouter et l'entendre, mais aussi la garder; *car bienheureux sont ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent*. Jésus fait entendre sa parole dans toutes les âmes, mais toutes ne la gardent pas, toutes ne s'y soumettent pas. Cependant il veut que sa parole ait son effet dans le cœur, qu'elle y soit reçue et cultivée, de sorte qu'elle y croisse et y porte des fruits. Lorsque cela arrive, on peut dire d'une âme ce qui est dit de ce démoniaque, *qu'on le présenta à Jésus*. Quand les convictions de la parole de Dieu trouvent place dans le cœur de l'homme, et qu'elles lui découvrent son mal, il se trouve par-là puissamment excité à venir se présenter à Jésus, il vient se mettre à ses pieds avec toute sa misère et y chercher sa rédemption. La première victoire que le Sauveur remporte sur le règne de Satan, c'est d'ébranler ainsi un cœur, de le convaincre, de le faire soupirer après sa délivrance et adorer Jésus comme son libérateur. Par-là ces portes d'airain, qui fermaient l'entrée du cœur, sont rompues, et les principaux boulevards du règne ténébreux sont renversés; car l'incrédulité de l'homme, son opiniâtreté, le mépris qu'il fait des mouvemens et des convictions que l'esprit de Dieu excite dans lui par la parole, sont les plus fortes barrières de ce règne infernal. Dès que cet obstacle est levé, dès que la volonté de l'homme se soumet à Jésus, c'est proprement alors que commence la victoire de Jésus sur Satan, c'est alors qu'il est surmonté. Ce qui succède, ce qui se passe ensuite dans une âme n'est plus qu'une continuation de triomphe et un partage de dépouilles.

En effet quand les barrières de la propre résistance de l'homme sont une fois rompues, Jésus marche à grands pas du côté de la victoire; il entre par les brêches dans la citadelle de son ennemi; il le dépouille des armes sur lesquelles il se confiait, et le chasse enfin tout-à-fait; de sorte qu'il arrive à ceux dans lesquels cela se fait, ce qui est dit daus notre texte du démoniaque; *Jésus chassa le démon, et quand le démon fut sorti, le muet parla.* C'est alors qu'on peut dire qu'ils sont convertis de la puissance de Satan à Dieu. Alors Jésus purge le cœur des impuretés dont son ennemi l'avait souillé: il le rétablit dans son premier état, il le sanctifie par son esprit, et il en fait son tabernacle destiné à lui servir de domicile et consacré à sa gloire. Une âme ainsi délivrée et purifiée par Jésus devient un membre de ce peuple particulier qui, s'adonnant aux bonnes œuvres, glorifie son rédempteur dans son corps et dans son esprit qui lui apartiennent. Ses paroles forment un nouveau langage, et sa conduite une nouvelle carrière qui annonce à tous, qu'elle est une rachetée de Jésus, une âme délivrée de la tyrannie de Satan.

Les paroles que vous venez d'entendre, chers auditeurs, ne sont pas seulement de simples idées, ce sont des réalités divines dont toute la sainte-écriture rend témoignage, et qui ont été éprouvées par tous les enfans de Dieu. Ils ont tous expérimenté, que la délivrance que Jésus accorde aux âmes captives qui vont à lui, n'est pas une chimère, mais une force divine qui renverse le règne de Satan, qui le bannit du cœur, et qui détache toutes les puissances de l'âme qui étaient liées par Satan, pour les remettre dans une heureuse liberté : c'est ce que les enfans de Dieu ont éprouvé. Affranchis et sou-

tenus par la grâce de leur rédempteur, ils marchaient en sa présence avec joie et assurance; ils éprouvaient son amour et ses miséricordes sur eux, et leurs langues devenaient des organes de louanges et d'actions de grâces continuelles qu'ils publiaient à la gloire de leur glorieux libérateur. *Après avoir attendu patiemmcnt l'éternel.* chantait David, *il s'est tourné vers moi, il a ouï mon cri, il m'a fait remonter hors d'un puits, et d'un bourbier fangeux, il a mis mes pieds sur un roc, affermi mes pas; il a mis en ma bouche un nouveau cantique de louange à notre Dieu*, Ps. XL. 1, etc. Delà vient qu'il s'écriait avec allégresse: *O Eternel! qui es ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale: Je me retirerai vers celui qui est mon bouclier, la force qui me délivre et ma haute retraite; les corbeaux de la mort m'avaient environné, les torrens des méchans m'avaint épouvanté, mais j'ai crié à l'éternel dans mon adversité, j'ai crié à mon Dieu et il a entendu ma voix, et le cri que j'ai jeté devant lui est parvenu à ses oreilles*, Ps. XVIII. 2. Quand on a éprouvé la délivrance de Jésus, c'est alors que les yeux sont ouverts; que la langue est déliée; on parle à Dieu par des prières ardentes; on parle de lui en le louant et en le glorifiant, et en le représentant comme aimable et glorieux aux yeux des autres. Ah! qu'il est doux d'éprouver la réalité de la rédemption de Jésus! C'est le bonheur de l'homme, c'est le but de la religion, c'est la fin de la venue du Sauveur du monde et des soins qu'il prend tous les jours pour nous mener à lui.

Le Christianisme est assurément quelque chose de bien réel, mais il est peu connu sous ce caractère! Les hommes devraient rougir de ce qu'après de si puissans

témoignages de la parole de Dieu, touchant ce qui se doit passer en eux, ils ont la faiblesse de se contenter d'un fantôme de christianisme qui n'a ni sincérité, ni réalité. Devrait-on avoir besoin de les convaincre de ce que la rédemption de Jésus doit faire en eux? La chose est assez claire. Une âme rachetée et véritablement affranchie éprouve trois choses. — Elle est convaincue et pénétrée de sa misère, et cela par une connaissance et un sentiment produit par la parole et par la lumière de Jésus. — Dans cette conviction de ce qu'elle est, elle désire sa délivrance, elle se laisse mener à Jésus pour la lui demander et l'obtenir de lui seul. — En venant ainsi à lui et en implorant constamment son secours, elle éprouve enfin la puissance de sa rédemption. Jésus l'affranchit des liens de l'ennemi, il brise les portes de la prison, il ouvre ses yeux, il débouche ses oreilles, il délie sa langue, il anime les puissances de son esprit et purifie son cœur par son sang, pour en faire un temple de la divinité. C'est-là ce qu'une âme rachetée de Jésus, doit eprouver et c'est ce que tous les enfans de Dieu éprouvent à leur grande consolation.

Adorable Jésus, qui connais l'aveuglement des hommes et les ruses du démon, tu peux seul combattre l'un et l'autre; ainsi viens toi-même remédier à nos maux! Ta puissante parole ne fera-t-elle pas quelques brèches au règne ténébreux de ton ennemi, et ne viendras-tu pas convaincre aujourd'hui quelques âmes de leur misère et de leur esclavage, afin qu'elles s'en laissent tirer? Glorieux Jésus, viens faire voir que tu es vivant, et que tu n'as pas encore entièrement abandonné tes pauvres créatures à la rage de cet ennemi de ta gloire et de ton règne.

Mais vous, chers amis, écoutez, profitez de ces attractions par lesquelles votre Sauveur vous invite à aller à lui. Certes, c'est un Dieu plein d'amour, mais qui ne se laisse pas toujours fouler aux pieds. Le peu de victoires qu'on remarque parmi nous sur le règne de Satan, et la grande puissance qu'il exerce si généralement dans le monde, est une triste marque de la colère de ce Dieu méprisé, qui abandonne enfin à leur aveuglement et à l'endurcissement de leur cœur ces créatures opiniâtrées à adorer Satan, à aimer le monde et ses maximes. Ah! si vous avez encore quelque désir de votre salut, cherchez auprès de Jésus une délivrance réelle. Ses promesses sont encore pour vous. Si vous venez à lui, il ne vous jettera point dehors, il vous admettra au bénéfice de sa rédemption et vous en fera goûter les heureux effets, de manière que vous triompherez par sa délivrance, et dans cette vie et dans toute l'éternité. *La grâce de ce puissant Jésus soit avec nous.* Amen!

XXIII[me]. SERMON

LES AVANTAGES DE LA FOI.

Après cela Jésus passa au-delà de la mer de Galilée qui est aussi appelée la mer *de Tybériade. Et une grande foule de peuple le suivait, parce qu'il voyaient les miracles qu'il faisait sur ceux qui étaient malades. Mais Jésus monta sur une montagne, où il s'assit avec ses disciples. Or le jour de Pâques (qui est la principale fête des juifs), était proche, etc.* Saint Jean, chap. VI, 1, 15.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Une des principales raisons pour lesquelles l'Evangile de Jésus-Christ est si mal reçu et si peu goûté des hommes, c'est que tous les avantages qu'il procure sont couverts du voile de la croix. La chair et le sang n'envisagent que ce voile : ils ne découvrent à la suite de Jésus qu'opprobres, que souffrances; ils n'y voient rien que d'humiliant et de méprisable. L'homme, qui fuit naturellement la croix et la souffrance, ne saurait se résoudre à embrasser un Jésus et à recevoir un Evangile qui l'engagent dans un chemin si difficile. Il aime ses

aises, ses plaisirs et sa liberté ; il ne peut par conséquent point prendre de goût à une chose qui met la nature à la gêne et qui mortifie le vieil homme. Satan a grand soin de faire remarquer à l'homme, et même de lui exagérer, les misères et les choses mortifiantes qui se rencontrent à la suite de Jésus, mais il ne lui découvre pas ce qu'il y a de caché sous ce voile. Il ne lui parle pas du bonheur, de la gloire et de la félicité : il n'a garde de lui dire combien les enfans de Dieu, qui paraissent si misérables, sont heureux, et quels solides biens ils goûtent dans la douce et étroite union avec Jésus. Aussi l'homme est-il incapable de soi-même de connaître cet état intérieur des enfans de Dieu et ce qu'il y a de caché dans son règne. Il n'y a que la foi qui puisse percer ce voile, qui avec des yeux éclairés de la lumière céleste, pénètre à travers les choses visibles et entre dans le monde spirituel, pour y découvrir la gloire qui y est cacheé en Jésus.

C'est ainsi qu'on peut regarder les vrais enfans de Dieu sous deux faces ; l'une de misère, sous laquelle ils paraissent méprisables aux yeux du monde, et l'autre de bonheur, de paix, de gloire et de joie qu'ils goûtent sous les ailes de Jésus, dans le sein de la grâce et de l'amour de leur Dieu. C'est ici le mystère du christianisme qui confond tous les hommes charnels, et même les démons, avec toutes leurs lumières : ils n'y connaissent rien, tout cela leur paraît des folies et des rêveries. Mais à l'égard d'une âme éclairée de la lumière de la foi, l'évangile de Christ, quoique méprisable en apparence, est la sagesse et la puissance de Dieu. Elle rencontre à la suite de Jésus, sous le voile des souffrances et du renoncement, tout ce qui est capable de la rendre

solidement heureuse. Elle y trouve la vraie vie, la parfaite santé, la solide nourriture de son âme, et le bonheur de tout son être pour le temps et pour l'éternité. Nous trouvons des preuves bien convaincantes de cela dans le texte d'aujourd'hui. Il nous fournit une ample matière à reconnaître la vertu puissante et les avantages incomparables de la foi; et cela, afin que nous soyons portés à demander à Dieu cette œuvre céleste, qu'il produit par son esprit dans le cœur de ses enfans, et par laquelle il leur fait goûter un solide bonheur dans la communion de son fils Jésus. Nous voulons donc examiner ce texte évangélique, et y considérer,

I. Comment la foi suit Jésus et s'attache à lui.

II. Comment elle trouve à sa suite, la vie, la santé et la nourriture.

I. Notre texte nous donne, dans les troupes qui suivaient Jésus, une image bien fidèle de ce que la foi produit dans les enfans de Dieu. Il est dit, *que de grandes troupes le suivaient, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur ceux qui étaient malades*; et dans les passages parallèles à notre texte, il est dit: *Qu'ils le suivaient pour entendre sa doctrine*. Ces personnes avaient sans doute des occupations domestiques, et elles auraient pu trouver bien des raisons et des prétextes pour se dispenser de suivre Jésus; mais le puissant attrait qu'avaient pour elles les œuvres miraculeuses, et les paroles pleines de grâce de Jésus, entraînait leurs cœurs après lui. Captivées par tant de charmes, elles tournent le dos à tout pour le suivre, pour avoir part aux guérisons miraculeuses qu'il accordait à ceux qui étaient malades, et aux instructions salutaires qu'il don-

nait à ceux qui l'écoutaient. Parmi tous ces gens il y en avait sans doute beaucoup qui ne suivaient pas Jésus par une simple curiosité, mais dans un désir sincère d'avoir part aux grâces qu'il déployait en faveur des âmes travaillées de leurs péchés. Telle est en effet la production de la foi.

1°. Elle porte l'âme à s'attacher à Jésus et à le suivre. La foi est cette puissante lumière *donnée d'en haut*, qui découvre à une âme la vanité des choses présentes et le bonheur qui se trouve en Jésus, ce qui l'engage à se détourner du monde et des objets visibles, pour porter ses désirs vers les choses éternelles et invisibles, pour se tourner vers Jésus, pour le chercher et le suivre. Par la foi, Abraham quitta son pays, et passa dans un pays inconnu pour obéir à la vocation de Dieu. Par la foi, Moïse quitta l'Egypte, où il aurait pu être comblé de gloire, de richesses et de délices; mais il aima mieux être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter pour un temps les plaisirs que lui présentait l'Egypte : il préféra l'opprobre de Christ à l'opulence de la cour de Pharaon, à toutes les grandeurs de la terre. Paul méprisait tous les avantages mondains, et même la vie intègre et irréprochable dont il pouvait se glorifier selon la loi; il regardait tout cela comme un dommage, il n'en faisait pas plus de cas que de la boue et de la plus vile ordure, pourvu qu'il gagnât Christ. Hébr. XI. Phil. III.

Mais voyons un peu plus particulièrement ce que c'est que *suivre Jésus*. Ces troupes de notre texte qui allaient après lui, même ceux qui y étaient conduits par la foi et par un sincère attachement de cœur, n'avaient pas renoncé à toute occupation temporelle, à

leurs familles et aux différens devoirs de leur état, pour n'y plus retourner. Ce n'était pas là non plus le renoncement que Jésus exigeait d'eux ; car après qu'ils eurent assez demeuré auprès de lui, il leur donna congé, et chacun s'en retourna chez soi. Ce que la foi produisait dans leurs cœurs, c'était une douce et tendre inclination pour Jésus qui, détachant leurs affections des choses de la terre, les tournait vers lui pour chercher en lui leur solide bonheur ; delà vient qu'ils le suivaient moins de corps, que de cœur et d'esprit. Ainsi, *suivre Jésus et abandonner toutes choses pour l'amour de lui*, ce n'est pas renoncer à toute occupation temporelle et à toute société humaine, fuir le monde et se renfermer dans une solitude : c'est détacher ses affections et ses désirs de ce qui les avait captivés, c'est arracher son cœur aux créatures pour le donner à Jésus. Dans cet état, quoiqu'on soit dans le monde, on n'est point du monde : quoiqu'on vaque aux affaires de la vie, elles ne possèdent plus le cœur, on possède comme ne possédant pas, on use de ce monde comme n'en usant pas. 1 Cor. VII, 31. C'est alors qu'une âme commence à suivre Jésus, c'est-à-dire, à le connaître, à l'aimer, à lui obéir et à se soumettre à ses volontés. Alors elle prend plaisir à vivre selon ses lois et sous la discipline de son esprit. C'est là ce que l'Ecriture Sainte appelle *suivre Jésus*, devenir son disciple, recevoir ses instructions, les pratiquer, y conformer sa vie, et se régler sur le modèle parfait que cet aimable maître nous a laissé dans sa parole et dans sa vie.

Voilà ce que la foi opère dans un cœur, et cela sans gêne ni violence. Un cœur sensible à ses maux et épris des charmes de Jésus, se porte vers lui pour le suivre.

par amour et par inclination. Mais qui pourrait dépeindre tous les mouvemens d'un cœur qui connaît Jésus et qui l'aime tendrement? En vérité, mes chers amis, il n'est pas possible de les exprimer. Voulez-vous en savoir quelque chose? demandez à Dieu cette foi, et vous éprouverez ce qu'elle produit, vous éprouverez qu'il n'y a pas de plus tendres désirs que ceux que la foi excite pour Jésus, point de plaisirs plus vifs que ceux que l'on sent à le suivre et à l'imiter. C'est là véritablement la manière de le suivre qui lui est agréable; toute méthode qui dérive d'un autre principe ne se soutient point. Plusieurs se vantent qu'ils le suivent, mais qu'ils examinent s'ils éprouvent ces mouvemens de grâce par lesquels le cœur se tourne par la foi vers lui? Hélas! que les hommes connaissent peu ces doux et tendres sentimens! Qu'ils savent peu ce que c'est que d'être conduits par la foi à la source du bonheur! ils ne sentent plus leurs cœurs s'émouvoir que pour les choses qui flattent leurs passions. On croit suivre Jésus, parce qu'on fait profession d'une bonne religion, parce qu'on vit d'une manière honnête et moralement bonne, parce qu'on s'acquitte de quelques devoirs de la religion et de la société; mais en vérité, c'est se tromper. Il faut que le cœur soit ému, touché et puissamment tourné du côté de Jésus, qu'il éprouve les opérations divines de l'esprit qui produit l'œuvre de la foi dans l'âme, comme nous le voyons dans tous les enfans de Dieu qui l'ont suivi par la foi.

2°. Mais qu'est-ce qui engage une âme à le suivre? L'esprit de Dieu nous le découvre dans l'exemple de ces gens, desquels il dit: *Qu'ils suivaient Jésus, parce qu'ils voyaient les miracles qu'il faisait sur ceux qui étaient,*

malades. Il ne faut pas s'imaginer que la simple curiosité ait porté cette multitude à courir après lui. Ceux d'entre eux qui avaient une foi véritable le suivaient dans un sincère désir d'avoir part à cette charité, à cette vertu divine, qu'il déployait dans la guérison de tant de malades. Ils désiraient d'en éprouver quelque chose, soit pour le soulagement de leur corps, soit pour la guérison de leurs âmes. Voyant que Jésus se répandait en bienfaits sur tant de pauvres misérables, c'était pour eux un puissant motif d'espérer quelque part dans ses faveurs, et de les lui demander avec confiance.

Une âme qui est invitée à suivre Jésus rencontre bien des obstacles qui l'arrêtent dans son chemin, ne fut-ce que l'incrédulité et la défiance de son propre cœur, qui lui fait soupçonner qu'il ne la regarde pas, et ne daignera pas la favoriser de ses grâces comme il en favorise d'autres; mais l'esprit de Dieu, pour l'assister dans sa faiblesse et subvenir à son incrédulité, lui représente les miracles que Jésus a faits et qu'il fait encore sur ceux qui sont malades. Il lui met devant les yeux les délivrances heureuses dont il a favorisé, de tout temps, ceux qui l'ont suivi; et en lui faisant découvrir tout cela, il lui inspire la douce confiance qu'elle éprouvera aussi un jour les mêmes grâces. Il excite en elle un désir toujours plus ardent d'avoir part à ses faveurs, et c'est ce qui l'engage à aller à lui; de sorte *qu'elle suit Jésus à cause des miracles qu'elle lui voit faire sur ceux qui sont malades.* Le Saint-Esprit la fait s'écrier: « Ah! si ce Jésus fut si bon, si » charitable, si bienfaisant envers tant de pauvres âmes » aussi malheureuses que moi, il me regardera aussi » une fois dans ses compassions, il ne me privera pas

» de ses fidèles soins, ni de son puissant secours : il
» fera aussi éclater un jour sa gloire et la grandeur de sa
» grâce dans ma délivrance, de sorte que j'aurai sujet,
» aussi bien que ces âmes heureuses, de le louer et de
» le bénir ; oui, ce bon Jésus vit encore, il est toujours
» le même, ses compassions sont éternelles, il ne me
» rejettera pas. » On ne saurait croire combien ces vives représentations faites à une âme par le Saint-Esprit donnent de force et de courage à la foi. Cette découverte anime l'espérance du pécheur, elle excite ses désirs, son zèle et son ardeur, à chercher auprès de Jésus l'assurance de son amour : elle le conjure par des prières ardentes de lui accorder le secours qu'il donne aux siens, et de lui faire les mêmes grâces qu'il a faites à tant d'autres ; et à mesure que son zèle et son espérance se fortifient, la délivrance se hâte de venir répondre à ses vœux.

C'est ainsi, chers auditeurs, que la foi travaille dans une âme, et que le Saint-Esprit est sans cesse occupé à la fortifier et à la vaincre. Un des principaux moyens dont il se sert pour cela, est, comme nous venons de le dire, de présenter à une âme les exemples de délivrances par lesquels Jésus a manifesté sa grâce et sa gloire. Mais que vous en semble? Eprouvez-vous quelque chose de pareil? Les exemples de grâce que vous voyez dans la parole de Dieu touchent-ils assez vos cœurs, pour que vous sentiez un sincère désir d'y participer? Soupirez-vous après ses biens glorieux dont Jésus favorise les pauvres pécheurs qui vont à lui? Etes-vous portés à quitter la possession de Jésus et de sa grâce? Bon Dieu! si les hommes voulaient s'examiner un peu sur tout cela, qu'ils trouveraient chez eux d'indifférence

pour les invitations et les exemples touchans que l'Écriture-Sainte leur fournit! — Les uns trouveraient qu'ils sont peu touchés de tout ce qu'ils y lisent, ou parce qu'ils n'y font point d'attention, ou parce qu'ils croient déjà avoir ce qu'ils remarquent dans les enfans de Dieu, parce qu'ils font profession extérieure et qu'ils ont quelque connaissance littérale de la bonne religion. — D'autres sentiraient peut-être quelque désirs de ressembler à ces âmes favorisées dont ils lisent les exemples, mais ils ne voudraient pas, comme elles, mettre la main à l'œuvre, pour se procurer ces avantages : ce sont de ces paresseux qui souhaitent beaucoup, mais dont les âmes demeurent vides parce qu'ils ont refusé de travailler. — D'autres encore s'apercevraient peut-être qu'ils ont quelque désir d'être heureux, mais qu'ils ne sont pas encore assez sensibles à leurs maux pour en désirer ardemment la délivrance. — Enfin d'autres découvriraient en eux un esprit trompeur, qui leur fait croire que ce qui a été dans les saints des temps passés n'a plus lieu aujourd'hui, que c'étaient des grâces particulières et extraordinaires qu'on ne peut plus espérer. « Abraham, Moïse, Paul, etc., étaient, dit-on, des âmes favorisées, auxquelles nous ne devons pas nous comparer, nous ne saurions être si saints qu'eux, nous n'oserions aspirer aux grâces qu'ils ont reçues. » Telles sont les fausses idées que l'homme se forge lui-même pour s'autoriser dans sa léthargie spirituelle. Quant aux âmes véritablement éclairées de la lumière de la foi, elles profitent des exemples, *elles suivent Jésus, parce qu'elles voient les miracles qu'il a faits sur ceux qui étaient malades*. Voyant les grâces que Dieu a faites à Abraham, à David, à Moïse, à Paul et à d'autres, qui

étaient aussi pécheurs et aussi corrompus de leur nature qu'elles, elles prétendent aux mêmes grâces, elles cherchent les mêmes guérisons, elles désirent les mêmes biens, elles aspirent à l'accomplissement des mêmes promesses. Le Dieu de Daniel, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vit encore, il est encore aussi puissant, aussi bon et aussi riche en grâces qu'il ait jamais été; rien n'empêche qu'une âme n'espère d'éprouver les mêmes prodiges que ceux qui ont été opérés en leur faveur : aussi l'intention de Dieu, dans le soin qu'il a eu de faire rédiger ces exemples, a été d'encourager les âmes à suivre Jésus, afin de leur faire ressentir les effets de son amour, comme ceux-là les ont éprouvés.

Mais hélas! que les hommes sont aveugles et ennemis de leur bien, d'affaiblir ainsi les promesses de Dieu à leur égard, et de ne pas croire qu'il veuille et puisse leur faire autant de grâces qu'à d'autres! Cependant cela n'est pas étonnant; car dans le fond ils ne sentent pas le besoin qu'ils ont de Jésus et de sa grâce : ils ne souhaitent pas de voir en eux l'accomplissement de ses promesses : ils aiment à demeurer dans leur éloignement de Jésus, attachés aux choses de la terre; et avec cela ils ne veulent pas se croire privés de la grâce. ils s'imaginent d'en avoir une certaine mesure qu'ils croient suffisante pour les conduire en paradis. C'est assez pour eux d'avoir cette fausse confiance, pour se croire dispensés du reste. Ils se figurent qu'il y aurait de l'orgueil et de la présomption à vouloir être aussi saint que David, que Moïse, que Pierre et Paul. C'est ainsi qu'ils font consister l'orgueil en ce qui n'en est pas, et qu'ils ne le remarquent pas où il est véritablement : ils prennent

pour une humilité louable leur négligence criminelle à l'égard de leur salut, et ils accusent d'orgueil ceux qui suivent Jésus pour avoir part aux miracles de grâce qu'il a faits sur les autres.

Mais que l'homme charnel en pense ce qu'il voudra; ce qu'il y a de vrai, c'est que l'exemple des grâces que Dieu a faites aux autres est pour une âme sensible à sa misère un puissant attrait qui l'invite à aller au Sauveur. En recherchant la sanctification, elle ne s'arrête pas beaucoup à demander, si elle peut devenir aussi sainte que celui-ci ou celui-là; mais elle va par la foi puiser dans la source de la sainteté parfaite, qui est Jésus et son mérite sanglant. Elle laisse les choses qui sont en arrière pour s'avancer vers celles qui sont en avant, et tend ainsi, comme tous les autres enfans de Dieu, au but de sa vocation. Je m'assure que tous les vrais disciples de Jésus, qui sentent dans leurs cœurs les opérations de la foi, me rendront témoignage que la foi n'a point de bornes dans ses désirs, jusqu'à-ce qu'elle soit parvenue à la parfaite possession de Dieu. Elle s'élève sans cesse de ce côté, elle travaille continuellement à porter l'âme dans ce centre, elle ne lui donne point de repos jusqu'à ce qu'elle l'atteigne, et qu'elle soit consommée en Dieu pour toute l'éternité. C'est par cette foi que l'homme trouve à la suite de Jésus tout ce qui lui est nécessaire; la santé, la nourriture et la vie; comme nous le verrons dans notre seconde partie.

II Nous venons de voir comment une foule de peuple suivait Jésus à cause des miracles qu'il faisait sur ceux qui étaient malades, et nous avons pu remarquer que ce n'était pas une simple curiosité qui portait cette

multitude à désirer de voir des miracles; mais qu'ils avaient un désir sincère d'avoir part aussi à cette puissance et à cette bonté que Jésus déployait en faveur de ceux qu'il guérissait. Dans cette seconde partie nous apprenons que ce charitable sauveur ne permet pas que les désirs de ces gens restent infructueux, ni que leur espérance soit trompée; car après avoir accordé des grâces particulières à quelques-uns, en les guérissant, il en fait une générale qui s'étend sur tous ceux qui le suivaient. Dans un désert où ils auraient pu difficilement trouver des vivres suffisans pour repaître une si grande multitude, Jésus les rassasie abondamment, cinq milles hommes qu'ils étaient, avec cinq pains et deux poissons. Ce miracle est un emblême de ce que la foi trouve à la suite de Jésus, et nous montre comment elle y rencontre le véritable et solide bonheur, la santé, la nourriture la vie, en un mot, tous les biens qu'on chercherait inutilement ailleurs : car il ne se laisse point sans témoignage envers les âmes qui s'attachent à lui par la foi, et il leur fait voir pour leur consolation le soin qu'il a d'elles.

1°. Remarquons dans cet exemple *la source* d'où proviennent les biens réels qu'une âme goûte auprès de Jésus. Cette source sont les *compassions* de Jésus. *Voyant venir une grande multitude*, dit notre texte, *il fut ému de compassion envers eux*, Math. XIV. 14. Telles sont les dispositions du cœur de Jésus, dispositions qui sont toujours les mêmes à l'égard de toutes les âmes qui le suivent par la foi; il est rempli de compassions tendres et charitables pour elles. Si les hommes connaissaient ce cœur des miséricordes, ils en seraient confus et charmés; mais comme il leur est encore caché,

ils ne peuvent pas le croire ; au contraire il leur semble souvent voir dans Jésus des dispositions tout opposées. Cependant il est vrai de dire, et il le sera toujours : *Que quand Jésus voit venir une âme à lui il est ému de compassion.* Quand son esprit la conduit à lui, il la voit venir avec beaucoup de faiblesses et d'infirmités, parmi des déserts, affligée, pauvre, malade et misérable : elle n'a pour tout soutien que quelques étincelles d'espérance d'éprouver une fois les grâces qu'il a faites à tant d'autres. Jésus la voyant venir dans cet état, en est vivement touché; il est ému d'une compassion tendre et affectueuse envers elle. Il compâtit à toutes ses misères, comme si elles étaient les siennes propres, et ce sentiment de commisération porte avec soi la résolution d'y remédier, de la délivrer et de la guérir. Tout cela se passe dans le cœur de Jésus, et quoique l'âme n'en sache rien, et qu'elle ne le croie pas, cela ne laisse pas que d'être tel ; ainsi il est plus vrai qu'on ne peut le dire, que quand Jésus, levant ses yeux, voit ces pauvres âmes venir à lui, il est ému de compassion envers elles.

Qui pourrait exprimer l'étendue des compassions de Jésus, et la tendresse de son cœur ? Chers amis qui soupirez après lui, et qui souhaitez de le suivre ; c'est pour vous qu'il a voulu manifester ce qui est caché dans le cœur de votre Sauveur ; car il sait combien les vôtres sont défians ; il connaît leur incapacité à croire à sa miséricorde ; c'est pourquoi il a pris soin d'en rendre témoignage dans tant d'endroits des divines écritures. Il vous assure que *comme un père est ému de compassion envers ses enfans, l'Eternel est touché de compassion envers ceux qui le craignent.* Ps. CIII, 13. Il vous proteste que, *comme une mère se souvient du fruit*

de ses entrailles, ainsi le Seigneur se souvient des enfans désolés de Sion. Es. XLIX, 15. Saisissez ces promesses laissez-vous les appliquer par le Saint-Esprit, croyez que Jésus vous aime, et qu'il vous le fera une fois sentir efficacement. Car ses compassions ne demeurent pas toujours cachées, elles se produisent enfin et se répandent dans les âmes pour leur consolation.

2°. Jésus *ouvrant la source* de ses compassions; qui est son cœur, les laisse couler abondamment sur cette multitude. Premièrement en *guérissant* ceux d'entre eux qui étaient malades. *Il guérit les malades qui se trouvaient parmi eux.* Matth. XII, 14. La première chose que ces gens cherchaient à la suite de Jésus, ils l'y trouvèrent heureusement, savoir la guérison de leurs malades. C'est aussi ce qu'une âme éprouve à sa suite, les compassions de ce charitable médecin se répandent enfin sur elle par la guérison qu'il lui accorde; elle vient à lui comme un pauvre malade affligé de beaucoup de misères, chargé des plaies du péché, travaillé dans sa conscience de mille cuisans remords, de la crainte de la mort, et des frayeurs de la colère de Dieu: elle vient à lui comme un pauvre perclus, qui n'a ni force, ni inclination pour croire en Dieu, pour l'aimer, pour le craindre et pour marcher dans ses voies, qui n'a aucune arme pour résister à ses ennemis, pour les vaincre et se délivrer de leur tyrannie; enfin elle vient à Jésus comme une âme chargée de mille fardeaux accablans, qui l'abîmeraient enfin dans une perdition et un désespoir éternels. Voilà l'état dans lequel une pauvre âme pécheresse vient à Jésus; et un des premiers effets de compassion que ce charitable Sauveur lui fait sentir, c'est de la *guérir.*

Cette guérison n'est autre chose que la délivrance que Jésus accorde à une âme en la réconciliant avec Dieu par son sang. Par-là, il appaise les remords et les reproches de la conscience, les condamnations de la loi, et les aiguillons du péché. C'est ainsi que le pécheur, déchargé du péché, est solidement guéri, qu'il recouvre une santé réelle et consolante, et qu'il conçoit de doux et tendres sentimens de reconnaissance pour son Sauveur et un amour sincère et ardent pour Dieu, pour ses voies, pour ses lois et pour son peuple. Par-là il se sent disposé à sacrifier à son Dieu, à marcher dans ses commandemens, et à lui consacrer les forces et la santé qu'il vient de recevoir de lui. C'est-là un des principaux biens que les enfans de Dieu trouvent à la suite de Jésus, et qu'ils y ont trouvé de tout temps. Cela se confirme non-seulement par les promesses claires que le Sauveur fait à ceux qui viennent à lui, de leur donner le soulagement, la guérison et la vie, voyez Matth XI, 28, Jean VI, 37. X, 9, 10. Jérém. III, 22. Mais encore par les exemples de ceux qui ont éprouvé ces grâces à leur grande consolation. David bénit son Dieu de l'heureuse expérience qu'il fait de ces faveurs : *Mon âme, béni l'Eternel*, dit-il, *et que tout ce qui est en moi bénisse le nom de sa sainteté, car c'est lui qui te pardonne toutes tes iniquités, qui guérit toutes tes infirmités, qui retire ta vie de la fosse, et qui t'environne de bonté et de compassion*. Ps. CIII, 2, 3, 4. Pourquoi loue-t-il son Dieu avec tant d'allégresse ? C'est que ce charitable médecin l'avait guéri, en lui pardonnant ses iniquités, et en remédiant à ses infirmités. C'est de quoi tous les enfans de Dieu rendent témoignage, en disant avec Job : *J'avais péché, et violé*

la justice, cela ne m'avait point profité, mais Dieu a garanti mon âme, et ma vie voit la lumière. Job XXXIII, 27. Et avec le roi Ezéchias : *Une grande amertume m'était survenue dans ma prospérité, mais tu as embrassé ma personne, afin qu'elle ne tombât point dans la fosse, parce que tu as jeté tous mes péchés derrière ton dos.* Esaïe, XXXVIII, 17.

Il reste donc vrai qu'une pauvre âme affligée trouve auprès de Jésus, *la santé et la guérison*; une santé et une guérison infiniment consolantes. Quand nos corps, après avoir été travaillés de quelques maladies aiguës, viennent à se rétablir et à recouvrer la santé, quand ils sont délivrés de ces douleurs cuisantes qui les déchiraient, quel soulagement et quelle joie n'en ressentons-nous pas ? Il nous semble que nous sortons du tombeau, et que nous rentrons dans un nouveau monde. Quelle joie ne doit donc pas ressentir une âme qui est favorisée de la guérison spirituelle, qui est affranchie de ces aiguillons, de ces pointes infernales qui nâvraient sa conscience, qui se sent délivrée de ces vautours qui lui déchiraient les entrailles ! L'âme étant d'une nature si élevée au-dessus du corps en tout sens, ses douleurs doivent naturellement être plus vives ; ainsi la délivrance des maux de l'âme est un sujet de joie, et d'actions de grâces incomparablement plus grand que toutes les guérisons les plus favorables que nous pourrions éprouver dans nos corps. Cependant pour le savoir il faut l'éprouver : il faut avoir senti les misères et les maladies de l'âme, il faut avoir éprouvé les douleurs du péché, pouvoir goûter la douceur et l'efficace du remède par lequel Jésus guérit et rend la santé spirituelle.

Les hommes naturels et impénitens n'entendent rien

à ceci. Endurcis à l'égard des maux de l'âme*, ils ne sont sensibles qu'à ceux du corps; aussi n'estiment-ils que les guérisons et les délivrances corporelles. Quand ils sont tourmentés dans leurs corps, ils savent bien chercher des remèdes : ils se hâtent de recourir au médecin, ils soupirent après le soulagement, ils n'oublient rien pour s'en procurer ; et quand ils le trouvent, ils en sont dans une joie qu'il ne leur est pas possible de cacher, parce qu'elle paraît dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs actions. Mais hélas ! pour les maux de l'ame, on ne leur voit pas le même empressement, ils n'y cherchent pas du remède avec tant d'ardeur, et n'en attendent pas avec tant d'impatience la guérison, parce qu'ils ne les sentent pas et qu'ils ne connaissent ni leurs maladies spirituelles, ni le remède. Tel est, ô hommes aveugles et endurcis, tel est votre état d'insensibilité et de sécurité ! Vous ne savez pas combien vous êtes malheureux, vous ne vous mettez point en peine de l'état de mort et de perdition dans lequel vos pauvres âmes croupissent ; delà vient que vous vous souciez si peu de connaître Jésus, d'aller à lui et de chercher en lui la délivrance de tous vos maux. Vous vous imaginez faussement qu'il n'y a que misères et souffrances à sa suite, qu'on n'y goûte point de joie ni de plaisir, et que Dieu laisse ses enfans dans une tristesse continuelle ; delà vient que vous ne voulez point vous résoudre à en être, que vous aimez mieux vivre dans la vanité et dans vos péchés, que vous ne sentez qu'éloignement pour Jésus, pour ses voies; et pour ceux qui le suivent. Tout cela vient de ce que vous n'avez jamais goûté combien le Seigneur est bon, ni la grâce dont Jésus favorise ses disciples.

Mais vous, chers amis, qui connaissez et qui aimez Jésus; assurez-vous que vous aurez une fois part à cette délivrance, à cette guérison spirituelle. Vous éprouverez un jour qu'il guérira vos âmes de la maladie du péché. Il vous donnera une douce paix avec votre Dieu offensé, et vous accordera les forces de marcher avec joie dans les voies de sa vérité et de sa sainteté. Ah! *être guéri*, être délivré de ses maladies spirituelles, c'est quelque chose d'infiniment important; c'est une précieuse grâce, c'est un bien qui mérite qu'on le cherche avec toute l'ardeur et le zèle dont on est capable. Cherchez-le donc, et ne devenez point lâches. En considérant les exemples des grâces que Dieu a faites à tant d'autres, assurez-vous qu'il ne vous exclura pas des glorieux priviléges dont il favorise ses enfans, mais qu'il souhaite ardemment de vous en rendre aussi participans. S'il vous semble qu'il tarde, attendez-le; il ne le fait que pour animer votre ardeur à le chercher et à prier avec d'autant plus d'ardeur. C'est pour éprouver votre patience et votre constance à le suivre. Fortifiez-vous donc, soyez inébranlables, et cherchez à coopérer à l'œuvre du Seigneur, dans l'assurance que votre travail ne sera point vain en notre Seigneur Jésus-Christ. 1. Cor. xv, 10.

3°. Notre cher Sauveur ne se contente pas de rendre la santé et la vie à une âme qui le suit, il prend soin encore de la lui conserver, en la nourrissant dans le désert de ce monde jusqu'à ce qu'elle arrive à son royaume. Nous voyons dans notre texte que, non content d'avoir guéri les malades, il fait ressentir les effets de ses compassions à toute la troupe en général. Il les rassasie d'une manière miraculeuse qui est non-seulement

profitable à leurs corps, mais encore édifiant pour leurs âmes, car par-là ils sont plus convaincus de la puissance de Jésus, et de sa bonté pour les hommes. C'est ici un emblême de l'avantage dont jouissent les âmes qui marchent à la suite de Jésus. Elles trouvent auprès de lui non-seulement un heureux retour à la vie et le rétablissement de la santé spirituelle, mais aussi la nourriture et la conservation de cette vie et de cette santé nouvelle. Ce serait peu pour ce charitable Sauveur d'avoir rendu la vie à l'âme ; s'il l'abandonnait à elle-même, elle la reperdrait bientôt, et tomberait dans sa première mort.

Remarquons premièrement, de quelle manière Jésus nourrit les âmes. Ces troupes de notre texte sont rassasiées par le moyen *de cinq pains, et de deux poissons qu'un petit garçon portait*. C'est donc avec des pains que Jésus rassasie ses enfans, et il n'emploie pas pour cela des moyens extraordinaires. Cinq pains paraissent peu de chose pour cinq mille hommes ; et il est dit que ces pains furent portés par un petit garçon. Tout ceci marque le mépris et la faiblesse dans laquelle la parole de Dieu, figurée par ce pain, paraît aux yeux des âmes incrédules. Il n'y a rien dans cette parole qui frappe beaucoup les sens, qui ait de l'éclat, ou qui donne quelque satisfaction à l'orgueil de l'homme. Sa force est une force cachée, mystérieuse et spirituelle, qui se fait sentir dans la faiblesse et sous la croix Les vérités célestes paraissent être des folies aux yeux d'une âme charnelle. Elle se moque de la faiblesse de cette parole : elle n'est guère disposée à croire qu'on puisse trouver sa joie dans la tristesse, son contentement dans le renoncement, sa gloire dans le mépris, son bonheur

dans la misère, et sa vie dans la mort et le crucifiement du vieil homme. Toutes ces précieuses verités, que la parole de Dieu étale partout, lui sont autant de viandes fades, dont elle ne veut pas seulement goûter, bien loin d'y chercher sa nourriture et ses délices.

D'ailleurs les organes qui portent cette parole sont, pour la plupart, des hommes faibles, méprisés du monde, regardés comme des gens sans esprit, sans honneur ; comme des insensés. Qu'étaient les prophètes, les apôtres, et les plus excellens organes dont Dieu s'est servi pour porter ces pains? Qu'étaient-ils aux yeux des hommes? Des hérétiques, des stupides, des fous, le rebut de tout l'univers. Au contraire, les philosophes, les raisonneurs, les orateurs, qui se distinguent par leur science et leur éloquence humaine, et qui par-là savent plaire aux hommes, passent chez eux pour des gens sages, pour des esprits sublimes, pour de grands génies qui savent s'accommoder au goût du siècle ; voilà le jugement que le monde fait de ces docteurs qui portent avec eux l'autorité et la gravité. Mais la sagesse de Dieu a voulu confondre la sagesse charnelle du monde. Il a voulu se servir des choses basses pour confondre les hautes, des choses viles, faibles et méprisées, pour abolir les choses nobles, fortes et estimées des hommes. 1. Cor. 1, 27. C'est pourquoi il lui a plu de révéler ses secrets aux petits enfans, de les en constituer les dépositaires et les hérauts, plutôt que les sages et les habiles, et il en est ainsi, parce que tel a été son bon plaisir. Matth. XI, 25. Cependant ces vérités divines, qui sont si peu du goût des hommes, si méprisées et si négligées, sont la nourriture des âmes qui marchent à la suite de Jésus. Cette parole portée par les humbles et par les

serviteurs méprisés de Jésus, est cette manne céleste et cachée qui les soutient, qui les fortifie, et qui leur donne la force de marcher dans le chemin de la vie, de combattre et de vaincre leurs ennemis, et de surmonter enfin toutes les difficultés qui se rencontrent dans la carrière du salut.

Tout ceci paraîtra sans doute incroyable aux âmes charnelles qui ne trouvent aucun goût dans la céleste parole de Dieu, qui ne sentent de désirs et d'inclination que pour ce qui plaît au monde et à la chair. Elles ne sauraient s'imaginer que les enfans de Dieu trouvent ainsi leur nourriture et leurs délices dans ce pain descendu du ciel qui donne une vie constante et éternelle, qu'ils y goûtent l'amour, la paix et la joie divine du Saint-Esprit, et toutes les consolations nécessaires à leurs âmes affligées; enfin qu'ils y trouvent tous les secours nécessaires pour se soutenir, et pour parvenir à travers le désert de ce monde à la Canaan céleste. C'est là pourtant, chers amis, ce que vous éprouverez si vous allez à Jésus. Mais si vous ne suivez point Jésus, que vous ne sentiez point de désir d'avoir part à ces pains, ni de goût pour sa parole, vous demeurerez éternellement dans le vide et dans la mort. Car il n'y a que Jésus et ce qui découle de la plénitude de sa grâce qui puisse donner une nourriture solide et convenable à des âmes immortelles.

Remarquons secondement, comment Jésus distribue ces pains. Il les prend de la main de ce petit garçon, il les bénit, les rompt, et les donne à ses disciples pour les distribuer aux troupes qui étaient assises sur l'herbe. Il semble que l'esprit de Dieu a voulu nous tracer ici la manière dont Jésus applique sa parole aux âmes pour

les en nourrir. Il l'a prend de la main de ces garçons qui ne sont que les porteurs de la parole, les organes par lesquels la céleste nourriture est donnée aux hommes, et c'est Jésus qui fait tout, qui partage et applique ces pains selon sa sagesse, et selon l'amour qu'il a pour les âmes. *Jésus donnait les pains à ses disciples, et les disciples les distribuaient.* Il confie à ses serviteurs le dépôt de ses mystères, et ses serviteurs en font part aux âmes auxquelles il les envoie : ils sont enrichis des trésors de Dieu, afin qu'ils en enrichissent plusieurs, et par leur propre consolation, ils en consolent d'autres. Jésus est cette mer dont la vapeur forme les nues, ses serviteurs sont comme les petits nuages qui, s'étendant sur l'horison, répandent leurs eaux sur la terre, pour la fertiliser et la rendre féconde. Delà vient que l'apôtre saint Paul assure de lui et de ses compagnons de service, que Dieu parlait, exhortait et agissait par eux, 2. Cor. v, 20. Il dit que *c'était Jésus qui faisait en lui toutes les* œuvres miraculeuses, et qui disait toutes les paroles divines par lesquelles il convertissait et nourrissait les âmes. Rom. xv, 18. Ce que ce souverain nourricier des âmes donne à ses serviteurs pour le distribuer aux troupes, il le bénit. Eux plantent et arrosent, mais c'est Jésus qui donne l'accroissement par sa bénédiction. 1. Cor. III, 6. Telle est la méthode que le Sauveur emploie pour communiquer aux âmes le suc nécessaire à leur accroissement spirituel; aussi dès qu'il agit lui-même par un organe, une âme sincère en sent la force : elle éprouve que c'est Jésus qui parle et que les serviteurs ne font que faire passer la force vivifiante de sa grâce. Au reste cette méthode n'exclut pas les autres moyens par lesquels le Sauveur distribue les pains de sa parole

aux âmes. Où il n'y a point de pareils organes animés de son esprit, Jésus s'y prend autrement pour donner la subsistance aux âmes affamées. Les lumières de son esprit, les lectures, les entretiens pieux, les méditations, et les autres exercices de dévotion sont aussi des moyens dont il se sert pour distribuer et appliquer la parole de vie aux âmes ; enfin cet aimable Sauveur ne laisse manquer aucune âme qui le cherche, qui l'aime et qui le suit. Ces différens moyens, par lesquels les troupes reçoivent les pains qui les nourrissent, ne dérogent point au ministère des véritables serviteurs de Dieu. Les uns n'excluent pas les autres ; au contraire ils se soutiennent mutuellement ; car la parole appliquée intérieurement par le Saint-Esprit, que Jésus fait goûter aux âmes, et la parole extérieure que ses vrais et fidèles serviteurs portent, est une même parole. L'esprit qui habite dans les enfans de Dieu rend témoignage que l'esprit qui parle dans les écritures et par les organes de Jésus, est la vérité. 1. Jean, v, 6.

Remarquons enfin que ce n'est pas sans difficulté et sans croix que les âmes qui suivent Jésus sont participantes de cette nourriture céleste. Dieu éprouve souvent ses enfans, comme Jésus fait ici ses disciples, en leur disant : *d'où acheterons-nous des pains, afin que ceux-ci aient à manger ?* Et l'esprit de Dieu nous fait remarquer *qu'il disait cela pour les éprouver*. Le Sauveur fait souvent de pareilles demandes à une âme. Où crois-tu, lui dit-il, que tu puisses trouver tant de grâces, tant de forces et de secours pour te soutenir dans ce désert, pour vaincre tant d'ennemis, pour surmonter tant de difficultés ? Où trouveras-tu des pains suffisamment pour remplir le vide où tu es de toutes choses, et pour ras-

sasier les désirs de ton âme qui, comme ces troupes affamées, ne sont pas seulement cinq mille, mais qui sont infinis? Où prendre tant d'abondance et tant de richesses où tu ne vois que pauvreté, que stérilité, que sécheresse, et qu'une incapacité absolue d'acquerir tous les biens qui te manquent? Dieu éprouve ainsi la foi de ses enfans en leur montrant, d'un côte leur vide et leur misère, et de l'autre la grande multitude de troupes qu'ils ont à rassasier, c'est-à-dire, de besoins auxquels il faut pourvoir. La vue de Dieu est de mieux faire sentir aux âmes leur pauvreté en leur faisant faire quelque retour sur elles, car souvent l'âme est si dissipée, si peu attentive sur ce qui se passe en elle, qu'elle ne sent pas, comme elle le devrait, son impuissance et sa misère. Elle pense souvent être riche, et elle ne voit pas qu'elle est pauvre, et que si elle a quelque chose, ces richesses ne sont pas les siennes, mais celles de Dieu: c'est pourquoi quand Dieu les lui retire, et qu'il lui fait voir sa pauvreté, c'est alors qu'en la rappellant à elle-même, il lui dit: *d'où acheterons-nous des pains? Où prendrons-nous des forces et des moyens pour passer par le désert de ce monde?* Alors faisant une attention plus sérieuse à la privation de tout bien où elle est de sa nature, cela la porte à chercher avec plus d'ardeur à s'enrichir par grâce des biens de son Dieu. D'ailleurs par ces sortes d'épreuves Dieu veut rendre l'homme plus sensible aux grâces qu'il lui fait. S'il ne réveillait quelques fois ses enfans, s'il ne les menait pas un peu à la connoissance d'eux-mêmes, ils feraient moins de cas des grâces qu'il leur accorde; mais quand par ses épreuves il réveille leur attention, ils sont plus en état de goûter ses faveurs, d'en connaitre le prix, de laisser toucher leurs cœurs de la gratitude qu'ils doivent à leur bienfaiteur.

Ces âmes favorisées de la nourriture de Jésus ont aussi des assauts à soutenir contre leur propre raisonnement et l'incrédulité de leur cœur. Il est naturellement porté à n'envisager que l'apparence, et à oublier combien grande est la force cachée de Jésus. Notre texte nous en fournit un exemple dans la personne des disciples. Quand leur maître leur demande où ils prendront des pains, ils ont recours aux moyens extérieurs, ils regardent même comme une chose impossible que cinq mille hommes soient rassasiés dans un désert sans les provisions convenables. *Pour deux cents deniers de pains ne leur suffiraient pas pour que chacun d'eux en prît tant soit peu.* Voilà bien des difficultés que l'incrédulité leur suggère en peu de mots. Ils n'avaient pas deux cents deniers, et quand ils les auraient eu, ils n'avaient pas le temps d'aller acheter ni d'amener tant de pains dans un désert, et supposé que tout cela eut pu se faire chacun n'en aurait pu avoir que tant soit peu; voilà le langage de la raison et de l'incrédulité. Une autre disciple arrivant sur ces entrefaites, vient dire à Jésus : *Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge ; mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ?* C'est sans doute trop peu de chose aux yeux de la chair et de la nature aveugle ; mais ce serait assez aux yeux de la foi qui sait chercher son soutien, non dans le moyen extérieur, mais dans la main invisible et puissante qui le met en œuvre. C'est ainsi que les enfans de Dieu ont encore des assauts à soutenir contre l'incrédulité de leurs cœurs. En effet, la raison aveugle combat toujours dans l'âme cette confiance qu'elle doit avoir en Dieu ; et lui fait mesurer la grâce selon l'étendue ou la petitesse des moyens extérieurs. Ainsi dès que l'homme se laisse guider par sa faible raison, il perd insensiblement toute

confiance en Dieu et se tourne vers les créatures pour y chercher, par sa propre sagesse, des moyens de parvenir au but qu'il se propose.

Cependant l'incrédulité n'anéantit point la fidélité de Jésus; il ne laisse pas pour tout cela de poursuivre son œuvre. Il voit les désirs de ses pauvres enfans, il sait bien qu'ils souhaitent de voir sa gloire; c'est pourquoi il ne permet pas que l'incrédulité triomphe. Quoique ses faibles disciples ne puissent pas croire ce qui devait arriver, Jésus ne laisse pas d'exécuter ce qu'il avait dessein de faire; parce qu'il savait que ces disciples dociles suivraient ses volontés, et qu'ils seraient bien aises de voir la manifestation de sa gloire. Cet aimable sauveur sait tout ce qui se passe dans une âme qui l'aime; il voit bien que, quand même elle est traversée par l'incrédulité, et par les doutes que la raison corrompue lui suggère, son désir et que Jésus soit exalté et glorifié; c'est pourquoi il n'hésite pas de passer par dessus toutes les oppositions de l'incrédulité, de manifester sa gloire, et de donner une céleste nourriture aux âmes affamées. Il le fait même contre toute attente et contre tout ce que la raison en peut espérer et comprendre; et c'est ainsi qu'une âme qui suit Jésus trouve en lui, non seulement une santé et une guérison spirituelle, mais encore qu'elle est rendue participante d'une nourriture divine qui la fait croître et avancer, qui la perfectionne, et qui la prépare à entrer dans le royaume glorieux de son père céleste. . . . .

C'est par cette heureuse expérience qu'une âme fait du soin que Jésus prend d'elle, tant en la guérissant qu'en la nourrissant, qu'elle est puissamment engagée à le reconnaître pour son prophête et à le choisir pour

son roi. C'est ce qui arriva aux troupes de notre texte ; ayant vu ce miracle, elles dirent entre elles : *C'est ici véritablement le prophête qui devait venir.* Elles voulurent même l'enlever pour le faire roi. Tels sont les effets qui suivent l'expérience qu'une âme fait de la grâce de Jésus. Elle avait bien auparavant ouï parler de lui, elle l'avait ouï nommer le prophête, le roi des âmes, le chef de l'église ; cependant elle n'en savait rien que par ouï dire ; mais maintenant qu'elle éprouve sa puissance et sa charité, elle chante, elle publie que Jésus est le vrai souverain prophête qui enseigne efficacement les âmes, elle veut le ravir à soi pour le faire le roi de son cœur : c'est-là le vrai fondement de cette connaissance expérimentale qui assure le cœur, qui l'anime, et le remplit de consolation, de contentement et de courage.

C'est aussi le but où le Sauveur tâche de conduire les âmes par son esprit. Il veut qu'elles le goûtent, qu'elles le connaissent, qu'elles le glorifient comme leur prophète, comme leur roi et leur rédempteur, qu'elles l'aiment et l'adorent en cette qualité, et dans cette vie et dans toute l'éternité. C'est là le vrai centre de la foi et l'heureux terme où elle conduit. Veuille le Seigneur attirer puissamment nos cœurs à lui par son esprit, et nous faire éprouver l'accomplissement de toutes ces éternelles vérités, afin qu'il soit aimé et adoré en nous et par nous, et que nous soyons un jour rassasiés, contens et heureux en lui, pour toute l'éternité. Amen !

XXIVme. SERMON.

LE COMBAT DE JÉSUS

CONTRE LA POSTÉRITÉ DU SERPENT.

Qui de vous me convaincra de péché? Et si je dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous pas? Celui qui est de Dieu, écoute les paroles de Dieu; C'est pourquoi vous ne les écoutez pas, parce que vous n'êtes point de Dieu. Les juifs lui répondirent; n'avons-nous pas raison de dire que tu es un Samaritain, et que tu es possédé du démon? Jésus répondit: Je ne suis point possédé du démon, mais j'honore mon père, et vous me déshonorez, etc. St.-Jean, chap. VIII, 46, 59.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Les soins que Jésus prend du salut des âmes sont infinis. Si les hommes savaient combien il cherche à les rendre heureux, ils seraient confus de la malheu-

reuse ingratitude dont ils paient son amour. Ce charitable ami des âmes n'a pas seulement donné sa propre vie et répandu son sang pour nous racheter, par un effet de cet amour incomparable qu'il nous porte; mais avec cela il travaille encore tous les jours pour chaque âme en particulier avec des soins infatigables, afin de la toucher; de l'éclairer, de la convertir, de lui appliquer sa rédemption, et de la rendre ainsi participante des grâces qu'il lui a acquises. Oui, mes chers amis, Jésus travaille pour chacun de vous plus que vous ne pouvez le croire, et un jour dans l'éternité vous le verrez, ou à votre consolation, ou à votre confusion éternelle.

Mais hélas! je crains fort que cela n'arrive à la honte et à la désolation éternelle d'un grand nombre, parce que la plupart de ces âmes rachetées à si grand prix, et que Jésus voudrait rendre heureuses, s'opposent à ses opérations, rejettent les offres grâcieuses et charitables de leur Dieu : ils ne veulent point que Jésus règne sur eux : ils préfèrent le parti du diable et du monde, ils veulent vivre sous l'empire de la chair et du péché, ils aiment leur captivité et ne veulent point sortir de leur misère. Que cela ne vous paraisse point incroyable, vous ne pourrez peut-être pas vous imaginer qu'il puisse y avoir une créature assez malheureuse pour s'opposer ainsi à son bonheur; cependant toute la parole de Dieu et l'expérience de tous les temps vous assurent que cela est vrai. Combien de fois Dieu ne se plaint-il pas que son peuple ne l'a point voulu écouter? *O! si mon peuple eût voulu écouter ma voix et marcher dans mes voies.* Ps. LXXXI, 14. C'est ainsi que le Sauveur reproche à Jérusalem qu'il *avait souvent voulu rassembler ses enfans comme une poule rassemble ses poussins,*

mais qu'ils ne l'avaient point voulu. Matth. XXIII, 37. Quels reproches les serviteurs de Dieu n'ont-ils pas fait de tout temps aux hommes, lorsqu'avec toute la tendresse imaginable ils leur offraient les grâces de leur Dieu, et les appelaient à les recevoir par la repentance et par la foi.

Mais, sans aller plus loin, nous pouvons nous arrêter à notre texte. Nous y voyons le combat cruel que Jésus eut à soutenir contre les Juifs incrédules, pour les convaincre des vérités essentielles du salut. On lit avec étonnement leur indigne procédé contre lui, comme ils lui contredisent, l'injurient, le blasphêment, et enfin le chassent à coups de pierres. Cependant nous voyons dans cet exemple ce que le cœur de l'homme est de sa nature, et comment il résiste à Jésus et à sa grâce. Aussi devez-vous avouer, chers auditeurs, que vous n'êtes pas d'une autre masse que ces gens-là, vous portez les mêmes cœurs et les mêmes dispositions naturelles qu'eux; et si vous voulez un peu vous examiner, vous remarquerez chez vous les mêmes combats de Jésus contre la postérité infernale du serpent, et les mêmes oppositions de la nature contre la postérité bénie de la femme, que vous remarquez dans notre texte. C'est pour entrer dans ces salutaires découvertes que nous allons considérer;

Le combat de Jésus contre la postérité du serpent, et voir,

I. Comment Jésus attaque et combat cette postérité, et

II. Comment elle résiste à Jésus.

C'est dans le cœur de l'homme que se livre le combat

dont nous parlons aujourd'hui. Ce n'est point dans la haute région de l'air, ni sur le sommet d'une montagne, ni dans un vaste désert; c'est dans le cœur de chacun de nous. Oui, j'ose le dire, chers auditeurs, vous êtes le théâtre où ces deux lions, le lion de la tribu de Juda, et Satan, ce lion rugissant, combattent ensemble; et il serait à souhaiter que chacun de nous y prît garde. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Jésus aime tant nos âmes qu'il combat pour elles, comme pour ses propres héritages, afin de les retirer de la puissance de son ennemi et de les ranger sous son doux empire. Voyons comment ce roi puissant et gracieux combat dans nous, et contre nous-mêmes et contre la semence du serpent que nous portons dans notre sein.

I. Les armes dont Jésus se sert principalement dans ce combat et dont il est fait mention dans notre texte, sont, la vérité, et la patience ou la douceur. Le règne de Satan est un règne de ténèbres, de mensonge et de tromperie; c'est un règne de violence, de haine, d'aigreur et de toutes sortes de machinations tyranniques. Aux mensonges et aux faussetés de ce règne infernal, notre Sauveur oppose la vérité. Contre ses violences et ses persécutions, il emploie la patience et la douceur.

1°. Par la dispute que Jésus soutient contre les juifs dans notre texte, nous voyons qu'en effet il ne s'arme que de la vérité pour repousser leurs mensonges, leurs tromperies et leurs calomnies : *Si je vous dis la vérité, pourquoi ne me croyez-vous point?* C'est par la vérité qu'il les attaque, qu'il les combat et les confond. Pour cela il met en avant trois grandes et importantes vérités.

La première les regarde eux-mêmes. La seconde regarde sa personne sacrée. La troisième concerne les âmes qui ont été sauvées en suivant le chemin de la vie. Par la première, il leur découvre ce qu'ils sont ; par la seconde il leur apprend ce qu'il est ; et par la troisième, il leur montre la route qu'ils doivent tenir, s'ils veulent imiter les saints et avoir part au bonheur où ils sont arrivés.

La *première* vérité que Jésus propose à ses adversaires, et dont il veut les convaincre, les regarde eux-mêmes personnellement. Les juifs étaient remplis de bonne opinion d'eux-mêmes : ils tiraient vanité de ce qu'ils étaient le peuple de Dieu, la postérité d'Abraham ils disaient que le dépôt de la parole de Dieu leur avait été confié, qu'ils faisaient profession des vérités divines de la vraie religion, et qu'ainsi leur état était un état de grâce et de salut. *Nous sommes la postérité d'Abraham*, disent-ils, *nous sommes une nation libre qui ne servit jamais à personne, ainsi nous n'avons pas besoin d'être affranchis;* et un peu après, ils ajoutent : *Nous ne sommes point né de l'impureté, mais nous avons un père qui est Dieu.* Telles étaient les idées avantageuses que les juifs avaient de leur état, et les erreurs dangereuses dans lesquelles ils étaient sur eux-mêmes. Mais le Sauveur leur prouve bientôt le contraire, détruit toutes les trompeuses illusions qu'ils se faisaient, nie qu'ils soient ce qu'ils croient être, nie qu'ils soient enfans d'Abraham, qu'ils soient enfans de Dieu ; et il les assure que, loin d'être dans un bon état, ils sont les esclaves du péché, et qu'au lieu d'être les enfans de Dieu, ils étaient la semence du diable, que le père duquel ils étaient issus, c'était celui qui est menteur et

meurtrier dès le commencement. Ce sont-là des choses bien dures pour des gens qui présumaient tant d'eux-mêmes; cependant Jésus ne se contente pas d'avancer simplement ces vérités, il leur en démontre en même temps l'évidence. S'il posé en fait qu'ils ne sont pas la postérité libre et franche d'Abraham, mais qu'au contraire ils sont esclaves et qu'ils ont besoin d'être affranchis, il leur prouve que cela est ainsi, parce qu'ils sont le péché, qu'ils le laissent régner en eux et qu'ils y prennent plaisir; *car celui qui fait le péché est esclave du péché.* Jean VIII, 34. S'il nie qu'ils soient enfans de Dieu, il le prouve, parce qu'ils n'entendent point les paroles de Dieu. *Celui qui est de Dieu, entend les paroles de Dieu, vous ne les entendez point*, leur dit-il, *donc vous n'êtes point de Dieu.* Comme il leur avait dit un peu auparavant : *Si vous étiez enfans de Dieu, si Dieu était votre père, certes, vous m'aimeriez, car je suis venu de lui.* Raisons convaincantes s'il en fut jamais; car un véritable enfant d'Abraham fait les œuvres d'Abraham, il chemine devant la face de Dieu, dans la même foi que ce père des croyans, et par-là il est libre de la tyrannie du péché. Un véritable enfant de Dieu entend les paroles de Dieu, il connaît, il aime et reçoit ceux qui sont envoyés de sa part. Et c'est ce que les juifs auraient dû faire à l'égard de Jésus, l'envoyé de Dieu qu'ils appelaient leur père.

C'est ici la première vérité par laquelle Jésus attaque le règne de Satan dans une âme. L'homme vit dans une ignorance et un aveuglement prodigieux sur soi-même, il se forge nombre de belles idées et de bonnes opinions de soi-même; sur-tout dès qu'il peut se prévaloir de quelques priviléges extérieurs. S'il fait profession de la

vraie religion, s'il est instruit des vérités du salut, s'il est membre de ce peuple qui se nomme le peuple de Dieu, s'il observe les rites extérieurs de la religion dans laquelle il est né ; il s'imagine qu'il est en droit de se nommer enfant de Dieu, de s'attribuer sa grâce, de se prévaloir de son amour, et d'espérer le salut. Et cela dans le temps qu'il demeure l'esclave du péché, qu'il persévère dans l'impénitence, dans l'hypocrisie, et dans une entière conformité à ce présent siècle et aux maximes du prince de ce monde.

Tel est le triste état dans lequel l'homme se trouve, et dans lequel le diable tâche de l'entretenir ; mais c'est aussi de cet état que le Sauveur tâche de le tirer en venant lui proposer sa vérité et lui découvrir ce qu'il est. Quelque rebutante que soit cette vérité à la nature corrompue, Jésus ne laisse pas de travailler à convaincre une âme hypocrite et impénitente de la malheureuse erreur dans laquelle elle se berce. Il lui fait sentir, par son esprit, par sa parole et par les secrètes convictions de sa conscience, qu'elle n'est pas enfant de Dieu comme elle se l'imagine, ni du nombre des enfans d'Abraham, mais qu'elle est encore sous la tyrannie du péché et sous l'esclavage du démon. Cette lumière céleste conduit l'homme à la découverte de son cœur, de son incrédulité, de son inimitié contre Dieu, de sa malice, de ses impuretés, de ses passions déréglées, et de sa vie dissolue : elle lui dit secrètement que ce n'est pas là faire les œuvres de celui qu'il reclame pour son père, mais que c'est l'état d'un fils de Bélial, qui a encore le diable pour père et pour conducteur.

On ne saurait croire combien Jésus travaille à scéler ces vérités dans le cœur, combien cette sagesse éter-

nelle tâche d'instruire les âmes aveugles sur le fait de leur triste et déplorable état. Cela est d'autant plus nécessaire que pendant qu'elles demeurent dans leur sécurité, dans cette bonne opinion d'elles-mêmes, il est impossible qu'elles cherchent du remède à leurs maux, et qu'elles soient disposées à recevoir Jésus : c'est ce qui de tout temps a coûté tant de travaux et de combats à Jésus et à ses serviteurs. On remarque avec surprise, dans toute l'Ecriture Sainte, comment l'esprit de Dieu et ceux qui ont été envoyés de sa part, ont plaidé et combattu contre les hommes pour détruire les fausses idées et les damnables illusions dans lesquelles ils étaient sur le fait d'eux-mêmes ; pour les convaincre de leur hypocrisie, de leur impénitence et de l'état de colère et de damnation dans lequel ils étaient ; pour les amener par-là à une véritable repentance. Voyez entre autres Moïse, comment il disait déjà à ce peuple si favorisé de Dieu : *Ils se sont corrompus devant lui, leurs souillures ne sont pas de ses enfans, ils en portent indignement le nom, ils sont une race perverse et revêche.* Deut. XXXII, 5. Les écrits des prophètes sont remplis de pareils témoignages. Jérémie déclare que c'était par erreur que son peuple refusait de se convertir. C'est de cette erreur qu'il tâche de les tirer par tant de convictions, de reproches, et de représentations. Il semble qu'il veuille les forcer à le reconnaître quand il leur crie : *Comment dis-tu, je ne me suis point souillée, je ne suis point allée après Bahalins. Regarde les traces de tes pas dans la vallée, et considère ce que tu y as fait : Tu es comme un dromadaire léger qui ne tient point de route certaine ; comme un âne sauvage accoutumé au désert, humant le vent et qui*

sentant de loin ce qu'il aime, court après avec ardeur, sans que rien l'en puisse détourner. Leurs demarches sont pleines de déguisement : ils sont comme de l'airain et du fer, ce sont des gens qui se perdent l'un l'autre, Jérém. II, 23, 24, VI, 28. Dans les premiers chapitres de cette prophétie, vous verrez quel travail ce prophète affligé emploie pour convaincre son peuple, tant de son état de corruption, que des jugemens qui allaient tomber sur lui. C'est par là aussi que les serviteurs de Dieu ont attaqué le cœur de l'homme; à l'exemple de leur maître et selon les ordres qu'ils ont reçus, ils ont commencé par *arracher et démolir, avant que de bâtir et de planter.* Jérém. I, 10.

Chers auditeurs, faites attention à cette première et grande vérité que Jésus tâche d'inculquer aux âmes, et par laquelle il commence à combattre en elles le règne de Satan. Vous êtes, aussi bien que les juifs, enclins à vous flatter, vous vous reposez facilement sur des choses incapables de vous soutenir, vous êtes sujets à établir l'espérance de votre salut sur des fondemens sablonneux. Combien y en a-t-il qui ne font point l'attention qu'ils devraient faire à la réalité du christianisme, qui croient être chrétiens et enfans de Dieu, seulement parce qu'ils sont nés et qu'ils ont été élevés dans la religion chrétienne, et qu'ils en font quelque profession extérieure. Hélas! quelle n'est pas l'erreur du monde à cet égard? Combien Jésus n'a-t-il pas sujet de venir dire aujourd'hui à la plupart de nous : *Si vous étiez les enfans d'Abraham, vous feriez les œuvres d'Abraham;* mais vous témoignez par vos œuvres que le père duquel vous êtes issus, c'est le diable, puisque vous accomplissez les désirs et que vous suivez les volontés de cet esprit

infernal. Chers amis, soyez un peu attentifs aux convictions que Jésus tâche de produire dans vos cœurs par son esprit et par sa parole. Ecoutez un peu sa voix dans vos consciences, et pour pouvoir l'entendre, détournez vos pensées de ces tromperies et de ces fausses opinions de vous-mêmes, par lesquelles Satan tâche de vous aveugler. Demandez-vous à vous-mêmes, ou écoutez la voix de Jésus quand il vous demande, comme à Simon : *M'aimes-tu?* Aimes-tu ma parole, la laisses-tu avoir sa force dans toi? Suis-tu les divines maximes qu'elle te prescrit, en fais-tu ta plus douce étude et ta nourriture? Ou au contraire suis-tu les maximes du monde et le train de ce siècle? Comment enfant d'Abraham, qui veut avoir Dieu pour père, fais-tu les œuvres d'Abraham, et honores-tu ton Père céleste, en vivant dans la soumission à sa volonté? Telle est chers amis, la voix de Jésus dans vos cœurs, à laquelle vous devez faire attention. La première de ces vérités est, comme nous l'avons déjà dit, celle par laquelle il fait connaître à l'homme sa misère, et lui découvre son état de perdition. Tant que cette première vérité ne trouvera point de place en vous, toutes les autres resteront sans fruit : aussi long-temps que vous n'aurez point senti votre corruption vous ignorerez combien vous avez besoin d'un Sauveur, vous ne serez point touchés d'un sincère désir d'aller à lui, et à l'exemple des juifs, vous ne pourrez point comprendre la *seconde vérité* importante qui concerne sa personne divine, et l'œuvre de la rédemption qu'il a accomplie pour les hommes. Secondement, après que Jésus eut dissipé les illusions que les juifs se faisaient, il leur montra le véritable fondement du salut et du vrai bonheur qui est la foi en son nom, ou la con-

naissance de sa personne, et l'attachement à sa parole. *En vérité je vous dis, que si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort.* Le véritable moyen qu'il leur propose pour avoir la vie, c'est *de garder sa parole.* Ils cherchaient inutilement la vie et le salut dans leurs priviléges extérieurs, et dans leur relation naturelle avec Abraham. Le Sauveur sape ce fondement ruineux et leur en propose un qui est inébranlable ; *c'est de garder sa parole.* Il leur proteste que celui qui la gardera ne verra jamais la mort, mais qu'il aura la vie, et même une vie éternelle. Il leur avait déjà dit dans les versets précédens, qu'il n'était point venu de soi-même, mais que Dieu l'avait envoyé, et que s'ils ne croyaient pas en lui ils mourraient dans leurs péchés. Enfin il tâche de les convaincre de cette vérité fondamentale et nécessaire, que l'Ecriture sainte enseigne en tant d'endroits, savoir que, s'ils ne croyaient pas au fils de Dieu, ils ne verraient point la vie, et s'ils continuaient à le rejeter, la colère de Dieu demeurerait sur eux, Jean, III, 36. Car enfin *il n'y a point de salut en aucun autre, ni d'autre nom sous le ciel qui soit donné aux hommes, par lequel ils puissent être sauvés, que le nom de Jésus le fils éternel de Dieu.* Act. IV, 12. En effet, c'est là une vérité si nécessaire au salut, que sans elle l'homme demeure dans sa misère et dans la mort. La première vérité, par laquelle l'homme apprend à se connaître, ne pourrait le conduire qu'au désespoir, si Jésus n'y ajoutait cette seconde pour le relever, et pour lui fournir un puissant moyen de consolation; c'est-à-dire, s'il ne lui faisait sentir qu'il peut trouver en lui une rédemption suffisante et une délivrance entière. Cependant il faut avouer aussi que

cette seconde vérité n'est bien reçue que de ceux qui sont convaincus de la première ; car tant qu'une âme ne se connaît point, et qu'elle ne voit point son état de perdition, elle ne fait aucun cas de Jésus. C'est pourquoi ce sage et charitable sauveur, après avoir découvert aux âmes leurs maux, se présente à elles comme ce remède dans la connaissance duquel elles trouveront la délivrance et le salut. C'est aussi en cela que consiste toute la religion chrétienne. Se connaître soi-même et connaître Jésus : se voir tel qu'on est, pauvre, misérable, nu et absolument destitué de tout moyen de subsister devant Dieu ; et en même temps connaître, embrasser et recevoir Jésus comme le seul et vrai sauveur, qui nous délivre de la damnation et de la mort éternelle.

Il semble que l'établissement de cette seconde vérité ne devrait pas trouver aujourd'hui tant de difficulté et de résistance que du temps des Juifs où Jésus-Christ conversait encore visiblement sur la terre. Les Juifs ne connaissaient pas encore Jésus-Christ ils ne le regardaient que comme un simple homme, ils ne voyaient en lui qu'une apparence méprisable, et des traits qui ne répondaient guères aux hautes idées qu'ils s'étaient formées de leur Messie. Mais, dira-t-on, ce n'est plus cela aujourd'hui : nous le connaissons et le recevons pour notre rédempteur, nous croyons que ce Jésus est le fils de Dieu, qu'il est assis à la droite de la majesté du père, c'est en lui et par lui seul que nous espérons le salut. De là on pourrait conclure que cette vérité doit trouver moins d'opposition chez les hommes d'à présent que chez les anciens Juifs.

Nous n'entrerons pas ici dans un long examen de la

résistance que la nature fait chez ceux mêmes qui font une profession extérieure de la religion chrétienne ; il en sera dit quelque chose dans la seconde partie. Nous voulons seulement remarquer ce que le sauveur dit touchant la manière dont on doit le connoitre et le recevoir pour avoir le salut. *Celui*, dit-il, *qui garde ma parole*, *ne goûtera jamais la mort*. Connoitre Jésus d'une connoissance litterale, se déclarer pour lui, par une profession extérieure de sa doctrine, avoir ouï parler de lui en savoir parler; tout cela n'est pas encore *garder sa parole*. Il y a une grande distance entre la connoissance divine et salutaire de Jésus, par laquelle on garde sa parole, connoissance qui n'est donnée que par le Saint-esprit ; et la connoissance historique et humaine qu'on en acquiert par l'éducation, par la raison, et par les autres facultés naturelles. Connaître Jésus de la premiere manière, et garder sa parole, cela ne se trouve que dans les âmes qui ont goûté la première vérité, c'est-à-dire, chez qui le Saint-Esprit a dissipé les ténébres et les tromperies du cœur. C'est dans ces âmes là que la parole évangélique de la réconciliation, qui est proprement la parole de Jésus, trouve place; c'est à ces âmes là qu'elle est appliquée par le Saint-Esprit, ce sont elles qui éprouvent que c'est par cette parole qu'elles sont appellées et transportées de la mort à la vie, de sorte que si elles la gardent, elles vivront éternellement. Mais remarquez chèrs amis, que cette parole de Jésus ne s'établit pas dans le cœur sans beaucoup de difficulté de la part des ennemis du salut, et sans qu'une âme soit obligée de leur résister, quelques fois jusques au sang. Vous le savez, vous qui sentez les oppositions de l'incrédulité, qui voyez votre indignité, et la corruption de votre nature, qui êtes

agités par les persécutions de Satan; vous éprouvez combien il est difficile de garder cette parole de paix et de réconsiliation, combien le combat de la foi doit être soutenu pour pouvoir rester dans une douce confiance en la grâce et en l'amour de Jésus, au milieu des tempêtes et des agitations.

Cependant comme la réception de cette seconde vérité est absolument nécessaire, et que le cœur de l'homme se soustrait en bien des manières à cette parole de Jésus, ce charitable sauveur ne néglige rien pour l'établir dans les âmes. Remarquez ceci, vous, chez qui cette parole de la réconciliation n'a pas encore trouvé place, et qui n'en avez point encore éprouvé la force. Quand, malgré tous vos exercices extérieurs de religion, vos cœurs demeurent dans le trouble, sans paix et sans assûrance devant Dieu. Lorsque, malgré vos prières, vos lectures et vos communions, et les autres pratiques où vous cherchez votre soûtien, vous demeurez pourtant dans l'appréhension du jugement de Dieu, c'est alors que Jésus travaille dans vous pour vous amener à lui, pour vous porter à ouvrir vos cœurs à sa parole de réconciliation, afin qu'elle y trouve place. Il veut vous faire chercher en lui seul, ce que vous cherchez dans des choses où vous ne le trouverez point. Tournez-vous donc vers lui et ouvrez lui vos cœurs, afin qu'il y plante cette parole puissante de réconciliation. Remarquez encore que quand, à la vue de quelque signe de l'indignation et des jugemens de Dieu, vous sentez vos cœurs agités de crainte, et qu'à l'exemple d'Adam et de Jonas, vous tâchez de fuir la présence de ce Dieu justement irrité; c'est alors encore que Jésus vous invite à chercher un azile auprès de lui. Il est le refuge des âmes troublées. Quand vous

vous sentez ainsi agités, son intention est, que vous imploriez sa protection, que vous appreniez à sentir le besoin que vous avez de son secours, et que dans ce sentiment vous lui laissiez planter en vous par le Saint-Esprit sa parole de réconciliation et de paix. Répondez donc à ses desseins de miséricorde sur vous. Quand vous tomberez dans la crainte et dans le doute, n'hésitez point d'aller à Jésus, mais allez y avec un cœur sincère, et priez-le de sceller dans vous par son esprit cette consolante parole de réconciliation par son sang. C'est là le seul parti qu'ont à prendre les âmes troublées, pour éviter les deux écueils les plus dangereux, qui sont, l'endurcissement et le désespoir.

La *troisième vérité* que Jésus propose aux juifs, et à toutes les âmes dans lesquelles et pour lesquelles il combat ; c'est l'exemple des saints qui ont marché dans la piété, de l'aveu même des impies. Ici le Sauveur cite l'exemple d'Abraham, cet excellent patriarche, si réclamé par les juifs et duquel ils se glorifiaient d'être les descendans. C'est cet exemple qu'ils ne pouvaient pas rejeter, qu'il emploie pour les convaincre de leur mauvais état. Il leur fait voir que ce prédicateur de la justice n'a point fait ce qu'ils font, et qu'ils ont une conduite tout opposée à la sienne. *Si vous étiez enfans d'Abraham*, leur dit-il, *vous feriez les œuvres d'Abraham, mais maintenant vous cherchez à me faire mourir, Abraham n'a pas fait cela.* Non-seulement il leur met devant les yeux les œuvres d'Abraham, mais encore la foi qu'il avait eue en lui, quand il ajoute : *Abraham, votre père, a désiré avec ardeur de voir mon jour, il l'a vu, et il en a été ravi de joie.* Il leur fait ainsi connaître que, ni par la ressemblance des œuvres, ni

par la conformité de la foi, ils n'étaient les vrais enfans d'Abraham, puisqu'Abraham l'avait désiré, l'avait connu, avait cru en lui, et qu'eux au contraire le rejetaient et le persécutaient. Abraham, animé d'un esprit de charité, souffrait le mal et les injures plutôt que d'en faire; au lieu qu'eux étaient des menteurs, des calomniateurs, des meurtriers, qui n'avaient que des désirs sanguinaires et des desseins cruels contre lui et contre ceux qui le suivaient.

Par cette troisième vérité Jésus comfirme les deux précédentes. Il fait sentir que tous les enfans de Dieu ne sont arrivés à la gloire que par la connaissance d'eux-mêmes et du rédempteur : que leurs désirs les plus ardens étaient d'avoir part à sa rédemption à cause du sentiment qu'ils avaient de leur misère : qu'ils ont tous désiré d'être délivrés de la colère à venir par le sang du médiateur; et qu'enfin, ayant tous senti le besoin qu'ils avaient d'un libérateur, et l'ayant cherché et embrassé par la foi, ils s'en sont réjouis, et ont été mis par sa délivrance en état de glorifier leur Dieu par l'innocence et l'intégrité de leur vie. C'est quelque chose de bien puissant que l'exemple, sur-tout celui des personnes qu'on estime et auxquelles on se fait gloire de ressembler. Lorsqu'à la vue des exemples de piété que nous trouvons dans la parole de Dieu et ailleurs, l'esprit de Dieu nous dit secrètement : « Tu n'es pas ainsi, tu n'as pas les dispositions et les qualités qui distinguaient les enfans de Dieu, tu ne fais pas leurs œuvres; ainsi tu ne parviendras pas au but heureux où ils sont arrivés. » Ces convictions secrètes frappent puissamment le cœur et ébranlent considérablement les soutiens du règne des ténèbres, qui sont la sécurité et l'hypocrisie. Par-là,

l'homme devenu inquiet, commence à craindre qu'enfin il ne soit trompé à son dommage éternel ; mais par malheur ces convictions ne durent pas long-temps chez la plupart.

Faites-y quelque attention, chers amis, vous verrez que la privation où vous êtes des qualités que possédaient les enfans de Dieu, dont vous lisez les exemples, trouble vos conscience, inquiète votre esprit, et vous fait craindre un sort malheureux pour toute l'éternité. Mais si vous voulez que ces mouvemens aient l'effet pour lequel l'esprit de Jésus les excite, n'écoutez point la voix trompeuse du diable et de votre chair, qui vous disent, que vous ne sauriez parvenir à l'état où d'autres ont été, qu'il n'est ni possible ni nécessaire de leur ressembler, et que vous serez sauvés, quand même vous n'aurez pas atteint au même degré de foi et reçu la même mesure de grâce qu'eux. Soyez assurés que les vues charitables de votre Dieu, en vous proposant ces exemples, ont été de vous inviter à les imiter, et de vous montrer dans la réalité et dans la pratique, que toutes les dispositions qu'il demande de vous pour être de ses enfans, ne sont ni inutiles ni impossibles à acquérir, puisqu'elles ont existé chez les hommes aussi faibles et aussi pécheurs que vous. *Ainsi, tenez-vous sur les chemins, regardez et vous enquerez touchant les sentiers des siècles passés, voyez quel est le bon chemin, marchez-y, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Prenez garde, qu'en entendant cette voix de l'esprit de Dieu, votre cœur rebelle ne réponde avec les juifs endurcis ; *Nous n'y marcherons point.* Jérém. VI, 16. Quand vous sentez de pareilles convictions, et que vous vous voyez si éloignés des heureuses disposi-

tions dans lesquelles ont été les enfans de Dieu, confessez à Jésus votre difformité et votre indigence, et priez-le de vous faire part des mêmes grâces dont il les a enrichis ; ce sera ainsi que les vérités par lesquelles Jésus combat le règne de Satan auront leur force dans vous, et qu'il sera glorifié par votre délivrance.

2°. Passons à la considération de la seconde arme que Jésus emploie contre le règne des ténèbres. C'est *la douceur et la patience*. A toutes les calomnies les plus atroces et aux violences ouvertes des juifs, il n'oppose que la douceur. Lorsqu'ils lui disent qu'il a le diable, et qu'il est un samaritain, il ne répond pas d'abord à cette injure, il semble même y être sourd. A la seconde fois qu'ils lui répètent, *ne disons-nous pas bien que tu es un Samaritain, et que tu as le diable?* il se contente de leur dire : *je n'ai point le diable, mais j'honore mon père, et vous me déshonorez*. Non-seulement il ne leur rend point injures pour injures, mais encore il leur rend le bien pour le mal. Malgré leur violence et leurs traitemens cruels, il ne cesse pas d'employer la force de sa vérité pour les conduire au salut. Leur obstination ne l'empêche pas d'user de tous les moyens capables de les ramener de leur égarement. Cependant, malgré toute la douceur avec laquelle il traite ses ennemis, il ne néglige pas de leur dire la vérité et même des vérités qui leur étaient insupportables. Nonobstant toute la tendresse qu'il avait pour eux, il leur dit nettement, que le père, dont ils étaient issus, c'était *le diable*, qu'ils n'étaient point de Dieu, qu'ils n'étaient point les vrais enfans et la postérité légitime d'Abraham, mais qu'ils étaient les esclaves du péché. Tout cela devait leur paraître dur, et ils ne pouvaient regarder ces reproches que comme

des outrages et des calomnies. Mais tel est le caractère de la sagesse céleste ; elle est douce et patiente, sans permettre que la vérité perde ses droits : elle aime les hommes tendrement, sans négliger de leur dire les choses nécessaires à leur salut, quelques révoltantes qu'elles soient à leur amour propre et à leur délicatesse charnelle. C'étaient avec larmes que Jérémie disait que son peuple était une compagnie d'infidèles, qu'ils étaient tous devenus des adultères, et qu'il leur dénonçait les plus terribles jugemens de Dieu. Jérém. IX, 1, 4. Ce ne fut qu'en pleurant que Jésus-Christ prédit à la ville ingrate de Jérusalem sa future désolation, et qu'il la menaça des dernières fioles de la colère de Dieu, Luc XIX, 41. Ainsi, quoique les vérités que Jésus fait entendre à une âme lui paraissent dures, et que les reproches qu'il adresse à sa conscience soient poignans, il ne laisse pas d'avoir infiniment d'amour pour elle, et c'est cet amour qui lui fait supporter les longues résistances des hommes.

S'il n'usait pas d'une douceur et d'une patience infinie envers eux, il n'y en aurait aucun de sauvé. S'il les abandonnait d'abord et qu'il les laissât courir où ils veulent aller à la première, seconde et troisième réjection qu'ils font des grâces qu'il leur présente ; hélas ! combien peu d'âmes seraient participantes des fruits de sa rédemption. Mais non, ce doux, ce patient Jésus supporte les hommes, il les attend, il essuie les accès les plus violens de leur méchanceté, il souffre l'indignité avec laquelle ils foulent aux pieds ses grâces ; et pendant le cours de cette extrême longanimité il ne cesse point de les chercher, de les presser et de travailler à les gagner. C'est ainsi, ô aimable Jésus ! que tu aimes les

hommes ; mais la plupart refusent de te reconnaître et y sont insensibles ! Hélas ! où en serions-nous, si dans le temps de notre ignorance et de notre rebellion tu nous avais abandonnés, si tu n'avais eu pitié de nous, si ton charitable support n'avait été infatigable, et ta patience plus forte que notre obstination ! Que tu en sois donc loué et adoré éternellement, et que nos cœurs, si long-temps rebelles, deviennent des monumens de ta grâce victorieuse pour publier éternellement ta gloire !

Chers amis, il n'y a personne d'entre vous qui n'ait part à cette patience admirable de Jésus ; mais comment en profitez-vous ? Quel traitement ce Sauveur a-t-il reçu de vous jusqu'à maintenant — quelle rejection avez-vous faite de ses grâces — quelle résistance aux tendres invitations par lesquelles il vous a appelés à la repentance ? Combien peu avez-vous pensé à le suivre ? Combien avez-vous été lents à le servir, à le glorifier, et à vous donner à lui, pendant que vous aviez tant d'attention, d'ardeur et d'attachement pour les biens périssables de ce monde, pour les objets de vos passions criminelles ? Tel a été pendant long-temps votre état, et peut-être est-ce encore aujourd'hui celui de la plupart d'entre vous. Cependant ce patient Jésus attend encore le moment où vous voudrez recevoir sa grâce ; il vous épargne et vous supporte. Quand la justice vengeresse dit à ces messagers : *Coupe-le ; pourquoi faut-il qu'il occupe inutilement la terre ?* Ce charitable vigneron intercède pour vous, et dit : *Seigneur laisse-le encore cette année, jusqu'à ce que j'aie bêché autour, et que j'y aie mis du fumier.* Luc, XII, 6, 9. Oui, pécheur ingrat et rebelle, il y a long-temps que tu serais dans les enfers, si ce doux Jésus, que tu méprises et que tu ou-

trages depuis si long-temps, n'intercédait pour toi ; cependant tu t'en soucies peu, tu persévères dans ton impénitence et dans ta rebellion. Mais rentre un peu en toi-même, profite de l'amour incomparable que Jésus te porte, et du temps heureux de ta visitation gracieuse, pour lui donner la satisfaction de voir accomplis sur toi des desseins qui ne tendent qu'à te rendre éternellement heureux. Si tu attends pour cela un temps où il n'y aura plus de tems, et que la porte de la grâce soit entièrement fermée, de combien de regrets éternels ton cœur ne sera-t-il pas déchiré pour avoir été insensible à cet amour et à cette douceur de Jésus? Quels trésors de colère ne t'amasses-tu pas par la dureté de ton cœur, en méprisant la patience persévérante d'un Dieu qui t'invite à la repentance !

II. Cette constante recherche que Jésus fait des âmes, et cette patience infatigable à les supporter et à les attirer à lui, devrait vaincre leur résistance, les arracher du règne des ténèbres, et les ramener au règne de la lumière. C'est pourtant ce qui n'arrive pas. Chez la plupart des âmes dans lesquelles Jésus combat pour en faire la conquête, il est obligé de quitter la place à Satan, à cause des résistances malicieuses de l'homme, et de l'opiniâtreté avec laquelle il favorise le parti du diable. On soutient le parti du démon quand pour s'excuser et se fortifier dans son impénitence, on se sert des armes infernalles avec lesquelles Satan combat le règne de Jésus, qui sont *l'incrédulité*, le *mensonge* et la *violence*, comme nous le voyons dans l'exemple des juifs incrédules de notre texte.

1°. Jésus-Christ les sollicite et les presse inutilement

par ses vérités convaincantes, ils y résistent et les rejettent par *l'incrédulité* et par le blasphême. *Je dis la vérité et vous ne me croyez point*, leur dit-il. C'est *l'incrédulité* qui les empêche de recevoir les salutaires vérités que le Sauveur leur proposait : c'est cette incrédulité qui les aveugle et qui leur fait rejeter ce qu'il leur disait de leur état, qu'ils n'étaient point la postérité d'Abraham, qu'ils n'étaient pas les enfans de Dieu, mais la semence malheureuse de Satan. Loin d'admettre ces vérités, ils s'aigrissent et vomissent des injures contre Jésus-Christ : *Tu es*, lui disent-ils, *un samaritain et tu as le diable*. Ce ne peut être que le démon qui te pousse à nous dire de pareilles choses, et à inventer de telles impostures, pour nous jeter dans la défiance et nous faire douter de notre salut, malgré la vérité et la sainteté de la religion que nous professons. C'est ainsi qu'ils regardent ce que Jésus-Christ leur disait de leur état, non-seulement comme des mensonges et des impostures, mais encore comme des propositions diaboliques capables de jeter les âmes dans le désespoir, et de renverser toute la religion.

Telle est, et telle a été de tout temps, la conduite de l'homme corrompu et aveuglé par Satan. Si vous lisez les écrits des anciens prophètes, vous verrez comment l'esprit de Dieu est, pour ainsi dire, en travail pour convaincre les hommes de leur misère, et comment eux, de leur côté, rejettent et blasphêment tout ce qui peut servir à leur donner la connaissance de leur triste état. Quand Dieu leur dit : *Regarde comment as-tu été changée pour moi en un sarment d'une vigne sauvage ; quand tu te laverais avec du nitre, et que tu emploierais beaucoup de savon, ton iniquité demu-*

rerait encore marquée devant moi ; l'incrédule répond ; *Je ne me suis point souillé, je ne suis point allé après Bahal ; je suis innocent : Quoiqu'il en soit, sa colère s'est détournée de moi,* Jérém. II, 21, 35. Si Dieu voulait faire voir à son peuple comment il méprisait le nom de sa sainteté, comment les sacrificateurs profanaient le pain de leur Dieu ; ils répondaient : *Nous ne t'avons point méprisé, nous n'avons point souillé ton autel.* Malach. I, 6, 7. S'il voulait les convaincre qu'ils pillaient Dieu ; ils répondaient, *en quoi t'avons-nous pillé.* Malach. III, 7, 8. Enfin quand Dieu les appelait à la repentance, ils avaient l'audace de dire : *Mais en quoi nous retournerons-nous ?* Tel est encore aujourd'hui le langage du cœur corrompu chez tous les hommes impénitens. Quand on les presse un peu sur la nécessité de se convertir, on les entend dire. « Que prétend-on de moi ? Je ne fais pas ce qu'on veut que je fasse, je ne suis pas un si grand scélérat, ni si dénué de crainte de Dieu et de piété qu'on se l'imagine, ainsi je ne puis pas croire que je sois dans un si mauvais état qu'on veut me le persuader. » Si on veut le presser davantage, ses refus se tournent en blasphêmes : il regarde ce qu'on lui dit comme des productions de l'esprit de mensonge ; il croit que cela tend à renverser sa religion et la profession qu'il en fait, qu'en le faisant douter qu'il soit dans un bon état on veut le conduire à la défiance et au désespoir : enfin il va jusqu'à croire qu'il faut regarder ceux qui lui adressent ces reproches comme des personnes dangereuses. Qui pourrait rapporter toutes les mauvaises pensées, et les blasphêmes qui s'élèvent dans le cœur et qui se produisent au dehors contre la vérité de Jésus, et sur-tout contre cette première vérité par laquelle il

tâche de convaincre l'homme de péché, de misère et de damnation, quelque bonne que soit d'ailleurs la religion dont il fait profession extérieurement.

Mais quoique ce soit là le caractère de tout homme non-converti et qui est encore dans son état de ténèbres et de sécurité; on a de la peine à croire que le cœur soit si mauvais, et qu'on porte une nature si corrompue et si ennemie de Dieu. Les hommes ne sauraient se persuader qu'ils soient si incrédules, si rebelles à Dieu, et si opposés à ses volontés que l'ont été ceux dont les méchancetés sont décrites dans sa parole. Il leur semble que s'ils avaient été à la place de ceux qui persécutaient les prophêtes et qui rejetaient le sauveur, ils n'auraient pas fait comme eux, dans le temps qu'ils font encore pis. Comme les pharisiens, ils disent qu'ils n'auraient pas été les compagnons de leurs pères pour répandre le sang des prophêtes, s'ils avaient été de leur temps; cependant ils méprisent le plus grand de tous les prophêtes; ils rejettent les invitations de sa grâce, les convictions de son esprit, et la voix de ses serviteurs. Mais vous, chers auditeurs, quelles sont vos dispositions? Ne vous semble-t-il pas que vous avez tous les mêmes cœurs? Si vous voulez un peu vous examiner, vous remarquerez peut-être en vous les mêmes oppositions aux vérités de Jésus, que vous voyez dans les Juifs. Quoiqu'il en soit, reconnaissez la vérité des témoignages que la parole de Dieu porte contre votre cœur corrompu : qu'il est *désesperément malin par dessus toutes choses :* qu'il n'est que *mal en tout temps et* que *toutes ses pensées et ses imaginations ne sont que péché*, Gen. VI. 5. Chap. VIII. 21. Croyez-vous cela? Etes-vous bien persuadés que votre chair, votre nature, est remplie d'inimitié contre Dieu,

qu'elle est dans une guerre et dans une rébellion continuelle à ses volontés : que par vous-mêmes vous êtes sans connoissance de Dieu, sans crainte et sans amour pour lui, sans respect pour sa grandeur et pour sa majesté? Non, vous n'êtes pas tels à votre propre jugement. Votre cœur n'est pas si dépravé; ce sont les cœurs des méchans que l'écriture décrit dans ces passages. Quant à vous, par la grâce de Dieu votre cœur est saint et pur, il aime Dieu, il le craint, il le connaît, il le sert et l'adore. Voilà l'opinion que vous avez de vous-mêmes. O âmes aveugles et insensibles! quelle résistance ne faites-vous pas à cette importante vérité que Jésus vous présente, et par sa parole, et par son esprit, et par ses serviteurs! Comme vous la combattez, et comme vous vous opiniâtrez à vous tromper vous-mêmes : mais sachez qu'il n'y a point de personnes changées et converties, il n'y en a point qui soient enfans de Dieu, et il n'y en a jamais eu, qui n'ait senti dans son cœur la vérité des témoignages de l'esprit de Jésus, qui n'ait été convaincue par son expérience, que tout ce que Dieu dit de la misère, de la perdition et de l'état malheureux de l'homme, est véritable, qui ne l'ait confessé devant Dieu, qui n'en ait gémi dans la poussière, et qui n'en ait cherché la délivrance devant le trône de la grâce, dans les mérites de Jésus et dans le sang de sa réconciliation.

2°. Remarquez encore comment la semence de Satan, je veux dire l'incrédulité qui était dans les Juifs, et qui se trouve semée dans le cœur de tout homme naturel, rejette la seconde vérité que Jésus propose touchant sa personne, et touchant la vie qu'ils doivent chercher en lui. Quand le sauveur dit : *En vérité je vous dis, que si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort;*

ils regardent cette vérité comme un blasphême, comme la production d'un orgueil insuportable, et ils lui répondent : *maintenant nous connaissons que tu as le diable ; Abraham est mort, les prophêtes aussi, et tu dis, si quelqu'un garde ma parole, il ne verra jamais la mort ; que te fais-tu toi-même ?* Ces docteurs aveugles trouvaient étrange que Jésus-Christ prétendit qu'ils cherchassent la vie et le salut en lui et dans sa parole, lui qui était si méprisable à leurs yeux, qui leur paraissait si peu capable de leur procurer la gloire et la félicité qu'ils attendaient de leur Messie, et même de leur faire le moindre avantage dans cette vie ; ainssi jugez combien ils étaient éloignés de recevoir les promesses qu'il leur faisait de leur donner la vie éternelle, s'ils voulaient croire en lui et garder sa parole. Mais telle est notre nature aveugle, elle n'a d'égard qu'à ce qui brille à ses yeux. Jésus, son royaume, ses maximes, lui paraissent quelque chose de trop bas et de trop rebutant, pour qu'elle croie y pouvoir trouver la vie, et sur-tout une vie heureuse et éternelle : elle est incapable de croire que c'est en gardant la parole de Jésus qu'elle trouvera le véritable bonheur et la délivrance de tous les maux. Elle a bien plus de penchant à chercher sa vie, sa joie et sa satisfaction dans soi-même, et dans les autres créatures : en un mot, il a toujours été vrai, et il le sera toujours, que Jésus n'a ni beauté, ni apparence aux yeux de la nature corrompue, ni rien qui fasse que les mondains le désirent ; de là vient qu'ils détournent leur face de lui, et ne l'estiment point. Esa. LIII. 2, 3.

Mais ôsera-t-on dire cela de ceux qui se nomment Chrétiens ? Est-il vrai, qu'ils rejettent Jésus, et qu'ils combattent cette vérité fondamentale qu'il présente ici

aux Juifs ? Il semble que des gens qui font publiquement profession de le reconnaître pour leur Messie et leur sauveur ne doivent pas être accusés de rejeter Jésus et sa parole comme faisaient les Juifs qui ne le connaissaient point, et qui ignoraient le mystère de l'abaissement du fils de Dieu. Cependant ce n'est pas la profession extérieure, ni les cérémonies, ni les belles paroles, ni les connaissances littérales qui font le caractère du chrétien. Ce n'est point par l'extérieur qu'on connaît Jésus, qu'on l'aime et qu'on l'estime ; c'est par l'expérience qu'on fait de sa rédemption.

Examine-toi donc ici, cher auditeur, et considère attentivement ton état. Si ton cœur n'a jamais été humilié et brisé, si tu n'as jamais reconnu et senti combien tu es une pauvre créature perdue et damnée, et que dans ce sentiment tu n'aies pas cherché et embrassé Jésus pour pouvoir, par sa grâce et par la vertu de sa rédemption, être réconcilié avec Dieu et goûter la douceur de son amour ; si, dis-je, tu n'as pas éprouvé cela, c'est une marque certaine que tu ne connais point Jésus ; par conséquent tu es encore un juif qui le rejette, qui le méprise et qui ne tient point de compte de lui. Pour t'en convaincre d'autant mieux, consulte ton cœur sur ces deux articles.

Premièrement. Comment gardes-tu la parole de Jésus? Cette parole est non-seulement la doctrine de réconciliation et de paix, mais encore c'est un corps de lois, de maximes et d'exemples, qui montrent les caractères distinctifs de ceux qui ont reçu l'Evangile de la réconciliation et en qui la parole de vie habite. Si tu éprouves ton cœur sur cette pierre de touche, tu remarqueras peut-être que les lois de Jésus, ses préceptes et son

exemple ne te plaisent point et que tu ne les suis point. Ses maximes d'humilité et de patience te sont insupportables. Tu ne veux point suivre Jésus dans le renoncement du monde, aux vanités, aux richesses, aux honneurs et aux faux attraits des créatures. Tu ne veux point le suivre dans son amour pour ceux qui lui faisaient du mal, dans sa douceur d'agneau, au milieu des injures les plus atroces ; ainsi sa parole, ses maximes, son exemple, son esprit et son image ne se remarquent pas encore chez toi. Au contraire, tu aimes, et tu suis les maximes du monde et de la chair. Tu cours après la vanité. Tu attaches ton cœur, ton amour, et tes désirs aux faux biens de la terre. Sensible à la moindre injure qu'on te fait, tu n'es rempli que de colère, de désirs, de vengeance, d'orgueil, de fierté et d'autres passions violentes ; enfin ce n'est point la parole de Jésus, c'est celle du diable et de la chair que tu gardes et que tu aimes.

Secondement. Considère quelle estime tu fais de la justice de Jésus. Si tu es disposé de tout ton cœur à rejeter toute propre justice, sagesse et sainteté, pour rechercher uniquement la justice, la sagesse et la sainteté qui est en Jésus. Ceci ne te paraîtra peut-être pas difficile : Tu t'imagineras même que tu en es déjà venu là ; mais prends garde qu'il ne se trouve dans ton cœur quelque secrète confiance en tes propres mérites, aux belles qualités que tu pourrais avoir et aux bonnes œuvres que tu crois avoir faites : c'est peut-être là le fondement sur lequel tu bâtis ton salut. Ne t'y trompe pas, la nature est plus attachée à sa propre justice qu'on ne peut le dire. Il lui en coute de se reposer uniquement sur Jésus et sur les mérites de son sacrifice sanglant, de ne chercher son salut qu'en lui, et de s'abandonner à

lui avec un cœur entier et sincère. Pour cette confiance vague en la bonté de Dieu, qu'on se forme à la légère, il n'est pas difficile de la concevoir, elle se trouve chez les plus impies ; mais se dépouiller de toute bonne opinion de soi-même et de toute sa propre justice pharisiaque, mépriser avec Saint-Paul tout ce qu'on a de meilleur comme de l'ordure, et regarder toutes ces bonnes qualités, ses dévotions arbitraires et tout culte extérieur, non-seulement comme une chose insuffisante et incapable de nous soutenir, mais encore comme un dommage, comme une chose qui peut favoriser l'indifférence et l'éloignement qu'on a pour le Sauveur et pour la grâce gratuite qui découle de sa rédemption ; reconnaître cela, et se tourner ensuite de tout son cœur vers Jésus, pour chercher en lui sa justice, sa vie, son salut et sa gloire ; c'est ce qui est de beaucoup au-dessus des forces de la nature : il faut une lumière et une grâce céleste pour y parvenir. Tant que cette grâce ne surmontera point la nature, l'homme rejettera toujours Jésus et sa parole comme quelque chose de méprisable, pour s'attacher à soi-même, à sa sagesse, à sa justice, au monde et à ses maximes corrompues, pour y chercher sa vie et sa félicité.

3°. Enfin, l'homme corrompu méprise et rejette les exemples des Saints que l'esprit de Dieu lui présente dans les Saintes Ecritures. Quand Jésus-Christ propose aux juifs l'exemple d'Abraham, ils n'y répondent qu'en éludant ce qu'il y avait de convaincant contre eux. Ils se contentent de dire qu'ils étaient la postérité d'Abraham, mais ils se soucient peu d'entrer dans l'examen de la foi et de la vie de ce saint patriarche. Il leur paraît absurde de dire qu'Abraham ait vu Jésus-Christ, et

qu'il se soit réjoui de son jour. *Tu n'as pas encore cinquante ans et tu as vu Abraham.* Ces tristes dispositions se trouvent aussi dans toutes les âmes qui refusent d'admettre les grandes vérités préliminaires dont nous avons parlé ; je veux dire, qui ne veulent pas se laisser convaincre de leur misère pour venir à Jésus par la repentance. Quand on leur allègue les exemples des enfans de Dieu, et qu'on leur fait voir qu'ils ont tous été dans ces dispositions, quand on leur dit : Vous n'avez pas ce sentiment douloureux de vos péchés et de votre misère que David avait. Vous ne vous êtes jamais réjouis de voir le jour de Christ, vous ne l'avez même jamais désiré comme Abraham : vous n'attendez pas avec un saint empressement le salut de votre Dieu comme Jacob : vous n'avez pas pour Jésus et pour son peuple l'attachement sincère qu'avait Moïse, en sorte que vous fassiez plus de cas de l'opprobre de Christ que de la gloire et des délices de l'Egypte ; malgré tout cela, dis-je, ces âmes lâches ne se laissent pas convaincre de leur vide. Elles éludent toute la force de ces exemples par une infinité d'excuses ; elles prétextent qu'elles ne sont pas obligées d'être si saintes, qu'elles peuvent avoir part à la grâce et être enfans de Dieu sans imiter la piété d'Abraham et sans marcher sur les traces des autres enfans de Dieu.

Quand l'homme, séduit par Satan, a une fois trouvé le moyen de se roidir contre la force de la vérité et des instantes poursuites de Jésus, pour peu qu'il se sente pressé davantage ; ses contradictions et ses oppositions dégénèrent en une révolte et une *violence ouverte*. Les juifs, dont il est parlé dans notre texte, se sentant de plus en plus pressés par des vérités qui leur étaient insuportables, ne se bornent pas à de simples résistances,

accompagnées de calomnies et de blasphêmes ; ils en viennent aux injures, et enfin à la violence et à la cruauté. Ils prennent des pierres, ils veulent lapider Jésus-Christ qui, pour échapper à leur rage, est obligé de se retirer et de les abandonner à leur aveuglement et à leur malicieuse opiniâtreté.

A ces traits on reconnaît le naturel de l'homme animal. Quand on lui fait sentir la force de la vérité qu'il hait, il se mutine, il s'aigrit, il s'emporte contre ces vérités qui le troublent et qui l'inquiètent, il veut s'y soustraire à quel prix que ce soit. Alors il s'élève une guerre ouverte contre la parole et la lumière de Jésus ; je dis ouverte, non pas qu'elle soit toujours visible et extérieure ; mais parce que c'est une résolution formée et un parti désespéré que l'homme prend : il ne daigne plus se servir de raisons et de prétextes pour se soustraire à la vérité, mais il veut absolument la détruire et la bannir de chez soi. Après bien des moyens obliques qu'il a employés inutilement pour se délivrer de ces poursuites, il dit enfin dans son cœur, comme cette femme prostituée, dont parle Osée, chap. II, 5. *Je suivrai ceux que j'aime*. J'aime le monde et ses vanités, je les suivrai ; quant à cette parole qu'on m'annonce au nom de l'Eternel, je ne l'écouterai point, mais j'agirai selon les désirs et les inclinations de mon cœur. Par cette résolution désespérée l'homme étouffe tant qu'il peut tous les mouvemens de la conscience, il lance les pierres de blasphêmes contre le miroir de la vérité pour n'y pas voir sa laideur ; de sorte que Jésus est obligé de l'abandonner à son aveuglement et à sa rébellion. Souvent cette rébellion du cœur se manifeste d'une manière plus éclatante. Quand les témoins de Jésus veulent

presser les hommes, on les voit bientôt passer du mépris et de la raillerie aux injures et aux persécutions ouvertes, comme tous les serviteurs de Dieu l'ont éprouvé. De tout temps le démon s'est servi de cette arme cruelle de la violence et de la persécution pour détruire le règne de Jésus, et pour établir son règne ténébreux; cependant l'opposition à la vérité qui est la plus dangereuse et la plus ordinaire, c'est celle qui se fait secrètement dans le cœur, qui rejette toutes les invitations de Jésus et de son esprit. On ne saurait croire combien Satan est artificieux pour étouffer tous les bons mouvemens qui s'élèvent dans une âme. Aussi lorsque cet Hérode infernal, pour mieux affermir son règne en elle, est venu à bout de massacrer tous les enfans de Rachel, je veux dire ces premiers mouvemens de la grâce prévenante de Jésus, ces lumières et ces convictions du Saint-Esprit, il ne reste plus à une âme qu'une désolation totale. Alors est accomplie cette menace de Jésus : *Votre maison va être déserte, il n'y sera pas laissé pierre sur pierre.*

Le Seigneur Jésus veuille vous éclairer sur vous-mêmes, et vous faire connaître ce que vous êtes, afin que vous laissant convaincre et amener à lui vous trouviez la vie et le salut dans ses miséricordes éternelles. Puissant Sauveur! combats et surmonte dans nous tout ce qui s'oppose à toi, et ne permets pas que nous te résistions davantage, mais triomphe tellement de notre nature rebelle et de tous les ennemis de ton règne, que comme tes rachetés et affranchis, nous participions à ta victoire éternellement. Amen.

XXV[me]. SERMON.

COMMUNION

DE DIEU ET DE SES ENFANS.

Si nous marchons dans la lumiere, comme il est lui-même dans la lumière, nous avons communion ensemble, et le sang de son fils Jésus-Christ nous purifie de tout péché. Epit. St. Jean, 1, 7.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Nous sommes à la veille des fêtes où l'on participe à la sainte cène, qui est la communion au corps et au sang de Jésus-Christ, et où nous devons nous entretenir de l'efficace du sang de cet adorable Sauveur et des fruits salutaires qui découlent de ses plaies et de sa mort en croix. Rien ne devrait être plus capable d'arrêter notre attention que cela, parce que rien ne la mérite mieux que ces grands objets. Pour peu qu'on apportât

de recueillement et de dévotion à y méditer, on ne passerait pas les fêtes sans en rapporter quelques salutaires impressions, et sans en recevoir dans son cœur quelque chose de vivant pour sa consolation et pour son avancement dans la carrière du salut. Mais, hélas! chez la plupart cela a dégénéré en cérémonie de coutume. Tout se réduit à entendre simplement des oreilles, à prêter ses pieds pour se rendre aux assemblées religieuses, et à recevoir de la bouche du corps des symboles de la communion; enfin, la dévotion ne consiste qu'en un culte extérieur qui n'affecte point l'âme et qui ne change point le cœur; delà vient qu'après les fêtes et les communions on est aussi peu avancé qu'on l'était auparavant, aussi vide de la réalité de la religion, aussi déréglé et aussi peu zélé pour le salut. Il semble même que les grâces qui devaient servir à la sanctification n'ont servi que de prétexte à se plonger de nouveau dans le relâchement et dans la dissolution.

Cela est si vrai qu'on n'a besoin que de l'expérience pour le prouver. On s'approche comme un peuple qui voudrait chercher l'Eternel, comme si l'on souhaitait d'entrer dans sa communion, et qu'on eût un sincère désir de se vouer à son service, quoique la suite fasse voir qu'on lui a menti des lèvres, et que le cœur en est bien éloigné, Ps. LXXVIII, 36. C'est-là un aveuglement que nous ne saurions assez déplorer, et une tromperie contre laquelle les ministres du Seigneur ne sauraient assez se récrier. Quoiqu'il en arrive, au moins serez-vous nos témoins au grand jour du jugement, que nous vous avons avertis, exhortés, conjurés, que nous avons tâché de vous faire connaître le funeste état d'impénitence dans lequel vous vivez, malgré vos prétendues

dévotions, et dans le temps que croyez servir Dieu. En vous annonçant la solennité des fêtes de Paques, je me propose de vous faire voir en quoi consiste la vraie communion des enfans de Dieu avec leur père céleste et avec Jésus leur Sauveur, et cela pour vous donner matière d'examiner si vous êtes dans ces dispositions, et pour vous inviter à y entrer. Nous allons donc considérer l'étroite et heureuse communion qu'il y a entre Dieu et ses enfans, nous examinerons,

I. En quoi consiste cette communion,

II. Comment on peut y entrer,

III. Quels en sont les fruits et les avantages.

I. Il nous importe de savoir en quoi consiste la vraie communion avec Dieu, dans quelles dispositions nous devons être pour y parvenir, et quels sont les avantages incomparables qui en découlent. Saint-Jean nous instruit sur ces trois articles dans les paroles de notre texte, et nous devons d'autant mieux l'en croire, qu'il proteste ne nous avoir écrit que ce qu'il a lui-même touché de ses propres mains, ce qu'il a vu de ses yeux et ce qu'il a ouï de ses oreilles; c'est-à-dire, ce qu'il a éprouvé de la parole de vie, de la vérité et de la réalité de la rédemption de Jésus; il en rend témoignage dans l'intention de nous attirer à la douce jouissance des avantages qu'il possédait. C'est de ce fond d'expérience divine que Saint-Jean parle, quand il nous dit : *Si nous marchons dans la lumière, nous avons communion ensemble, et le sang, etc.* Il nous apprend par-là,

1°. Ce que c'est que la communion qu'il y a entre Dieu et ses enfans. *Nous avons communion ensemble*, dit-il, c'est-à-dire, *l'un avec l'autre*, l'homme avec

Dieu et Dieu avec l'homme qui marche dans la lumière. Pour avoir une juste idée de cette heureuse union, il suffit de considérer la signification du terme de *communion*, qui veut dire avoir tout en commun avec quelqu'un ; entrer avec lui dans une jouissance réciproque de certains biens dont on s'est accordé mutuellement l'usage et la propriété. Ainsi, avoir communion avec Dieu, c'est avoir tout en commun avec lui ; c'est-à-dire, que tout ce que Dieu possède, sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa miséricorde, sa grâce, son amour, sa gloire et sa félicité appartient à l'homme, parce que tout cela lui est destiné et doit être employé pour lui et pour son salut, autant que tout cela peut s'appliquer à une créature ; de sorte qu'un homme qui a communion avec Dieu dans la lumière, peut dire, *Dieu est mon Dieu, Dieu est ma force, ma joie, mon espérance, le rocher de mon salut, en un mot, mon tout.* Et cela, parce qu'il dit à ses enfans, *qu'il est leur Dieu, leur partage, leur héritage. Jésus-Christ est notre sagesse, notre justice, notre sainteté et notre rédemption.* D'un autre côté, tout ce que l'homme est, tout ce qu'il a, tout ce qu'il peut, appartient à Dieu ; ses facultés, ses désirs, ses inclinations, ses actions, son corps et son âme, enfin tout ce qu'il a de forces et de vie, tout cela appartient à Dieu, lui est consacré et abandonné en propriété, pour n'être employé que pour lui, pour sa gloire et pour son service : de sorte que Dieu est le maître, le propriétaire et le conducteur de cette personne et de tous ses mouvemens. C'est lui qui agit en elle, c'est lui qui emploie ses forces, ses facultés, pour avancer son règne et pour détruire celui de Satan. C'est lui qui se sert de sa langue, de ses yeux, de ses mains

et de tous les membres de son corps pour les faire servir à sa vie, à sa gloire ; delà vient que l'Ecriture dit de ceux qui sont entrés en communion avec Dieu, par la conversion, qu'ils ne sont plus à eux-mêmes. *Ne savez-vous pas*, dit St.-Paul, *que vous êtes le temple du Saint-Esprit qui est en vous et que vous n'êtes point à vous-mêmes, car vous avez été achetés à grand prix. Glorifiez donc Dieu dans votre corps et dans votre esprit qui lui appartiennent*. 1 Cor. IV, 19, 20. Dans un autre endroit, il dit, *que Christ est mort pour tous, afin que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort et ressuscité pour eux*. 2. Cor. v, 15. Et comme, en conséquence de eette union intime, tout ce que les enfans de Dieu font doit être fait pour Dieu et en Dieu, c'est pour cela que St.-Paul leur dit, 1. Cor. x, 31. *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites le tout à la gloire de Dieu. Quelque chose que vous fassiez, soit par paroles, soit par œuvres, faites le tout au nom de notre Seigneur Jésus-Christ, en rendant grâce au père par lui*. Col. III, 17. Ainsi, non-seulement tout notre être, c'est-à-dire, le corps et l'âme, mais encore le cœur, les désirs, les inclinations, les paroles et les actions, doivent lui être consacrés.

C'est là le sens des paroles de Saint-Jean, quand il dit, que *Dieu et nous avons communion ensemble.* Il nous dévoile ici le mystère le plus grand et le plus consolant de tout le christianisme, qui consiste en ce que *Dieu est à nous et nous à Dieu.* C'est-là en effet le comble de la félicité de l'homme, dans le temps et dans l'éternité. Une âme qui en jouit sent bien que la possession de tous les biens de la terre n'est rien au prix du

bonheur de posséder Dieu, et d'être possédé par lui. S'il est glorieux pour un grand prince de pouvoir dire, ce royaume est le mien, cette belle est somptueuse ville est à moi, ce riche et magnifique palais m'appartient; un enfant de Dieu a incomparablement plus de sujet de se glorifier quand il peut dire : « L'Eternel est mon Dieu; parce qu'il s'est donné à moi en son fils Jésus, j'ai droit à son trône, à son ciel et à sa gloire. » Si l'on se fait honneur de pouvoir dire, j'appartiens à tel et tel roi, je suis son ami, ou son favori ; quelle gloire n'est-ce pas pour un enfant de Dieu de pouvoir dire, j'appartiens à mon Dieu en entier et pour toujours. Ce sont là des paroles bien consolantes pour celui qui en goûte la réalité, et qui sait par expérience ce que c'est que d'avoir communion avec Dieu ! Si les hommes voulaient le croire, ils chercheraient avec plus de zèle à se procurer un bien aussi grand que celui là, qui peut seul rendre l'âme heureuse et contente. Mais hélas! plongés dans l'ignorance et dans la sécurité, ils se flattent qu'ils possèdent Dieu, qu'ils sont dans sa communion, et cela, par une pure tromperie de leur cœur aveugle, et par une séduction de l'esprit de mensonge qui leur fait prendre l'apparence pour la réalité, et le faux pour le vrai.

Cependant il ne vous serait pas difficile d'examiner si vous êtes dans cette heureuse communion avec Dieu, si vous vouliez appliquer à vos consciences ce que nous venons de vous dire. Qu'en pensez-vous, chers auditeurs? Dieu habite-t-il dans vos cœurs ? est-il à vous ; et vous à lui ? Ces deux choses ne peuvent pas se séparer. La grâce de Dieu, sa paix, son amour et son ciel ne peuvent pas être à vous et pour vous, si vous n'êtes à lui et pour lui. De quel côté se tournent vos pensées et vos inclinations?

Où tendent les plus nobles facultés de vous-mêmes? vont-elles à Dieu, tendent-elles en haut? Soupirez-vous après lui? Lui offrez-vous le parfum de vos prières, et de votre amour sur l'autel d'un cœur sincère et sans partage? Sentez-vous dans votre âme cette soif où David était, quand il disait, que son âme était altérée, et qu'elle languissait après le Dieu fort et vivant, parce qu'elle l'avait choisi pour son souverain bien? Dieu est-il le centre, le but, et le maître de votre âme? Vos corps appartiennent-ils à Dieu? Est-ce votre plaisir d'employer votre bouche à glorifier celui qui vous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière et de parler dans un nouveau langage des choses magnifiques de Dieu? Vos pieds marchent-ils dans les sentiers droits et éclairés du Seigneur? Vos mains sont-elles ouvertes à votre prochain, et élevées vers le ciel. Chers amis, si vous vouliez agir sincèrement dans l'œuvre du salut, vous ne pourriez pas vous refuser aux témoignages et aux convictions de votre concience; vous seriez obligés d'avouer, du moins quant à la plupart, que vous ne sentez pas un Dieu vivant, agissant et opérant en vous, un Dieu qui vous possède, qui vous inspire, et qui vous excite sans cesse au bien, un Dieu enfin qui se communique à vous avec toutes ses qualités divines, de charité, d'humilité et de patience, qui vous rend participans de la nature divine, et avec elle de tout ce qui vous est nécessaire à la vie et à la piété.

En reconnaissant que Dieu n'est point en vous, vous remarqueriez aussi que vous n'êtes point à lui, ni en lui: que vous ne voulez point vous donner à lui, et que vous ne l'aimez point. C'est le monde que vous aimez; c'est après quoi vous soupirez, c'est ce que vous cherchez;

c'est aussi à quoi vous employez vos soins; votre travail, votre temps, vos facultés; enfin c'est à cette idole que vous sacrifiez votre âme et votre corps, Oui, loin de glorifier votre Dieu, vous l'outragez et le blasphémez; au lieu de bénir, vous maudissez; au lieu d'ouvrir à votre prochain des cœurs et des mains pleines de charité, vous les étendez pour lui ravir le sien. Enfin bien loin d'appliquer tout votre *être* à glorifier Dieu, vous ne l'employez qu'à déshonorer et irriter le saint d'Israël. Est-ce là *avoir communion avec Dieu?* Nos Chrétiens d'aujourd'hui, ces payens déguisés sous le masque du christianisme, le prétendent; et c'est là le prestige par lequel Satan les précipite dans la perdition.

Voulez-vous savoir la source de ce malheur et de cet éloignement dans lequel les hommes sont de Dieu? Désirez-vous en même temps connaître les moyens d'en sortir pour entrer une fois réellement dans la communion avec Dieu? écoutez ce que dit l'apôtre dans la seconde partie de notre texte. Il nous marque les dispositions dans lesquelles doivent être les âmes qui veulent avoir communion avec Dieu.

II *Si nous voulons avoir communion avec Dieu, il faut que nous marchions dans la lumière, comme lui aussi est lumière.* Pour avoir communion avec Dieu, il faut donc que l'homme marche dans la lumière. Ici il convient d'examiner ce que c'est que *la lumière* et ce que c'est que *marcher dans la lumière.*

Le terme de *lumière* a différentes significations dans la parole de Dieu. Ici saint Jean entend par *la lumière*, la la vérité, la sincérité, la simplicité et la candeur; qualités divines, qui découlent de ce premier principe de

lumière, que Dieu répand dans le cœur par son Saint-Esprit, et qui n'est autre chose que la foi en Jésus produite dans un cœur repentant. C'est de cette lumière que saint-Paul parle, quand il dit, que *ce même Dieu qui a commandé que la lumière sortit des ténèbres, est celui qui a répandu sa lumière dans nos cœurs, afin que nous éclairions les autres par la connaissance de Dieu en la présence de Jésus-Christ.* 2, Corinth. IV, 6. — *Marcher dans la lumière* signifie

1°. Recevoir et aimer la lumière, c'est-à dire, admettre cette œuvre de grâce, cette opération de l'esprit de Dieu, par laquelle il produit en nous la foi en Jésus crucifié et la vie nouvelle. Il semble que dès qu'on voit la lumière, il n'est pas possible qu'on ne l'aime, qu'on ne l'admette, et qu'on ne la suive, cependant l'écriture nous dit, *que la lumière est venue chez les siens, et que les siens ne l'ont point reçue*. Elle *est venue au monde*, mais *les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises.* Ainsi c'est déjà un effet de la grâce que d'aimer la lumière de vérité, de recevoir volontiers les reproches que cette lumière nous fait, et les remords qu'elle excite dans nos consciences : de souffrir qu'elle nous découvre nos misères, nous convainque de péché, et nous dévoile la laideur de notre cœur corrompu. Se laisser ainsi toucher, enseigner, et instruire par cette lumière, c'est déjà une préparation à marcher dans la lumière.

2° *Marcher dans la lumière*, c'est pratiquer les œuvres de la lumière, aimer la vérité, la simplicité, la droiture et la candeur. Il ne suffit pas de voir et d'apprendre à connaître le bien par la lumière de Jésus : ce n'est pas assez de l'estimer et de l'approuver, il faut aussi le désirer et

l'embrasser. *Marcher dans la lumière*, ce n'est pas se tenir dans l'inaction et dans uue contemplation oisive de cette lumière. Si un homme qui aurait un long voyage à faire, s'amusait à repaître ses yeux de la beauté du soleil, à en admirer la clarté et la splendeur, et qu'avec cela il ne fit aucun pas pour avancer chemin; il agirait follement, et se priverait de l'usage utile pour lequel la lumière du soleil lui est donnée. Ainsi quand ont est une fois éclairé de la lumière, il faut se mettre en devoir de s'en servir utilement, il faut suivre la route qu'elle nous montre, et écarter les obstacles qui se présentent en notre chemin. Beaucoup de personnes voient bien ce qu'elles devraient être, et ce qu'elles devraient faire; mais elles ne mettent point la main à l'œuvre, et se contentent de souhaiter faiblement : n'ayant pas un désir sincère et ardent d'être affranchies de leur esclavage, elles tombent insensiblement sous la condamnation de ceux qui aiment mieux les ténèbres que la lumière.

3°. *Marcher dans la lumière*, c'est faire des progrès dans les œuvres de lumière, et se comporter d'une manière convenable à des personnes qui marchent de jour, sous les yeux de Dieu et des hommes. De même comme un homme qui est en voyage ne se tient pas toujours dans un même lieu, mais avance chemin, et approche toujours plus près du but qu'il s'est proposé; ainsi une âme qui a une fois commencé à voir et à aimer la lumière, ne s'arrête point, mais elle fait des progrès journaliers, et avance toujours plus avant du côté où cette lumière la conduit; et à mesure qu'elle s'éloigne davantage du royaume de ténèbres, elle s'affermit dans la vérité, dans la foi, dans l'espérance, et par là elle devient capable de surmonter ce qu'elle croyait aupa-

ravant insurmontable. Les montagnes qui de loin lui paraissaient inaccessibles, lorsqu'elle s'en approche, lui sont faciles à traverser. Enfin la lumière céleste qui la conduit va croissant comme celle du soleil, qui, dans son lever, ne montre que les faibles rayons de l'aurore, ensuite répand peu à peu son agréable clarté, jusqu'à ce qu'il soit dans son midi. C'est ainsi qu'une âme avance dans la lumière, dans la justice, dans la sainteté, dans la charité, dans l'humilité, dans la tempérance, et qu'elle achève sa sanctifition dans la crainte du Seigneur, en se nettoyant de toute souillure de chair et d'esprit.

Telles sont les dispositions où saint Jean veut que soient les âmes qui désirent d'entrer dans la communion avec Dieu. Il veut qu'elles marchent ainsi dans la lumière; et cela, *parce que Dieu est lumière*. Dieu étant le principe et la source de toute lumière, il est impossible qu'il ait aucune communion avec les ténèbres et avec ceux qui y marchent. Cette vérité est clairement établie dans toute la parole de Dieu: *Si nous disons que nous avons communion avec Diex*, dit saint Jean, *et que cependant nous marchions dans les ténèbrecs, nous mentons et nous n'agissons pas selon la vérité*, 1. Jean, 1, 6. En effet, selon saint Paul, *il ne peut y avoir de société entre la justice et l'iniquité, point de communion entre la lumière et les ténèbres, point d'accord entre Christ et Bélial*. 2. Corinth. VI, 14, 15. C'est donc un principe inébranlable, que jamais personne n'aura une communion intime et heureuse avec Dieu, à moins qu'il ne marche dans la lumière de la vérité et de la sincérité.

Ici, mes chers auditeurs, vous devriez examiner

votre cœur, et le fondement de l'espérance qui est en vous, pour voir si vous avez la lumière, si vous marchez dans cette lumière, et si vous êtes vous-mêmes une lumière par le Seigneur? Vous me direz sans doute « que vous prétendez être des enfans de lumière, que « Dieu vous a fait la grâce de vous favoriser de la vraie » lumière de son évangile, et d'être instruits et élevés » dans la vraie et solide connaissance de Dieu: nous » faisons, direz-vous, une profession constante des vé- » rités qui nous ont été enseignées, et nous nous assu- » rons de plus en plus de notre communion avec Dieu » dans le Saint Sacrement de la cène qui est le lien » qui nous unit plus étroitement à lui. »

Je conviens avec vous, que votre religion est la vraie lumière, que vous êtes favorisés de la lumière de l'évangile, et que vous avez été instruits des vérités de la religion dont vous faites profession. Mais il faudrait que vous fussiez bien aveugles, si vous croyiez que cela suffise pour remplir ce que saint Jean demande des chrétiens dans notre texte, qui est, de *marcher dans la lumière*. On peut être au milieu de la lumière, on peut être sous le soleil en plein midi, et pourtant être dans les ténèbres, parce qu'on lui tourne le dos et qu'on ferme les yeux. Que sert la lumière à un aveugle, à un mort, à un homme endormi? La lumière brille; mais quel effet produit-elle, lorsque le Dieu de ce siècle a aveuglé les yeux de notre entendement et nous empêche de voir sa clarté? Ainsi pour *marcher dans la lumière*, il ne suffit pas qu'elle nous soit présentée; mais il faut qu'on l'aime et qu'on l'admette dans son cœur, pour découvrir le fond de sa corruption, et la trace qui conduit à Jésus.

Est-ce là ce qu'on remarque chez la plupart des chrétiens ? Voit-on chez eux un cœur froissé et brisé, un esprit travaillé et chargé du poids de misère et de corruption qu'ils découvrent en eux ? Comment qualifiez-vous vos tromperies, vos injustices, votre avarice, vos juremens, vos calomnies, vos mensonges, vos haines et vos envies ? Sont-ce des œuvres de lumière : témoignent-elles que vous êtes des enfans de lumière, et que vous marchez dans la lumière ? Hélas ! il ne faudrait pas sonder bien avant pour reconnaître que vous êtes dans les ténèbres. Tout vous le dirait, si vous vouliez écouter la voix de vos consciences et examiner vos actions ; vous verriez que vous n'êtes pas en état d'avoir une douce et étroite communion avec Dieu. Une preuve manifeste du peu de solidité qu'on trouve chez la plupart des chrétiens, c'est qu'on les voit toujours les mêmes, c'est la même froideur, la même paresse, le même dégoût pour ce qui concerne leur salut. Tout languit pour Dieu, rien ne se fait que par violence et par contrainte ; mais quand il s'agit du temporel, tout est en mouvement et en action. On raffine toujours davantage sur la prudence de ce siècle ; tandis que la vraie prudence, la sagesse céleste est négligée et ignorée. Voilà l'état où vieillissent bien des gens qui prétendent être des enfans de lumière et avoir marché dans la lumière. Certes il n'y a point de remède à cet aveuglement prodigieux, à moins qu'ils n'entrent une fois sincèrement en eux-mêmes, et qu'ils ne commencent à se faire dès maintenant une affaire sérieuse de leur salut et de leur préparation à l'éternité.

Voici quelques indices auxquels peuvent se reconnaître ceux qui se sont tournés sincèrement vers Dieu et qui sont entrés dans la lumière. Premièrement ils

sentiront que cette lumière divine les conduira à la connaissance de leur misère et de leur corruption : elle leur découvrira bien des choses qui leur étaient cachées auparavant : ils se verront vides, misérables, pauvres et sans amour pour Dieu, pleins d'indifférence et d'inimitié pour Jésus, et destitués de charité pour le prochain. Cette lumière leur fera sentir la vérité de ce que l'Ecriture dit du cœur humain, que *le cœur de l'homme est trompeur, rusé, et désespérément malin par-dessus toutes choses*, et que nul ne peut le connaître et le sonder que Dieu par sa lumière ; ils apprendront par leur expérience à croire que *toute l'imagination des pensées du cœur de l'homme n'est que mal en tout temps ; et que l'affection de leur chair n'est que haine et inimitié contre Dieu ;* vérités qu'on lit bien dans l'écriture sainte, mais que personne n'entend bien, et qui ne persuadent que les âmes éclairées intérieurement de la lumière de Jésus.

Secondement, ils éprouveront une grande répugnance et un dégoût sensible pour ce fond de corruption qui se trouve dans leur nature ; ils commenceront à gémir sous ce fardeau, et leurs gémissemens seront accompagnés d'un ardent désir d'entrer dans un état de grâce, d'affranchissement, de sanctification et d'union avec ce Dieu dont ils étaient si éloignés. Qui pourrait exprimer tout ce qui se fait en secret entre Dieu et une âme ainsi pénétrée de la vraie lumière ? Personne ne le sait que ceux qui sont dans cet état. On en voit des exemples dans ces heureux pénitens dont l'Ecriture fait mention. Tel était entr'autres David qui, en répandant ses larmes dans le sein de son Dieu, lui dit : *Il n'y a rien d'entier dans ma chair à cause de ton indignation, ni aucun*

repos dans mes os à cause de mes péchés ; mon cœur est agité ; ma force m'abandonne. Voilà sa misère. Ensuite il montre les désirs qu'il a d'en être délivré : *mes désirs, ô Eternel, sont devant toi, et mes gémissemens ne te sont point cachés : puisque je m'attends à toi, tu me répondras ; hâte-toi donc, ô Eternel, de venir à mon aide ; , mon Dieu ne t'éloigne point de moi ;* Ps. XXXVIII. Tout cela se passait en secret entre lui et son Dieu ; mais Dieu a voulu que ces sentimens fussent rédigés par écrit pour nous être des témoignages de ce qui se passe dans une âme éclairée et touchée de la lumière divine, pour nous donner matière d'examiner si nous avons été ainsi illuminés, et pour nous exciter efficacement à sortir des ténèbres pour devenir des enfans de lumière.

Enfin, une âme ainsi éclairée de la lumière de Dieu, après avoir reconnu sa misère et le besoin qu'elle a d'un Sauveur, quitte le règne des ténèbres pour entrer dans son règne de lumière : elle renonce aux vanités du monde et aux œuvres de la chair, et cela, par les forces divines que le Saint-Esprit lui a communiquées par la foi : elle apprend à être douce, humble, charitable, patiente. Au lieu de ce feu impur, de ces passions impétueuses, de ces emportemens violens, de ces attachemens au monde, de ces désirs ardens pour les choses vaines ; on la voit modérée, souffrant les pertes et les mépris avec patience, et si elle sent que quelques mouvemens veuillent la troubler, elle recourt promptement à celui qui sait tancer les démons et rétablir le calme au milieu de la tempête. Enfin elle avance, par la grâce et par la foi, dans le renouvellement de son cœur, dans l'œuvre de son salut, dans la victoire sur ses ennemis ; et dans la préparation à l'heureuse éternité. Chers

frênes, quand vous sentirez cet heureux changement dans vous, quand vous y reconnaîtrez Jésus le soleil de justice, la lumière du monde, embrassez-le avec joie, louez-en votre Dieu, et mettez-vous en devoir d'entrer toujours plus avant dans son union, afin que vous goûtiez les doux fruits qui en découlent.

III. C'est aussi à ceux-là qu'appartient ce glorieux avantage, inséparable de la communion avec Dieu dans cette vie, et dont Saint-Jean parle quand il dit, que *le sang de Jésus-Christ les nettoie de tout péché*. Cet apôtre ne parle pas ici de cette première *purification* des œuvres mortes, qui se fait dans la repentance, par le sang de Jésus; mais il désigne par-là cette *purification* salutaire et continuelle dans laquelle les souffrances et les faiblesses des enfans de Dieu sont lavées. La pensée de St.-Jean est donc que, si nous marchons dans la lumière, et que par ce moyen nous demeurions dans une étroite communion avec Dieu par la foi en Jésus, nous ne devons pas nous laisser abattre, ni perdre courage, à causes des faiblesses et des imperfections que nous voyons encore dans nous; car le sang de l'agneau efface et détruit les infirmités et les péchés qui pourraient encore se rencontrer dans les âmes unies à Dieu par la foi; de sorte qu'elles sont regardées devant Dieu comme si elles étaient parfaitement précieuses, pures, justes, par conséquent dignes de vivre en communion avec ce Dieu qui est la pureté et la sainteté même. C'est ce que Saint-Paul fait entendre aux Romains, quand il leur dit *qu'il n'y a nulle condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui ne marchent point selon la chair, mais selon l'esprit.*

C'est-là sans doute un des plus consolans et des plus glorieux avantages des enfans de Dieu ; c'est ce privilége qui les soutient puissamment contre les accusations de Satan et de leur propre conscience ; qui les fortifie contre le douloureux sentiment de leur corruption, et qui les assure que ces restes de péché qu'ils détestent, ces infirmités qu'ils déplorent, ces faiblesses qui les affligent, que tout cela est couvert et effacé par le sang de Jésus. Cela étant, le sentiment de leur misère et de leur indignité ne peut pas les empêcher d'avoir une douce communion avec Dieu. Il est vrai que, dès qu'ils veulent se regarder en eux-mêmes, ils n'y trouvent rien qui puisse être digne de Dieu et de son union ; mais ce qui les rassure, c'est le sentiment de la vérité que St.-Jean établit dans notre texte, savoir, que *le sang de Jésus qui les nettoie de tout péché*, les rend digne de s'unir à Dieu et d'avoir communion avec lui. Oui, chers frères, il n'y a que cela qui puisse vous donner une ferme confiance et un libre accès au trône de votre Dieu.

Mais, hélas! à qui parlons-nous? Où sont les âmes qui se trouvent dans l'heureux état dont nous parlons? Dieu les connaît, il sait ce qu'il en est. Ce qu'il y a de vrai, c'est que nous avons plus à craindre la fausse application que les impénitens font de ces consolantes vérités, que la trop grande défiance des âmes timide qui soupirent après leur délivrance. Cependant l'abus que ceux-là font de ces vérités, en se les appliquant mal à propos, ne doit pas nous empêcher de fournir aux âmes sincères un fondement solide de confiance et de consolation. Pour empêcher que ceux qui sont encore éloignés de la communion de Dieu en Jésus n'abusent

de ces vérités pour en tirer une fausse consolation, il est bon de leur indiquer quelques caractères auxquels on peut reconnaître si l'on a effectivement éprouvé la vertu du sang du Sauveur. Etre nettoyé de tout péché par le sang de Jésus ; — c'est être délivré dans sa conscience des accusations du péché et de la crainte des peines que le péché mérite ; — c'est avoir une douce et divine assurance, par le Saint-Esprit, de la grâce et de l'amour de Dieu, de la paix et de la réconciliation avec lui par le sang de Jésus ; — c'est être délivré de la puissance et de la domination du péché, qui n'a plus assez de force pour se faire obéir. S'il se fait encore sentir, ce n'est que comme un lion enchaîné qui ne peut plus mordre ni faire de blessure mortelle.

Ces avantages, si consolans pour les enfans de Dieu, ne peuvent point être le partage des impies ni des hypocrites. Les âmes impénitentes sont bien éloignées d'éprouver aucune délivrance réelle du péché dans leur conscience, de sentir ce doux pardon que Dieu accorde aux âmes affligées. Si elles s'imaginent être en paix avec Dieu, ce n'est que comme en songe. Cette assurance n'est qu'un faux repos et une sécurité dangereuse, qui ne soutient point l'épreuve et qui s'évanouit dès que l'esprit de Dieu porte la sonde de sa parole dans le cœur, ou que la tentation se présente. Je sais qu'une âme pénitente peut être dans de grandes alarmes, que ne sentant pas l'assurance de la grâce de Dieu, elle ne voit que troubles et que reproches ; mais si par la foi elle embrasse le rocher du salut, ce vent impétueux fendant les montagnes, qui marche devant l'éternel, fera place à un vent doux et calme, à cette aimable tranquillité dans laquelle Dieu habite et se laisse trou-

ver. Il y a une grande différence entre une âme touchée de la lumière et celle qui demeure dans ses ténèbres. Celle-là, quoiqu'elle ait sujet de s'assurer et de bien espérer, craint, tremble et vit dans une sainte frayeur; celle-ci, au contraire, malgré tous les sujets qu'elle a de s'alarmer, tâche de s'endormir dans un repos charnel et de se persuader qu'elle est dans un bon état, jusqu'à ce que le jour de la visitation lui prouve le contraire. Outre cela, une âme impénitente n'est point affranchie de la puissance et de la domination du péché; au contraire, elle lui obéit volontiers; elle aime encore à se laisser captiver par ses passions, elle les nourrit, les excuse, elle tâche de les voiler. Par exemple, si l'occasion se présente de se laisser aller aux emportemens de la colère ou à la vengeance; on verra qu'au premier moment la passion gagnera le dessus, elle sortira du cœur comme un torrent, elle éclatera par les yeux, par la bouche et se répandra en injures, en malédictions, et en actions violentes contre le prochain! Si une autre occasion se présente de s'abandonner à l'injustice, à la tromperie, à la gourmandise, à l'ivrognerie ou à l'impureté; bientôt elle s'en laissera captiver, et si elle ne s'y abandonne pas grossièrement, ce sera d'une manière cachée aux yeux des hommes.

Tout cela prouve clairement que les impénitens n'ont aucune raison de se flatter que le sang de Jésus les nettoie de tout péché, et qu'ils aient actuellement part à l'efficace de ce précieux sang du fils de Dieu. C'est pourquoi on les invite ici à entrer par la repentance dans la voie qui conduit le pécheur à Jésus le médiateur; où ils recevront leur part du glorieux privilége qui leur est offert comme à tous, et auquel le Sauveur

veut bien les admettre, si, en quittant les ténèbres, ils retournent à lui et entrent dans la lumière.

Il me semble, mes chers auditeurs, qu'en faisant quelques réflexions sur ce que nous venons de dire, vous pouvez en quelque façon comprendre quel est l'état d'une âme qui a communion avec Dieu; quelles dispositions elle doit avoir, et les glorieux avantages qu'elle retire de cette union. Tout doit vous engager à examiner si vous êtes dans cette heureux état et à demander à Dieu la grâce de vous y mettre, de vous ouvrir en Jésus un libre accès à cette communion dans laquelle réside tout votre bonheur. C'est aussi à quoi vous appellent les fêtes que nous devons célébrer. Puissiez-vous y goûter l'efficace puissante du précieux sang et de la mort de Jésus, et apprendre une fois par une heureuse expérience combien il est doux d'avoir un Dieu bon, un Jésus crucifié, mort et ressuscité pour nous. Veuille ce charitable Sauveur attirer efficacement vos cœurs à lui par son esprit. Puisse-t-il vous ouvrir les yeux, et vous arracher de la puissance des ténèbres pour vous transporter dans son règne de lumière, de grâce et de félicité. Amen.

XXVIme. SERMON.

ENTRÉE

DE JÉSUS DANS LES CŒURS.

Or quand ils furent près de Jérusalem, et qu'ils furent venus à Bétphagé au mont des Oliviers, alors Jésus envoya deux disciples. St.-MATTH. Chap. XXI, 1, 13.

Mes chers et bien-aimés auditeurs.

Nous avons vu, dans le combat que le sauveur eut à soutenir contre les Juifs, les résistances que la nature de l'homme fait aux convictions de l'esprit de Dieu. Quoique cet esprit combatte et plaide dans l'homme pour le convaincre de sa misère, afin de l'amener au rédempteur pour recevoir de lui la vie et la délivrance, il arrive souvent que Jésus est obligé de se retirer sans parvenir au but qu'il se propose. Par la résistance et l'incrédulité de l'homme, il se voit contraint de sortir du temple, de céder la place au démon et d'abandonner le pécheur

endurci dans sa mort et dans sa perdition. Ainsi, quoiqu'il y en ait beaucoup d'appelés, quoique Jésus les cherche tous, et travaille à les amener à lui pour les sauver, il y en a peu d'élus peu qui soient véritablement participans des fruits de sa rédemption. Cependant comme le sauveur ne veut pas être entièrement frustré de la récompense de ses travaux, de ses peines et de ses sueurs; comme il doit avoir un peuple qui lui soit donné du père, comme son salaire et son héritage, il faut qu'entre tant de milliers qui rejettent Jésus et son évangile, il y en ait qulques-uns qui se donnent à lui, qui le reçoivent comme leur roi, et qui se soumettent à son joug. C'est ce petit nombre que l'écriture sainte apelle les élus, les rachetés de l'eternel, le peuple acquis et particulier de Dieu. C'est chez ceux-ci qu'il fait son entrée comme dans sa ville royale, comme dans son tabernacle et son temple; où il habite, où il est aimé, et adoré en esprit et en vérité. C'est de cet état heureux que notre texte nous donne matière de parler ajourd'hui, où nous examinerons.

I. Les caractères des âmes dans lesquelles Jésus fait son entrée spirituelle.

II. Comment il y entre.

III. Ce qu'il y fait, quel bonheur il y apporte.

Je dois d'abord vous dire, chers auditeurs, que vous êtes les héritages de Dieu : vous lui appartenez de droit, vos cœurs ont été formés au commencement pour être des temples consacrés à sa gloire, des tabernacles, des palais, où il veut habiter, selon sa promesse : *Mon pavillon sera parmi eux* : Ezech XXXVII, 27 A quelle gloire et à quel heureux sort êtes-vous destinés ! Satan

a beau posséder les cœurs, il ne lui appartiennent point, il n'en est que l'usurpateur et le tyran. Dieu seul a droit sur une créature aussi excellente qu'est l'âme de l'homme : c'est pourquoi, après la funeste usurpation que le diable en a faite, Dieu cherche à rentrer dans ses droits : il travaille à ramener cette noble créature à sa première origine, et à la remettre sous son empire, afin qu'elle en goûte le bonheur. Telles sont les vues charitables de ce Dieu qui vous a faits, qui vous aime, et qui vous cherche tous ; ce sont-là ses intentions à l'égard de toutes les âmes. Mais hélas ! tous ne se laissent pas ramener à ce bonheur de ne reconnaître que Jésus pour leur roi ; le nombre de ces âmes heureuses est même fort petit ; cependant comme la plupart osent se flatter d'être de ce nombre, il est bon d'examiner les caractères de ceux qui possédent Jésus comme leur roi.

I. Les différentes circonstances qui se trouvent rapportées dans notre texte nous donnent occasion de découvrir les dispsitions de ceux en qui Jésus fait son entrée et sa demeure.

1°. Ce sont des âmes dégagées de la foule du monde, et de l'esclavage du diable, pour être employées au service de Jésus. Cette ânesse et cet ânon, dont notre texte parle, sont un emblême de l'état naturel des hommes par rapport au spirituel. Il est assez ordinaire à l'Ecriture Sainte d'appeler l'homme naturel et non converti, un bœuf, un âne, un ânon sauvage, une ânesse qui hume l'air. Job dit, que l'homme naît *comme un ânon sauvage, aussi stupide, aussi destitué d'intelligence, et aussi vide de sens, pour ce qui regarde les choses spirituelles*, Job, XI, 12. Dieu reproche à l'Is-

raël rebelle, d'être *une ânesse sauvage accoutumée au désert, et humant le vent à son plaisir*, Jérém. II, 25. Et par la bouche d'Esaïe il dit à son peuple, *qu'il était plus dépourvu d'intelligence que les ânes qui connaissent la chrèche de leurs maîtres, et que les bœufs qui connaissent leurs possesseurs*, Es. I, 23.

Notre texte remarque que cette ânesse et cet ânon étaient attachés dans un bourg opposé à l'endroit où était Jésus et ses disciples. Ceci dénote une seconde misère à laquelle est assujéti l'homme naturel. Il est non-seulement privé de connaissance, de goût et de capacité pour les choses célestes, mais encore il est attaché par différens liens au service de Satan, dans la bourgade de ce monde qui est opposée à Jésus, à son royaume et à ses disciples. Ces liens qui le tiennent captif sont les passions et les convoitises charnelles. Le maître qui le domine, c'est le diable *qui*, comme dit saint Paul, *le tient captif pour faire sa volonté!* 2. Tim. II, 26. Les maximes qu'il suit sont celles du siècle présent. C'est là l'idée que l'Ecriture Sainte nous donne partout de l'homme non converti : *Il ne comprend point les choses qui sont de l'esprit de Dieu, elles lui sont folies.* 1. Cor. II, 14. *Il marche selon le train de ce monde et suivant le prince de la puissance de l'air, qui opère efficacement dans lui comme dans un enfant de rebellion*, Eph. II, 2.

Une autre circonstance qui mérite attention, c'est celle que saint Marc rapporte, quand il dit, que ces animaux *étaient attachés entre deux chemins*. Quoique la misère de l'homme naturel soit extrême, il n'est pas absolument hors d'espérance, pendant qu'il est dans le monde ; il se trouve placé *entre deux chemins*, entre le

ciel et l'enfer, entre le bonheur et le malheur, entre la vie et la mort. *Voici*, disait Moïse aux Israëlites, *je mets devant vous la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, choisissez la vie, afin que vous viviez*, Deut. xxx, 19. Pendant que l'homme est sur cette terre, Dieu lui présente toujours ces deux objets, en l'invitant et en le sollicitant à choisir le bon parti, qui est celui de la vie et du salut. En cela le sort de l'homme est différent de celui des âmes qui sont déjà dans les enfers; il peut encore, en recevant les grâces que Dieu lui présente, être mis dans le chemin de la gloire, de même qu'en rejetant ces grâces il choisit le chemin de la mort. C'est entre ces deux chemins que l'homme se trouve quand le Sauveur vient à lui, ou qu'il l'envoie chercher par ses disciples.

C'est en effet aux âmes qui sont ainsi liées et employées au service du diable, sans le savoir, sans le sentir et sans s'en embarrasser, que Jésus envoie ses serviteurs, en leur disant: *Allez, détachez-les et me les amenez*. Plût à Dieu que tous ceux qui se mêlent de prêcher aux autres eussent entendu cette voix, *Allez*: certes ils feraient plus de progrès qu'ils ne font. Mais plusieurs vont sans qu'on les envoie, ils courent sans qu'on en ait donné l'ordre, ou leur principal et unique but n'est pas de dégager les âmes des liens d'iniquité pour les amener à Jésus; c'est pourquoi leurs démarches sont infructueuses et inutiles. Mais quand Jésus dit, *Allez*, les brebis peuvent aller au milieu des loups sans danger; et leur obéissance à cette puissante parole ne saurait manquer (au moins à l'égard de quelques âmes) d'être suivie de l'accomplissement de ce qui suit: *Les disciples allèrent, et firent comme Jésus leur avait*

commandé et lui amenèrent l'ânesse et l'ânon. C'est là le but de l'envoi des ambassadeurs de Christ. Leur mission consiste à amener les pécheurs à lui, afin *qu'ils soient convertis des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu, et qu'ainsi ils aient part à l'héritage des saints*, Act. XXVI, 18.

Cet heureux dégagement des liens de l'ennemi se fait quand une âme touchée et convaincue par la lumière de Dieu, commence à sentir sa corruption; de sorte que loin d'aimer ses chaînes comme auparavant, elle gémit sous leur poids, et soupire ardemment après sa délivrance, en disant avec saint Paul : *Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort?* « Quelle malheureuse créature ai-je été jusqu'à maintenant? Hélas! combien de liens d'incrédulité, de vanité et d'iniquité me tiennent captive? Combien de tristes chaines d'avarice, d'amour du monde et de moi-même, de haine et d'autres passions criminelles me gênent et me tiennent à la torture? Ah! misérable que je suis, qui me délivrera »? Quand, dis-je, une âme commence ainsi à gémir sous ses fers, et qu'elle désire sincèrement d'être délivrée; dès lors son esclavage cesse. Ces sortes de mouvemens et de désirs sont des témoins que la grâce a dégagé la volonté et les affections de l'âme, qui ne prend plus plaisir au péché comme auparavant; quoiqu'elle en sente encore les aiguillons, elle le hait, elle le déteste, et souhaite d'en être affranchie.

Voyons maintenant ce que c'est que d'être amené à Jésus? C'est lorsqu'une telle âme, touchée et dégoûtée de sa misère, commence à se tourner du côté de Jésus, et à venir se mettre aux pieds de sa croix, lorsqu'elle commence à lui donner sa confiance et son amour, et

qu'elle crie nuit et jour, comme David: *Envoie ta lumière et ta vérité, afin qu'elles me conduisent, qu'elles m'introduisent à la montagne de ta sainteté et à tes tabernacles; alors j'entrerai jusqu'à l'autel de Dieu, vers ce Dieu de ma joie. Je le célébrerai, car il est ma délivrance*. Ps. XLIII, 3, 4.

Cependant la délivrance ne se fait pas sans oppositions de la part de celui qui tient l'ânesse attachée à son service. Lorsque les disciples déliaient l'ânon, on leur dit, *Pourquoi le déliez-vous?* L'ancien usurpateur des âmes ne souffre qu'avec peine qu'on les dégage de sa tyrannie. Il s'y oppose, il suscite des contradictions au dedans et au dehors à ceux qui veulent le faire. Il tâche par tout moyen de retenir ses captifs, de leur persuader qu'ils n'ont aucun avantage à se laisser détacher de son service. Malgré toutes ces oppositions il faut pourtant qu'il laisse aller les âmes qui ne résistent point aux invitations de Jésus, quand on lui répond: *Le Seigneur en a à faire*. « Le Seigneur Jésus, le seul, vrai et légitime roi de ces âmes que tu tiens depuis si long-temps sous ta tyrannie, veut s'en servir pour sa gloire; il nous a envoyés pour les délier et les lui amener; et comme c'est à lui qu'elles appartiennent de droit, c'est injustement et inutilement que tu prétends les retenir. » C'est ainsi que les serviteurs de Jésus répondent à Satan, lorsqu'il veut mettre obstacle à la conversion des âmes; sur-tout quand ils peuvent dire, « Jésus nous a dit, *Allez* ».

2°. Un second caractère d'une âme dans laquelle Jésus doit entrer, c'est l'obéissance enfantine et aveugle aux ordres de ce roi. Nous remarquons ce caractère dans les disciples de Jésus: ils exécutent les ordres que leur maître leur donne, sans délai et sans contradiction,

quelque absurdes qu'ils eussent pu paraître à leur raison. Ils auraient eu plusieurs choses à objecter contre ce commandement. Ils auraient pu demander, pourquoi étant si près de Jérusalem, leur maître voulait monter sur une ânesse, et entrer avec un si vil équipage dans une ville aussi splendide? D'ailleurs ils pouvaient douter s'ils trouveraient ce qu'on leur envoyait chercher, et si les maîtres de ces animaux voudraient les lâcher, et permettre qu'ils fussent employés au service d'un homme qui était l'objet de la haine, du mépris et des persécutions des juifs; cependant, sans s'arrêter à faire toutes ces objections, ils suivent aveuglement la volonté de leur maître. Notre texte dit, *que les disciples firent comme Jésus leur avait commandé.*

Quand une âme possède le premier caractère, c'est-à-dire, qu'elle est déliée et amenée à Jésus; le second se manifeste indubitablement. Le sauveur se plait à mettre à l'épreuvre la sincérité de ceux qui veulent le suivre. Il demande d'eux de l'obéissance; il veut qu'ils renoncent à eux-mêmes pour s'abandonner à lui et à sa conduite. Il exige d'eux la mortification de l'amour propre, et de l'attachement que l'homme a naturellement pour ses propres lumières et sa pretendue sagesse, pour ses passions, pour tout ce qui plait à sa chair. *Celui qui veut venir après moi,* dit-il, *qu'il renonce à soi-même et charge sur soi sa croix,* Matth. XVI, 24. *Si quelqu'un vient à moi, et ne haït son père et sa mère, sa femme ses enfans, ses frères et sœurs, et même encore son âme, il ne peut être mon disciple.* Luc XIV, 26,

Pour exercer les siens dans cette obéissance, le sauveur leur donne quelques fois des ordres particuliers qui paraissent contraires à la raison, et qui sont étrangement

mortifians pour la chair. Témoin Abraham, et ce jeune homme à qui il dit de vendre tout ce qu'il avait et de le donner aux pauvres. Mais sans avoir recours aux ordres particuliers, Jésus éprouve toujours assez l'obéisance de l'homme, quand il demande de lui la soumission à ses lois et à ses maximes en général, qui sont si contraires à sa raison aveugle, si opposées à son bien être charnel, et si humiliantes.

C'est ici la pierre à laquelle on reconnaît si c'est sincèrement qu'on a embrassé le parti de Jésus, et si c'est de cœur qu'on lui est attaché; car plusieurs vont à lui, non point pour voir les miracles de leur guérison spirituelle, mais parce qu'ils y trouvent des pains à manger; parce qu'ils trouvent leur avantage temporel à faire extérieurement profession de croire en Jésus-Christ. Plusieurs en venant à lui croient y trouver les commodités de la vie, la gloire l'estime du monde, ils y cherchent du bien et du plaisir, sans mélange de croix, et de souffrances. Mais quand Jésus demande d'eux un cœur entier, soumis, obéissant, alors on voit leur peu de sincérité. Pourquoi en voit-on plusieurs qui après avoir paru vouloir le suivre, lui tournent le dos et retournent à leur première vie? C'est que, quand il demande d'eux quelques preuves de fidélité, qu'il exige le renoncement à leurs passions favorites et aux maximes du siècle, ils ne veulent point suivre ni obéir aveuglement à ses ordres, ils s'excusent et allèguent mille prétextes pour se dispenser de faire ce qui leur est demandé. C'est-là un des plus grand obstacles à l'établissement du règne de Jésus dans les âmes et à leur avancement dans la pieté. On ne veut point renoncer à ce qu'on aime. On veut garder les habitudes qu'on a contractées sous l'empire de Satan, et on

ne veut point s'abandonner entièrement à Jésus par une obéissance simple et enfantine. Cependant cette soumission à ses ordres est un des caractères essentiels d'une âme en qui il doit faire son entrée et établir son règne de grâce.

3° Le *troisième caractère* d'une âme qui désire de voir Jésus venir à elle comme son roi, c'est d'être une fille de Sion. *Dites à la fille de Sion, voici ton roi qui vient. Sion* veut dire un lieu sec, aride, privé d'humidité et d'engrais. Ce terme exprime assez bien l'état où se trouvent les âmes dans lesquelles Jésus doit venir : elles sont *des filles de Sion* : des âmes affligées par le sentiment de leur sècheresse et de leur stérilité naturelle, par la privation des consolations du Saint-Esprit, dont elles ne sentent point la douceur. Comme le sauveur éprouve l'obéissance des âmes qui soupirent après lui, il éprouve aussi leur constance et leur persévérance Il permet quelquefois qu'elles tombent dans un triste vide de toutes consolations. Là elles ne voient que leur misère, la corruption de leurs cœurs, l'incapacité où elles sont de rien produire de bon, et leur éloignement de Dieu. Dans cet état ces filles désolées de Sion disent souvent : *L'éternel m'a délaissée, le Seigneur m'a oubliée*, Es. XLIX, 14. Elles se plaignent avec David : *O Dieu mon âme a soif de toi. Ma chair te souhaite, dans cette terre déserte, O mon Dieu, mon âme est devant toi comme une terre altérée*. Ps. LXIII, 2 et CXLIII, 6. C'est à ces âmes désolées que l'esprit de Jésus veut qu'on dise que leur roi vient : *Dites à la fille de Sion voici ton roi.* Dites leur qu'*il vient pour exaucer les affligés et les misérables qui cherchent de l'eau et qui n'en ont*

point, dont la langue périt de soif, qu'il leur fera sortir des fleuves des lieux élevés et des fontaines du milieu des vallées, qu'il changera les déserts en étangs, et la terre séche en des sources d'eaux. Es. XLI, 17, 18.

Ce sentiment de la sécheresse spirituelle du cœur, accompagné d'une soif ardente de la grâce, n'est pas un des moindres caractères d'une âme qui doit recevoir Jésus, ni une preuve équivoque de sa sincérité. Car, si Jésus n'est pas le principal et unique objet de ses désirs, de sa confiance et de son amour : lorsque ces momens d'épreuve surviendront, elle se tournera bientôt vers le monde, pour chercher dans les créatures des consolations humaines et passagères. Chers amis, qui éprouvez quelque chose de cet état, veillez sur vos cœurs, ne tournez point vos désirs ailleurs que vers lui. Ne vous épouvantez point de vous voir si pauvres, si dénués et si désolés ; c'est l'état le plus susceptible de la manifestation du règne de Jésus, car il ne s'établit que parmi les âmes affligées. Je sais qu'à l'exemple de la femme de Loth les cœurs regardent souvent du côté de Sodôme, et écoutent facilement la voix de cette *femme insensée, qui s'assied à la porte de sa maison, aux lieux les plus élevés de la ville, pour appeler les passans qui vont leur chemin, et qui leur dit, les eaux dérobées sont douces, et le pain pris en cachette est agréable.* Prov. IX, 13. Il est bien difficile dans cet état de résister aux attraits des créatures qui viennent se présenter à nous pour nous consoler ; mais c'est alors qu'il faut veiller, prier et demander à Dieu, avec David : *Eternel, détourne mes yeux qu'ils ne regardent à la vanité ;* c'est alors aussi que s'accomplit à notre égard la promesse de l'esprit de Dieu,

et que nous entendons cette voix consolante : *Voici ton roi qui vient à toi.*

II. La seconde chose que nous avons à considérer dans notre texte, est la manière dont Jésus fait entrée dans les cœurs. Il ne vient point avec grand appareil, avec éclat. Son règne n'est point de ce monde, ce n'est point un roi terrestre qui emploie la pompe et la magnificence extérieure pour l'embellissement et le soutien de son règne. C'est un roi de vérité et de justice, un roi des cœurs, dont le règne est spirituel et caché, un roi qui, dans son apparence extérieure, n'a rien que de méprisable et de rebutant pour la nature. Voyez-le dans son entrée royale à Jérusalem. On n'y remarque rien de pompeux, rien qui attire l'admiration des mondains. Au contraire, tout y paraît méprisable et très-différent de la magnificence qui accompagne les rois qui font leur entrée dans leurs villes de résidences. C'est ce que l'esprit prophétique a remarqué, quand il dit : *Voici ton roi qui vient à toi abject, et monté sur une ânesse.* Cependant, malgré cette apparence vile, il ne laisse pas que d'être le roi de la fille de Sion.

Quand l'esprit de Dieu nous le dépeint comme un roi abject, il veut nous insinuer qu'on peut se représenter Jésus-Christ sous une double face ; l'une, sous laquelle il est connu des siens, qui le voient et l'embrassent comme un roi glorieux ; l'autre, par laquelle il est regardé du monde seulement dans ce qu'il paraît être à l'extérieur, qui ne peut pas manquer d'être l'objet de sa haine et de son mépris. C'est sous cette double face que l'Ecriture Sainte nous le représente toujours. Quand l'esprit de Dieu nous parle de son état d'abaisse-

ment, il nous représente le Messie comme la personne du monde la plus basse et la plus vile : *Il est monté*, dit le prophète, *comme un rejeton sortant d'une terre sèche; il n'y a en lui, ni forme, ni éclat, il n'y a rien en lui, qui fasse que nous le désirions; il est le méprisé et le dernier des hommes, nous avons comme caché notre face de lui, et nous n'en avons fait aucun cas.* Esaïe LIII, 2. Et dans un autre endroit, il dit : *J'ai exposé mon dos à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe; je n'ai point détourné mon visage pour éviter l'ignominie et les crachats.* Es. L, 6.

Mais, direz-vous, aujourd'hui que Jésus-Christ a dépouillé cette forme de serviteur, qu'il est triomphant dans la gloire et assis à la droite de son père, il n'a plus cette apparence vile et abjecte; quel est donc cet aspect méprisable sous lequel vous dites qu'il vient encore dans le cœur de ses enfans, et sous lequel il paraît encore rebutant au monde et à la chair ? Cette forme méprisable, c'est la condition de la vraie église militante qui est son corps. C'est le mépris et l'opprobre dont le monde impie charge ceux qui se déclarent pour Jésus, qui l'aiment et qui le suivent; c'est enfin la pratique des maximes de son évangile. Le Sauveur ne saurait être détaché de la vie et des maximes qu'il inspire à tous ceux qui sont siens. Ces qualités et ces maximes sont sa douceur, son humilité, sa patience, son renoncement, et les autres vertus qu'il a pratiquées lui-même. Quand Jésus s'approche d'une âme, ou qu'il se présente au monde, ce ne peut être que revêtu de ces caractères-là, ce ne peut être qu'accompagné des lois célestes de son royaume. Or, comme ces lois sont mortifiantes pour la

chair et opposées à celles du siècle corrompu, il ne se peut pas que la chair n'en conçoive de l'aversion, et que le monde ne méprise un Jésus qui se présente avec un appareil si contraire à ses inclinations. C'est pourquoi il a toujours été un scandale aux juifs, une pierre d'achopement à ceux qui ne sont attachés qu'à un dehors de religion, ou à quelque honnêteté morale et extérieure qui ne touche point le cœur, qui ne change point l'intérieur. Delà vient encore que Christ est une folie aux grecs, c'est-à-dire, aux sages de la terre, qui encensent leurs propres lumières, qui n'ont pour guide que les faibles clartés de leur raison et de leur érudition, qui les conduisent à s'avancer dans les honneurs, dans l'estime des hommes et dans les autres avantages temporels. Il faut donc qu'une âme qui veut posséder Jésus comme son roi le reçoive sous ce voile de mépris, car il vient comme un roi doux, humble, patient, c'est-à-dire, qu'il invite les siens à apprendre de lui ces vertus divines, et à devenir comme lui doux et humbles de cœur : mais s'ils trouvent auprès de lui le repos de leurs âmes, ils ne manqueront pas d'être exposés au mépris et aux opprobres des hommes.

Tel est, chers auditeurs, le voile sous lequel Jésus vient à la fille de Sion, c'est le mépris qui accompagne la confession de son nom, et qui fait le partage de son église et de tous ceux qui suivent les maximes de son évangile. Quand une âme embrasse Jésus et qu'elle se soumet à son empire, elle doit se résoudre à encourir le mépris et la haine du monde, à éprouver des contradictions et des oppositions de la part de sa chair. Quand le monde voit un homme qui, loin de se venger, aime ses ennemis, prie pour eux, et leur fait du bien. Quand

il voit qu'il ne cherche point les honneurs et les plaisirs de la terre, mais qu'il les méprise et les regarde comme du fumier, afin de gagner Christ; ce monde aveugle regarde cela comme des singularités affectées qui ne proviennent pas d'une vraie humilité, mais d'un fond d'orgueil qui veut se distinguer par des choses extraordinaires.

La raison pour laquelle nombre de gens ne donnent point entrée à Jésus et ne jouissent point des priviléges de son royaume, c'est qu'ils ne veulent point le recevoir avec ses maximes d'humilité et de renoncement. Quand il vient sous cet appareil méprisable, ils demandent avec un étonnement mêlé de mépris : *Qui est celui-ci ?* Jérusalem ne devait pas le méconnaître, ayant appris des prophètes quel serait le Messie: elle devait voir en Jésus, malgré sa pauvreté, son humilité, l'accomplissement des prophéties anciennes. Mais les idées charnelles que les Juifs avaient conçues de lui; d'un autre coté, le mépris et la bassesse dans laquelle il paraît, ne font que révolter la plupart des habitans de cette ville. Lorsqu'ils voient Jésus entrer dans cet équipage, ils ne peuvent comprendre qu'il y ait des gens assez insensés pour approuver de leurs acclamations ce roi imaginaire, et pour crier en son honneur : *Hosanna au fils de David.*

Il semble que les Chrétiens devraient être mieux instruits que les Juifs ne l'étaient du caractère de Jésus; qu'ils devraient savoir que, pour avoir part à sa rédemption, il faut qu'ils embrassent son joug, sa croix et ses maximes, quelques opposées qu'elles soient à leurs passions. Cependant quand il se présente à eux comme un Jésus crucifié, dans sa forme humiliée, avec son exemple et ses maximes; on le méconnaît, on prête l'oreille à

l'esprit d'incrédulité qui veut nous persuader que ce n'est pas le véritable Messie, ou qui nous fait révoquer en doute ce que nous avons entendu dire de lui. Voulez-vous savoir, mes chers amis, la principale cause pour laquelle vous n'éprouvez pas la vertu de la grâce de Jésus, c'est que vous ne vous résolvez pas sincèrement à embrasser la croix qui l'accompagne, vous craignez trop de vous exposer aux moqueries, et à la persécution du monde; enfin vous ne voulez point, comme dit Saint-Paul, *sortir hors du camp pour aller à lui en portant son opprobre* Hebr. XIII, 13. Vous craignez qu'il n'en coûte trop à votre amour propre, et à vos autres passions favorites; cependant soyez assurés que tel est l'ordre immuable de Dieu dans l'économie du salut, que si vous voulez être rendus conformes à l'image glorieuse de son fils, il faut premièrement que vous soyez rendus conformes à son image souffrante et crucifiée. Si vous voulez un jour vivre et régner avec lui, vous devez souffrir et mourir ici avec lui 2. Timoth. II 12. Enfin quand l'esprit de Dieu nous crie. *Voici ton roi qui vient à toi humble et abject*, si nous ne voulons point le recevoir sous cette aparence méprisable, jamais nous n'aurons le bonheur de posséder la gloire dont il revet les âmes chez lesquelles il vient.

III. C'est de cette gloire que nous allons nous entretenir dans la troisième partie de notre méditation.

1°. Le premier avantage qui est accordé à ceux chez qui Jésus vient comme roi, c'est la joie, le triomphe et les actions de grâces. Cela nous est représenté dans les acclamations et les cris de joie, tant des disciples que de la multitude. *Ceux qui allaient devant et qui suivaient*,

criaient: Hosanna au fils de David, etc. Et Saint-Luc dit que *toute la multitude des disciples transportée de joie se mit à louer Dieu à haute voix pour tous les miracles qu'ils avaient vus, en disant : Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur.* Luc XIX, 37. Déjà sous l'ancien testament l'esprit prophétique exhorte la fille de Sion à se réjouir : *Egaie-toi, fille de Sion, pousse des cris d'allégresse, fille de Jérusalem, voici ton roi qui vient à toi.* Zach. IX, 9. Es. LXII, 11, XII, 6. Nous avons remarqué ci-dessus que cette fille de Sion est une âme qui sent sa misère, qui gémit dans le douloureux sentiment de sa pauvreté. Mais quand Jésus vient à elle comme son roi, qu'il lui fait sentir la puissance de sa rédemption ; alors cette fille désolée se console et se livre aux doux transports d'une joie divine. Alors, à l'exemple de la Ste.-Vierge, elle se réjouit en Dieu, qui est son Sauveur : elle ressent une joie invisible, à cause des biens glorieux que Jésus lui communique, l'ayant admise aux priviléges de son royaume, après l'avoir réconciliée avec Dieu par sa croix. Tous ces avantages et le doux sentiment que le Saint-Esprit lui en donne, enflent son cœur, le font éclater en chants d'actions de grâces à ce roi, lui font dire avec la multitude de notre texte : *Hosanna au fils de David.* Tels ont été de tous temps les sentimens des enfans de Dieu ; lorsqu'après bien des combats et de vives douleurs, ce roi les visitait en son amour et leur faisait sentir sa délivrance ; alors ils éclataient en chants de triomphe et se réjouissaient en Dieu leur Sauveur.

Personne ne saurait exprimer par des paroles la douceur de cette joie divine, et personne ne la connaît que ceux à qui il a été donné de l'éprouver par le Saint-

Esprit. Une âme fidèle cherchait Jésus, elle soupirait après sa rédemption, et lorsqu'elle croyait en être bien éloignée, Jésus venant à elle remplit ses souhaits, lui donne ce qu'elle désirait, et lui fait trouver la perle inestimable qu'elle cherchait. Aussi, dans la joie qu'elle ressent, elle vend tout ce qu'elle a, pour avoir la possession de cette unique chose nécessaire. Ah! qui pourrait exprimer ce qui se passe dans une âme à qui Jésus accorde l'heureux privilége d'être membre de son royaume? Qui pourrait comprendre le calme du sabat et le repos intérieur dans lequel elle loue Dieu *en Sion dans le silence*. Ps. LXV. Elle se contente de ce seul bien, c'est assez pour elle d'avoir Jésus, toutes les autres choses lui paraissent viles, elle se confie pleinement en la miséricorde et l'amour éternel de son Dieu.

Cependant cette joie divine, n'est pas toujours également sensible et visible. Ce qu'il y a de vrai, c'est que si elle n'éclate pas au-dehors, elle met le cœur dans un doux calme intérieur : il est tranquille, content et satisfait d'avoir trouvé Jésus et de posséder la bonne part. C'est-là le bien dont la possession est le centre du bonheur de l'homme. Hors de cela, il ne saurait trouver de contentement solide. Comme par le péché il est sorti du repos qu'il possédait en Dieu, et tombé dans un état de perpétuelle agitation, c'est en vain qu'il court d'une créature à une autre pour y trouver de la tranquillité et du bonheur, il n'y en trouve point. Semblable à la colombe de Noé, qui, sortie de l'arche, voltigeait çà et là pour trouver où poser son pied, et qui ne trouva de place solide qu'en retournant dans l'arche; l'homme, une fois sorti de l'arche de Dieu, s'égare et voltige dans ce monde comme un voyageur errant dans un vaste et

sombre désert : il n'y trouve qu'un fond mobile et fangeux sur lequel il ne peut point se reposer ; il faut qu'il rentre dans l'arche mystique de Jésus, qui est son église, ou la communion des fidèles avec lui), s'il veut recouvrer la paix de l'âme.

Faites attention à ceci, vous qui courez d'une créature à une autre pour tâcher d'y trouver le bien et le repos qui vous manque. Je sais que vous cherchez la joie, car c'est la vie de l'âme ; mais vous ne la cherchez pas où elle se trouve. Vous la cherchez dans la possession des choses vaines, inconstantes et passagères de ce monde ; mais certes, vous ne l'y trouverez pas. Venez à Jésus qui vous tend les bras et qui vous ouvre l'arche du salut ; c'est auprès de lui que vous trouverez ce que vous cherchez inutilement ailleurs : c'est lui qui est le centre de cet esprit immortel qui vous anime, qui soupire après son origine, après son bien perdu. Ouvrez-lui donc vos cœurs, tournez vos désirs vers lui, en les détachant des faux biens de la terre qui les ont possédés jusqu'à présent. Quel bonheur de savoir comment on doit chercher ce qui peut fixer notre âme, ce qui peut la contenter éternellement ! D'être assuré qu'on le trouvera infailliblement, et qu'on l'a trouvé actuellement en Jésus ! C'est alors qu'on s'écriera : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Béni soit-il de l'amour incomparable qu'il a pour moi !* Pensez-y, chers amis, et sachez que le bonheur auquel ce roi libérateur vous appelle est le seul digne de l'excellence de votre être. Hélas ! pourquoi ne peut-on point engager toutes les âmes à se tourner de ce côté-là ? Pourquoi négligent-elles un bien si capable de les rendre heureuses ? pourquoi s'attachent-elles à des vanités qui ne les conduisent

qu'à un vide éternel? c'est assurément quelque chose de bien affligeant de voir tant de pauvres créatures qui négligent et perdent tout en rejetant Jésus. Oui, il est triste de voir que ce bonheur ne soit point goûté et connu que d'un petit nombre, et que la plus grande partie des hommes le rejettent malicieusement. Mais cela étant ainsi, il ne faut point s'étonner s'il a juré en sa colère qu'elles n'entreraient point dans son repos. Malheur à ces âmes-là, car elles demeureront dans un trouble et une agitation éternelle! O vous qui êtes appelés à la possession d'un si grand bien, profitez, pendant qu'il en est temps, de la grâce que Dieu vous présente, ouvrez vos cœurs à Jésus, quelque méprisable qu'il paraisse aux yeux du monde et de votre chair, car c'est lui qui doit faire votre joie, votre bonheur et votre gloire, si jamais vous devez y participer.

2°. Un second avantage que Jésus fait à une âme dans laquelle il fait son entrée et sa demeure, c'est de nettoyer le cœur et d'en chasser les vendeurs et les acheteurs. Il nous en donne une image dans ce qu'il fait à Jérusalem : étant entré dans le temple, il en chassa ceux qui y vendaient et qui y achetaient, afin qu'ils le regardassent comme une maison d'oraison et qu'ils n'en fissent pas une caverne de brigands. Il fait la même chose dans les cœurs où il fait son entrée. Avant sa venue, le cœur est un lieu de marché, un lieu rempli de vendeurs et d'acheteurs, de pensées mondaines, de passions et de désirs charnels. C'est une caverne de brigands qui désolent l'âme, qui lui ravissent toutes les grâces de Dieu, qui la dépouillent de son image, qui la blessent des traits venimeux du péché, qui la nâvrent des dards enflammés du malin, et qui

la réduisent à un pitoyable état. Dès que Jésus trouve entrée dans ce cœur, il commence à le débarasser de tous ces hôtes, importuns, à chasser les voleurs et les meurtriers qui en faisaient leur repaire. Je veux dire qu'il commence à fixer les inquiétudes de ce cœur agité, à le délivrer de la domination du péché et du diable qui, comme autant de tyrans, le tourmentaient et en faisaient leur victime. En purgeant l'âme de ces abominations, il la préparent à être un tabernacle de Dieu, un temple du Saint-Esprit, un palais de Jésus, une maison de prière dans laquelle le Dieu vivant est adoré en esprit et en vérité ; ainsi elle rentre dans sa première destination selon laquelle Dieu avait ordonné qu'elle serait *une maison d'oraison*. A sa venue, Jésus abolit l'impiété et l'hypocrisie par lesquelles le culte de Dieu, d'Israël est souillé, il fait du cœur un autel saint où un feu continuel brûle jour et nuit à son honneur, et un sanctuaire où il est adoré. C'est alors qu'on éprouve ce que c'est que de pouvoir prier sans cesse, et élever en tous lieux des mains et des cœurs purs à Dieu.

Qui pourrait rapporter tous les avantages que Jésus procure à une âme dans laquelle il fait son entrée et sa demeure ? David disait un jour à ceux qui lui parlaient de devenir le gendre du roi; *pensez-vous que ce soit peu de chose que d'être gendre du roi, vû que je suis un pauvre homme et de nulle estime?* Combien une âme, de Jésus s'approche de si près, a-t-elle sujet de dire, pensez-vous que se soit peu de chose que de devenir le temple du Dieu vivant, d'être unie si étroitement à lui, moi qui suis une créature si pauvre, si misérable et si indigne ? Certes, c'est le plus haut point de gloire où une créature puisse aspirer, que d'être jointe à Dieu de ma-

nière à devenir un même esprit avec lui. Telle est cependant la grâce excellente que Jésus procure à une âme qui le reçoit ; parce qu'il est le médiateur entre Dieu et l'homme. Il enlève le mur qui les séparait, il détruit les œuvres du diable, il purifie la conscience des œuvres mortes, et fait la paix d'une manière si étroite que Dieu daigne habiter dans l'homme, et qu'il permet à l'homme de se cacher en lui. Quelque indignes que nous soyons de ce glorieux avantage, nons osons y aspirer sur les promesses que Dieu lui-même nous a faites, et sur les invitations qu'il nous adresse : *Sortez du milieu d'eux*, dit-il, *et vous en séparez, et ne touchez à aucune choses souillée, je vous recevrai, j'habiterai au milieu de vous et j'y marcherai, je serai votre Dieu, et vous serez mon peuple.* 2. Corinth. XI. 16. Et Jésus-Christ assure que, *si quelqu'un l'aime, son père l'aimera et qu'ils viendront à lui et qu'ils feront leur demeure chez-lui.* Jean XIV, 21. Enfin toute la parole de Dieu nous assure, que si nous voulons demeurer dans la charité, Dieu demeurera en nous et nous en Dieu.

Puisque telle est l'espérance de votre glorieuse vocation, chers frères, ne la méprisez point et préférez un bonheur si digne de vous aux délices impures de la chair, et aux avantages passagers de l'Egypte. Laissez entrer Jésus chez vous, pour purifier vos cœurs, pour sanctifier par son sang ; *bien heureux sont ceux dont le cœur est pur car ils verront Dieu.* On ne peut le voir ni le sentir de près qu'après que Jésus a chassé du temple les vendeurs et les acheteurs, et qu'il a purifié par l'aspersion de son sang les choses profanes et souillées qui s'y trouvent. Avant cela le cœur est une caverne de brigands où Dieu ne saurait habiter, *car il ne peut y avoir d'ac-*

ord entre Christ et Bélial, ni rapport entre le temple des idoles et la maison du Dieu vivant. 2. Cor. v, 15.

Ah! si vous connaissiez l'excellence du bonheur dont on vous parle, vous quitteriez bientôt toute autre chose pour l'embrasser; mais hélas! il vous est inconnu, c'est pourquoi vous ne le cherchez point. Que ne peut-on vous ouvrir les yeux sur cela, pendant qu'il en est temps, avant que vous voyiez ces grandes choses sans espérance d'y avoir jamais aucune part! Demandez, je vous prie, à celui qui rend la vue aux aveugles, qu'il vous délivre de ce funeste aveuglement par lequel Satan vous retient dans l'incrédulité, et empêche que vous ne soyez éclairés par la splendeur de l'Evangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu. 2. Cor. IV, 4. Priez-le de vous délivrer de ces charmes trompeurs qui ont fasciné et comme ensorcelé vos pauvres âmes au point qu'elles n'aiment que ce qui est agréable à la chair. Heureuses les âmes qui cherchent avec zèle et avec constance à voir en elles l'accomplissement de ces éternelles vérités, et des témoignages que l'esprit de Dieu nous donne de la gloire du royaume spirituel de Jésus! Heureux les cœurs sur lesquels Jésus règne, et qui lui ont voué leur estime, leur amour, leurs désirs, et toutes leurs affections! Un jour ils seront mis au comble de leurs vœux, ils éprouveront que les promesses de Dieu ne sont pas de simples paroles passagères, mais des réalités plus constantes que le ciel et la terre, car *ses promesses sont toutes oui et amen en Jésus-Christ.* 2. Cor. I, 20.

Oui, glorieux Jésus, aimable vainqueur! il est plus que vrai que ton règne n'est pas une chose vide, mais une plénitude de biens capables de rendre heureuses les âmes qui y sont admises. Viens donc te rendre aussi le

maître de mon cœur. Soumets-le à ton doux empire. Tu en connais la misère, divin Sauveur, tu vois la captivité sous laquelle il gémit, aussi-bien que le vide, la sécheresse et l'altération qui y règnent ; fais-y entendre aujourd'hui, par ton Saint-Esprit, ce cri d'allégresse qui est l'avant-coureur de ta venue. Dis à la fille de Sion, *voici ton Roi*. Que j'entende cette voix, et qu'en même temps j'en éprouve la force et l'accomplissement. Regarde dans tes compassions toutes ces filles désolées de Sion, qui soupirent après la délivrance. Manifeste-toi à nous et dans nous, comme un roi puissant, gracieux et triomphant, afin qu'éprouvant la réalité de ta rédemption, nous en goûtions les heureux fruits, et que nous t'en rendions des louanges et des actions de grâces éternelles. Amen !

XXVIIme. SERMON.

LE CHEMIN QUI CONDUIT

PAR LA CROIX A LA GLOIRE.

Ayez les mêmes sentimens que Jésus-Christ a eus; lequel étant en forme de Dieu, n'a point regardé comme une usurpation d'être égal à Dieu. Mais il s'est anéanti soi-même, en prenant la forme de serviteur, et se rendant semblable aux hommes; et ayant paru comme un homme, il s'est abaissé lui-même, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom, afin qu'au nom de Jésus, tout ce qui est dans les cieux et sur la terre, et sous la terre, fléchisse le genou, et que toute

langue confesse que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le père. Epître aux Philip. Chap. II, 3, 11.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Il n'y a point d'homme qui ne souhaite d'être heureux, et qui ne sente dans soi une pente naturelle qui le porte vers le bien, que ce bien soit vrai ou faux, réel ou apparent. L'homme, déchu de son ancien état de perfection, est trop aveuglé pour connaître le bien solide qui doit faire son bonheur, et pour embrasser les moyens qui y conduisent sûrement. L'affection de la chair, qui est son guide, ne lui présente que les biens de la terre, les vains honneurs du siècle et les plaisirs. La concupiscence les lui fait chercher avec empressement; de sorte que, trompé par la passion qui le conduit, il croit trouver dans la possession de ces faux biens, le vrai repos et le solide bonheur qu'il a perdu. De là vient qu'on voit tant de pauvres créatures employer tous les moyens, tant légitimes qu'illégitimes, pour se les procurer, et pour contenter leurs désirs. A juger de leur état par leur conduite, on ne peut les regarder que comme des gens qui, croyant saisir en songe quelque chose de réel, embrassent une ombre; et pensant se repaître d'une viande solide, s'aperçoivent à leur réveil que la faim et la soif de leur âme n'est point assouvie. Pour se dédommager de leur méprise, ce qu'ils n'ont pas rencontré dans la qualité de ces faux biens, ils tâchent de le trouver dans la quantité et dans la diversité. Lorsqu'ils éprouvent par la jouissance, qu'un bien temporel n'est pas le vrai et le solide bien qu'ils cherchent, ils se tournent vers un ou plusieurs autres, croyant qu'en les possédant

tous ensemble, ils y trouveront une satisfaction plus complète ; et entraînés par les passions, ils courent après des fantômes, souvent jusqu'à ce qu'on tombe dans dans un vide éternel.

Tel est l'état déplorable de l'homme corrompu, et il sera tel jusqu'à ce qu'il se laisse ramener à son vrai bonheur par les voies que Dieu lui a ouvertes. Cependant comme les moyens qui y conduisent sont entièrement contraires à l'inclination charnelle qu'il a pour le monde et ses vanités, il arrive rarement que l'homme entre dans les vues de Dieu, et qu'il se laisse conduire par son esprit dans le chemin qui peut seul le conduire à la véritable félicité ; aussi l'Ecriture témoigne-t-elle qu'il y en a peu de sauvés, peu qui marchent dans le chemin étroit, pendant que la plupart tiennent la route large qui mène à la perdition.

Le seul et unique moyen que Dieu a établi pour conduire les hommes à la gloire, c'est la croix. C'est par la croix et l'anéantissement que le fils de Dieu est entré dans sa gloire, et qu'il a opéré ce grand ouvrage de notre rédemption. C'est par ses souffrances qu'il nous a tout mérité. C'est par le chemin de la croix que tous ses enfans sont allés après lui jusqu'à la gloire ; et c'est par le même chemin que nous devons le suivre, si nous voulons parvenir au but où il est arrivé. Comme c'est là le chemin unique et assuré que Dieu a ouvert pour retourner au bonheur, un ministre de Christ, un pasteur des âmes, ne peut se dispenser de les inviter à y entrer, et de leur protester qu'il n'y en a point d'autre ; qu'elles ne parviendront jamais à la gloire par une autre route que celle par laquelle Jésus leur sauveur et leur chef y est arrivé. Or c'est par la croix qu'il y est allé, comme

l'apôtre le témoigne dans notre texte ; nous allons donc considérer dans cette méditation,

I. Le chemin de la croix,

II. Le but de ce chemin, qui est la gloire.

Il faut d'abord observer que, par le mot de *croix*, nous n'entendons pas indifféremment toutes les sortes de misères et d'afflictions auxquelles les hommes sont exposés dans ce monde ; mais nous entendons par-là les souffrances, tant intérieures qu'extérieures, que Dieu leur suscite pour les faire rentrer en eux-mêmes, pour les faire retourner à lui, pour mortifier le vieil homme, pour crucifier ses passions ; de sorte que la véritable croix n'est autre chose que le crucifiement ou la mortification de la chair, de ses désirs et de ses penchans corrompus. C'est cette croix-là qui est le chemin par lequel Dieu veut conduire ses enfans à la gloire, et que saint Paul nous représente dans l'exemple de Jésus comme la voix par laquelle on parvient à la vraie félicité.

Saint Paul connaissait à fond le cœur humain : il savait combien il est malin et trompeur, combien il est enclin à se laisser aller à son amour-propre, et à suivre sa première pente naturelle. Il savait bien que les Philippiens, quoiqu'ils fussent convertis, et qu'ils eussent reçu la lumière de l'Evangile, n'étaient pas encore tout à fait guéris de ce fond de corruption, qui a son centre dans l'amour de soi-même, et qui se produit par l'orgueil, d'où naissent ensuite les divisions, les dissentions, le mépris des autres, et d'autres passions qui se glissent insensiblement dans le cœur, dès qu'on cesse de veiller et de prier. C'est pourquoi cet apôtre exhorte de la manière la plus tendre et la plus pressante ces Philip-

piens à se tenir en garde contre l'amour-propre, l'orgueil et l'attachement à leurs intérêts et à leurs propres sentimens. *Que rien*, leur dit-il, *ne se fasse par contention ou par vaine gloire, mais que, par humilité de cœur, l'un estime l'autre plus excellent que soi-même. Ne regardez point à votre intérêt particulier, mais que chacun ait égard à ce qui concerne les autres.*

Pour les porter plus efficacement à entrer dans ce renoncement à eux-mêmes et à leurs passions, il leur présente l'exemple de Jésus-Christ. « Je vous prie, leur dit-il, qu'il y ait en vous un sentiment semblable à celui qui a été en Jésus-Christ. Puisque vous avez reconnu Jésus pour votre sauveur et votre maître, puisque vous avez voulu embrasser sa doctrine, et son évangile; puisque vous désirez de jouir de sa grâce, d'être conduits par son esprit, et animés de sa vie; vous devez le regarder comme le modèle que vous avez à imiter. Vous devez avoir les mêmes affections, les mêmes inclinations qui étaient en lui, vous devez aimer et chercher les mêmes choses, et vous conduire de la même manière que lui ».

Quelle a donc été sa conduite? Par quel chemin est-il allé à la gloire? C'est par le chemin de la plus profonde humilité, du plus parfait renoncement, et de l'obéissance la plus entière qui puisse se concevoir; en un mot, c'est par la croix qu'il est allé et qu'il est entré dans la gloire. *Car*, ajoute-t-il, *quoique ce Sauveur fût en forme de Dieu, il ne s'est point glorifié d'être égal à Dieu, mais il s'est anéanti soi-même*, etc. Ici l'apôtre représente à ses Philippiens l'anéantissement de Jésus sous différens caractères qui en font connaître la nature et qui, étant mis dans leur jour, nous apprendront

quelles sont les croix et les humiliations des enfans de Dieu.

1°. Il nous représente son abaissement comme celui de la personne la plus élevée, la plus digne, et en même temps la plus innocente, qui par conséquent méritait le moins tous les mauvais traitemens auxquels elle a été exposée. Cette personne c'est Jésus-Christ, c'est le fils de Dieu; celui qui était *en forme de Dieu*, c'est-à-dire, qui possédait non-seulement toutes les qualités et les perfections, mais même la nature de la Divinité, parce qu'il était Dieu sur toutes choses, béni éternellement. C'est cette personne souverainement parfaite que l'apôtre nous présente ici comme le sujet qui s'est humilié et anéanti, jusqu'à la plus basse condition des hommes, à la profession d'un pauvre charpentier, à la forme de serviteur méprisé, battu, et supplicié avec des voleurs. Il nous est représenté sous cette image vile, pour confondre l'orgueil des hommes et les idées chimériques que l'ambition leur suggère, et pour leur faire sentir que, quelques grands et élevés qu'ils puissent être dans le monde, ils ne sont pas moins obligés de suivre Jésus par le chemin de la croix, de souffrir les humiliations, les mépris, les opprobres, et de mortifier leurs passions, que les plus petits membres du corps de Christ. Si le chef a voulu être dans cet état, c'est pour apprendre à tous ceux qui voudront être ses membres, quels qu'ils puissent être dans le monde, qu'ils ne doivent pas prétendre à un autre sort qu'à celui de leur maître; aussi est-ce l'état par lequel ont passé de tout temps les enfans de Dieu. Jusqu'où n'a-t-il pas permis que David, tout roi qu'il était, fût méprisé, traversé, et même persécuté? Ses Pseaumes sont remplis

des plaintes qu'il faisait à Dieu sur la tyrannie et la cruauté de ses ennemis, et même de ses courtisans, qui se moquaient de sa simplicité, qui méprisaient et blâmaient sa piété, et qui le regardaient comme un insensé qui s'affligeait trop à la vue de ses péchés, et qui traitait trop scrupuleusement l'affaire de son salut. On en voit aussi des exemples dans tous les Patriarches et dans tous les enfans de Dieu qui ont vécu avec une sorte déclat dans le monde. Dieu ne les a pas dispensés de passer par ce chemin : il a mêlé de l'absinthe dans les douceurs temporelles qu'ils pouvaient goûter, et leur a fait sentir qu'ils devaient chercher leur bonheur dans de plus solides biens.

Ceci mérite d'autant plus notre attention que les hommes sont tous naturellement enclins à se soustraire à la croix. Les honneurs, les richesses, les dignités, les plus petits avantages sont capables de leur enfler le cœur. Pour peu qu'ils soient distingués des autres, ils se croient dispensés de s'humilier, et de souffrir le moindre affront, ou la plus petite injure, de la part d'un inférieur. On se croirait déshonoré d'être maltraité par des gens qui nous doivent le respect. Il y va de mon honneur, dit-on, mon caractère en souffrirait, je dois soutenir mon rang, et ne pas laisser avilir ma condition ; et mille autres paroles hautaines, qui seraient regardées comme des extravagances, et dont on rougirait, si on jetait un seul regard sur cet auguste et souverain monarque, sur ce Jésus qui, étant en forme de Dieu, s'est abaissé et anéanti si profondément.

L'apôtre en nous représentant cette personne si auguste, si sainte et si parfaite, veut nous faire comprendre qu'un enfant de Dieu doit souffrir, non comme

malfaiteur, mais comme innocent. Ce Jésus en forme de Dieu n'avait jamais connu le péché, aucun mensonge n'était sorti de sa bouche; cependant il s'est abaissé, jusqu'à souffrir volontairement une mort infâme à la croix. C'est en cela, dit saint Pierre, qu'il nous a laissé un modèle, afin que nous suivions ses traces. *On est agréable à Dieu lorsque, pour conserver sa conscience pure devant lui, on endure de mauvais traitemens et qu'on souffre injustement; quelle gloire serait-ce pour vous si étant battu pour avoir malfait vous l'enduriez; mais si en faisant bien, vous êtes maltraités, et que vous l'enduriez, c'est en cela que Dieu prend son plaisir*, 1. Pier, II, 19, 20, 21, 22, 23,

Ce qui caractérise les croix des enfans de Dieu, c'est qu'ils les portent avec soumission et avec innocence. Il est vrai que, devant Dieu, personne n'est innocent, et que nous méritons tous les mauvais traitemens que nous pourrions souffrir, c'est même pour nous corriger des dispositions au péché qui sont encore dans notre chair, que Dieu nous met dans le creuset. Cependant il demeure toujours vrai, que les enfans de Dieu doivent souffrir en innocens, c'est-à-dire, qu'à l'égard de Dieu, ils doivent avoir cette conscience pure, lavée des œuvres mortes par le sang de Jésus, et à l'égard des hommes, ils doivent être exempts de tous les vices qui pourraient justement attirer leur haine, leur colère, et leurs châtimens; de sorte que, s'ils ont quelque chose à souffrir de leur part, ils l'endurent comme de simples brebis innocentes qui n'ont d'autres crimes que celui de ne vouloir point participer à ceux des impies. C'est ainsi qu'un enfant de Dieu doit s'étudier à garder une bonne conscience et à vivre dans l'innocence et dans la sainteté.

Si, en se comportant de cette manière, il vient à être affligé ou traversé, sa bonne conscience lui sert de consolation, et sa principale défense est de recourir à Dieu et de verser ses plaintes dans son sein, en lui disant comme David : *O éternel, délivre-moi de mes ennemis car ils m'ont tendu des pièges : Les puissans se sont assemblés contre moi, bien qu'il n'y ait point d'iniquité, ni de transgressions en moi* Ps. LIX, 4. *Eternel, écoute ma juste cause, sois attentif à mon cri, prête l'oreille à la requête que je te fais sans qu'il y ait de tromperie sur mes lèvres : Que mon droit sorte de ta présence, et que tes yeux regardent la justice de ma cause ; tu as secondé mon cœur, tu l'as visité de nuit, tu m'as éprouvé, tu n'as rien trouvé.* Ps. XVII. Ce n'est pas que David voulût se justifier, aux yeux de Dieu, puisqu'il se reconnaissait injuste et coupable devant lui ; mais il allègue la justice de sa cause, qui était juste, parce que c'était celle de Dieu qu'il soutenait ; et s'il proteste de son innocence ce n'est qu'à l'égard des hommes, puisqu'il n'était pas tel qu'ils le jugeaient, et qu'il n'avait pas mérité les mauvais traitemens qu'ils lui faisaient.

Ainsi, nous n'agissons pas selon l'esprit, mais selon la chair, lorsqu'à l'approche de quelques souffrances, ou lorsque nous sommes exposés aux mépris et aux injures, nous nous croyons en droit de les repousser par la violence, de nous venger ou d'exiger à la rigueur la réparation du tort qu'on pourrait nous avoir fait. La nature prend plaisir à se plaindre avec aigreur et impatience, de l'injustice, de l'ingratitude et de la mauvaise foi de nos persécuteurs. Nous exagérons aisément les outrages qu'ils nous font, aussi bien que ce qui peut nous justifier et abaisser nos adversaires. On en parle

volontiers, même avec passion et vivacité, mais on oublie de dire avec David : *Je mettrai ma main sur ma bouche, ô Eternel, car c'est toi qui l'as fait.* Telle est la répugnance que l'homme a naturellement pour la croix. Ce qui devrait servir à nous tranquilliser nous irrite davantage, et nous nous fâchons plus, parce que nous souffrons en innocens, que si nous souffrions en coupables. Le cœur de l'homme est comme un tison qui s'allume par sa petite étincelle de contradiction et qui s'embrâse par le vent de la persécution. Souvent même il prend cette flamme pour un saint zèle. Il ferait volontiers descendre le feu du ciel sur ces méchans, sur ces têtes criminelles qui lui font tort, qui, à l'exemple des Samaritains, ferment l'entrée à la vérité et persécutent Jésus-Christ dans la personne de ses membres. Avouez que ce feu n'est pas pris sur l'autel de Dieu : c'est un feu étranger qui en consume plusieurs, comme il dévora autrefois Nadab et Abihu. Le caractère d'un disciple de Christ, qui porte sa croix, est de souffrir comme lui, de trouver sa consolation dans la justice de sa cause, et de se refugier dans les bras de son Sauveur crucifié, comme dans une forteresse, pour être à l'abri de toutes les tempêtes qui pourraient l'agiter.

L'apôtre nous représente l'anéantissement de Jésus comme un abaissement et une croix volontaire qui avait pour principe l'obéissance aux ordres de son père. Il s'est anéanti *soi-même*, il s'est abaissé *soi-même*. Personne n'a obligé ce charitable Sauveur à se charger d'une telle croix : c'est son amour qui l'y a porté, il l'a même fait avec joie, et de tout son cœur. Cependant pour montrer que sa volonté était conforme au bon plaisir de son père, il ajoute qu'il lui a été obéissant jusqu'à la mort, et

même à la mort de la croix. Dans l'économie de la rédemption, le fils de Dieu, considéré comme médiateur, est toujours représenté soumis et obéissant au père. Le père est considéré comme celui qui commande, qui ordonne, qui envoie; et le fils est regardé comme celui qui est envoyé, qui exécute et qui obéit.

Ici saint Paul nous trace deux caractères remarquables de la croix des enfans de Dieu, qui doivent être rendus conformes à leur chef, selon la mesure destinée à chaque membre. La croix, l'abaissement, le renoncement, tout cela doit être *volontaire*, c'est-à-dire qu'ils doivent embrasser volontiers les occasions où le vieil homme est mortifié, et où Dieu travaille à les purifier et à les préparer à son royaume. Il se trouve dans les enfans de Dieu deux principes, l'un surnaturel et l'autre naturel, qui ont chacun leurs opérations différentes. Quand c'est le principe surnaturel de la grâce qui agit en eux, ils aiment la croix, ils consentent à la mortification du pécheur, au crucifiment de la chair; ils le demandent même à Dieu, et ils y laissent travailler le Saint-Esprit. Dans cette disposition, ils se réjouissent au milieu des afflictions, et se glorifient dans les tribulations, parce que ce principe surnaturel leur découvre en même temps ce qui est caché sous le voile de la croix, le but que Dieu s'y propose, et les suites heureuses qui en résulteront. Plus ce principe surnaturel est puissant dans une âme, plus elle se réjouit de voir Jésus glorifié en elle par les afflictions. De là ces transports de joie que les disciples et les premiers chrétiens ressentaient, lorsqu'ils avaient souffert opprobre pour le nom de Christ, selon que leur maître le leur avait recommandé, Matth. v, 10. Cependant ce principe surnaturel n'éteint pas entiè-

rement le principe naturel, d'après lequel les enfans de Dieu craignent la croix, sont sensibles à la douleur, et tâchent de s'en délivrer. Ce principe naturel est sans doute une faiblesse, mais une faiblesse qui peut être sans péché, comme on le voit en la personne même du Sauveur, qui, à la vue de la mort et de la colère divine qui allait fondre sur lui, se trouvait saisi de tristesse et désirait que la coupe de souffrances s'éloignât de lui. Toute la joie avec laquelle Jésus a embrassé l'œuvre de notre rédemption, n'a point empêché qu'il n'ait été effrayé et abattu par les douleurs, les angoisses et les tourmens; c'est pourquoi saint Paul dit que *Jésus notre souverain sacrificateur, lorsqu'il était encore dans ce corps mortel, a offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à celui qui pouvait le garantir de la mort, ayant été exaucé et délivré de sa crainte*. Hebr. v, 7.

Ainsi, quand nous disons que les souffrances, les croix et les humiliations des enfans de Dieu doivent être volontaires, nous ne prétendons pas qu'ils y soient insensibles, et que, par un orgueil stoïque, ils affectent une indifférence à toute épreuve; mais nous soutenons que le principe surnaturel de la foi étant dominant en eux, doit dompter et maîtriser les mouvemens de la nature, la retenir dans les justes bornes, l'empêcher d'entraîner l'âme dans l'impatience, et la contenir dans la résignation et dans un entier abandon à la volonté de Dieu; de sorte qu'ils soient toujours disposés à dire avec Jésus: *Père, non point ma volonté, mais la tienne soit faite*. Quand c'est le principe naturel qui agit, il détourne le cœur d'un autre côté, il jette l'âme dans une secrète inimitié contre Dieu, dans le dégoût pour la

prière ; enfin il détache l'homme de la dépendance de Dieu, pour lui faire chercher des moyens de délivrance, ou dans son propre fond, ou dans les autres créatures; par-là l'œuvre de Dieu est arrêtée, et l'homme ne saurait être préparé pour le royaume de Dieu.

Comme les souffrances de Jésus, quelques volontaires qu'elles fussent, étaient pourtant dirigées par la volonté du père, et avaient pour fondement l'obéissance à ses ordres ; il en est de même de celles des enfans de Dieu. Leurs croix doivent être non-seulement *volontaires*, mais encore *dépendre du choix et de la volonté de Dieu*, et non de leur volonté propre. C'est abuser des termes que d'appeler croix les maux qu'on s'attire volontairement, sans nécessité, sans vocation divine, et par sa faute. Les hommes paraissent assez portés *d'eux-mêmes* à fuir la croix, et à l'éviter par tout moyen ; cependant il est bon de les avertir ici. Je ne parle pas à ceux qui souffrent des maux temporels par leur mauvaise conduite, ils ne sont point dans l'ordre dont il est question ; mais je parle des afflictions que les chrétiens endurent souvent par imprudence et par séduction. Quand Satan voit qu'une âme lui échappe, il tâche de l'engager de nouveau dans ses filets. Il cherche à exciter en elle un feu naturel qu'il lui fait prendre pour un feu divin ; il la porte aux excès d'un zèle aveugle et inconsidéré dans lequel se mêlent l'orgueil, l'amour-propre, la jalousie, l'envie et le mépris des autres ; et tout cela occasionne des traverses qui nuisent à la cause de Dieu, et qui empêchent l'avancement de son œuvre dans l'âme. Quand je donne cet avertissement, je n'ai garde de vouloir éteindre le feu sacré que Jésus pourrait avoir allumé dans les cœurs, et de les empêcher de rendre témoi-

gnage à la vérité, en faisant luire leur lumière devant les hommes. Je ne prétends point endormir les tièdes dans leur sécurité, ni flatter ceux qui retiennent la vérité injustement ; mais je dis ceci pour porter les âmes à veiller et à demander à Dieu son esprit de lumière, de sagesse, de prudence et d'humilité, pour les prier enfin de prendre garde à la conduite du Seigneur, et d'attendre qu'il vienne les prendre comme par la main ; pour les mener à la participation de sa croix. En attendant que le fils de Dieu nous appelle à la gloire de participer à l'opprobre de sa croix, exerçons-nous à renoncer à notre propre volonté dans les plus petites choses, à supporter avec patience et résignation les accidens fâcheux qui peuvent nous arriver : ayons soin de surveiller et de contenir les mouvemens de notre âme. Celui qui est fidèle dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes. Celui qui sait se comporter avec charité, patience, édification envers sa femme, ses enfans, ses domestiques, ses parens, ses voisins ; celui-là ne manquera pas, dans des occasions, plus importantes, d'éprouver le secours de Dieu, et de sortir heureusement d'affaire : il verra que tous les événemens, les grands comme les petits, concourent au bien de ceux qui aiment Dieu et qui se soumettent à sa conduite.

Enfin l'apôtre nous représente l'abaissement de Jésus-Christ, comme le plus profond et le plus parfait anéantissement, comme la croix la plus dure et la plus pesante : il nous enseigne qu'elle consistait en ces deux choses. Dans le dépouillement et le renoncement à tout ce qui pouvait lui donner de la gloire et de la joie ; — et dans une soumission volontaire à tout ce qu'il y avait de plus humiliant et de plus affligeant.

Saint Paul dit que le Sauveur s'est anéanti, qu'il s'est abaissé, qu'il ne s'est point glorifié d'être égal à Dieu. Quoiqu'il fût vrai Dieu éternel, et qu'il en eût toutes les perfections et les qualités, cependant il ne les a point prônées, il ne les a point étalées, comme les conquérans qui, après avoir fait quelque butin, et remporté une victoire, attachaient les dépouilles de l'ennemi à leur char de triomphe, pour qu'elles servissent de trophée à leur gloire. Jésus-Christ au contraire a voilé sa divinité, mais sous la forme de serviteur; c'est pourquoi l'apôtre ajoute qu'il s'est anéanti; et qu'il dit ailleurs presque dans les mêmes termes : Que *Jésus l'auteur et le consommateur de notre foi, au lieu de la joie qui lui était proposée, et méprisant l'ignominie, a souffert la croix, et s'est assis à la droite du trône de Dieu*. Ebr. XII, 2.

Jésus-Christ ne s'est pas contenté, selon notre apôtre, de se dépouiller de l'usage de ses perfections divines, par rapport à soi, mais encore il a pris sur soi toutes les misères de la nature humaine, il s'est assujéti aux douleurs les plus vives, et a souffert toutes sortes d'infamies et de tourmens. C'est ce que l'apôtre veut faire entendre quand il dit, qu'il a pris la forme de serviteur, qu'il a été trouvé en figure d'homme, et qu'il a été obéissant jusqu'à la mort, même à la mort honteuse de la croix. Par cette forme serviteur, il entend, non-seulement la nature humaine accompagnée de toutes ses infirmités, mais encore l'état le plus bas, le plus vil et le plus misérable auquel la nature humaine puisse être réduite; et quand il parle de sa figure d'homme, ce n'est pas que Jésus n'ait pas été véritablement et réellement revêtu de la nature humaine, mais c'est que Jésu

Christ n'était pas un homme pécheur et corrompu, quoiqu'il en eût l'apparence et la figure, et qu'il ne différât en rien des hommes assujétis au péché, et à la corruption originelle. C'est ce que l'apôtre exprime ailleurs plus clairement, quand il dit, que *Dieu a envoyé son propre fils en forme de chair*, c'est-à-dire, avec la ressemblance d'une chair qui n'avait que l'apparence de péché, sans en avoir la réalité ; parce qu'il n'a point connu de péché et qu'il est juste, saint, innocent et séparé des pécheurs.

Delà nous pouvons apprendre en quoi consiste précisément la croix des enfans de Dieu, selon la conformité qu'elle doit avoir avec celle de leur maître. Elle consiste dans un renoncement sincère et entier, non-seulement aux mauvaises dispositions qui flattent la chair, mais encore aux bonnes qualités qu'ils pourraient avoir, même à l'honneur et à l'avantage qui pourrait leur revenir de celles que Dieu a produites en eux par son esprit. C'est-à-dire, qu'un enfant de Dieu mortifie les désirs criminels dans lesquels la chair trouvait sa nourriture, il renonce à ses mauvaises coutumes, à ses penchans corrompus, à ses passions favorites, à son amour-propre, et à tout ce qu'il pourrait avoir en lui de concontraire à la volonté de Dieu : et s'il a de belles qualités, des dons de la grâce de Dieu, il s'en dépouille quant à soi, il ne s'en glorifie point, il n'en fait point parade pour s'en prévaloir, bien moins pour s'en énorgueillir ; mais il les renvoie à leur source et donne gloire à Dieu de tout. Ce n'est pas là une des croix les plus légères qu'un enfant de Dieu ait à porter. Il lui en coûte de se mortifier ainsi, et de renoncer à l'amour-propre qui tâche de s'approprier les grâces de Dieu, et de lui ravir la

gloire pour se l'attribuer en commettant le sacrilége et le larcin le plus abominable. Il y a là de quoi faire gémir une âme qui remarque la profondeur de cette corruption, et qui est obligée d'être toujours en garde contre ces ravisseurs de l'honneur de Dieu.

2°. La croix des enfans de Dieu consiste aussi dans une soumission humble au milieu des afflictions les plus grandes, auxquelles il plaît à Dieu de les exposer. *C'est par plusieurs tribulations, que nous devons entrer au royame de Dieu. Tous ceux qui veulent vivre selon la piété en Jésus-christ doivent souffrir persécution.* Une âme qui veut appartenir à Jésus, et devenir semblable à lui, consent à souffrir pour l'amour de lui et à son exemple, les mépris, les opprobres, les calomnies et les injures du monde. Elle se résout à être exposée comme lui, à la raillérie, à la haine, et même à la cruauté. Dans tout ce qui lui arrive de pareil, elle ne dit point, « c'en est trop : il est impossible que je souffre cela : cette injure m'est trop sensible pour que je l'endure sans colère et sans aigreur contre celui qui en est l'auteur. » Elle est trop bien persuadée que, quelques dures que puissent être ses croix, quelques humilians que soient les mépris dont on la charge, quelques injustes que puissent être les injures qu'on lui fait, cela n'atteindra jamais à ce que Jésus a souffert et enduré pour elle.

Pour en venir à ce point il ne faut pas moins que la vertu d'un Jésus crucifié, et la force de son esprit. Il faut pour cela qu'une âme soit bien près de Dieu, qu'elle se trouve dans une union bien étroite avec Jésus le véritable homme de douleurs, et qu'elle puise dans ses plaies le courage et la force de souffrir comme lui :

elle le conjure de vivre en elle, et de tempérer l'amertume des souffrances par la douceur de son amour, par la paix et la joix de son esprit. Cette huile céleste étant répandue dans l'âme, elle devient humble, douce, patiente et courageuse, elle apprend à aimer ses ennemis, à faire du bien à ceux qui lui font du mal, à prier pour ceux qui la persécutent.

Il serait bien consolant pour moi et bien heureux pour vous, mes chers auditeurs, si vous vous trouviez tous dans les dispositions que je viens de vous tracer dans l'exemple de notre Sauveur. Le chemin qui conduit à sa croix n'est sans doute pas agréable à la chair, cependant c'est le véritable et le seul qui mène à la gloire; mais où sont ceux qui sont disposés à embrasser de cœur un Jésus crucifié, martyrisé, couvert de sang, et et d'infamie? Où sont-ils ceux qui veulent se résoudre à avoir un sentiment tel que celui qui a été en Jésus-Christ, lui être rendus conformes en tout? On voudrait bien avoir part à sa gloire, mais on ne voudrait point participer à sa croix. On voudrait être assis à sa droite, mais on n'aimerait pas à boire dans sa coupe de douleurs. Rien ne prouve mieux le peu de christianisme qu'il y a parmi les hommes d'aujourd'hui que l'éloignement où ils sont de ce chemin. Il semble même que la répugnance qu'ils ont pour la croix leur fasse concevoir de l'aversion pour celui qui y a été attaché et qui y est mort pour eux. Pour avoir part au salut qu'il leur a mérité par là, par obéissance et par amour pour lui, ils devraient tout sacrifier; cependant ils ne voudraient pas renoncer à la moindre chose, ni souffrir la plus petite injure: ils veulent vivre à leur volonté dans une liberté charnelle: rendre injures pour injures, et outrage pour

outrage : enfin on dirait à voir les hommes qui se disent chrétiens, que c'est une troupe de lions qui se mordent et se déchirent l'un l'autre. Tel est l'état des chrétiens de nos jours, de ces gens qui veulent passer pour disciples de Christ, être regardés comme les vrais membres de ce Jésus qui a été mené à la boucherie comme un agneau, comme une brebis muette devant celui qui la tond.

Assurément ce n'est pas là le chemin qui conduit au but où Jésus est arrivé. Pour entrer dans sa gloire, il faut marcher sur ses traces et porter sa croix. Commencez par là, et vous entrerez dans le chemin qui mène à la gloire où Jésus est entré, et que saint Paul décrit dans la seconde partie de notre texte.

II. C'est pourquoi, dit notre apôtre, *Dieu l'a souverainement élevé*, etc. Il nous représente ici la gloire souveraine qui a suivi l'anéantissement du Sauveur du monde. Après s'être offert en sacrifice d'expiation et de propitiation : après s'être rendu obéissant à Dieu jusqu'à la mort, son père l'a couronné de gloire. Nous ne dirons pas que Jésus-Christ se soit acquis cette gloire par son abaissement ; car il ne l'a pas acquise proprement pour lui, mais pour nous. Nous dirons seulement que sa croix et son abaissement a été le chemin par lequel il est entré dans la pleine possession, dans l'entière jouissance et l'exercice parfait de la gloire qui lui avait été communiquée dans l'acte de l'union hypostatique ou personnelle, entre la nature divine et la nature humaine du Sauveur ; de sorte que son exaltation était plutôt une suite naturelle de son abaissement qu'une récompense. Nous pouvons par application dire la même

chose de nous. Nos souffrances ne méritent rien devant Dieu, la croix que nous portons n'est pas la cause méritoire, mais seulement le chemin de la gloire.

1°. L'apôtre nous décrit cette gloire du fils de Dieu comme élevée au-dessus de toute autre. Dieu l'a souverainement élevé. Autant il a été abaissé, autant il a été élevé. Comme il a été profondément anéanti, il a été aussi souverainement exalté. Oui, ce Jésus si méprisé, est le souverain Seigneur de toutes choses, comme Pierre le disait aux juifs : *Que la maison d'Israël tienne pour certain que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié.* Act. II, 36. *Il est cette pierre qui a été rejetée par vous qui êtes les architectes, et qui a été faite la pierre angulaire. Il n'y a point de salut en aucun autre ; il n'y a point non plus d'autre nom sous le ciel qui soit donné aux hommes par lequel ils puissent être sauvés.* Act. IV, 11, 12.

2° Il décrit cette gloire comme étant reconnue, avouée et adorée par toutes les créatures. *Au nom de Jésus tous genoux doivent se ployer et se ploiront un jour ; et toute langue doit confesser que Jésus-Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le père.* Celui qui était le rebut des hommes, auquel chacun disait des injures, qu'on traitait de séducteur, de Béelzebub, de Diable, de Samaritain, de mangeur, et de buveur ; celui qu'ils persécutaient, et dont ils avaient juré la perte ; celui enfin qu'ils clouèrent en croix avec la dernière infamie ; c'est ce Jésus là qu'ils verront venir sur les nues portant le signe du fils de l'homme, qui est son côté percé. A ce trait ils seront obligés de le reconnaître pour souverain juge des vivans et des morts. C'est devant ce Jésus crucifié qu'ils plieront leurs genoux tremblans ; mais ils

reconnaîtront trop tard pour leur seigneur et leur roi celui qu'ils ont percé.

Telle est aussi la gloire dont les enfans de Dieu seront comblés par la réverbération de celle de Jésus, après qu'ils auront porté sa croix et ses opprobres. Leur gloire sera *souveraine*, autant qu'elle peut l'être dans une créature. Elle sera élevée et infiniment au-dessus de la portée des traits de l'injustice et de l'envie; en un mot, elle sera à couvert de toutes les misères qui pourraient la troubler. Une gloire souveraine, c'est une gloire sans mélange d'ignominie, de douleurs et de tristesse, de quelque côté qu'elle puisse venir. C'est pourquoi la voix du ciel, parlant du séjour de la gloire, dit : *Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, il habitera avec eux, et ils seront son peuple, et Dieu sera lui-même leur Dieu. Il essuyera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus, il n'y aura plus ni deuil, ni lamentation, ni cris, ni travail; car ce qui était auparavant sera passé.* Apoc. XXI, 3, 4. Une gloire souveraine, c'est une gloire sans fin et sans changement. Les souffrances sont passagères, mais la gloire qui suit est éternelle. Les croix ne sont que pour peu de temps, mais le bonheur et la joie ne leur sera jamais ôtée. Aussi l'apôtre, mettant en parallèle tous les maux qu'il avait soufferts, avec la gloire future, dit, que ce n'était *qu'une légère affliction qui ne faisait que passer, et qui était suivie du poids d'une gloire souverainement excellente.* Si vous voulez savoir ce que l'apôtre nomme des légères afflictions qui ne font que passer, lisez le récit de ses traverses. 2. Cor. IV, 4, etc. et chapitre XI, 23. Ainsi il dit, que les souffrances du temps présent, étant toutes bien comptées et bien pesées, ne contrebalancent pas la

gloire à venir qui doit être manifestée en nous. Rom. VIII, 1, 8, v, 8.

La gloire des enfans de Dieu sera aussi une gloire *reconnue et exaltée de tous*. Ce sera alors que *les enfans de Dieu, qui sont maintenant cachés sous la croix avec Christ en Dieu, seront manifestés et qu'ils seront revêtus de gloire*. Col. III, 3. Ceux-mêmes qui les auront haïs et persécutés *seront saisis d'une horrible crainte en voyant le juste sauvé contre leur attente*. Ce sera alors qu'on dira, bien-heureux tous ceux qui auront craint le Seigneur, et qui auront aimé Jésus. On reconnaîtra alors qu'ils étaient véritablement sages, dans le temps qu'ils étaient regardés comme des insensés de la part du monde. Alors on souhaitera d'être comme eux, on voudra avoir part à leur bonheur ; mais pour y parvenir il en faut prendre le chemin pendant qu'on est ici-bas. Il faut renoncer à soi-même et aux faux biens pour suivre Jésus et porter sa croix à travers les épines de la raillerie, de la contradiction et de la persécution. La gloire qui suivra mérite bien qu'on surmonte les difficultés du chemin. La couronne destinée aux vainqueurs vaut bien la peine qu'on entre dans la lice et qu'on poursuive sa carrière jusqu'à ce qu'on ait atteint le but. Heureux qui possède son âme par la patience, car le fils de l'homme doit venir avec les anges de sa puissance ! Alors il rendra à chaçun selon ses œuvres, et le travail en notre Seigneur ne sera point vain. Que la grâce de Jésus notre Sauveur soit avec nous tous. Amen !

XXVIIIme. SERMON.

LE MYSTÈRE

DES SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST.

Qui a cru à notre prédication? Et à qui le bras de l'Eternel a-t-il été révélé? Il est monté comme un rejeton devant lui, et comme une racine qui sort d'une terre sèche. Il n'y a en lui ni forme, ni éclat, quand nous le regardons; il n'y a rien en lui, à le voir, qui nous le fasse désirer. Il est méprisé et le dernier des hommes, un homme de douleurs, et qui sait ce que c'est que la langueur; et nous avons comme caché notre face de lui; il était méprisé, et nous n'en avons fait aucun cas. Il s'est chargé véritablement de nos langueurs, et il a porté nos douleurs; et pour nous nous avons cru qu'il était frappé, battu de Dieu, et affligé. Mais il a été navré pour

nos forfaits, et frappé pour nos iniquités; le châtiment qui nous apporte la paix est tombé sur lui, et nous avons la guérison par ses meurtrissures. Nous avons tous été errans comme des brebis; nous nous sommes détournés pour suivre chacun son propre chemin, et l'Eternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. On exige de lui; il a été affligé, et il n'a point ouvert sa bouche; il a été mené à la tuerie comme un agneau, et comme une brebis muette devant celui qui la tond; même il n'a point ouvert sa bouche, il a été enlevé par la force de l'angoisse et de la condamnation; mais qui racontera sa durée? Car il a été retranché de la terre de vivans, et la plaie lui a été faite pour le péché de mon peuple. Esaïe, 53, 1-8.

Mes chers et bien-aimés auditeurs.

Il est étonnant que les hommes soient si peu touchés des merveilles de la nature, que Dieu leur met devant les yeux, pour les inviter à le chercher. S'ils voulaient faire quelque sincère attention aux témoignages visibles que Dieu leur donne de sa grandeur, de sa puissance; de son amour, et de sa grande patience envers eux, ils ne manqueraient pas de concevoir plus d'estime et de respect, plus d'amour et de reconnaissance pour ce grand maître de toutes choses, qu'ils n'en ont communément. Ils auraient plus de crainte de l'offenser, ils seraient moins rebelles à sa volonté qui leur est manifestée dans leurs consciences. Mais hélas! cette faible lumière de raison qui leur reste, n'est que comme une petite étincelle ensevelie sous un tas de cendres et d'ordures. Les passions et les convoitises charnelles ne per-

mettent pas à l'homme de rentrer en soi-même, de faire quelque réflexion sur ce qu'il est, et sur la nature des objets qui l'environnent. Toujours hors de chez lui, et trompé par les fausses idées qu'il conçoit des choses; il ne porte son cœur, son amour et son attention, que sur les objets qui flattent ses sens. Il ne pense qu'à contenter ses affections charnelles, et qu'à jouir des vanités dont l'appas a ébloui ses yeux; sans penser que celui qui les aime périra avec elles.

S'il est inattentif pour les merveilles de la nature, il l'est encore plus pour celles de la grâce de la rédemption. La seule ressource de l'homme est cette inestimable grâce que Dieu lui a faite de le réconcilier avec lui par le sang de son fils. Cependant il n'y a guère de choses à quoi l'homme s'occupe moins qu'à profiter de cette grâce; et bien loin d'adorer celui qui lui a acquis une parfaite rédemption, il ne daigne pas y donner son attention. Il la foule aux pieds: il risque tout, plutôt que d'embrasser un crucifié pour son sauveur. A cet égard l'aveuglement de l'homme est tout à fait déplorable; mais il ne doit pas nous surprendre. La croix et les souffrances de Jésus ont toujours été regardées comme un mystère caché à la nature, quoiqu'il soit infiniment salutaire aux âmes qui le connaissent par la lumière de la foi. L'esprit prophétique de Christ le déclarait déjà sous l'ancienne alliance, comme vous le voyez dans cette excellente partie de la prophétie d'Esaïe, dont je viens de vous faire la lecture. Les souffrances du Sauveur y sont décrites sous des caractères si marqués, qu'il semble que tout cela fût déjà arrivé dans le temps que le prophète en parlait. Nous allons méditer sur ces paroles et nous y verrons,

I. Que les souffrances de Jésus-Christ sont un mystère inconnu à la nature,

II. Que c'est de ces souffrances que dépend le salut des hommes.

I. Quand nous lisons dans l'histoire évangélique le traitement que les juifs ont fait à Jésus, comment ils l'ont persécuté pendant toute sa vie, et enfin mis à mort, après lui avoir fait souffrir les supplices les plus douloureux; nous ne pouvons assez nous étonner de la dureté, de l'opiniâtreté, et de la cruauté de ce peuple. Nous détestons leur méchanceté, nous avons horreur de leurs crimes, et nous ne saurions nous imaginer qu'à leur place, nous eussions pu répandre le sang de ce juste. Nous pensons avoir pour Jésus plus d'estime et d'amour que ces gens-là n'en avaient; cependant nous ne nous apercevons pas que nous portons le même cœur, et que nous avons la même nature corrompue que ces cruels persécuteurs. En contemplant les souffrances de Jésus crucifié, il est bon que nous détournions notre vue de la malice particulière et personnelle que nous remarquons dans les juifs, pour examiner en général les dispositions de l'homme à l'égard de Jésus-Christ et de ses souffrances. C'est ce qui m'a déterminé à choisir ce texte tiré de la prophétie d'Esaïe.

Ce prophète ne parle point en particulier de la mauvaise disposition de quelques individus. Il ne veut pas taxer la malignité des Pharisiens, ou l'ingratitude des Juifs. Son intention est d'exposer en général quelles sont les dispositions de toute la nature corrompue envers Jésus, comment l'homme naturel regarde sa passion, ses souffrances et sa mort : c'est pourquoi il dit, comme

parlant au nom de tous: *Nous ne l'avons point estimé, nous avons caché notre face de lui*. Il se comprend lui-même dans ce nombre, comme faisant partie de cette masse de corruption; et cela pour nous faire voir qu'il n'est pas question ici des dispositions particulières de quelques âmes obstinées dans leur haine contre Jésus, mais qu'il veut nous tracer le tableau de notre cœur. Ce tableau vous est aujourd'hui presenté, mes chers auditeurs, afin que vous appreniez à vous y reconnaître. N'en allez point chercher l'original bien loin, entrez seulement en vous-mêmes, vous trouverez que vous êtes de ceux que l'esprit prophétique a eu en vue, quand il a décrit le mépris et la haine que l'homme a naturellement pour Jésus et ses souffrances.

Pour vous rendre l'étude de vous-mêmes plus facile, nous voulons entrer dans le détail de ce que le prophète dit dans notre texte. Nous trouvons deux choses, dans la première partie, qui méritent une attention particulière, 1°. les dispositions de la nature à l'égard de Jésus et de ses souffrances, et 2°. les différentes causes de ces dangereux sentimens.

1°. Le prophète remarque sur le premier de ces points, que ce que la nature sent pour Jésus à la vue de ses souffrances et de sa croix, c'est du mépris et de l'indifférence; *nous ne l'avons point estimé, il n'y a rien en lui à le voir qui fasse que nous le désirions*. La *première disposition* qui se remarque dans la nature corrompue, c'est qu'elle ne remarque rien dans le Sauveur qui excite et captive ses désirs. Quand il se présente avec sa croix, ses souffrances, l'homme ne sent point son cœur s'émouvoir, il n'en tient aucun compte, il ne voit rien là qui soit capable de le satisfaire. Il entend

parler de Jésus, de ses souffrances, de sa mort, des mystères de la rédemption. Cela est peint devant ses yeux dans la parole de Dieu, Christ y paraît comme s'il était encore cloué à la croix et crucifié en sa présence, sans qu'il remarque dans soi les mouvemens qu'il ressent pour ce qui entre dans ses inclinations mondaines, sans que son cœur soit touché d'aucun sentiment d'amour et de reconnaissance pour l'auteur de son salut. En un mot, l'homme charnel demeure dans l'indifférence et dans l'insensibilité pour Jésus. *Il n'y a rien en lui, qui fasse que nous le désirions.*

Que faut-il entendre par ces désirs que l'homme charnel ne sent point pour Jésus? Plusieurs s'imaginent que quand, à l'ouïe ou à la lecture de ses souffrances, ils sentent leurs cœurs émus de quelques mouvemens de compassion naturelle, c'est une marque qu'ils sont touchés de sa passion, et qu'ils sont entrés dans la communion de sa croix. Cependant ses souffrances ne doivent point être regardées comme une chose qui a été faite une fois pour toutes; mais comme une chose qui se continue encore tous les jours, et qui doit s'accomplir en nous. Ainsi, quand vous voyez Jésus en croix, dépeint dans la parole de Dieu, l'intention de l'esprit n'est pas que vous vous borniez à admirer sa patience, et à détester la cruauté de ses bourreaux; mais il vous adresse ce langage: « Voilà le Sauveur des hommes que « tu dois reconnaître et embrasser, le prince de vie, » l'auteur du salut, l'objet de ta foi et de ton amour; » celui auquel tu dois te consacrer, t'unir et te sou- » mettre, si tu veux avoir part au salut et à la gloire, » c'est à lui qu'il faut que tu sois rendu conforme en » souffrances et en croix, si tu veux avoir un jour de

» la conformité dans sa gloire ». Quand Jésus s'est présenté ainsi par le Saint-Esprit dans sa forme crucifiée et sanglante ; si tu sens ton cœur ému et entraîné à te livrer à lui, et à le suivre malgré toutes les souffrances : quand ses opprobres, ses mépris et ses croix te paraissent plus désirables que toutes les richesses et les gloires du monde ; c'est alors que tu peux dire que tu désires Jésus, que tu n'es point dans l'indifférence et la froideur à son égard, que tu es véritablement touché de sa passion et que tu aimes sa croix. Mais hélas ! il s'en trouve peu parmi nous de ceux à qui Jésus en croix soit un objet désirable et aimable !

La nature de l'homme n'a pas seulement de froideur et de l'indifférence pour Jésus et pour sa croix. Notre prophète remarque qu'elle n'a pour lui que *haine, qu'opposition et mépris : il est le méprisé et le rejeté des hommes, nous avons détourné notre face de lui, et nous ne l'avons point estimé.* Tel est Jésus aux yeux de l'homme charnel. Il est le *méprisé* des hommes. Il n'y a rien que la nature corrompue de l'homme juge plus indigne d'être reçu dans la société que Jésus, ses maximes et ses disciples. Il est *rejeté* des hommes, on le bannit, on l'oublie, on l'éloigne, et s'il était possible, on le retrancherait tout à fait du monde. En ceci je n'exagère certainement pas. Quant à sa croix, il n'y a rien de plus vil et de plus rebutant pour le monde. Il a toujours été vrai, et il le sera toujours, qu'elle est un scandale aux juifs, aux hypocrites, à ceux qui n'ont que l'extérieur de la religion ; et une folie aux Grecs, aux sages du monde, aux philosophes et aux politiques du siècle. Aussi, quand Jésus paraît avec sa croix, ils peuvent dire avec vérité : *Nous avons détourné nos*

regards et notre face de lui. Hélas! qu'on est éloigné de chercher sa gloire et son bonheur à embrasser avec tendresse un objet si méprisable aux yeux de la nature! On lui tourne le dos; sa vue seule est même insupportable.

Les gens du monde ne voudront peut-être pas convenir de ce que je viens d'avancer; cependant il n'en est pas moins vrai que l'homme est naturellement ennemi de Jésus et de sa croix. On peut même dire qu'il se trouve encore de tristes restes de cet éloignement chez ceux qui ont reçu la grâce. Qu'ils examinent avec quelles dispositions ils reçoivent les mépris, les opprobres et les souffrances qu'ils ont à supporter de la part du monde. Comment ils se comportent, quand ils sont exposés aux calomnies et aux injures? Quand, pour l'amour de Jésus et de la confession de sa vérité, il faut souffrir quelque persécution; s'ils veulent l'avouer franchement, ils diront avec notre prophète : *Nous avons caché notre face de toi.* C'est-là sans contredit une espèce de réjection de Jésus et de sa croix; car qu'est-ce que sa croix? On dira peut-être qu'on entend par là les souffrances que le fils de Dieu a endurées, lorsqu'il a été mis à mort pour les pécheurs, et qu'on les regarde comme la propitiation pour les péchés du monde. En cela on a raison, mais il faut aussi considérer sa croix comme un enchaînement de souffrances qui s'accomplissent encore tous les jours dans chacun de ses membres. C'est ainsi que Paul la considérait quand il disait : *J'achève de souffrir en ma chair le reste des afflictions de Jésus-Christ pour son corps, qui est l'église.* Coloss. 1, 24. Tu prétends que la croix de Christ soit la propitiation pour tes péchés, mais tu ne veux point qu'elle soit une mor-

tification à ta chair et à tes passions. Tu veux avoir part à cette croix, en ce qu'elle peut avoir de consolant, mais tu ne veux point en être chargé pour en porter ta part à la suite de Jésus! Il y a là de la contradiction.

Apprenez donc, chers amis, que vous devez regarder la croix de Jésus sous ces deux faces. Premièrement comme l'instrument de la réconciliation du monde. Secondement comme un modèle auquel nous devons être rendus conformes, comme un joug que nous devons porter, comme un calice dont nous devons boire notre portion. L'Ecriture sainte témoigne partout, que ceux qui ne voudront point se soumettre à la croix de Jésus, n'auront point de part auprès de lui. Que ceux qui refusent de le suivre se privent par là de la jouissance de ses grâces, puisqu'il nous a laissé un *exemple* de souffrances afin que nous suivions ses traces. L'esprit de Dieu condamne même comme *ennemis de la croix* de Christ, certaines gens qui se contentent de la prêcher, qui dans le temps qu'ils l'annoncent aux autres, qu'ils en publient l'efficace pour l'abolition du péché refusent de prendre eux-mêmes part à cette croix, d'en porter l'opprobre et de souffrir les afflictions qui y sont attachées, aimant mieux jouir des honneurs et des avantages temporels que de charger sur eux la croix de Jésus pour le suivre. Phil. III, 18, 19. Saint Paul déclare que, vouloir mélanger et affaiblir les vérités de l'évangile pour éviter les persécutions, c'est anéantir et abolir la croix de Christ, comme faisaient ceux qui alliaient les cérémonies judaïques à la pureté et à la liberté du christianisme, afin d'éviter les persécutions. Gal. V, 11. Il reste donc vrai que ceux qui ne veulent point être rendus conformes à Jésus leur chef, en re-

noncement, en opprobres et en souffrances, n'ont point non plus de part aux fruits glorieux qu'il nous a mérités par sa sanglante passion, et qu'ils demeurent des ennemis de la croix de Christ. Il reste en même temps vrai que Jésus et sa croix sont inconnus et insupportables à la nature de l'homme. Ceux à qui l'esprit de Dieu aura ouvert les yeux et le cœur pour reconnaître et sentir le fond de répugnance que leur nature a pour la croix de Christ, pour un Jésus crucifié, ne feront pas difficulté d'avouer : *Nous ne l'avons point estimé, nous avons caché notre face de lui, il n'y a rien en lui qui fasse que nous le désirions ;* mais en faisant cette humble et sincère confession, ils demanderont à Dieu la grâce d'entrevoir le salut glorieux qui est caché en Jésus crucifié, et d'être conduits dans l'ordre selon lequel il veut que les croyans soient sauvés *par la folie de la prédication et par le scandale de la croix.*

2°. Si vous me demandez pourquoi l'homme de sa nature a tant de répugnance pour Jésus et pour sa croix? Je vous en indiquerai deux raisons qui sont les principales.

La première, c'est parce qu'il n'y a en Jésus rien qui plaise à la chair. Il n'y a en lui qu'une apparence méprisable : il est comme un rejeton qui n'a ni beauté, ni éclat: il est méprisé des hommes, comme étant accablé de douleur et de langeur. Un pareil objet n'a sans doute pas beaucoup d'attraits pour la nature de l'homme ; aussi le prophète allègue-t-il cette forme méprisable du Messie comme la cause du dégoût que les hommes ont pour lui. Parce qu'ils ne voient point en lui ce qui flatte leur ambition, leur orgueil, leur avarice, leur sensualité. Si Jésus, portant la croix pour nous, avait affranchi

les siens de toute espèce de souffrances. Si ses membres ne devaient pas participer à ses flétrissures et lui être rendus conformes dans la vie et dans la mort, peut-être aurait-on moins de répugnance pour sa croix. Mais quand il prétend qu'on le suive, qu'on soit participant de ses opprobres, pour être semblable à lui en gloire; c'est ce qui révolte la nature, elle ne veut point s'y résoudre. Le peu d'honneur, de profit temporel, de joie et de plaisirs charnels qu'on trouve à la suite de Jésus, fait qu'on n'a que de l'éloignement pour lui.

La *seconde cause* de la répugnance que la nature a pour Jésus, c'est l'orgueil et la fausse délicatesse. L'homme regarde toujours, dans ce qu'il doit embrasser, s'il y a quelque chose dont il puisse tirer de l'honneur et du plaisir; s'il n'y a rien qui puisse lui causer de la peine, de la honte et de la douleur. Comme dans Jésus *il n'y a rien à le voir qui fasse que nous le désirions*, mais qu'au contraire il est un homme de mépris et de douleurs; l'orgueilleux ne peut se résoudre à croire en lui, à lui donner sa confiance et son amour, à l'adorer comme son Dieu et à le suivre comme son modèle. Ebloui par ce qui a de l'éclat, par ce qui flatte son ambition, le fait honorer et respecter des hommes, sa délicatesse lui fait fuir tout ce qui lui cause quelque douleur, quelque mortification. Par là l'homme s'oppose aux voies les plus efficaces par lesquelles Dieu veut l'attirer à lui. La moindre croix lui est un fardeau insupportable: il fait tout pour s'en décharger, dût-il employer pour cela la violence, la colère, l'injustice et la vengeance. C'est mal à propos que nous alléguons d'autres raisons de l'opposition où nous sommes aux croix qui nous arrivent, quand nous tâchons de les repousser et

de nous en délivrer par nous-mêmes. C'est nous accuser nous-mêmes d'être ennemis de la croix de Christ que de dire ; *nous* ne *sommes pas obligés de souffrir ; que ceux nous injurient, n'en ont point de droit ni de raison, et nous sommes obligés de soutenir notre honneur et notre intérêt*. La véritable source de nos excuses et de nos résistances, c'est notre orgueil et la délicatesse de notre chair. C'est de là que naissent nos mouvemens d'impatiences, et nos empressemens violens à nous justifier et à repousser les mépris et torts qu'on nous fait. Delà ces passions de colère, d'envie et de haine contre ceux qui nous blessent ; delà enfin ces plaintes amères et outrées par lesquelles nous exposons comme de grandes croix, les plus petites injures que nous souffrons pour le nom de Jésus. Hélas! chrétiens relâchés, que vous êtes éloignés de cette douceur et de cette humilité de cœur à laquelle Jésus vous appelle. Que vous êtes peu animés de son esprit, et de cette patience d'agneau, qui est l'image de Jésus crucifié et le caractère de ses vrais membres! On peut dire trop véritablement de la plupart d'entre vous que la croix de Jésus vous est une chose, non-seulement inconnue et cachée, mais encore dure et insupportable, pour laquelle vous n'avez que dégoût et aversion. Quel que puisse être d'ailleurs l'attachement extérieur que vous témoignez avoir de bouche et par cérémonie pour Jésus crucifié, sa croix vous est encore un scandale et une folie : vous en êtes les ennemis pendant tout le temps que votre orgueil et votre impatience vous empêchent de vous en charger et de la porter après lui. Cependant cette croix de Jésus, si méprisée du monde et qui révolte la nature, est le salut de tous ceux qui l'embrassent et qui en goûtent les fruits,

comme nous le verrons dans la seconde partie de notre méditation.

II. Le prophète, après avoir marqué combien la nature de l'homme a de répugnance pour Jésus et pour sa croix, ajoute par une espèce d'opposition : *Mais pourtant il s'est chargé de nos douleurs et a porté nos langueurs ; mais c'est pour nos forfaits qu'il a été navré, et pour nos iniquités qu'il a été froissé.* Il veut dire par-là : « Quoique vous ne vouliez point reconnaître, ni recevoir ce Jésus pour votre Dieu et votre Sauveur, ô hommes aveugles et incrédules ; quoique vous ne voyez en lui rien que de bas et de méprisable, sachez que ce n'est pas sa propre misère qu'il porte, mais la vôtre. Ce ne sont pas ses propres iniquités, mais les vôtres qui lui causent tant de douleurs, et qui le réduisant à l'état humiliant où vous le voyez. Sachez aussi que ces douleurs ne sont pas seulement l'expiation de vos forfaits, mais encore les véritables remèdes à vos maux. Cette croix, ces souffrances, ces plaies sanglantes sont les sources de la vie et de votre bonheur, si vous voulez y recourir pour vous en en appliquer les mérites et en recevoir les salutaires influences. » C'est ici que se dévoile la face cachée de Jésus, quand l'esprit prophétique Christ la peint aux âmes. Voici l'endroit des souffrances du rédempteur, où la foi découvre la grandeur, le prix et les avantages.

1°. Le Saint-Esprit présente à notre foi les souffrances de Jésus-Christ, non comme des souffrances qu'il ait portées pour ses péchés, mais pour les péchés et les iniquités des hommes. *Il a été froissé pour le forfait de son peuple, Dieu lui a fait porter l'iniquité de nous*

tous. C'est là le *premier mystère* que la foi découvre dans les souffrances de Jésus, par la lumière du Saint-Esprit. Elle voit que ce sauveur, étant devenu le garant et la caution des hommes envers la justice divine, il a fallu qu'il se chargeât de leurs dettes, de leurs péchés et des peines qu'ils avaient mérités ; il a donc fallu qu'il souffrît tous les châtimens et les douleurs qui étaient les suites du péché. C'est ce que l'esprit apostolique témoigne quand il nous assure, que *celui qui n'avait point connu de péché, Dieu l'a traité comme un pécheur à cause de nous, afin que nous devinssions justes devant Dieu en lui*. 2. Cor. v, 21. Que *Jésus a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice*. 1. Pier. II, 24. Dans le conseil éternel de la Divinité sur les moyens de la rédemption de l'homme, le fils de Dieu s'est offert et engagé envers la justice divine à être caution pour les pécheurs, il s'est engagé à payer pour eux, et à satisfaire à la justice offensée par leurs péchés. D'après ces offres, il s'est chargé de la peine du péché de tous; de sorte qu'il n'y a pas un seul péché, d'aucun homme que ce soit, qu'il n'ait porté et expié. C'est ce poids accablant, c'est cette dette immense, qu'il devait payer en qualité de victime et de répondant, qui l'a obligé de souffrir tant de choses, d'être exposé à tant de mépris, de porter les foudres de la colère de Dieu et de la persécution des hommes, toutes sortes de punitions temporelles et même les douleurs infernales que nous avions méritées.

Quand le Saint-Esprit fait sentir cette vérité à une âme d'une manière vive, et qu'elle voit la cause des souffrances de Jésus dans ses propres péchés, cela ne peut manquer

de l'humilier. Alors tout l'opprobre qu'elle voit dans la croix de Jésus, elle le tourne sur elle-même puisque ce sont ses péchés qui en sont la source. Elle voit que ces mépris et ces douleurs sont ce qu'elle devait elle-même souffrir, et ce qu'elle aurait eu à attendre pour toute l'éternité, si ce Jésus ne s'en fût pas chargé. C'est aussi ce qui la dispose à prendre volontiers part à ces souffrances, quand elle y est appelée. Loin de regarder la communion de la croix de Jésus comme quelque chose d'indigne d'elle, comme quelque chose qu'elle n'ait pas méritée; elle se juge digne des afflictions les plus humiliantes ; et reçoit avec joie, ou du moins, avec résignation, sa part du calice d'amertume et de douleurs que Jésus a bu pour elle. Enfin elle regarde toutes les misères, les croix qu'elle essuie ici-bas, comme le juste salaire dû à ses péchés sans qu'elle croie avoir droit de se plaindre de quelque côté qu'elles lui viennent. C'est alors que l'esprit de Christ produit en elle la patience dans les infortunes de la vie, dans les maux du corps et de l'âme, l'amour, la charité et la douceur envers ceux qui lui font du mal. « Quoi, dit-elle, puis-je refuser de souffrir les misères attachées à mon état et les suites naturelles de mes crimes, quand je vois le fils de Dieu en croix souffrir pour des péchés étrangers et même pour les miens ? C'est sur moi que devaient tomber les foudres de la malédiction et de la colère de Dieu; mais Jésus en a essuyé toute la rigeur, et il ne m'a laissé souffrir pour ma part que quelques petites secousses de la tempête où a il été submergé! M'impatienterais-je de supporter une légère portion de la croix que Jésus a destinée à ses enfans, après que lui-même en a porté tout le poids, qu'il a ôté le venin de la coupe d'amer-

tume et brisé l'aiguillon qui rendait les souffrances désolantes ». Ainsi loin de murmurer dans les peines qu'elle éprouve, l'âme éclairée par la foi, apprend volontiers, par son propre sentiment, combien il en a coûté au Sauveur de porter nos péchés et toutes nos douleurs.

A mesure que nous découvrons dans le miroir de la passion de Jésus-Christ ce qu'il a souffert pour nous, combien il nous a aimés, et ce que nous lui devons, nous concevons en même temps de l'horreur pour le péché qui en a été la cause. Quand une âme est convaincue par le Saint-Esprit, que c'est pour ses iniquités que Jésus a été exposé à ces souffrances et à ces opprobres, qu'il a été froissé et navré; cela lui apprend ce que c'est que le péché, elle doit le haïr comme la chose du monde la plus détestable. Peux-tu, homme impie, aimer une chose qui a causé tant de tourmens, qui a occasionné des supplices aussi cruels et un martyre aussi douloureux et aussi sanglant que l'a été celui du fils de Dieu? Tu vois en Jésus une image de ce que mérite le pécheur, et de ce qu'il doit souffrir un jour, s'il n'est point absout, réconcilié et sanctifié par le sang de cette victime. Tous ceux qui ne se rendent pas par la foi participans de la rédemption de Jésus souffriront un jour en leur personne ce que Jésus a souffert pour eux; et parce qu'ils n'auront point voulu embrasser l'expiation faite par le médiateur, ils rendront inutile à leur égard ce qu'il a fait et souffert pour eux, et le poids de la condamnation reposera à jamais sur leurs têtes. Considère donc, pécheur obstiné, contemple en Jésus ce que tu souffriras un jour dans les enfers. Tu vois comme il tremble, comme il est épouvanté, affligé, contristé jusqu'à la mort, comme il est persécuté et accablé sous

le poids de la colère de Dieu, déchiré, meurtri, froissé en son corps, et navré dans son âme; enfin regardé comme un opprobre et une infamie du genre humain; c'est ce qui t'arrivera un jour dans les enfers; à cause de tes péchés et de ton impénitence. Cependant tu aimes encore le péché, et tu n'aimes point ce Jésus qui t'a aimé plus que sa vie! Ah! pauvres âmes, qui aimez encore le péché, et qui vous en nourrisez avec plaisir, vous n'avez encore jamais appris par le Saint-Esprit, que Jésus-Christ a été navré pour vos forfaits et froissé pour vos iniquités. Je veux que vous le sachiez historiquement, que vous le disiez de bouche, et que vous le lisiez; mais tant que vous prenez plaisir au péché, vous ne croyez pas sincèrement et de bonne foi que Jésus ait souffert pour le péché. Si vous le croyez, il ne vous serait pas possible d'aimer une chose qui est la source de tant de maux et de tourmens. Mais hélas! vous ne verrez point ce que vous aimez, en aimant le péché, jusqu'à ce que vous sentiez les funestes effets de ce poison, et le venin mortel de ce serpent brûlant. Chers amis, qui avez quelque désir de votre salut, fuyez devant le péché comme devant un serpent. Ce n'est pas sans raison que l'esprit de Dieu vous le représente dans sa parole comme un poison, comme une épée, comme un serpent, comme le monstre le plus horrible et le plus dangereux. S'il ne vous paraît pas encore tel, vous le verrez un jour, et alors vous vous repentirez de n'avoir pas cherché plutôt un remède contre ses morsures.

2°. Une *seconde découverte* que l'esprit de Dieu fait faire aux âmes auxquelles il révèle le mystère des souffrances de Jésus; c'est que ces souffrances sont *expia-*

toires pour le péché, et *propitiatoires* pour la réconciliation et la sanctification de l'homme. C'est par là qu'il lève le scandale de la croix, et qu'il en montre les consolans avantages : *L'amande qui nous apporte la paix est sur lui, par sa meurtrissure nous avons la guérison : Dieu a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous.* Ici l'esprit de Dieu nous fait voir que les souffrances et les douleurs du Sauveur sont quelque chose de si grand et de si efficace, que c'est par elles que nous avons la paix, la santé, et la vie de nos âmes : que l'expiation de toutes nos iniquités étant faite nous rentrons en grâce avec notre Dieu, et que nous avons un libre accès à son trône de grâce. Voici l'endroit le plus glorieux et le plus consolant des souffrances humiliantes de Jésus; elles sont un sacrifice propitiatoire qui appaise la colère de Dieu, qui satisfait sa justice, qui ôte toute inimitié entre Dieu et l'homme. C'est là ce que le prophète veut nous apprendre, quand il dit, que *l'amande qui nous apporte la paix est sur lui.* Ces paroles sont les mêmes que celles dont se servent les apôtres pour décrire ce mystère. Voyez 1. Pier. II, 24. 2. Cor. V, 18, 19. Rom. III, 24, 25. Col. I, 20, 21, 22. III, 14. Ce mystère consiste en ce que tous les péchés de tous les hommes sont expiés et effacés devant Dieu, leurs dettes immenses si bien acquittées, que la justice de Dieu, sa colère, sa loi, n'ont plus aucun droit de rien exiger de ceux qui par la foi se prévalent des mérites du Sauveur. Jésus-Christ leur a donné une pleine et parfaite satisfaction, et il a acquis aux hommes un droit parfait à la grâce, à la paix et à l'amour de Dieu, et à tous les biens dont ils étaient déchus.

Il y a plus encore. Les plaies et les meurtrissures,

dont l'agneau a été navré dans sa passion pour les péchés du monde, sont devenus par là une fontaine médecinale pour la purification du pécheur et pour la guérison des maladies de l'âme. C'est pourquoi l'esprit prophétique ajoute, que *par ses meurtrissures nous avons la guérison*. Le sang précieux de Jésus n'est pas seulement le prix de notre rançon, c'est le sang d'une victime, dont l'asperion faite sur le peuple, le lave et le purifie de tout péché. Les plaies du fils de Dieu ne sont pas seulement le trésor d'où a été tirée la monnaie de notre rançon, elles sont aussi la source de la vie, de la santé et du bonheur de l'âme. Jésus crucifié est cet arbre dont il est parlé dans l'Apocalypse, chap. XXII, 2. *L'arbre de vie planté au milieu de la place*, entre le ciel et la terre : qui est toujours chargé de fruits pour *fournir* à la nature de toutes les âmes qui en sont affamées. La sève qui distile à travers l'écorce de cet arbre est un baume exquis, la panacée de l'âme, et un puissant préservatif contre la contagion du péché, contre la corruption du cœur et contre la mort même. *Les feuilles de cet arbre sont bonnes pour la guérison des nations.*

Le temps ne me permet pas de vous rapporter toutes les merveilles consolantes que le Saint-Esprit fait découvrir dans la croix de Jésus aux âmes qu'il éclaire. Ceux qui l'éprouvent ne peuvent pas même l'exprimer. Il te doit suffire de savoir, cher ami, que quand tu auras Jésus, tu auras tout. Si tu es à lui, et que tu le possèdes tu seras reputé devant ton Dieu comme parfaitement juste et saint, et il n'y aura en toi nulle condamnation, de quelque nature qu'elle puisse être. Quoique tes péchés te paraissent bien grands, ils ne sont que comme une petite goutte d'eau qui est engloutie par la mer. C'est

ici que tu dois apprendre à attribuer la gloire de ton salut et de ta rédemption aux souffrances et à la mort du fils de Dieu. Quand nous te parlons de la part que tu dois avoir à sa croix, tu dois comprendre que tes souffrances ne sont point comptées avec la mort du fils de Dieu pour te justifier. Non, ce sont les souffrances et la mort du fils de Dieu qui sont la seule et unique satisfaction suffisante et parfaite pour tes péchés. Il ne s'agit de ton côté que d'en être rendu réellement participant, de goûter l'efficace et les fruits de cette mort, d'être en ce Jésus, et qu'il habite dans ton cœur par la foi. Ceux qui sont à lui ont part à tous ses biens. Mais en leur accordant la jouissance, il leur donne aussi une petite portion de son opprobre, et leur fait porter la croix après lui, non comme un moyen de mériter quelque chose, mais comme une livrée et une marque qu'ils appartiennent à ce Sauveur qui leur a mérité le salut et la gloire par sa croix et par sa mort.

Condamnons ici, ou plutôt, plaignons de tout notre cœur le monde aveugle qui se fait illusion à lui-même, en abusant des précieuses et consolantes vérités de l'Evangile pour s'endormir dans la sécurité! Ah! que n'est-il donné à tous de connaître, d'aimer, d'adorer Jésus dans sa forme humble, sanglante et crucifiée! Plût à Dieu que tous fussent à lui, et réellement participans de sa mort! Chers frères, apprenez dans notre texte qui sont ceux qui y ont part. Ce sont ceux qui se reconnaissent comme de pauvres brebis errantes, qui désirent de retourner à ce souverain et aimable berger, qui sentent leurs misères et leurs langueurs, qui les vont mettre aux pieds de sa croix, qui lui ouvrent leurs cœurs pour recevoir le sang qui coule de ses blessures, qui

cherchent dans ses plaies la vie et la guérison, un lieu de refuge et de repos. Je sais que le monde n'entend point ce langage, mais vous, chers amis, qui le comprenez, allez à ce Jésus, plongez-vous dans son sang, couvrez-vous de sa justice et de son mérite comme d'un vêtement. Alors vous ne craindrez point les accusations de vos consciences, ni les foudres de la loi, ni les menaces des ennemis de votre salut. Oh! plût à Dieu que votre foi fût assez puissante et assez éclairée pour apercevoir ce que vous avez en Jésus, vous verriez bientôt la paix et la guérison de vos pauvres âmes. Par la vertu des meurtrissures et des souffrances de ce Jésus: vous éprouveriez bientôt la vérité de ce que nous dit l'esprit de Christ par la bouche de ses prophètes. Glorieux et puissant rédempteur ne permets pas que tes souffrances salutaires nous soient inconnues, ni qu'elles restent sans application et sans fruit pour nous, mais veuille par ton Saint-Esprit nous en découvrir les mystères, et nous en faire éprouver les heureux effets, pour ta gloire et pour notre bonheur éternel. Oui, Seigneur Jésus, qui t'es sanctifié toi-même pour nous, glorifie-toi aussi dans nous par ton esprit, afin que le Père soit aussi éternellement glorifié par toi, dans nous tous! Amen.

XXIXme. SERMON.

MANIFESTATION

DE LA VIE DE JÉSUS.

Après que le sabat fut passé, Marie-Madeleine, Marie mère de Jacques, et Salomé achetèrent des drogues aromatiques, pour venir embaumer le corps de Jésus. Et elles vinrent au sépulcre de grand matin, le premier jour de la semaine; comme le soleil venait de se lever, et elles disaient entr'elles : Qui nous ôtera la pierre qui ferme l'entrée du sépulcre? Et ayant regardé, elles virent que la pierre avait été ôtée; or elle était fort grande. Puis étant entrée dans le sepulcre, elles virent un jeune homme assis du côté droit, vêtu d'une robe blanche; et elles en furent épouvantées. Mais il leur dit: Ne vous effrayez point; vous cherchez Jésus de Nazaret qui a été crucifié; il est ressuscité, il n'est plus ici voici le lieu où l'on l'avait mis. Mais allez, dites à ses disciples, et à Pierre, qu'il s'en va devant vous en Galilée, vous

le verrez-là, comme il vous l'a dit. Elles sortirent aussitôt du sépulcre, et elles s'enfuirent, car elles étaient saisies de crainte et d'étonnement. Et elles n'en dirent rien à personne, tant elles étaient effrayées. St. Marc, XVI, 1, 8.

Mes chers et bien-aimés auditeurs!

Jesus-Christ est le seul et inébranlable fondement de toute la religion chrétienne. C'est de la connaisance qu'on a de lui que dépend la vie éternelle. Nul autre nom que le sien n'a été donné aux hommes, par lequel nous puissions être sauvés; ainsi le seul auteur du salut c'est Jésus, et la seule voie qui y conduit c'est la foi en son nom. Nous tenons cela de sa propre bouche, qui est celle de la vérité, car il dit lui-même à ses disciples : *Je suis le chemin, la vérité et la vie, nul ne vient au Père sinon par moi.* Jean, XIV, 6. Dans les instructions qu'il donnait à ceux qui le suivaient, il les assurait que tous ceux qui croient en lui auraient la vie éternelle, qu'ils ne seraient point sujets à la condamnation, mais qu'ils passeraient de la mort à la vie. Jean, VI, 45, V, 24. C'est-là une vérité constante qui fait la base de notre salut et l'unique fondement de toute notre espérance. Cependant on peut dire que cette vérité, quelque certaine et consolante qu'elle soit, n'est guère éprouvée dans sa force et dans sa réalité. Il est vrai qu'il en coute peu à la plupart des hommes de dire que Jésus est le sauveur, que c'est par lui qu'on espère le salut ; mais peu le connaissent et le reçoivent comme un vrai sauveur et comme un puissant rédempteur qui les délivre en effet de leur captivité.

On parle de sa mort et de sa résurrection, on en célèbre la mémoire, on en prêche, on en lit beaucoup de circonstances, mais on ne sent point la réalité des choses qu'on dit et qu'on professe de bouche. Cependant c'est ce qu'il y a de plus essentiel, cela seul fixe l'état d'une âme, et lui donne les vrais avantages de la religion chrétienne. C'est aussi en cela que consiste le bonheur d'un enfant de Dieu. Les vérités du christianisme ne sont point chez lui de simples idées ou de vagues spéculations de tête. Ce sont de puissantes réalités et des opérations divines qui se font sentir dans le cœur, et qui comme un baume excellent répandent leur influence sur toute la substance et sur toute la vie de l'homme. Car enfin Jésus se montre vivant et se *légitime* comme un Sauveur ressuscité et triomphant de tous les ennemis du salut, de la même manière qu'il se montra vivant après sa résurrection à l'égard de ceux qui l'avaient aimé, ainsi que l'histoire évangélique nous l'apprend. Comme notre texte nous instruit amplement là-dessus, nous prendrons de là, occasion de considérer; La manifestation de la vie de Jésus dans les fidèles. Nous examinerons,

I. Qui sont ceux à qui le Sauveur se manifeste.

II. Comment cette manifestation se fait.

III. Quelles en sont les suites et les effets.

I. La possession assurée de Jésus, l'heureuse union de notre âme avec lui, la jouissance des biens qui dérivent de sa plénitude; tout cela, et cela seul, fait le souverain et éternel bonheur de l'homme. Ce bonheur, quoiqu'il soit acquis et destiné à tous, veut être cherché avec ardeur, et n'est possédé que par ceux qui le dési-

rent. La vie de Jésus n'est manifestée qu'aux âmes qui la souhaitent et qui la cherchent avec empressement, comme nous le voyons par l'exemple des pieuses femmes dont parle notre texte.

1°. Il est dit que ces fidèles et saintes matrones cherchaient Jésus dès le point du jour. *De grand matin elles vinrent au sépulcre pour embaumer Jésus.* Leur première occupation est de chercher le Sauveur, et d'aller où elles croient le trouver. Leurs cœurs étaient tournés vers lui, et elles ne désiraient rien tant que de lui témoigner leur amour et leur attachement. Ces dispositions se trouvent dans toute âme qui désire de voir la vie de Jésus manifestée en elle: son premier soin est de chercher un Sauveur. Celui qu'elle trouve en la personne de Jésus et dont elle a découvert l'excellence par les rayons de lumière, que l'esprit de Dieu a versé en elle, lui paraît si grand et si aimable, qu'elle ne perd point de temps; elle se hâte de le trouver, de l'embrasser; elle fait de la recherche de Jésus sa première et sa plus douce étude, parce qu'elle le préfère à toutes les autres choses. Elle dit avec David: *Mes yeux ont prévenu le point du jour pour méditer ta parole.* Ps. CXIX, 148. *O Dieu! tu es mon Dieu fort, je te cherche dès le point du jour, mon âme a soif de toi, ma chair te souhaite dans cette terre déserte, où je suis altérée et sans eau, pour voir ta force et ta gloire, et te contempler dans ton sanctuaire. Car ta bonté est meilleure que la vie; c'est pourquoi mes lèvres te loueront.* Ps. LXIII, 1, 2, 3. Les affaires du monde, les soins les plus importans de la vie, ce qui peut avancer le plus les intérêts temporels, tout cela paraît à une âme réveillée peu digne d'être égalé, bien moins d'être

préféré au souverain bien qu'elle goûte en Jésus. Son plus ardent désir est de chercher Jésus et les biens éternels qui se trouvent en lui; et cela, dès le matin, avant toute autre chose. C'est de cet objet qu'elle fait sa première et sa dernière pensée, c'est cela qui captive ses affections et qui remplit toute la capacité de son cœur.

Mais bon Dieu! que ces dispositions sont rares chez les chrétiens d'aujourd'hui! Leur premier soin n'est pas de chercher Jésus, de le trouver et de l'embrasser. Leurs plus ardentes recherches et leurs soins les plus empressés sont tournés vers les choses de la terre. Dès le matin l'un s'en va à sa métairie, l'autre à son trafic, et l'on ne fait aucun cas des biens solides de l'éternité! Ils diront peut-être qu'en travaillant aux choses de la vie, ils ne négligent pas celles de leur salut. Je ne prétends pas vous condamner de ce que vous vous occupez des affaires de cette vie, mais de ce que vous les préférez aux choses éternelles, que vous les aimez mieux et que vous y trouvez plus de plaisir. Examinez-vous un peu là-dessus et voyez quel est l'objet qui possède votre cœur, vos désirs et votre amour. Est-ce après Jésus que vous soupirez? Est-ce lui que vous désirez et que vous regardez comme le bien le plus grand et le plus capable de vous rendre heureux? Ou, est-ce le monde et ses faux biens que vous aimez le plus? Sont-ce vos intérêts temporels et les commodités de la vie qui vous intéressent et qui vous occupent exclusivement? Hélas! il n'est que trop vrai; Jésus n'a de vous que quelques légères attentions, quelques paroles froides et des demarches purement extérieures et forcées; pendant que le monde possède vos affections, et que vous

lui donnez tout ce que vous avez d'activité. Les enfans de Dieu sont dans des dispositions bien différentes. La première chose qu'ils font, c'est de donner à Jésus leurs cœurs, leur amour et leurs désirs : il est l'objet de leurs recherches et de leurs plus tendres inclinations. Quant aux choses du monde, ils s'en occupent sous les yeux et en la présence de Dieu, parce qu'ils aiment l'ordre, mais ils le font sans trop d'attachement, et en attendant de lui tout le succès de leur travail.

2°. Une seconde circonstance remarquable de notre texte est que ces femmes cherchent Jésus avec des onguens précieux qu'elles avaient apprêtés. Ces âmes pieuses n'épargnent ni peines, ni dépenses, pour témoigner l'amour qu'elles avaient pour lui. Ces dispositions sont celles de toute âme qui désire voir la manifestation de Christ en elle. Le baume le plus précieux qu'elle puisse lui apporter, c'est un cœur froissé et un esprit humilié. C'est-là le sacrifice le plus agréable à Dieu. Il témoigne dans plusieurs endroits de sa parole, qu'un cœur humble, navré, qui se sent misérable est l'objet qui plaît le plus à sa miséricorde, que c'est-là qu'il aime à habiter. Ps. LI, 19. Es. LXVI, 2. Un cœur brisé est ce vase d'huile de grand prix qui, versée sur les pieds de Jésus, répand une odeur suave dans toute la maison; et c'est par-là que ce cœur devient susceptible de ses grâces et de sa vie. La raison pour laquelle on n'éprouve point la vertu de la mort et de la résurrection de Jésus; c'est qu'on a un cœur endurci et insensible. On ne sent point le péché, ni le désir sincère de passer de la mort à la vie; et pour éprouver ce changement, il faut avoir un cœur touché, attendri et amolli par la grâce, qui s'épanche devant le Seigneur en prières,

en larmes en soupirs et en désirs sincères de posséder Jésus et la vie qui est en lui.

Il faut remarquer ici qu'un cœur sensible et touché n'est pas toujours une marque certaine d'une véritable et sincère repentance. Plusieurs sentent leurs cœurs attendris, versent souvent des larmes sur leurs péchés, éprouvent de bons mouvemens et de puissantes convictions de leurs misères, qui pour tout cela n'ont pas ce que l'esprit de Dieu appelle un cœur contrit et brisé. Quand un cœur est foncièrement touché et réveillé par la grâce, l'esprit de Dieu le conduit par la foi à Jésus, il le remplit de confiance en Dieu et d'un amour pour lui, qui est accompagné d'une sincère détestation du péché. Il y produit des sentimens de charité, de douceur et de patience envers le prochain; enfin il le remplit d'une onction divine et puissante qui porte l'homme à renoncer au péché pour s'adonner à la justice et à la vraie sainteté. Ces dispositions ne se trouvent pas dans les personnes qui, par une sensibilité purement naturelle, sont plus susceptibles d'être émues, ou en qui les mouvemens de la grâce ne sont que passagers, parce qu'elles les laissent d'abord étouffer par différentes passions. Leur repentance n'est que comme une vapeur qui s'évanouit bientôt, et qui n'a point de suites réelles. Aujourd'hui elles pleurent, et demain elles retournent à leur bourbier. Les mouvemens passagers de componction qu'elles sentent, n'empêchent pas qu'elles n'aiment le péché, preuve certaine qu'elles n'ont point ce que l'esprit de Dieu appelle un esprit humilié, ni un sincère repentir. Ce n'est pas au reste qu'il faille faire peu de cas de ces sentimens de douleur et de conviction que les âmes sentent de temps en temps à la vue de leur corruption.

Ces mouvemens sont des effets salutaires de la grâce qui veut les conduire à Jésus ; aussi le meilleur conseil qu'on pourrait leur donner en ce cas serait, de prier ardemment le Seigneur de vouloir travailler efficacement à leur conversion ; afin que tous ces appels de grâce fussent suivis d'un réel et sincère changement de cœur.

3°. Les femmes dont parle notre texte cherchèrent Jésus avec une sainte sollicitude sur les obstacles qui pouvaient s'opposer à leurs désirs. *Qui nous roulera la pierre de l'entrée du sépulcre?* Elles consultent entre elles sur les moyens de satisfaire le désir qu'elles avaient d'oindre Jésus. L'obstacle qui paraissait s'opposer le plus à leurs pieux desseins, était une grande pierre qui fermait l'entrée du sépulcre. Cette difficulté, et la crainte de ne pouvoir pas la surmonter, nous représente l'embarras où se trouvent bien des hommes qui cherchent sincèrement Jésus. Dès qu'ils tournent leurs cœurs vers lui, ils ne manquent pas de rencontrer des pierres d'achoppement et différens obstacles. A la vue de tant de difficultés ils disent souvent : *Qui nous roulera ces pierres?* Qui dégagera nos cœurs de tant de barrières qui empêchent Jésus d'y entrer? Ah! qui nous délivrera de tant de passions et de mouvemens criminels qui nous empêchent de le trouver? D'un autre côté les mépris et les opprobres, les contradictions et les persécutions, auxquelles les âmes encore faibles sont exposées, deviennent pour elles des montagnes qui leur barrent le chemin qui conduit à Jésus, et qui leur font dire avec David : *Qui est-ce qui me conduira dans la ville forte?* Ps. LX, 9. *O Dieu conduis-moi sur ce rocher qui est trop élevé pour moi?* Ps. LXI, 2. *Qui me donnera des*

ailes de colombe, et je m'envolerai, et trouverai du repos, je m'enfuirai et me tiendrai au désert, je me hâterai de me garantir de ce vent excité par la tempête. Ps. LV, 6. Tels sont les cris d'une âme réveillée qui commence à sentir les attaques des ennemis. Sa chair rebelle, et les péchés auxquels elle ne faisait point d'attention auparavant, commencent à s'irriter à proportion de la résistance qu'ils rencontrent. Le diable et le monde qui la laissent en repos, pendant qu'elle était de leur parti, commencent à se déclarer contre elle, à lui mettre mille obstacles en son chemin; enfin toutes les puissances infernales se liguent contre une âme, pour lui faire perdre l'espérance de trouver ce qu'elle cherche; et c'est ce qui lui fait dire : *Qui me roulera la pierre?* Tels sont les soins des âmes qui cherchent Jésus, dès qu'elles voient leur impuissance et les efforts de leurs ennemis; mais c'est alors que leurs soucis rongeans pour le monde se changent en des souhaits ardens pour leur salut, et qu'elles ne craignent plus rien que ce qui peut les empêcher de trouver et de posséder Jésus.

Dites-moi, chers auditeurs, est-ce là ce qui occupe aujourd'hui le grand nombre des hommes? Craignent-ils les ennemis et les difficultés qui les empêchent d'aller à Jésus? Hélas! on s'en inquiète bien peu. On ne s'avise pas même de dire, qui me roulera les pierres qui se présentent à mon passage? On dit bien souvent, comment roulerai-je cette pierre qui s'oppose à ma fortune, à mes intérêts et à mon avancement? Comment pourrai-je surmonter ce qui met obstacle à l'accomplissement de mes désirs charnels et mondains? De quelle ruse, de quel stratagème userai-je pour faire réussir telle entre-

prise ? Pour les empêchemens, qui se présentent dans la carrière du salut, on n'y pense pas, on ne les voit pas, ou si on les aperçoit, on aime à se les présenter comme insurmontables, pour se croire dispensé de les franchir. Tel est l'état de la plupart des hommes. N'est-ce pas aussi le vôtre ? chers auditeurs, sentez-vous quelques appréhensions de ne pas posséder Jésus ? Vous semble-t-il que vos cœurs cherchent de bonne foi les moyens de s'approcher de lui ? Allez-vous quelquefois au trône de Dieu, pour le prier d'envoyer son ange pour soulever les pierres ? Lui dites-vous quelquefois dans l'angoisse de votre âme : « Hélas ! misérable que je » suis ! qui me délivrera du corps de cette mort ? Mon » Dieu, tu vois mon état et mes misères, déchire ce » voile épais, abats ce mur de divisions qui m'empêche » d'aller à toi, dissipe le tourbillon de mes passions, » démolis les forteresse de Satan et du péché, surmonte » ma propre volonté, et captive mes pensées et tous » mes mouvemens sous ton doux empire, sous l'obéis» sance de Jésus ! » Je vous laisse à juger dans vos propres consciences si ce sont là vos soins les plus pressans et vos désirs les plus ardens.

Cependant, je veux vous le répéter encore une fois. Voici les heureuses dispositions des amis qui aspirent à la vie nouvelle et glorieuse de Jésus ressuscité. 1°. Elles le cherchent dès le matin, avant toutes les autres choses. Elles le préfèrent à tout autre objet et le regardent comme leur plus précieux trésor. 2°. Elles le cherchent avec un cœur brisé et froissé qui, se répandant comme un baume en prières, en soupirs et en larmes, exhale un parfum agréable à Dieu et un odeur d'édification pour le prochain. 3. Enfin, elles le cherchent avec un saint

empressement de voir lever les obstacles qui s'opposent à leurs recherches. Ce sont là les dispoitions des âmes dans lesquelles Jésus vient manifester sa vie. C'est à elles qu'il vient se présenter vivant, comme nous l'allons apprendre dans la seconde partie de notre méditation.

II. Comment la vie de Jésus est-elle manifestée.

1°. Jésus accorde à ceux qui le cherchent la vie spirituelle de la grâce, *en roulant la pierre*, c'est-à-dire, en ôtant les obstacles. Lorsqu'ils disent avec perplexité : *Qui est-ce qui nous roulera la pierre?* ils éprouvent ce qui est dit dans notre texte : *Et la pierre était roulée.* Souvent des difficultés, qui paraissent insurmontables aux âmes timides, sont levés avant qu'elles y aient pris garde. Satan et leur propre cœur incrédule leur font envisager bien des choses comme des pierres d'une grandeur et d'un poids énorme, et même comme des montagnes inaccessibles, qui bientôt après ne leur paraissent que comme des grains de sable : ce qui leur semblait un fleuve large et profond, devient un petit ruisseau qu'on peut passer à gué. C'est ainsi que Dieu applanit le chemin de son peuple Israël, et qu'il leva tous les obstacles qui s'opposaient à l'accomplissement de ses promesses. Se trouvent-ils sur le bord d'une mer qui leur barre le chemin ? Il desséche cette mer, et les y fait passer à pied sec. Ont-ils à traverser un désert où il n'y avait ni pain, ni eaux? il leur envoie du pain du ciel et des fontaines des rochers. C'est ainsi que ce peuple est un éclatant exemple de la puissance avec laquelle Dieu roule les pierres d'achoppement, devant les pieds de ses enfans. De-là vient qu'il leur disait par Moïse ;

Comme un aigle attire ses petits pour leur apprendre à voler et voltige doucement sur eux ; il a de même étendu ses ailes, il a pris son peuple sur lui, et l'a porté. Deut. XXXII, 11. Exod. XIX, 4. C'est ce que les enfans de Dieu ont éprouvé de tous temps. Lorsque David est environné des cordeaux de la mort et du sépulcre; lorsqu'ils ne rencontre que détresse et ennui de tout côté, et que dans cet état il invoque le secours de son Dieu, il éprouve que ce Dieu rompt ses liens, qu'il délivre son âme de la mort, ses yeux de pleurs, et ses pieds de chute; de sorte qu'il peut marcher avec joie et sans empêchement devant l'Eternel dans la terre des vivans. Ps. XVI, 3. Enfin, cette promesse de Dieu faite à ses enfans a toujours eu son accomplissement, quand il dit : *Passez et repassez par les portes, préparez le chemin de mon peuple, applanissez le sentier, ôtez-en les pierres, et élevez l'étendard aux yeux des peuples.* Esaïe LXII, 10.

Remarquez bien ceci, chers amis, qui êtes en chemin pour aller à Jésus. Satan ne manque pas de vous jeter des pierres d'achoppement et de vous susciter des difficultés. En même-temps il vous grossit les objets, il veut vous faire croire que les empêchemens qui se rencontrent dans votre chemin sont insurmontables. Il est vrai qu'il y a des obstacle à vaincre; mais il y a un Dieu qui a promis d'ôter ces pierres et de donner la force d'avancer. Il s'agit seulement de marcher au nom de l'Eternel des armées; on éprouve à mesure qu'on avance que les obstacles se lèvent et que les difficultés se dissipent. Si les femmes de notre texte avaient voulu s'arrêter à faire beaucoup de réflexions et de raisonnemens sur leur incapacité à rouler la pierre, elles ne seraient

pas sorties de leurs maisons, elles n'auraient pas vu la manisfestation de la résurrection de Jésus; mais loin de s'arrêter à cela, elles se mettent en chemin, elles persévèrent dans le dessein d'aller embaumer Jésus, et elles éprouvent non-seulement que l'empêchement qu'elles prévoyaient n'est plus, mais encore elles sont favorisées de plus grandes grâces que celles qu'elles cherchaient. C'est ce qui arrive aussi à toutes les âmes fidèles. Lorsque, sans écouter leurs doutes et leurs scrupules, elles s'abandonnent simplement à celui qui les appelle, elles éprouvent les mêmes grâces que ces pieuses femmes. Les espions qui furent envoyés pour reconnaître le pays de Canaan, ne dirent rien que de vrai, quand ils rapportèrent qu'ils y avaient vu des enfans de Hanak, des villes fortes et des murailles fort élevées; mais ils se rendirent criminels lorsqu'ils ajoutèrent : *Nous ne pourrions entrer dans ce pays, nous ne pourrions pas les vaincre.* Ils devaient dire avec Caleb et Josué : Quoiqu'ils soient forts et qu'ils paraissent invincibles aux yeux de la chair, ne les craignez point, allons contre eux : *Le Seigneur nous est favorable, ils sont destitués de son secours, ne craignez point.* Nom. XIV, 8, 9. Voilà le parti que vous avez à prendre, chers amis. Quels que soient les empêchemens qui traversent votre chemin, ne vous découragez point, envisagez les promesses de Dieu, et vous souvenez du secours puissant qu'il a donné de tout temps à ceux qui se sont fiés en lui. Dites avec David : *Quand même je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que tu es avec moi, ton bâton et ta houlette me consolent.* Ps. XXIII, 4. Mettez-vous seulement en che-

min pour embaumer Jésus. Mettez à ses pieds des cœurs brisés. En continuant ainsi, vous épouverez que les pierres qui semblaient vous fermer tout accès à Jésus, sont roulées : *Quand Dieu se lèvera, vos ennemis seront dissipés, ils disparaîtront comme la fumée, et comme la cire fond au feu.* Ps. LXVIII, 1.

2°. Jésus manifeste sa vie *en envoyant son ange.* Lorsque les femmes furent arrivées au sépulcre, elles virent non-seulement que la pierre était roulée, mais encore elles aperçurent un jeune homme vêtu d'une robe blanche, qui leur annonça l'agréable nouvelle que Jésus était ressuscité. En Saint-Matth. XXVIII. Il est dit que cet ange descendit du ciel environné d'une grande lumière, que sa venue fut accompagnée d'un grand tremblement de terre, et qu'ayant ainsi paru avec gloire, il s'assit sur la pierre qui était à l'ouverture du sépulcre. Cet ange représente le Saint-Esprit que Jésus envoie dans les âmes pour y manifester sa vie. C'est en effet cet esprit qui doit le glorifier et lui rendre témoignage dans les cœurs. C'est lui qui doit leur faire recevoir et reconnaître Jésus comme leur Seigneur. 1. Cor. XII, 3. Il descend dans les âmes avec une lumière salutaire, quand d'un côté il leur manifeste leurs infirmités et et leurs misères, quand il excite en elles une tristesse selon Dieu et un saint tremblement; et que, d'un autre côté, il leur découvre la grâce et la miséricorde de Dieu en Jésus. Une des premières fonctions que cet esprit de lumière fait dans les âmes, c'est de les faire souvenir de la parole de Jésus. *Souvenez-vous*, dit l'ange à ces femmes, *souvenez-vous de ce que Jésus vous a dit.* Le Saint-Esprit remet en mémoire la parole de l'évangile de Christ, il nous en explique le sens, il la scelle dans

le cœur ; de sorte qu'alors on commence à l'aimer et à la pratiquer. Auparavant on ne s'en souciait point, on n'y faisait point d'attention. Mais quand cet esprit nous a ouvert le cœur, comme il fit celui de Lydie, on trouve une nouvelle lumière et un goût exquis dans cette parole, et on est disposé à recevoir avec obéissance, avec foi, les puissans témoignages qu'elles rend à Jesus.

Remarquez ceci, chers auditeurs ! Lorsque a parole de Dieu vous sera devenue claire et aimable, c'est une marque que cet ange de lumière, le Saint-Esprit est descendu pour manifester en vous, pour y faire éclore la vie de Jésus. Vous direz alors avec David : *O Eternel, tes jugemens sont plus désirables que l'or, et même que l'abondance du plus fin or, ils sont plus doux que le miel, et que ce qui distile des rayons de miel.* Ps. XIX, 11. A ces traits, dis-je, vous reconnaîtrez que l'esprit de Jésus a éclairé et touché vos cœurs, qu'il les a ouverts, et qu'il les prépare pour la réception de cet aimable Sauveur qui doit venir à vous. Mais si, au coutraire, vous n'éprouvez rien de pareil, si les témoignages de Jésus et de ses souffrances ne sont pour vous que des choses insipides, et que vous trouviez plus de plaisir et de goût dans les vanités et dans les divertissemens de la chair : c'est une marque que le Saint-Esprit ne vous a pas encore touché de sa lumière, et que vous êtes encore éloignés de la vie de Jésus.

3°. Enfin, le Sauveur manifeste sa vie *en se montrant lui-même vivant*. Après tous les témoignages que les femmes de notre texte avaient reçus de sa résurrection, l'histoire évangélique rapporte qu'il se présenta lui-même à elles. *Comme elles allaient pour l'annoncer à ses disciples, Jésus vint au-devant d'elles, et lui dit :*

Je vous salue, et elles, s'approchant, lui embrassèrent les pieds et l'adorèrent. Matth. XXVIII, 9. Par-là elles furent pleinement convaincues qu'il était ressuscité. C'est ce que fait encore le Sauveur aux âmes qui le cherchent sincérement. Il ne se contente pas de leur donner de puissans témoignages de sa vie et de la force de sa rédemption; mais encore il vient se présenter et se manifester lui-même à elles. Ce n'est pas que Jésus ne soit déjà dans les autres témoignages, qu'il ne soit déjà présent à une âme, quand il lui roule les pierres, quand il envoie son esprit, quand il est goûté dans la parole des promesses; mais ici il est présent d'une manière plus particulière, et avec une plus grande mesure de grâce et de lumière. Il s'approche de plus près de l'âme fidèle: il entre dans une union intime avec elle: l'âme de son côté s'approche aussi plus près de lui, elle s'unit à lui d'une manière plus étroite, et elle entre avec lui dans un commerce d'autant plus doux, que, comme Thomas, elle le reconnaît pour son Seigneur et pour son Dieu. C'est à cela, chers amis, que vous êtes appelés: c'est-là ce que Jésus vous fera un jour éprouver si vous êtes fidèles à le chercher. Ses promesses sont expresses là-dessus: *Celui qui m'aime sera aimé de mon père, je l'aimerai et me manifesterai à lui.* A quoi il ajoute: *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon père l'aimera, et nous viendrons à lui et ferons notre demeure chez lui.* Jean XVI, 21, 23. Garder les commandemens de Dieu, aimer Jésus et sa parole, sont sans doute des grâces qui ne peuvent venir que de lui; mais il en promet une plus grande mesure, quand il dit: *Je me manifesterai à lui, nous viendrons à lui, nous ferons notre demeure chez lui.* Et dans un autre endroit: *Si quel-*

qu'un entend ma voix et m'ouvre, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui, et lui avec moi. Apoc. III, 21.

III. Quelles sont les suites de cette manifestation de la vie de Jésus ressuscité ? Elles ne peuvent manquer d'être tout-à-fait heureuses, comme nous allons le voir dans la troisième partie de cette méditation. Cette manifestation produisit deux effets salutaires, l'un pour les femmes pieuses, — l'autre en faveur de tous les disciples.

A l'égard des femmes, il est dit qu'*elles furent remplies de crainte et d'une grande joie.* Elles ressentirent dans leurs cœurs différens mouvemens de joie, d'amour, de crainte, de consolation et d'assurance, qui furent occasionnés, en partie par l'ange qui leur dit : *Pour vous ne craignez point ;* en partie par Jésus lui-même qui leur dit : *Je vous salue.* Une âme en qui Jésus manifeste sa vie, éprouve aussi ces différens sentimens de crainte, d'amour et de joie. L'homme n'est pas accoutumé à converser avec un Dieu d'une façon si particulière. Depuis sa chute, il est resté dans sa nature pécheresse une si grande appréhension de la majesté et de la justice de Dieu, qu'une âme à laquelle Jésus manifeste quelques rayons de sa vie et de sa gloire, est saisie d'une frayeur qui l'émeut et qui la fait trembler comme ces femmes dont il est dit, que l'épouvante les avait saisies, et qu'elles sortirent du sépulcre avec une émotion mêlée de crainte et de joie. Cette crainte des enfans de Dieu est cependant bien différente de celle que les méchans ressentent ; car elle est accompagnée de confiance, de résignation et d'un profond anéantissement aux pieds de cette glorieuse majesté. Aussi le Sauveur

ne tarde-t-il pas à les assurer en leur disant, comme à ces femmes : *Je vous salue, que la paix soit avec vous.* Par-là il les console, il les fortifie, il leur parle selon leur cœur, il leur témoigne la tendresse de son amour, et cela les rend heureux.

Ce qui mit le comble au bonheur de ces femmes, fut lorsque ce Sauveur ressuscité se montra lui-même à elles. Quand elles eurent vu le Seigneur, elles s'approchèrent de lui, embrassèrent ses pieds et l'adorèrent; et cela sans doute dans les sentimens d'une joie indicible. O de quelle joie n'est pas transportée une âme qui tient et embrasse ce Jésus qu'elle a tant désiré, qu'elle a cherché avec tant de larmes, de prières et de soupirs, quand elle éprouve ce que les pieuses femmes de notre texte sentaient en embrassant les pieds de Jésus! C'est alors qu'elle éprouve la vérité de cette promesse : *Je ne vous laisserai point orphelins, mais je retournerai à vous, je vous verrai de nouveau, votre cœur s'en réjouira, et personne ne vous ravira votre joie.* Jean, XIV, 18. Alors elle voit l'accomplissement de ce que l'esprit prophétique annonçait déjà sous l'ancienne alliance. *Vous verrez ces choses, et votre cœur sera dans la joie, l'Eternel fera connaître sa main puissante en faveur de ses serviteurs; les débonnaires le verront et s'en réjouiront, votre cœur vivra, ô vous qui cherchez Dieu!* Es. LXXVI, 14. Ps. LXIX, 33.

Cette joie ineffable et divine est bien digne de vos âmes, chers auditeurs. Si quelque chose vous détourne de la recherche de ce bonheur, ce ne peut être que votre incrédulité. Vous ne croyez pas bien que cela se fasse et puisse se faire. Il vous semble qu'un tel état n'est qu'une belle et agréable chimère. Vous ne pouvez

point croire que Jésus puisse être ainsi connu, et que celui à qui il se manifeste d'une manière vivante et sensible, goûte une joie qui surpasse, non-seulement toutes paroles, mais même toute connaissance. Delà vient votre peu d'ardeur, de zèle et de persévérance à le chercher. Delà vient que, tombant bientôt dans le découragement et dans un secret désespoir de jamais éprouver de pareilles choses, vous vous laissez aller au relâchement et à la négligence dans la prière et dans les autres exercices de piété. Delà vient enfin que vous restez toujours dans la privation de la vie divine et heureuse qui est en Christ ressuscité. Mais revenez, je vous prie, ou plutôt laissez-vous ramener de ce malheureux fond d'incrédulité. Croyez une fois aux promesses de Jésus, croyez aux témoignages de son esprit et de ceux qui ont connu combien il est bon. Ecoutez-les dire avec un ravissement inexprimable : *Voici notre Dieu, nous l'avons attendu, aussi il nous a sauvés. C'est ici l'Eternel, nous l'avons attendu, et maintenant nous nous réjouissons de son salut.* Esaïe xxv, 9. Attendez-le aussi, mais en l'attendant, demeurez dans les sentiers de sa vérité, persévérez dans la prière et dans le combat de la foi, et sans doute vous le verrez un jour. Alors vous vous approcherez de lui avec joie, vous embrasserez ses pieds et ses mains percés, et en l'adorant vous lui direz avec les rachetés de l'Eternel. *Je me réjouirai en l'Eternel, et mon âme s'égaiera en mon Dieu; car il m'a revêtu des vêtemens du salut, et m'a couvert du manteau de la justice, comme un époux qui se pare avec magnificence, comme une épouse ornée de ses joyaux.* Es. LXI, 10.

Le second effet que produisit la manifestation de la

vie de Jésus, influa sur tous les disciples. Les femmes, après avoir été assurées de sa résurrection, et par le témoignage de l'ange et par Jésus lui-même, coururent l'annoncer aux disciples. Saint-Luc et Saint-Jean disent, qu'*elles vinrent annoncer toutes choses aux onze disciples, et comme elles avaient vu le Seigneur*. Ce récit paraît contredire celui de Saint-Marc qui dit expressément, qu'*elles n'en dirent rien à personne*. Cependant il n'y a rien de contradictoire. L'un et l'autre doit être vrai, et l'est en effet. Elles n'en dirent rien à personne chemin faisant, elles ne le divulgèrent pas dans la ville de Jérusalem, elles ne voulurent pas faire éclater une vérité qui aurait été mal reçue des juifs, et qui n'aurait fait qu'attirer leur mauvais traitemens. Ce n'était pas elles qui devaient être les témoins devant les juifs incrédules, de ces importantes vérités, qui devaient les leur annoncer et les soutenir : cela était réservé aux apôtres, et même seulement après qu'ils auraient été revêtu de la vertu d'enhaut et de l'onction extaordinaire du Saint-Esprit. Elles n'en dirent donc rien à personne, car elles avaient peur; mais elles allèrent docilement joindre les disciples, ceux qui attendaient la consolation et qui pleuraient encore la mort de ce cher et aimable Jésus qu'ils avaient vu deux jours auparavant expirer sur la croix. C'est à ceux-là qu'elles coururent annoncer ces bonnes nouvelles, si capables de relever leur courage abattu et d'adoucir l'amertume de leur désolation.

Telle est la commission que le Seigneur donne aux âmes auxquelles il s'est manifesté. Il leur dit : *Allez, dites cela à mes frères: Annoncez-leur que je suis vivant, et qu'ils me verront. Allez*, dit l'ange à ses pieuses femmes, *allez promptement, dites à ses disciples qu'il*

est ressuscité des morts, qu'ils s'en aillent en Galilée, et qu'ils le verront là. C'est ainsi, di-je, que les âmes qu'il a favorisées d'une connaissance et d'une manifestation plus particulière de sa grâce et de son amour, sont envoyées vers ses autres frères tristes et alarmés, pour leur rendre témoignage de la vérité des promesses de Dieu, pour les assurer que Jésus et vivant et puissant, et pour les encourager, en attendant qu'ils voient et éprouvent aussi par eux-mêmes la vie de Jésus. Remarquez que ces femmes se bornent au commandement que leur donne l'ange et Jésus lui-même, d'aller dire, seulement aux disciples et à ses frères, ce quelles avaient vu, sans en parler à d'autres; car *elles n'en dirent rien à personne* qu'à eux. C'est à quoi une âme à qui le Sauveur s'est manifesté doit faire attention. Le Seigneur ne donne pas à tous les hommes auxquels il se manifeste la commission de devenir les hérauts des vérités et des merveilles qu'il leur découvre. Souvent il leur défend d'aller vers les entils et d'entrer dans les villes des Samaritains, c'est-à-dire, d'en parler au monde méchant et rebelle. Les enfans de Dieu, attentifs aux ordres de leur maître, suivent la conduite de son esprit et l'exemple de ces femmes sages, ils ne s'ingèrent point à dire ou à faire ce à quoi ils ne sont point appelés par une vocation particulière. Ils ne s'arrogent point le droit de faire les prédicateurs publics de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils savent. Ils se contentent d'en parler en particulier avec humilité et sans bruit, à ceux qui attendent la délivrance d'Israël.

Quand nous disons que les âmes à qui le Sauveur a manifesté la vertu de sa grâce et de sa vie, doivent ainsi se renfermer dans les bornes de leur vocation, se tenir

sur leurs gardes du côté de l'orgueil et de l'amour-propre qui aiment à faire montre des dons et des grâces qu'on peut avoir ; nous ne voulons pas condamner les âmes fidèles qui rendent témoignage au monde, (moins par leurs paroles que par leur vie et leur conversation) que Jésus est un Sauveur vivant, puissant et grâcieux. Il est vrai que le monde aveugle croit que tous ces témoignages ne sont que des productions de l'orgueil et d'un esprit de singularité, c'est pourquoi il ne les entend qu'avec dépit, et ce sont pour lui autant de crêve-cœurs ; cependant en qualité d'enfant de Dieu, on ne peut se dispenser de témoigner la foi, l'espérance et la grâce de Dieu, qu'on a eu, tant par paroles que par actions.

Le principal témoignage que les âmes favorisées de la manifestation de la vie de Christ rendent pour l'édification du prochain, se fait en faveur des frères faibles et infirmes de Jésus, qui sont encore dans le deuil et dans l'affliction : c'est à ceux-là qu'il convient de dire avec assurance, que leur rédempteur est vivant : c'est à ceux-là qu'on peut faire confidence de la gloire, de la la grâce et du bonheur qu'on trouve en lui. L'expérience que l'ame en a, lui en fait parler avec force et avec conviction ; elles leur dit avec certitude, que ce Jésus qu'ils cherchent et qu'ils désirent viendra aussi à eux, qu'ils le verront un jour, qu'ils n'ont qu'à se séparer des souillures du monde, et aller à la montagne de la foi, de la prière, de la retraite et du recueillement, et qu'ils ne manqueront pas de le voir là, selon sa promesse. La déposition de ces témoins a quelque chose de si vivant et de si convaincant, que les pauvres âmes affligées ne manquent pas d'en sentir la force et d'en rece-

voir de la consolation. Cela fortifie leur espérance, cela les soutient contre les attaques de l'incrédulité, ils relèvent leurs mains affaiblies et leur courage abattu. Oui, c'est un témoignage puissant que celui d'une âme qui dit avec fermeté : *Ce que nous avons vu, ce que nous avons ouï, ce que nous avons touché de la parole de vie; c'est ce que nous vous annonçons, car la vie a été manifestée à nous, et nous vous en rendons témoignage*. 1. Jean I, 1. Le Seigneur Jésus veuille rendre efficaces en nous tous les témoignages que son esprit, sa parole et ses témoins nous rendent de sa gloire, afin que nous en éprouvions la réalité, et que nous soyons un jour participant des heureux priviléges de ceux qui désirent et qui attendent avec confiance la glorieuse apparition du grand Dieu, qui est notre Sauveur Jésus-Christ ! Amen.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES

SERMONS

DU SECOND VOLUME.

XVIIe. SERMON.

XVIIIe. SERMON.

XIXe. SERMON.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.





